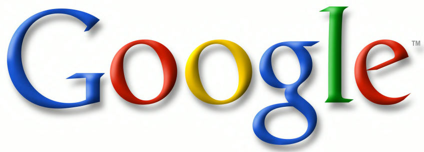
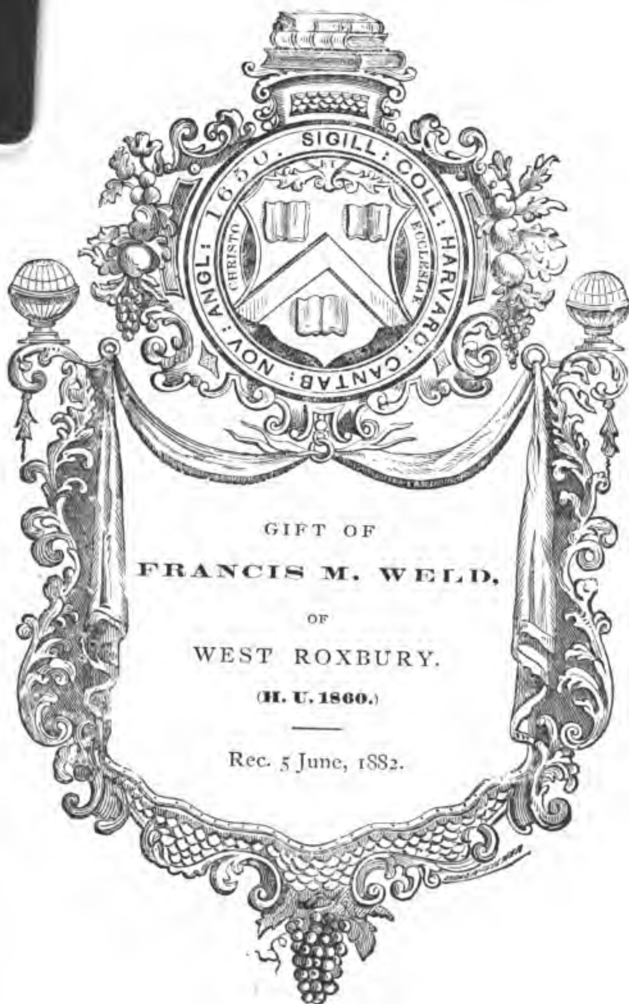



SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO
ECCLESIAE
GIFT OF
FRANCIS M. WELD,
OF
WEST ROXBURY.
(H. U. 1860.)
Rec. 5 June, 1882.

Gertrude Weld

LE SIÉGE

DE

LA ROCHELLE.

PAR

MADAME DE GENLIS.

NOUVELLE EDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

NEW YORK:
ROE LOCKWOOD AND SON,
LIBRAIRIE AMÉRICAINE ET ÉTRANGÈRE,
BROADWAY, NO. 411.
PARIS:
DIDIER, LIBRAIRE-EDITEUR.
1857.

STEREOTYPED AT THE
BOSTON STEREOTYPE FOUNDRY.

Gertrude ...

LE SIÉGE

DE

LA ROCHELLE.

Au déclin du plus beau jour d'un été brûlant, le jeune et vertueux Valmore et sa respectable sœur, fatigués d'une longue promenade dans les champs, s'arrêtèrent sur le bord d'une prairie; Valmore tenait par la main le petit Jules, son enfant; il lui permit d'aller cueillir des fleurs. Jules, avec la gaieté de son âge, s'éloigne en courant.

Valmore s'assied à côté de sa sœur sur un tertre de gazon; et, croisant ses mains sur sa poitrine, il contemple avec ravissement les cieux et un paysage enchanteur. De temps en temps ses yeux se reportent et se reposent sur Jules, sur cet enfant charmant, l'objet de sa plus tendre affection et de ses plus chères espérances! Il se livre au charme d'une délicieuse rêverie; il jouit de son bonheur, de ses projets; il peut sans remords et sans repentir se rappeler le passé; il ose compter sur l'avenir! . . . Après un long silence, il se retourne vers sa sœur, et prenant affectueusement une de ses mains qu'il presse dans les siennes: — O ma chère

Amélie, lui dit-il, sous quel astre heureux je suis né ! Votre sage vigilance m'a préservé des écarts si communs dans la jeunesse ; la différence des âges n'est pas assez grande pour détruire entre nous l'égalité fraternelle. Elle a suffi pour vous donner sur moi tous les droits et toute l'autorité d'une institutrice et d'une mère. Vous n'avez été exempte ni d'inquiétudes ni de peines : vous avez pleuré les auteurs de nos jours : j'étais trop enfant pour partager votre douleur, et depuis, guidé par vous, tout m'a réussi. J'ai perdu, il est vrai, la compagne que vous m'aviez choisie ; une épouse vertueuse, et la mère de Jules, devait sans doute m'être chère ; mais son cœur peu sensible, vous le savez, ne demandait au mien que de l'estime ; je l'ai regrettée sans perdre le bonheur. L'héritage immense du duc de *** assure à Jules un titre brillant, une grande fortune ; et, sans nuire aux intérêts de cet enfant chéri, je puis enfin disposer à mon gré de mon cœur et de ma foi. — Sans doute, reprit Amélie en soupirant, je ne dois pas être étonnée que vous ayez à vingt-six ans le désir de vous remarier. Mais vous êtes heureux, et vous allez commencer une nouvelle carrière ! . . . Votre avenir ne pouvait m'offrir qu'une perspective douce et brillante ; maintenant il se couvre pour moi d'un nuage ! . . . Celle que vous allez épouser est si jeune ! . . . Clara n'a que dix-sept ans ! . . . — Mais elle est si naïve et si pure ! elle unit à toute l'innocence de son âge tant de raison et un caractère si parfait . . . — Elle est charmante, j'en conviens, sa naissance est illustre, et je trouve bien simple que vous préfériez Clara, sans fortune, à la riche héritière que le cardinal de Richelieu voulait vous faire épouser . . . — Pourquoi donc, ma sœur, ce mariage paraît-il vous affliger ? — Ah ! je vous l'ai déjà dit, j'ai

le plus invincible éloignement pour le père de Clara, ce taciturne Montalban, dont la physionomie repoussante forme un contraste si frappant avec la douceur affectée de ses discours... — Je ne conçois pas comment, avec l'indulgence naturelle de votre caractère, vous avez pu prendre une telle prévention contre un homme dont vous n'avez rien vu de répréhensible... — Que vous dirai-je? Il me fait peur. Je trouve quelque chose de si effrayant dans son regard sombre, toujours errant dès qu'on le rencontre, toujours fixe quand il croit qu'on ne le voit pas! Il n'observe point, il épie, et c'est avec l'inquiétude d'une mauvaise conscience. D'ailleurs, tout est mystérieux dans sa conduite et dans sa vie. Né Français il a passé vingt ans en Allemagne, et quinze depuis son veuvage; cependant il envoya sa fille unique en France; elle était encore au berceau. Elle a été élevée au couvent avec une sorte de magnificence; on n'a rien épargné pour son éducation, et néanmoins son père est ruiné; on ne sait ni ce qu'il a fait, ni quelle place il avait à la cour de l'électeur de ***. Par une bizarrerie inexplicable, il envoyait à sa fille des bijoux précieux et des pierreries, sans avoir jamais fait un seul voyage pour la voir. Il laisse entendre qu'elle aura un jour une grande fortune, et il refuse de s'expliquer là-dessus. Enfin, il ne la connaît que depuis un an; et, froid et sévère avec elle, il n'a nullement l'air de l'aimer. — Que nous importe qu'il ait de la singularité dans le caractère? Il n'a point élevé Clara... — Grâce au ciel, elle n'a pas avec lui le moindre trait de ressemblance. A ces mots, Valmore sourit et changea d'entretien.

Peu d'instants après le ciel se couvrit de nuages, et le coup de tonnerre le plus éclatant fit retentir le vallon.

... Jules! Jules! s'écrie Valmore éperdu en s'élançant vers la prairie. A la lueur d'un éclair éblouissant il avait cru voir à l'extrémité de la prairie Jules terrassé par la foudre!... Mais bientôt Jules fut dans ses bras. Après une telle secousse, l'âme tout entière ébranlée ne peut se rouvrir à la joie qu'avec un attendrissement douloureux. Valmore était si bouleversé de ce spectacle effrayant, qu'il semblait qu'il vînt de connaître pour la première fois la possibilité de perdre son fils. Ah! quel cœur paternel eut jamais de lui-même cette désolante prévoyance! L'amour fait si facilement une certitude de l'espérance que notre enfant doit nous survivre! nous voyons sa tombe si loin de la nôtre!... Hélas! c'est un vœu de la nature plutôt qu'une loi; c'est une promesse nécessaire, mais trop souvent trompeuse, et qui, sous nos yeux, peut être trahie mille fois, sans que nous perdions jamais entièrement la sécurité qu'elle donne. Valmore, avec un mouvement passionné, serrait Jules contre son sein. Un profond sentiment de tristesse imprimait dans son âme abattue le plus funeste pressentiment: ses pleurs inondaient son visage; Amélie lui parlait en vain; il ne l'écoutait pas. Cependant, au bout de quelques minutes, il parut se calmer. Alors Amélie le pressa de retourner au château, observant que le temps sombre et les éclairs annonçaient un nouvel orage. Oui, reprit Valmore en soupirant, la foudre paraît cachée sous ces nuages noirs!... Et tout à l'heure l'horizon qui s'offrait à notre vue était si brillant et si pur!... hélas! trop fidèle image de la vie et de mon avenir peut-être! En disant ces paroles, il se leva, il saisit Jules par la main, car dans ce moment de trouble il n'aurait pas souffert qu'il s'éloignât de lui, et il prit tristement le chemin du château.

Ces douloureuses impressions furent bientôt effacées par la présence de Clara, qui, sortie du couvent, vint le soir même avec son père. On devait célébrer les noces aussitôt que Montalban serait de retour d'un voyage de quelques jours qu'il allait faire.

Clara, âgée de dix-sept ans, sensible, innocente, ingénue, aimait Valmore sans trouble et sans chercher à cacher le sentiment si pur qu'elle éprouvait. Elle révérait tant Valmore, qu'en s'occupant des moyens de lui plaire, elle ne songeait qu'à gagner son estime. Le suffrage de Valmore était pour elle d'un prix inestimable ; elle n'était sûre de la droiture même de ses intentions que lorsqu'elle se voyait approuvée par lui. A cette âme remplie de candeur et de sensibilité, Clara joignait tous les charmes extérieurs. Elle avait un teint éblouissant, un visage délicat et régulier, et sa taille, à la fois élevée, élégante et majestueuse, donnait à sa beauté le caractère le plus frappant.

Clara ne connaissait son père que depuis un an : ne recevant jamais de lui la plus légère marque de tendresse, elle ne pouvait que le respecter ; elle le craignait surtout. Montalban avait d'abord désiré avec passion le mariage de Valmore et de Clara, mais il était alors dans l'erreur sur la fortune de Valmore. Lui voyant l'une des plus belles terres du royaume, il avait cru qu'il en pourrait disposer en faveur des enfants d'un second lit, et Valmore n'en était pas le maître. Le duc de***, père de la première femme de Valmore, et du même nom que lui, avait survécu trois ans à sa fille : en mourant il avait légué sa terre sous les conditions suivantes : que Valmore en aurait la jouissance toute sa vie s'il ne se remariait point, qu'après sa mort seulement elle retournerait à Jules ; mais que, si Valmore se remariait,

Jules, à sa majorité, en aurait la propriété; qu'enfin, si Jules mourait avant son père et sans enfants légitimes, Valmore hériterait de la terre.

Aussitôt que Montalban eut connaissance de ces dispositions, il forma le projet de rompre le mariage; non que les intérêts de Clara lui fussent chers, mais par des considérations personnelles qui pouvaient tout sur lui... Une ardente passion pour le jeu, des débauches secrètes avaient épuisé sa fortune. Parmi ses dettes, il en était une surtout qui mettait en péril sa réputation et sa liberté. Si Clara faisait un grand mariage, Montalban, sans avoir recours à celui qu'elle épouserait, avait un moyen certain d'acquitter cette dette: mais cette ressource manquait si Clara ne faisait qu'un établissement médiocre. Valmore, avec la propriété de la terre du duc de ***, était l'un des plus grands partis de France; mais, sans cet héritage, il n'était qu'un parti ordinaire. Montalban fut donc tenté de rompre avec Valmore; cependant il dissimula soigneusement ce dessein, et bientôt, changeant de pensée, il se décida à consentir à cette union, sans qu'on eût pu soupçonner son irrésolution à cet égard.

Montalban était un de ces êtres monstrueux qu'il est impossible de dépeindre: la connaissance la plus approfondie des hommes, de leurs passions et de leurs vices, ne peut faire pénétrer dans les replis d'un cœur qui n'a plus rien d'humain: une corruption prématurée avait avili son âme dès l'enfance: des passions fougueuses exaltaient tous ses vices; chacun de ses projets était un complot ténébreux; ses désirs, ses vœux, ses espérances même étaient des crimes.

Cependant tout se préparait pour les noces de Valmore et de Clara. Valmore jouissait délicieusement de

son bonheur, de la gaieté répandue dans toute la maison, et surtout de la joie naïve de Jules, et de la tendresse touchante de Clara pour cet enfant qu'il idolâtrait. Il voulait, et confondre ensemble ces deux objets si chers, et que Clara elle-même ne séparât jamais, dans son cœur, Jules et Valmore. Il fit peindre Clara de grandeur naturelle, tenant Jules dans ses bras; il plaça ce tableau dans son cabinet; donna à Clara un bracelet qui renfermait son portrait et celui de Jules; Clara le fit river à son bras, afin, dit-elle, de le garder jusqu'au tombeau. L'allégresse était tellement universelle dans le château, que Montalban même eut l'air de la partager. Clara en fit la remarque avec une douce satisfaction: mais lorsqu'elle vit son père sans témoins, elle ne put se défendre d'une sorte d'effroi en lui trouvant un ton plus sinistre et des manières plus rudes et plus farouches que jamais.

Un matin que Montalban était à la chasse, on apporta a Clara une boîte qui venait d'Allemagne, que l'on supposait être pour elle, car on n'avait pu lire l'adresse écrite en allemand. Clara recevait souvent directement d'Allemagne des envois de bijoux et de pierreries. Montalban lui avait dit que ces présents venaient d'un parent qu'il avait dans la principauté de ***, et qui ne joignait point de lettres à ses dons, parce qu'il ne savait point le français. Clara recevait avec reconnaissance ces magnifiques présents, sans réfléchir á la singularité de ce profond silence du bienfaiteur. Elle ne douta donc point que cette boîte ne fût pour elle, et aussitôt, la mettant sur une table, elle l'ouvrit; mais elle fut très-surprise en ne trouvant dans cette petite cassette qu'un mouchoir de soie bleue à bordure rouge, un grand couteau dont le manche d'ébène se terminait en pied de biche, et une échelle de

corde. Alors elle regarda attentivement l'adresse, et elle connut que cet envoi s'adressait à son père.

Comme elle craignait excessivement sa dure sevérité, elle fut très-fâchée d'avoir ouvert la boîte. Cependant elle pensa qu'elle pourrait la refermer de manière qu'il ne s'en aperçut pas. Dans ce moment Valmore passa devant sa fenêtre ouverte, qui était au rez-de-chaussée et donnant sur le jardin. Il s'arrêta: Clara lui tournait le dos; mais il vit dans ses mains le couteau, le mouchoir de soie bleue et l'échelle de corde qu'elle tenait encore, et qu'elle s'apprêtait à remettre dans la boîte. Après avoir regardé un instant en silence et sans être vu, Valmore continua son chemin; il vint frapper à la porte de Clara, pour lui demander si elle voulait aller à la promenade. Au même instant il ouvrit la porte: Clara crut d'abord que c'était son père. Elle rougit, et se hâta de refermer la boîte et de la cacher, en jetant dessus un grand voile de mousseline qui se trouvait sur la table. Valmore vit son embarras et son émotion sans en deviner la cause et sans s'en inquiéter, certain qu'il n'était produit que par un enfantillage. — Que faisiez-vous donc là? lui dit-il en souriant. A cette question, Clara, déjà troublée, répondit, sans savoir ce qu'elle disait, qu'*elle brodait*. Valmore fut un peu surpris de ce petit mensonge; mais, ne voulant pas l'embarrasser davantage, il changea d'entretien et ne resta qu'un instant. Aussitôt qu'il fut parti, Clara referma bien la cassette et la porta dans la chambre de son père, qui ne sut point que cette boîte avait été ouverte; car Clara, en la recevant, avait prié le domestique de ne point parler de cet envoi.

Montalban partit pour Pontoise en assurant qu'il reviendrait sous deux ou trois jours. Valmore, le jour

même, se rendit à Paris pour une affaire, en promettant de revenir le lendemain. Sa terre n'était qu'à douze lieues de Paris. Amélie et Clara, se trouvant seules dans ce vaste château, se rappelèrent avec quelque frayeur que la forêt qui bordait une partie du parc était remplie de voleurs, et que même on y avait commis récemment plusieurs meurtres. On savait qu'un château voisin, trois mois auparavant, en l'absence de ses maîtres, avait été attaqué à force ouverte et pillé par ces brigands. Près de Valmore on aurait bravé tous les dangers, mais en son absence on craignait tout. On fit faire aux domestiques la garde toute la nuit, et le lendemain, au point du jour, toutes les craintes s'évanouirent : Valmore devait revenir dans la matinée.

Clara se leva de bonne heure. On était au mois d'août. Jules, la veille, avait témoigné le désir d'avoir des pêches, et Clara se faisait une fête de lui procurer dans cette matinée une agréable surprise. Après avoir rempli une corbeille de pêches, elle allait descendre dans le pavillon de Jules, lorsqu'on lui annonça l'arrivée du père Arsène, un vénérable religieux qui possédait toute sa confiance et depuis sa plus tendre enfance. Elle vola au-devant de lui, et l'entraîna dans un cabinet : là, Clara ouvrant son cœur tout entier, peignit au bon religieux tout le bonheur dont elle jouissait. — O ma fille ! dit le père Arsène, puisse le ciel réaliser vos espérances ! — Ah ! mon sort est assuré ; j'épouse Valmore dans deux jours !... Je m'unis à la raison, à la vertu, à la bonté la plus parfaite ! Mon père, désormais vous n'avez à craindre pour moi, ni les dangers du monde et des mauvais exemples, ni l'inexpérience de la jeunesse : Valmore sera mon modèle et mon guide. Pour suivre la route heureuse que vous m'avez tracée, je n'aurai qu'à l'imiter et à lui obéir.

Pourrais-je faire une action douteuse, une démarche imprudente? Son estime et sa confiance me sont plus chères que ma vie! — Ma fille, reprit le saint religieux, vous aurez un devoir à remplir dont je ne vous ai jamais parlé: un enfant d'un premier lit réclamera vos plus tendres soins!... — Ah! dit Clara, cet aimable Jules m'est si cher!... N'a-t-il pas mon premier sentiment maternel? et quel autre enfant Valmore pourra-t-il jamais aimer autant? il sera donc toujours mon fils bien-aimé.

Le vertueux père Arsène applaudit du fond de l'âme à de tels sentiments. Il lisait avec délices dans ce cœur ingénu qu'il avait formé. — Ma fille, lui dit-il, jouissez de votre bonheur; mais songez toujours qu'il est fragile, comme le sont tous les biens de la terre. Soyez prête dans tous les instants de la vie à le sacrifier sans murmure à la volonté toute-puissante de l'arbitre de nos destinées. En disant ces paroles, le père Arsène se leva. Il etait obligé de se rendre dans un château voisin; il promit de revenir la veille du jour fixé pour les noces de Clara. Aussitôt qu'il fut parti, Clara prit son panier de pêches pour le porter à Jules. Cet enfant logeait dans un petit pavillon, au bout duquel était un joli jardin entièrement séparé par les murs du parc du château. A l'extrémité du jardin se trouvait une porte donnant dans la forêt, mais qui, depuis les inquiétudes causées par les voleurs, était soigneusement fermée, et dont Valmore gardait la clef. Jules était dans ce pavillon, communiquant à l'appartement de son père, sous la garde d'une jeune gouvernante et d'un vieux domestique. Ce dernier, malade de la goutte depuis dix jours, quoiqu'il ne fût pas alité, était hors d'état de suivre Jules dans le jardin. La gouvernante. ayant une intrigue secrète,

avait imaginé de recevoir son amant avant que ses maîtres fussent éveillés; elle se hâtait d'habiller Jules et de l'envoyer tout seul dans son petit jardin. Elle ne l'allait retrouver, ou ne le rappelait, qu'au bout d'une heure et demie. Clara arriva au pavillon un quart d'heure après l'amant de cette fille; elle trouva la première porte entr'ouverte; elle passa sans s'arrêter et sans entrer dans l'appartement de Jules, qu'elle n'allait jamais voir de si bonne heure. D'ailleurs, lui préparant une surprise, c'était dans le jardin qu'elle voulait aller, ne croyant pas qu'il y fût encore. Elle traversa le jardin sans rencontrer Jules, qui s'amusait dans un bosquet. Elle entra dans un petit cabinet, où elle savait que Jules allait déjeuner tous les matins. Elle posa sa corbeille de pêches sur une table, et, comme la table était entièrement couverte d'un grand tapis qui retombait tout autour jusqu'à terre, elle imagina de se cacher sous ce tapis et d'attendre là Jules, afin de jouir de son étonnement.. L'innocente Clara venait d'entrer dans ce cabinet, heureuse, chérie, florissante de jeunesse, de gaieté, de bonheur, et la foudre allait tomber sur elle!... Ce drap fatal, ce drap mortuaire dans lequel elle s'enveloppe en riant, voile déjà la plus infortunée de toutes les victimes; on ne l'en arrachera que pour la plonger dans le plus profond abîme des misères humaines! Gloire, félicité, réputation, biens fragiles de la terre, vous serez dans un instant anéantis pour elle. Hélas! que lui restera-t-il? le dédommagement de tous les maux, le prix de tous les sacrifices, une conscience pure.

Clara n'était que depuis dix ou douze minutes cachée sous la table, lorsqu'elle entendit marcher et s'approcher du cabinet, et bientôt sa surprise fut extrême en reconnaissant la voix de son père, qu'elle croyait à dix-huit

lieues. Un sentiment vague de crainte la retint sous la table ; cependant elle en allait sortir, lorsqu'elle entendit entrer dans le cabinet son père et le jeune Jules. Interdite, étonnée, Clara reste immobile et silencieuse. —Mon Dieu, monsieur de Montalban, dit Jules, que me voulez-vous donc ?... Vous me faites peur... Je veux aller auprès de ma bonne... Ici la douce voix de Jules s'arrêta subitement... Aussitôt un cri étouffé s'échappe de sa bouche, il tombe... On soulève le tapis sans regarder sous la table, on jette précipitamment un poignard sanglant sur la robe de Clara ; l'infortunée s'évanouit. Le meurtrier, l'exécrable Montalban s'évade... Ce monstre avait su par son valet de chambre l'intrigue secrète de la gouvernante du malheureux Jules, et que cet enfant, tous les matins, passait une heure et demie tout seul dans le jardin. Le scélérat était muni d'une clef de la porte qui donnait dans la forêt. Il avait calculé que si, contre son attente, il eût trouvé la gouvernante dans le jardin, il aurait donné à son apparition un tour de plaisanterie ; car qui jamais eût pu concevoir l'idée d'un tel forfait ? Lorsqu'en entrant dans le jardin il fut assuré que l'enfant y était, il prit la précaution de fermer à double tour du côté du jardin la porte du pavillon, afin de se donner dans tous les cas le temps de consommer un crime qui devait s'exécuter en trois minutes... Après le meurtre, il sortit par la porte de la forêt, qu'il referma soigneusement. Avant de monter à cheval pour retourner à toute bride à Pontoise par un chemin détourné, il jeta sur le mur et y laissa l'échelle de corde qu'il avait reçue d'Allemagne, et que la malheureuse Clara avait tenue dans ses mains, ainsi que le couteau, le mouchoir, qu'elle avait remis ensuite dans la chambre de son père à l'insu de ce dernier. Montalban, certain d'échapper au soupçon de

ce forfait inouï, imagina qu'on attribuerait ce meurtre aux brigands de la forêt ; l'échelle laissée sur le mur devait, selon lui, donner cette idée ; on savait qu'ils avaient ainsi escaladé quelques murs de jardins. Enfin ce crime assurait à Valmore la propriété pleine et entière du duché de ***. Alors Clara épousait le plus riche seigneur de la cour, et l'on a déjà dit que par une cause mystérieuse qui s'éclaircira dans la suite, ce n'était qu'ainsi que Montalban pouvait recevoir une somme considérable qui devait payer une dette, sans l'acquit de laquelle il était, sous trois mois, ruiné et privé pour jamais de sa liberté, ou forcé de fuir et de s'expatrier sans retour.

Cependant, au bout d'une heure, la gouvernante de Jules voulant aller le rejoindre, fut très-étonnée de trouver la porte fermée du côté du jardin ; elle fait d'inutiles efforts pour l'ouvrir, elle appelle vainement cet enfant infortuné qui n'existait plus !... Alors elle va chercher des domestiques ; on force la serrure, on ouvre la porte, on parcourt le jardin, on n'y trouve point l'enfant. La gouvernante et les domestiques entrent dans le cabinet. Quel spectacle d'horreur s'offrit à leur vue ! Jules ! un mouchoir attaché sur la bouche, privé de la vie, percé de deux coups de poignard, baigné dans son sang, et couché sur le plancher !... Les domestiques poussent des cris lamentables ! on court au château : l'affreuse nouvelle se répand. Amélie éperdue sort de son appartement. Dans ce moment Valmore arrivait de Paris, il descendait de voiture. Frappé de la rumeur qu'il remarque dans la maison, il interroge, on ne répond que par des pleurs : il se précipite dans le château ; il entend prononcer le nom de Jules, il vole au pavillon, il s'élance dans le cabinet, il y voit Amélie pâle, échevelée ; elle venait d'y

arriver, elle prenait dans ses bras le corps sanglant de Jules pour lui prodiguer d'inutiles secours... Valmore se jette sur le corps de son fils : il l'arrache des mains de sa sœur ; il croit qu'il va expirer en le pressant contre son sein ; il appelle d'une voix étouffée ; il répète avec un accent terrible : — Le meurtrier !... le meurtrier ! où est-il ? Dans le mouvement convulsif qui l'agite, il tire un pan du tapis de la table ; le tapis glisse et tombe, et Valmore découvre Clara, qui se soulève en ouvrant des yeux égarés ; il voit sur sa robe blanche et teint de sang le couteau qu'il a vu dans ses mains deux jours auparavant, il reconnaît aussi le mouchoir de soie bleue passé encore autour du cou de Jules... Le désespoir, l'étonnement, l'horreur le pétrifient ! Dans ce moment un domestique apporte l'échelle de corde prise sur le mur, en disant que sans doute les assassins ont oublié de l'emporter. — Dieu ! Dieu ! dit Valmore, l'échelle de corde, le mouchoir, le couteau !... Et cachée sous cette table, et teinte du sang de mon malheureux fils ! Parlez ! poursuivit-il d'une voix tonnante, en s'adressant à Clara, parlez !... A ces mots, Clara, réduite au choix affreux ou de dénoncer son père et de l'envoyer à l'échafaud, ou de se charger d'un crime exécrable, l'infortunée Clara, désespérée, anéantie, répond avec égarement : — Je n'ai rien à dire pour ma défense. — Qu'on la charge de chaînes ! s'écrie impétueusement Valmore, ranimé par la fureur et par la vengeance : qu'elle soit garottée avec ces cordes que sa ruse infernale a jetées sur le mur pour donner le change. Qu'on l'enferme étroitement, jusqu'à ce qu'elle soit remise entre les mains vengeresses de la justice. Monstre ! tu périras dans les tourments, et je veux vivre pour voir ton supplice... En prononçant ces paroles le malheureux Valmore, perdant l'usage de ses

sens, tombé évanoui dans les bras de sa sœur. On le porte dans son appartement, on le met au lit, on le rappelle à la vie; mais il resta dans un état de stupeur qui fit craindre également pour sa raison et pour ses jours. Il ne versait pas une larme, ne proférait pas une plainte: de temps en temps seulement ses mains repoussaient avec horreur un objet qui semblait l'obséder, et deux ou trois fois le nom de Clara s'échappa de sa bouche!...

Cependant les domestiques de Valmore arrachent avec ignominie la malheureuse Clara de dessous la table; on attache fortement ses innocentes mains avec de grosses cordes, et dans cet état on la traîne dans la tour du château; on l'y enferme, et on la laisse seule.

Clara, insensible à tous les outrages, ne conservait que deux idées distinctes, si étroitement unies qu'elles n'en formaient qu'une seule dans son imagination: le meurtre de Jules et la funeste erreur de Valmore. Elle voyait toujours Valmore lui lançant des regards terribles et menaçants; elle entendait encore ces paroles foudroyantes: *Monstre!...je veux vivre pour voir ton supplice!*... — Tu veux voir mon supplice, dit-elle, sois content, tu l'as vu: nul autre n'égalera l'horreur de ce que j'ai senti, de ce que j'éprouve!... J'ai vu ta fureur et ta haine, j'ai entendu ta bouche me maudire!... Dans cet instant toutes les douleurs humaines ont déchiré, flétri mon cœur; et j'ai supporté tout l'opprobre réservé aux plus grands forfaits!... Quand je monterai sur l'échafaud, du moins j'y verrai la mort!... La mort, mon unique refuge!... A ces tristes plaintes succédaient, non des pleurs, mais une effrayante immobilité. Elle restait quelques minutes pâle, glacée, les yeux fixés avec égarement devant elle, regardant sans voir, souffrant sans penser, heureusement privée de toutes les facultés de la

mémoire et de l'imagination, et soustraite par un accablement apathique à la moitié de ses douleurs. Mais ses tourments ne semblaient être suspendus que pour lui donner la force d'en supporter ensuite, sans mourir, toute l'énergie. Tout à coup baissant les yeux, ses regards tombèrent sur sa robe teinte de sang ... — Dieu! s'écria-t-elle en se levant avec impetuosité, le crime et le meurtre m'environnent ... De quel sang, juste ciel, suis-je souillée! ... Du sang innocent que je voudrais racheter au prix de tout le mien! ... Et qui l'a versé? ... A ces mots, elle tombe sur la chaise. Oh! se peut-il, dit-elle, que l'auteur de ce forfait inconcevable m'ait donné le jour! ... Et je dois m'immoler pour lui! Que dis-je? sacrifier cette vie déplorable que je tiens de lui ne serait rien; mais mourir déshonorée! laisser un nom exécrable, que l'atrocité du crime immortalisera! emporter dans la tombe les malédictions de Valmore! et ne pouvoir prouver mon innocence qu'en commettant un crime affreux, car je ne puis me justifier que par un parricide, en devenant l'accusatrice de mon père! ... Quand j'aurai la lâcheté de dénoncer le vrai coupable, que ferais-je d'une existence justement flétrie! Valmore serait toujours perdu pour moi. Il aurait horreur d'une fille dénaturée; et j'éprouverais le seul supplice qui me manque, je serais forcé d'approuver son mépris. Du moins ma conscience ne me reproche rien ... Mourons! le ciel le veut, soumettons-nous. En prononçant ces dernières paroles, ses pleurs enfin coulèrent, et bientôt ce fut avec une abondance qui sans doute l'empêcha d'expirer, dans cette tour, de saisissement et de douleur.

On avait envoyé chercher des gens de justice pour leur livrer la malheureuse Clara. Le prévôt de la maréchaussée arriva avec sa brigade, à cinq heures après midi.

La cour et l'avenue du château étaient remplies de paysans bouillants de fureur contre celle qu'ils croyaient coupable du plus horrible crime. Ils adoraient leur seigneur, et s'étaient promis de le venger ; car ils pensaient que Clara séduirait ses juges par sa jeunesse et sa beauté ; ainsi ils avaient résolu de l'immoler eux-mêmes et sans délai. Fort supérieurs en nombre aux archers de la maréchaussée, ils étaient presque tous armés. Cependant ils laissèrent passer sans résistance la brigade, qui se rangea au pied de la tour. Le prévôt entra dans la tour et alla chercher Clara ; mais aussitôt que parut cette infortunée, la multitude furieuse se précipita vers elle pour l'arracher des mains de la maréchaussée. Néanmoins la seule vue de Clara aurait dû désarmer la colère et la haine ; ses mains délicates, attachées derrière le dos, laissaient voir toute la perfection de sa taille : ses longs cheveux blonds abattus couvraient ses épaules, et la douleur et l'effroi qui se peignaient sur son visage donnaient à sa physionomie céleste une expression pathétique et sublime. Quoiqu'elle eût fait le sacrifice de sa vie, le genre de mort qui s'offrit à elle lui fit horreur. Le glaive de la loi frappe sans passion et sans emportement ; c'est la Parque rendue visible qui coupe avec une morne tranquillité la trame de la vie : il est possible de mourir avec calme sur un échafaud, mais il est affreux de périr victime de la rage inhumaine d'une multitude irritée, et d'exhaler son dernier soupir au milieu des cris féroces de la vengeance et de la haine. La maréchaussée fit son devoir, elle défendit Clara. Le prévôt la tenait dans ses bras et menaçait de tirer sur le peuple. Cette menace porta la fureur au comble : deux séditieux tirent chacun un coup de fusil, un archer est blessé, un combat terrible s'engage. Clara, pénétrée de terreur, invoque le

ciel ; elle désire avec ardeur qu'une mort soudaine puisse la délivrer à l'instant des angoisses inexprimables de cette affreuse agonie.

Le peuple était au moment de triompher, de forcer la brigade, dont plusieurs archers étaient déjà culbutés ; il allait saisir sa proie, lorsque tout à coup une voix révérée, une voix puissante et libératrice se fit entendre en criant avec force : *Arrêtez ! arrêtez !...* On obéit... Cette voix retentit jusqu'au fond du cœur de Clara, c'était celle de Valmore... La frénésie du peuple fut calmée comme par enchantement : on vit dans cette troupe forcenée la confusion, la crainte et le repentir succéder subitement à la fureur. Valmore, commençant à sortir d'un long accablement, avait entendu ce tumulte effrayant, et se jetant hors de son lit, en passant une robe de chambre dans ses bras, il était sorti précipitamment pour voler dans la cour ; là, perçant la foule du peuple intimidé, et s'élançant au milieu de la brigade qui gardait la tremblante captive, il se trouva en face de Clara et à deux pas d'elle !... A l'aspect de cette figure angélique et touchante, dont tous les traits exprimaient la plus cruelle souffrance, Valmore oppressé, glacé, reste immobile... Une irrésistible pitié, le souvenir désespérant de son amour, celui de l'horrible catastrophe qui excitait en lui tous les transports violents d'une haine implacable, tous ces mouvements contraires déchiraient, bouleversaient son âme... Il mit ses deux mains sur son visage, en disant : — Qu'on détache ses liens, et qu'on la conduise à Paris avec les égards dus à son sexe et à sa naissance. Il serait lâche d'insulter celle que la loi va juger. A ces mots, il s'éloigna rapidement. Le peuple avait déjà fui. On porta Clara dans la voiture, car elle ne pouvait se soutenir ; et le prévôt se met-

tant à la portière, à la tête de sa brigade fit aussitôt prendre le chemin de Paris. Valmore ordonne à tous ses domestiques d'escorter la voiture jusqu'au bout de l'avenue : ce soin était inutile, aucun paysan n'osa la suivre, ni même se montrer.

Valmore rentra au château. Il s'habilla. Son intention était de se rendre lui-même sur-le-champ à Paris chez le cardinal de Richelieu, ami de sa famille et son protecteur depuis son enfance. Lorsqu'il fut habillé, voulant prendre quelques papiers dont il avait besoin, il entra dans son cabinet. Quel objet y frappa ses regards ! il vit le tableau qui représentait Clara tenant le malheureux Jules dans ses bras... Des pleurs de rage et de douleur inondèrent son visage. — O furie sous les traits d'un ange ! s'écria-t-il ; monstre d'hypocrisie et de cruauté ! tu n'embrassais cette innocente victime que pour l'égorger ! La candeur est sur ton front, et l'homicide trahison est dans ton cœur !... O Dieu ! délivrez-moi du tourment de me rappeler cette figure trompeuse, qui trouble ma haine et qui confond ma raison !... En achevant de prononcer ces paroles, il décrocha le tableau ; il appela ses gens, et leur ordonna de couper en deux la toile, de conserver l'image de son fils, et de brûler celle de Clara. Ensuite, quoiqu'il eut une fièvre violente, il partit aussitôt pour Paris.

La malheureuse Clara fut conduite à Paris dans les prisons destinées aux grands criminels : un lit de sangle, une chaise de paille, une petite table de bois composaient l'ameublement de cette triste chambre ; Clara s'assit en jetant autour d'elle de sinistres regards. — Voilà donc, dit-elle, ma dernière habitation sur la terre ! la dernière demeure du crime !.. Que de gémissements ont fait retentir ces murs ! que de larmes ont été versées

dans ce lieu ! ... Du moins j'y pleure sans remords ! ... Pourquoi le sommeil n'y suspendrait-il pas mes maux ? Mes jours, il est vrai, sont comptés ; dans quelques heures je n'existerai plus ! ... Mais pour l'opprimé dont la conscience est tranquille, dont la vie est irréprochable, le sommeil n'est-il pas ici l'heureux avant-coureur d'un éternel répos ? ... Cependant mourir abhorrée de Valmore ! ah ! comment supporter ce poids accablant de douleur et d'ignominie ! ... Un torrent de pleurs interrompit ce triste discours. Il était onze heures du soir : Clara se jeta tout habillée sur son lit ; l'accablement lui procura quelques heures d'assoupissement. Que son réveil fut affreux ! ... Toutes ses douleurs vinrent à la fois l'assaillir ! Elle les sentit avec une énergie nouvelle ; elle vit Valmore désespéré demandant sa mort ; elle vit dans toute leur horreur l'échafaud et l'opprobre, et tout son courage l'abandonna...

A neuf heures du matin, elle entendit ouvrir les verrous de sa porte ; elle frémit, croyant qu'on allait la conduire devant ses juges ; mais elle vit paraître le vénérable père Arsène ! ... Son saisissement fut extrême ; elle ne concevait pas qu'elle pût éprouver encore un mouvement de joie. — Dieu ! s'écria-t-elle, voilà donc un être sur la terre auquel je puis ouvrir mon cœur, et qui va connaître mon innocence ! ... O mon père, poursuivit-elle, c'est devant Dieu que je veux vous parler, écoutez-moi... A ces mots elle se précipite à ses genoux. Le saint religieux se dispose à recevoir sa confidence, sous le sceau sacré de la confession. Clara, loin d'avoir des aveux à faire, n'avait qu'à se justifier ; elle ne nomme point son père, elle évite même de le désigner ; mais elle conte tous les détails de cette horrible matinée, elle dit comment *l'assassin* immola l'infortuné Jules... Malgré sa réserve, le

père Arsène, d'après ce recit et les réponses faites à ses questions, ne peut douter que Montalban ne soit le meurtrier... Et, pour la première fois, en exerçant son saint ministère, non-seulement il n'a pas besoin d'indulgence, mais son cœur est pénétré du plus profond sentiment de compassion et de tendresse. Cependant il voulut en affaiblir l'expression, en répondant à celle qui devait, au milieu de cet héroïsme, conserver toute l'humilité chrétienne. — Ma fille, lui dit-il, si le monde connaissait votre conduite, il dirait que vous avez fait une action sublime; mais ces louanges profanes, inventées par l'orgueil, ne sont pas celles qu'il m'est permis de vous donner. La piété n'admire aucune action humaine, elle ne peut que les approuver comme les simples résultats de l'obéissance aux décrets divins; car il n'y a rien de grand que la religion n'enseigne et ne prescrive. L'idée du beau moral porté au plus haut point de perfection, c'est elle seule qui la donne; source éternelle de la vertu, elle en est encore le motif, le but et la récompense. Aussi n'accorde-t-elle aux saints mêmes que le nom de justes. De quoi serions-nous enorgueillis? Sans la révélation, connaîtrions-nous la véritable vertu? Sans la soumission, pourrions-nous la pratiquer? Quand nous faisons le bien, nous suivons l'esprit du précepte, ou le précepte même qui le commande; nous n'avons que le mérite de nous soumettre. Eh! quoi de plus juste que d'obéir scrupuleusement au créateur? Alors même que nous paraissons parfaits, nous n'avons donc pu faire que des actes de justice. Ainsi, ma fille, glorifiez Dieu, qui vous éclaire et qui vous inspire; et gardez-vous de vous élever à vos propres yeux. Mais, victime innocente de cet événement affreux, vous ne devez cependant pas vous accuser faussement, il faut tâcher

de vous justifier, si vous pouvez le faire sans dénoncer l'assassin. Vous pouvez dire qu'un meurtrier, venu de la forêt, fit le crime... — Hélas! reprit Clara, à quoi servirait ce récit, opposé à tant d'apparences contre moi, qui forment un ensemble de preuves dont la vérité tout entière pourrait seule démontrer la fausseté?... — Je me suis rendue furtivement dans ce pavillon et à une heure indue pour moi... Dans le premier mouvement d'effroi, de trouble, et d'horreur, ma bouche en proférant la vérité, a paru faire l'aveu formel du crime; ces mots, *Je n'ai rien à dire pour ma défense*, peignaient ma situation, et cependant me dénonçaient comme l'auteur du meurtre. Enfin Valmore a reconnu le poignard, le mouchoir, et l'échelle de corde qu'il avait vus la veille entre mes mains, et que j'avais cru dérober à ses regards; il a dû se rappeler que son aspect dans ce moment m'avait causé un extrême embarras... et que j'ai même fait un mensonge pour lui cacher ce que renfermait cette fatale boîte. Comment pourrait-il n'être pas convaincu que c'est moi qui ai commis ce forfait atroce?... A ces mots, le père Arsène pendant quelques instants garda tristement le silence; ensuite reprenant la parole: — Il est vrai, dit-il, que votre justification est presque impossible... Et savez-vous, ma fille, que votre père est arrêté, et qu'aujourd'hui il vous sera confronté?... — Grand Dieu! s'écria Clara, je le reverrai!... — Oui, ma fille... Je ne crois pas que l'auteur d'un tel crime se dénonce pour vous sauver, mais il peut se trahir... — Non, non, mon sort est décidé!... Ah! mon père, concevez-vous l'horreur de ma situation? Pour arracher à l'échafaud celui que les lois même humaines et divines ne peuvent maintenant me prescrire d'aimer, je me dévoue à la mort la plus ignominieuse, à l'exécration publique, à celle du

seul objet que j'ai aimé!... Car enfin, il est inutile de vous rien taire, vous avez facilement tout deviné.... Ce n'est point la piété filiale qui m'ordonne de m'immoler, c'est seulement le respect d'un nom sacré... Je meurs dans l'infamie pour celui que la plus abominable ambition rendit le meurtrier le plus barbare; je sacrifie l'estime, la tendresse, ou du moins la pitié de Valmore, l'honneur, la réputation, la vie, à celui qui jamais ne s'occupa de mon éducation, et dont je n'ai jamais reçu une caresse, un conseil paternel!... à celui que je ne pourrais revoir sans frémir jusqu'au fond des entrailles!... — Ma fille, votre sacrifice est fait. Nul motif humain, nulle vanité mondaine n'en souille la pureté. Vous n'êtes plus connue que de Dieu seul. Détachez entièrement vos regards de ce séjour mortel; vous venez d'en disparaître, puisqu'on ne vous y voit plus telle que vous êtes: haïe des hommes en vous immolant à la vertu, qui peut mieux que vous mépriser la gloire humaine et la renommée! Vous êtes toute à Dieu: tandis qu'on vous accable ici de malédictions, il vous bénit; tandis qu'on vous condamne, il vous approuve; tandis que des juges abusés se disposent à vous fletrir et à vous priver de la vie, le juge souverain vous prépare une couronne glorieuse, et vous destine une heureuse immortalité!... — Cependant, mon père, une terreur secrète s'est emparée de moi... — Est-ce à vous de redouter la mort? — Je ne la crains pas: pourrais-je désirer de prolonger ma déplorable existence?... Mais les tourments... Je ne m'accuserai point du crime: on voudra peut-être un aveu!... — Eh bien! Dieu soutiendra votre courage; il vous donnera cette force surnaturelle qui fit triompher tant de martyrs de tout sexe et de tout âge... Vous l'invoquerez, ma fille: il répond à la voix de l'innocent opprimé... Vous avez

mieux que l'innocence, vous pourriez échapper aux supplices, à l'échafaud. Si vous périssez, combien votre mort sera précieuse devant Dieu!... Que peut produire tout l'effort de la puissance humaine, lorsque Dieu fortifie contre elle? pourrez-vous sentir vos douleurs quand vous verrez Dieu vous tendre les bras, quand vous l'entendrez vous appeler, et quand votre âme toute entière s'élancera dans son sein?... N'en doutez point, ma fille, la foi s'augmente par les sacrifices: la vôtre, à vos derniers instants, sera celle des saints: vous jouirez du ciel avant de la posséder. Dieu ne permettra pas que des douleurs matérielles l'emportent sur ces joies sublimes de l'âme; ses promesses sont des réalités, ses consolations effacent tous les maux; elles sont des bienfaits qui surpassent toutes les félicités de la terre. Dieu voudra qu'au milieu de l'ignominie des tourments terrestres, vous connaissiez la gloire immortelle et le bonheur des élus, dont la faiblesse de nos organes ne nous permet de concevoir ni l'excès ni l'étendue; enfin votre mort sera plus belle et mille fois plus heureuse que celle du juste qui, dans les bras des siens, meurt tranquillement dans son lit. — O mon père! s'écria Clara, c'est Dieu qui vous inspire et qui daigne me parler par votre bouche! Vous me fortifiez, que dis-je? vous m'élevez au-dessus de moi-même! Je ne songeais qu'à ma faiblesse; je ne penserai plus qu'à la puissance qui me soutiendra!... Mais, mon père, promettez-moi de dire à Valmore, quand je ne serai plus, ces seuls mots: *Elle était innocente.* — Je vous le promets. — Il suffit, je mourrai satisfaite. Comme elle disait ces paroles, on entendit marcher sous les voûtes du vestibule qui conduisait à la prison. Clara joignit les mains et s'inclina profondément et en silence devant le vénérable Arsène, qui se hâta de

lui donner sa bénédiction. Dans ce moment, le geôlier vint annoncer que Clara était demandée, et qu'on allait la conduire devant ses juges. — Allez, ma fille, lui dit le saint religieux, allez avec sérénité ; le courage et la résignation ne vous manqueront pas. Clara resta un instant recueillie, toujours à genoux, les mains jointes, et la tête penchée sur son sein ! ensuite elle se releva d'un air ferme, et suivit le geôlier. Après avoir traversé les cours de la prison, elle arriva aux portes extérieures ; là on la fit monter dans une voiture qui la conduisit au palais de justice où ses juges étaient rassemblés.

Begin Lorsqu'elle entra dans la salle où l'on interroge les criminels, son aspect causa une sorte de saisissement à ces vieux magistrats, qui, sur les seules dépositions des domestiques de Valmore, l'avaient déjà jugée dans le fond de leurs consciences. Sa beauté, sa jeunesse, la majesté de sa taille, l'air d'innocence et de candeur répandu sur toute sa figure firent succéder dans tous les cœurs l'étonnement et la pitié à la plus profonde indignation. On la fit asseoir sur la sellette... Dans ce moment elle aperçut Montalban, qui devait lui être confronté, et que l'on invitait à s'approcher d'elle. Clara frémit ; et détournant les yeux, ses regards se portèrent sur un grand crucifix placé vis-à-vis d'elle : cette vue la ranima ; son visage, qui venait de pâlir, reprit sa couleur naturelle et la plus douce expression de sérénité. Montalban, par les accusations portées contre Clara, venait d'apprendre avec autant de surprise que d'effroi qu'il avait eu cette infortunée pour témoin de son crime. Etonné qu'elle ne l'eût point encore dénoncé, il s'attendait à l'entendre tout révéler dans cet interrogatoire, et il se préparait à tout nier. Il s'avance vers elle d'un air farouche et avec des yeux enflammés de colère : — Malheureuse, lui dit-il,

montre du moins du repentir; songe qu'il serait inutile de rétracter l'aveu formel que tu fis hier!... A ces paroles de la scélératesse la plus audacieuse, Clara tressaille, lève les yeux au ciel, et garde le silence. Alors l'un des juges commence l'interrogatoire. Il demande à Clara quel motif a pu la porter au crime qu'elle a commis. — Je n'ai point commis de crime, répondit-elle. Comme elle disait ces mots, on lui présente et le fatal couteau, teint encore du sang de l'innocente victime, et le mouchoir de soie, et les cordes. Clara, prête à s'évanouir, met ses deux mains sur ses yeux, et ses pleurs inondent son visage. — Reconnaissez-vous ces instruments du crime? lui dit-on. Ses sanglots l'empêchèrent de répondre. — Voici, reprit-on, le domestique qui vous remit la boîte qui les contenait; il dit qu'en recevant cette boîte vous lui recommandâtes le secret sur cet envoi?... — Il est vrai. — Valmore, avant le meurtre, a vu dans vos mains ce poignard; quand il entra dans votre chambre, il remarqua que vous étiez troublée; lorsqu'il vous questionna sur cette boîte, vous fîtes un mensonge dans l'intention de lui cacher ce qu'elle renfermait; niez-vous ces faits? — Non. Ils sont conformes à la vérité. — Cette boîte vient d'Allemagne; qui vous l'envoya? — Je l'ignore. Le hasard la fit tomber entre mes mains. — Pourquoi la reçûtes-vous mystérieusement? pourquoi l'ouvrîtes-vous? — Il m'est impossible de répondre à ces questions, et cependant je suis innocente. — Qui donc a commis le crime? — Je ne puis rien dire de plus. — C'est vous avouer coupable. — Je suis innocente. — Vous a-t-on conseillé ce forfait? — Non. — Votre père vous a-t-il fait entendre que des vues d'intérêt devaient vous faire désirer la mort de cet enfant? — Jamais. — Votre passion pour Valmore a-t-elle rendu cet

enfant qu'il chérissait l'objet de votre jalousie secrète? — J'avais pour ce malheureux enfant une affection maternelle. — Pourquoi donc l'avez-vous immolé avec tant de préméditation? — Ma conscience et mes mains sont également pures. — Avez-vous des complices? — Je n'en puis avoir, puisque je n'ai rien fait de criminel. — A quoi peut vous servir la simple et vague dénégation du crime, avec l'aveu formel de tous les faits qui vous condamnent? Défendez-vous donc. Expliquez-nous comment les instruments du crime se sont trouvés entre vos mains. Expliquez-nous votre mortel embarras dans cette occasion; pourquoi vous vous introduisîtes furtivement, à une heure indue, dans le pavillon; pourquoi vous étiez cachée sous cette table; pourquoi vous y étiez évanouie après l'assassinat commis; pourquoi, en reprenant vos sens, vous avez de premier mouvement proféré ces paroles: *Je n'ai rien à dire pour ma défense*... Répondez donc. — J'entrai furtivement dans le pavillon, parce que je voulais causer une surprise agréable au malheureux enfant. Je lui portais un panier de fruits que je posai sur la table, et je me cachai pour jouir de son étonnement... Cette explication naïve parut si puérile et si peu vraisemblable, elle offrait par son enfantillage un contraste si révoltant avec l'atrocité des dépositions précédentes, qu'elle fit horreur à tous les juges: ces magistrats indignés ne purent s'empêcher de manifester les sentiments qu'ils éprouvaient par un murmure sourd, mais universel, qui mit le comble au découragement de l'infortunée Clara, déjà atterrée par la force des fausses preuves rassemblées contre elle.

Après un moment de silence, l'un des juges, reprenant la parole: — Vous éprouvâtes, lui dit-il, de pressants remords à l'instant même du meurtre, puisque vous per-

dîtes connaissance et qu'ensuite vous avez tout avoué: que la religion ranime en vous ces sentiments salutaires. Une entière sincérité pourrait peut-être faire commuer en une prison perpétuelle la peine de mort que vous méritez. — Que votre conscience prononce mon jugement; la mienne a dicté mes réponses. — Vous n'ignorez pas à quels tourments cette obstination vous expose. — Je ne brave point cette effrayante rigueur, je l'ai prévue, je m'y attends; mais j'ose espérer que Dieu soutiendra mon courage. — Le Dieu de vérité ne protége point le mensonge. — Ah! le Dieu de vérité sera ma force et mon appui. — L'appareil de la torture vous fera peut-être quitter ce langage hypocrite, qui ne peut exciter qu'une profonde indignation. — Je parlerai ainsi jusqu'à la mort. — Allez. Ce mot fut prononcé d'un ton qui pétrifia Clara de terreur: son imagination lui présenta tout à coup l'appareil affreux des supplices, et son sang se glaça dans ses veines. L'idée qu'elle allait périr dans les tourments lui fit désirer l'assistance du père Arsène: elle voulut le demander, mais la parole expira sur ses lèvres tremblantes, ses yeux se couvrirent d'un nuage, ses idées se brouillèrent, sa raison égarée ne lui montra plus que confusément l'horreur de son sort; elle ne conserva qu'un effroi machinal... Agitée de mouvements convulsifs, et ne pouvant se soutenir sur ses jambes, il lui fut impossible d'obéir à l'ordre de se retirer dans la salle prochaine: on l'entraîna en la soutenant sous les bras. Lorsqu'elle fut dans la pièce voisine on la posa sur une chaise, on lui fit respirer des sels; elle resta plus de trois quarts d'heure dans un état de stupeur et d'immobilité dont elle ne fut tirée que lorsqu'on vint lui annoncer qu'elle était jugée, et qu'elle devait aller entendre sa sentence. Elle reprit toute sa tête, et regardant

autour d'elle avec étonnement : — Je ne vois point, dit-elle, d'appareil de supplices ; ne dois-je les subir qu'après mon jugement ? — Non, lui répondit-on, vous ne serez point appliquée à la question. — O Dieu de bonté ! s'écria Clara, je n'ai donc plus rien à craindre ! Allons. En disant ces mots elle se leva ; et, délivrée d'une affreuse terreur, elle suivit d'un pas ferme ses conducteurs. Cependant à l'aspect de ses juges elle se troubla ; mais une réflexion rapide sur sa situation, et sa piété triomphèrent bientôt de cet instinct de la nature. Avant de lui lire sa sentence, on lui déclara qu'elle était condamnée à la mort. Elle resta un moment immobile ; ensuite croisant ses mains sur sa poitrine, elle se mit à genoux en levant la tête et les yeux vers le ciel. . . Rayée du nombre des vivants, elle quittait déjà la terre, elle se réfugiait dans l'asile éternel ! . . La ferveur passionnée de son attitude, l'expression sublime et céleste de sa figure, frappèrent d'étonnement tous ses juges : l'auguste caractère de l'innocence et de la piété, plus fort, plus convaincant que les preuves matérielles et que l'intime conviction de la faible raison humaine, fit passer rapidement le doute dans tous les esprits, imprima le remords dans tous les cœurs ; chacun se dit en secret : *Se peut-il qu'elle soit coupable ?* . . . Et tandis que, soutenue par une puissance divine, elle était inaccessible à la crainte et soustraite à la douleur, aux regrets, ses juges interdits la contemplaient en silence, et n'osaient lire son arrêt. Enfin, on lui ordonna de se lever et d'écouter sa sentence. On l'arrachait à son extase, on la forçait de redescendre sur la terre ; elle ne s'y retrouva qu'avec une douloureuse émotion. Elle éprouva un sentiment indéfinissable lorsqu'elle entendit acquitter entièrement Montalban : elle eut besoin de

réprimer ce violent mouvement d'indignation, et en même temps elle s'applaudit devant Dieu de sauver les jours de son père aux dépens des siens, et de ne plus rien devoir au plus scélérat de tous les hommes... Elle frissonna lorsqu'on lui annonça le genre de mort auquel elle était condamnée: ce détail présentait une image terrible qui ébranla son courage. Elle était debout, et on la vit chanceler et pâlir, quand on proféra ces paroles: *Anne-Clara de Montalban, âgée de dix-sept ans, convaincue du meurtre prémédité du jeune Jules de Valmore, est condamnée à avoir la tête tranchée, demain à midi, sur la place de Grève, etc.* A ces mots, *convaincue de meurtre*, elle s'écria avec véhémence: — Non, non!... Les juges lui imposant silence, elle se tut; et baissant la tête sur son sein, elle fondit en larmes... Lorsqu'on eut achevé de lire sa sentence, elle demanda la parole; et, l'ayant obtenue: — Je proteste, dit-elle, contre cet arrêt; non par aucun espoir d'échapper à la mort, mais par respect pour la vérité; je n'ai point demandé de défenseur, parce que, forcée de me taire sur les points les plus importants, je n'aurais pu fournir de raisons en ma faveur. Je suis condamnée injustement; cependant j'ai dû l'être, et mes juges n'en sont à mes propres yeux ni moins intègres, ni moins respectables. Je me résigne, mais sans me soumettre; car je déclare hautement et je soutiendrai jusqu'à mon dernier soupir que ma sentence n'est fondée que sur des erreurs, et que je suis parfaitement innocente. Clara prononça ces paroles avec tant de calme, de douceur et de dignité, que tout l'auditoire en fut attendri. Dans ce moment, les gardes qui devaient la recônduire dans sa prison s'avancèrent. Clara rassembla toutes ses forces, alla au-devant d'eux; elle les suivit avec une contenance

modeste, mais d'un pas assuré. Il était six heures après midi ; on la ramena dans sa prison. Elle trouva dans sa chambre un crucifix, un livre d'heures et un sablier. Elle reconnut le soin paternel du père Arsène. Le geôlier lui dit que le saint religieux viendrait auprès d'elle à la pointe du jour, et qu'il ne la quitterait plus... A ce dernier mot elle soupira. Cette promesse ne l'engage, dit-elle, qu'à me consacrer quelques heures!... Le geôlier ajouta que le père Arsène devait, durant une partie de la nuit, assister dans ses derniers moments un homme de la cour qui l'avait fait appeler. — C'est le comte D***, poursuivit le geôlier ; il n'est plus jeune, mais il a d'énormes richesses ; c'est le plus grand seigneur de la cour ; il doit bien regretter la vie. En disant ces paroles, le geôlier sortit, et Clara resta seule. Elle éprouvait un besoin de prier Dieu, qui suspendait en elle toute autre idée. Ce fut avec une consolation d'une douceur inexprimable qu'elle se disposa à parler à ce juge suprême que rien n'abuse, et qui, pour connaître l'innocence, n'a besoin ni de témoins, ni de preuves, ni de discours éloquents. Dans le cours ordinaire de la vie, la foi même a trop souvent besoin d'efforts pour se préserver des distractions dans la prière ; mais à l'approche d'une mort inévitable, la piété devient le sentiment dominant du cœur ; la prière prend naturellement alors un caractère véhément et passionné, et elle est délicieuse, si l'âme est exempte de remords. Que doit-elle être, lorsqu'on meurt généreusement pour la vertu ? lorsque, dans tout l'éclat de la jeunesse, on offre à Dieu le sacrifice volontaire d'une vie pure ?...

Clara se mit à genoux devant le crucifix. Avec quel profond sentiment d'attendrissement, de reconnaissance et d'amour, elle contempla cette image révérée qui lui

retraçait toutes les idées qui, dans cette situation, pouvaient le mieux fortifier, élever et toucher son âme! Elle trouvait à la fois dans cette contemplation, l'exemple du dévouement le plus sublime, le modèle divin du courage héroïque et de la résignation parfaite. Qui pouvait mieux lui enseigner à supporter sans fiel et sans aigreur l'injustice des hommes, à souffrir avec douceur, avec patience, les outrages, l'ignominie, et la mort? Chaque pensée accroissait sa force, exaltait son imagination, épurait, ennoblissait ses sentiments. Chaque élan de son cœur semblait doubler en elle la faculté d'admirer et d'aimer; et parvenue au dernier degré d'enthousiasme religieux, perfectionné par l'amour divin, elle n'était plus capable de regretter des biens périssables. Elle n'avait plus besoin de résignation; le ciel s'entr'ouvrait pour elle; son âme, dégagée de toutes les affections humaines, brûlait de s'y élancer et de jouir de sa glorieuse immortalité. — O rédempteur de la race humaine! s'écria-t-elle, vous voyez à vos pieds la plus faible et la plus imparfaite de toutes vos créatures! Jusqu'ici je n'envisageai jamais sans frémir le malheur ou la mort, et surtout la perte de la réputation; et dans cette nuit terrible, la dernière de mes nuits, après être devenue pour celui que j'aimais un objet de haine et d'horreur, après avoir entendu la sentence qui me dévoue à l'exécration publique et à celle de la postérité, je ne trouve au fond de mon âme que du calme et la plus sublime espérance... O prodige d'une divine miséricorde! Oui, sans doute, ce courage est un don du ciel: plus je sens qu'il m'est étranger, plus il affermit ma foi, plus il accroît mon amour et ma gratitude. Tout est miracle maintenant dans mon existence! C'est en vain que la mort s'offre à moi sous une forme menaçante, ignominieuse, et dé-

pouillée même du repos de la tombe; c'est en vain que la voix redoutable de la justice humaine me dit avec opprobre: Tu seras privée des honneurs de la sépulture; une puissance surnaturelle anéantit pour moi ces horribles images; une voix céleste qui parle à mon cœur m'empêche d'écouter ces vains murmures! C'est Dieu qui m'anime, et qui chasse loin de moi la crainte et la terreur. Sa bonté sans mesure ne se contente pas de protéger, de soutenir l'être fragile qui s'abandonne à lui; il fait plus, il le transforme : mes pensées mêmes ne m'appartiennent plus, elles ne viennent pas de moi; une heureuse et bienfaisante inspiration les produit!...

A ces mots, Clara jeta les yeux sur son sablier, et elle vit que le sable était entièrement écoulé ; alors, elle le retourna pour la troisième fois: elle reconnut ainsi qu'il était une heure après minuit, et que le dernier jour de sa vie venait de commencer... Elle regarda un instant couler ce sable. — Cette image, dit-elle, n'a rien d'effrayant pour moi, puisqu'il ne me reste plus sur la terre une minute de bonheur! Ce sable, en se précipitant, n'emportera désormais ni mes plaisirs, ni ma joie : sa rapidité ne peut qu'abréger mes peines... Ici la sensibilité déchira mon cœur, ici l'erreur et l'aveuglement causèrent ma perte; et bientôt je contemplerai avec ravissement l'auguste vérité sans voiles, sans nuages, toujours éclatante, toujours inaltérable; bientôt j'admirerai, j'aimerai, avec enthousiasme et sans inquiétude!... Dans peu d'instants ma captivité va finir; ceux même qui m'ont condamnée vont me délivrer. Lorsqu'on viendra me chercher pour me conduire à l'échafaud, lorsque ces deux battants cerclés de fer, s'ébranleront, et qu'on entrera dans cette prison, je verrai s'ouvrir pour moi la porte de l'éternité ... Avec quelle ardeur je franchirai le seuil de cette triste

enceinte !... Ces dernières réflexions plongèrent Clara dans une profonde rêverie ; sa situation et sa piété élevaient tellement son âme, que son intelligence n'étant plus en proportion avec cette hauteur de pensées, elle n'avait plus la faculté de suivre ses idées. Elle se perdit dans un vague sublime et délicieux. Sans doute l'âme religieuse épurée, animée par la foi, peut pressentir les biens éternels ; mais dans ces moments d'une extrême exaltation, l'imagination se trouble, l'esprit s'anéantit, la pensée n'est plus distincte, nul langage humain ne pourrait l'exprimer : la méditation a des bornes, la sensibilité n'en a pas. Ainsi donc, il est des limites pour tous ces dons éclatants, ces facultés brillantes qui flattent notre orgueil ; il n'en est point pour l'âme : elle peut s'élancer dans l'infini, s'unir aux habitants du ciel, et se reposer dans le sein même de la Divinité.

Clara ne fut arrachée à cet état de contemplation que par l'éclat du grand jour ; elle aperçut tout à coup une lueur éblouissante qui semblait éteindre la lumière de sa lampe. — O rayon d'immortalité ! s'écria-t-elle ; oui, ce jour, si brillant et si pur, est pour moi l'aurore d'un jour éternel. Oh ! que m'importe la sentence qui me couvre d'ignominie aux yeux des hommes ! à peine aura-t-on exécuté l'arrêt, qu'il sera révoqué par le juge souverain de toutes les puissances de la terre. Déjà l'on annonce au peuple mon supplice, déjà l'on en fait les apprêts ; dans peu d'heures je monterai sur l'échafaud ; mais avec quel sentiment d'amour, d'espérance et de joie ! Chaque degré de l'echafaud m'eloignera sans retour de cette terre de douleur, et me rapprochera du ciel !... Dans ce moment les cris insultants de l'indignation publique proclament partout ma mort ; mais Dieu me dit : Tu vivras à jamais dans la gloire !... En pro-

nonçant ces paroles elle serra fortement ses mains jointes contre sa poitrine, et elle resta quelques instants dans cette attitude, absorbée dans le plus profond sentiment de reconnaissance et d'amour que la foi puisse produire. Tous les dons de la grâce divine, toutes les joies mystérieuses de la piété, se trouvèrent rassemblés dans ce cœur innocent, si digne de les recevoir et de les ressentir: nul retour inquiétant sur le passé, nul trouble de la conscience n'en corrompit la douceur. Elle recevait la plus précieuse récompense d'une vie religieuse et pure; Dieu lui révélait, dans cet instant, toute la félicité des anges.

A quatre heures du matin, elle prit son livre de prières, et elle pria jusqu'à six heures. Alors elle se revêtit d'une longue robe blanche, ensuite elle reprit son livre, et se remit à genoux. Dans ce moment le père Arsène entra dans sa chambre. Ce saint religieux s'attendait à trouver Clara pâle, tremblante, abattue, et il fut frappé d'étonnement et d'admiration en jetant les yeux sur elle: il la voyait à la fois calme, animée, rayonnante! — Où suis-je? s'écria-t-il; de quel éclat brille ici la majesté divine? Grand Dieu! votre toute-puissance me paraît moins admirable quand elle change tout à coup la face des empires ou qu'elle suspend les lois de la nature, que lorsqu'elle sait revêtir ainsi de force et d'héroïsme une jeune fille si faible et si timide. O Clara! poursuivit-il, je viens d'assister dans ses derniers moments un homme, un vieux guerrier fameux entre les braves par sa vaillance et ses hauts faits, et je n'ai pu dissiper ses terreurs; on l'a vu tourmenté jusqu'au dernier moment par les regrets de l'ambition et par l'effroi de l'éternité!... Et vous, ma fille, vous qui n'avez connu que la sainteté du cloître, vous qui n'avez

cherché dans le mariage qu'un protecteur vertueux et qu'un ami fidèle, vous, enfin, dont les passions humaines n'ont jamais altéré l'innocence, vous ne voyez dans la mort qu'un but heureux et que la récompense des peines de la vie. Venez, ma fille, venez fortifier encore votre courage, venez achever de vous unir au Dieu plein de miséricorde et de bonté qui vous appelle, et qui va vous recevoir dans son sein. J'ai obtenu les permissions nécessaires pour vous administrer ici le plus auguste des sacrements. A ces mots Clara se prosterne, le père Arsène s'assit à côté d'elle ; il écouta Clara pendant quelques minutes ; ensuite, ouvrant une boîte d'argent qui renfermait une hostie consacrée, il la communia. Ce fut alors qu'elle se crut véritablement transportée dans le ciel, elle possédait Dieu ! La pureté de ses idées, le calme délicieux de son âme, l'ardeur de sa joie, sa reconnaissance passionnée, tout lui attestait cette union surnaturelle et divine ; l'univers acheva de s'anéantir pour elle. Il ne fut plus au pouvoir des maîtres de la terre, armés de toute l'autorité souveraine, de troubler ou d'intimider ce cœur élevé au-dessus de la nature humaine par une croyance toute-puissante, par les plus hautes espérances, et par un sentiment indéfinissable et sublime... Elle ne parlait plus : à côté du père Arsène elle était seule avec Dieu, lorsque le geôlier entra ; il avait un air mystérieux qui frappa le père Arsène. Après un moment de silence il prit la parole pour demander un secret inviolable sur ce qu'il allait dire. On le promit. Alors, présentant à Clara une lettre cachetee : — Voici, lui dit-il, un billet que l'un de vos juges, et le plus âgé, est venu m'apporter pour vous, en me recommandant de vous le donner en secret, et de vous cacher son nom ; souvenez-vous de la parole que vous

m'avez donnée. Clara reçut le billet, et le geôlier sortit aussitôt. Clara remit la lettre au père Arsène, qui, rompant le cachet, lut tout haut ce qui suit :

"Vous êtes innocente. Je n'en ai d'autre certitude que celle que m'ont donnée votre physionomie, votre maintien, l'assurance et le calme de vos réponses ; mais après les preuves foudroyantes accumulées contre vous, il fallait avoir l'expérience d'un demi-siècle pour vous absoudre. La jeunesse ne peut ni ne doit juger ainsi ; elle n'a pas eu le temps de comparer assez le langage du crime hypocrite avec celui de l'innocence. La vérité obscurcie par de fausses apparences peut l'émouvoir et non la convaincre. D'ailleurs, une grande partie de vos juges a dû craindre en vous écoutant, de céder à la séduction de la beauté, ou d'en être accusé. J'ai soixante-dix ans : je vous ai donné ma voix, et je voudrais encore vous sauver ; il est un moyen : feignez un mal subit et violent, le médecin de votre prison, déjà gagné par moi, secondera ce stratagème ; prolongez cette feinte ; pendant ce temps j'agirai, je verrai le ministre, je me constituerai votre avocat et votre défenseur, j'obtiendrai la révision de la procédure ; et je vous réponds du succès. Vivez, c'est le souhait sincère du plus vieux de vos juges."

— Eh bien, ma fille ? demanda le père Arsène. — Mon père, répondit Clara, hier je désirais la mort, mais surtout pour être délivrée d'une existence odieuse ; aujourd'hui j'ai oublié le songe pénible de la vie. Durant la nuit entière qui vient de s'écouler, le souvenir de mes affections terrestres et de ma tragique aventure ne s'est pas une seule fois offert à mon imagination ; je n'ai vu que Dieu, je n'ai ecouté que lui : la terre a disparu pour moi ; mon âme a pris son essor vers le ciel, elle ne re-

tomberait désormais sur la terre qu'avec une extrême douleur. Cependant je sais qu'il ne m'est pas permis d'abréger moi-même mon exil, et que si j'avais un moyen légitime de prolonger ma vie, il faudrait l'employer ; mais on me propose un mensonge et des artifices qu'il me serait impossible de soutenir : je puis et je dois rejeter une telle proposition. A ces mots, le père Arsène éprouva une si vive émotion, qu'il lui fut impossible de répondre. Il ne se lassait point d'admirer tant de courage uni à tant de simplicité, ou, pour mieux dire, il admirait la religion qui peut seule donner de semblables vertus. Après un moment de silence : — Ma fille, lui dit-il, remplissez donc votre noble destinée. Vous n'avez vécu que pour la vertu, allez mourir pour elle. Votre vie fut heureuse et paisible ; un orage terrible en termine le cours : mais Dieu a permis cette tempête d'un moment, afin de doubler dans l'éternité le prix qui vous est réservé ! Employons utilement tous les moments précieux qui vous restent ; donnons-les tous à la prière. En disant ces paroles, il se mit à genoux à côté de Clara, et il lut tout haut les prières solennelles que l'Église a consacrées pour les mourants. Plus d'une fois le vénérable religieux sentit ses yeux se remplir de larmes, en voyant la touchante ferveur et la fermeté de la jeune victime dont la figure, loin d'annoncer l'approche de la mort, brillait d'un éclat surnaturel.

Le père Arsène venait de finir la lecture des prières, lorsque l'horloge de la prison sonna onze heures trois quarts... Clara écoute, et dit d'un ton calme : — Bientôt ma dernière heure va sonner ! O mon Dieu, s'écria-t-elle, c'est avec toute l'effusion d'un cœur pénétré de reconnaissance que je vous remercie de vos bienfaits sans nombre ! je vous remercie de m'avoir préservée de la

contagion du vice et d'avoir placé ma jeunesse dans un saint asile, sous la direction de ce respectable religieux; je vous remercie de m'appeler à vous avant que j'aie pu connaître le trouble des passions et les séductions du monde; je vous remercie enfin de m'avoir choisi un genre de mort sans souffrances, et qui m'a donné le temps de me préparer, avec toutes mes facultés, à paraître devant vous!... A ces mots, se tournant vers le vénérable vieillard qui l'écoutait avec ravissement: Et vous, poursuivit-elle, vous, mon véritable père, daignez me donner une bénédiction paternelle. — Oui, ma fille, répondit le vieillard; mais n'oubliez pas devant Dieu l'infortuné qui vous donna la vie. Ah! c'est lui qu'il faut plaindre, et non son innocente victime... — O mon père, reprit Clara, je serai bientôt au pied du suprême tribunal, et j'implorerai pour lui la miséricorde divine.

Ici Clara s'arrêta, croyant entendre du bruit dans le vestibule de la prison. — Mon père, dit-elle, bénissez votre enfant; que je reçoive, avant de mourir, un adieu paternel! — O mon Dieu, s'écria le saint vieillard en étendant sur la tête de Clara ses deux mains tremblantes, souverain protecteur de l'innocence, recevez cet enfant dans votre sein, et pardonnez-moi les larmes que je répands sur son sort!... Je sens que je ne devrais que vous bénir d'une mort si glorieuse, quand, dans ce moment, toutes les puissances célestes s'en réjouissent... Et vous, ma fille, allez recevoir la couronne immortelle suspendue déjà sur votre tête; allez, vierge pure, Dieu vous appelle et les anges vous attendent... Allez en paix: que nulle inquiétude ne trouble la joie d'un si beau triomphe; Dieu ne permettra point que votre mémoire sur la terre reste indignement calomniée; reposez-vous sur lui du soin de la justifier d'une manière écla-

tante. Quant à moi, fidèle à ma parole, j'irai demain trouver Valmore, et je lui dirai avec tout l'accent de la vérité : *Clara fut innocente...* Au nom de Valmore, Clara tressaille ; ce nom fit sur elle l'impression d'un ancien souvenir tout à coup retracé. Depuis quinze heures, son âme était si intimement unie à Dieu, que nulle pensée terrestre n'avait pu s'offrir à son esprit. — Valmore !... reprit-elle, non ! mon père, ne le voyez point... C'est à Dieu seul que j'adresse mes derniers vœux. Non, ne parlez point à Valmore : ne serons-nous pas réunis, et ne suis-je pas sûre de me justifier en présence de Dieu ?...

Dans ce moment, l'horloge sonna midi... Le père Arsène frémit ; Clara, toujours à genoux, lève ses mains innocentes vers le ciel, en s'écriant avec transport : — La voilà donc cette heure suprême !... En prononçant ces mots avec l'expression la plus véhémente, elle croisa ses bras sur son sein, et elle resta quelques instants plongée dans le plus profond recueillement. Ensuite se levant, elle prit le sablier ; et, le rendant au père Arsène : — Reprenez ceci, lui dit-elle, le temps est fini pour moi... Voici le livre de prières, il a fait ma consolation et ma force, conservez-le toujours... Mais je garderai ce crucifix jusqu'à mon dernier soupir !... Comme elle disait ces paroles, la porte de la prison s'ouvrit brusquement : on venait chercher Clara pour la conduire à l'échafaud... Clara tira de son doigt une superbe bague, et, la donnant au père Arsène, elle le chargea de vendre ce diamant et d'en distribuer l'argent aux pauvres. Alors se souvenant qu'elle portait un bracelet qui renfermait les portraits de Valmore et de Jules, elle rompit la chaîne qui l'attachait à son bras, et le remettant au père Arsène, elle le pria d'envoyer ce bracelet à la sœur de Valmore.

Ensuite elle prit son crucifix, se couvrit d'un grand voile blanc, et se remit entre les mains de ses conducteurs. Le père Arsène la suivit : on la fit monter avec lui dans une voiture de deuil qui traversa lentement tout Paris. Clara, cachée par son voile, trompa l'avide curiosité de la foule qui se précipitait sur son passage ; et, pour elle, exaltée par les plus sublimes sentiments de piété, elle ne vit rien de ce qui se passait autour d'elle, et elle n'entendit que les douces exhortations du père Arsène. Arrivée à la place où se trouvait l'échafaud, la voiture eut beaucoup de peine à percer la foule immense rassemblée sur la place. Les gardes firent ranger le peuple ; la voiture s'arrêta au pied de l'échafaud, on ouvrit la portière. Clara descendit : deux gardes voulurent la soutenir, elle les repoussa doucement. Elle s'avança, d'un pas rapide autant qu'assuré, vers l'échafaud ; et là, se retournant pour voir si son vénérable confesseur la suivait, elle s'arrêta un instant pour l'attendre ; ensuite elle monta les degrés de l'échafaud. Parvenue au sommet, elle ôta son voile : dans ce moment, sa beauté parut si éclatante et si majestueuse, qu'elle frappa d'étonnement et d'admiration tous les spectateurs. Clara, debout, tenait son crucifix fortement appuyé contre sa poitrine, ses yeux étaient levés vers le ciel, et, dans cette attitude, sa physionomie charmante exprimait toute la candeur d'une innocence angélique et toute la ferveur d'une piété sublime. On la regardait avec une immobilité silencieuse ; la surprise semblait avoir pétrifié toute cette multitude. Après un moment de silence, Clara se mit à genoux en disant à haute voix : — Je meurs innocente ! Mon Dieu, pardonnez à l'auteur inconnu du crime, ouvrez son cœur au repentir !... Pardonnez-moi mes fautes, et daignez accepter, avec votre bonté paternelle, le sacrifice volontaire

de ma vie... A ces mots, on entendit mille voix s'écrier et répéter avec une extrême véhémence : *Elle est innocente! elle est innocente!*... Clara, ne voyant que Dieu, ne désirant que la mort, se retourna vers le père Arsène pour recevoir sa dernière bénédiction; ensuite elle dit, en penchant sa tête sur le billot fatal : — O mon Créateur! ô mon Père, me voilà donc tout à vous!... On frémit alors en voyant briller dans les mains du bourreau le fer meurtrier qu'il élevait en l'air... Dans ce moment, un homme à cheval fendit la presse en s'écriant : — *Grâce! grâce! Sa Majesté fait grâce à la coupable.* A cette nouvelle inattendue, les acclamations de joie les plus bruyantes firent retentir la place et la plus grande partie du quai. Le père Arsène remercia Dieu; mais Clara retombée du ciel sur la terre, ne put supporter cette révolution sans une vive douleur. — Hélas! dit-elle, il faut attendre, et souffrir encore!... En prononçant ces paroles, elle voulut se lever; ses forces l'abandonnèrent; ella tomba évanouie dans les bras du père Arsène. Elle descendit sans connaissance de cet échafaud sur lequel elle venait de monter avec tant de courage. On la porta dans la voiture, et les gardes eurent ordre de la conduire dans un couvent cloîtré, uniquement destiné à recevoir, par lettres de cachet, les persones de son sexe souillées de quelque crime ou déshonorées par une vie scandaleuse.

La grâce de Clara avait été obtenue par Valmore avant même que la sentence eût été prononcée. Lorsque Clara, emmenée par une brigade de maréchausée, eut quitté le château, Valmore, comme on l'a dit, partit lui-même pour Paris deux ou trois heures après Clara. Il arriva trop tard à Paris pour voir le cardinal de Richelieu; mais il en obtint une audience le lendemain à sept

heures du matin. Le cardinal était instruit déjà de sa funeste aventure. Ce ministre, que plusieurs actions rigoureuses représentent à la postérité comme un homme cruel et vindicatif, eut cependant un cœur généreux et sensible.[1] En jugeant la conduite de ce grand homme, on aurait dû songer qu'il fut dépositaire et non possesseur véritable de la suprême puissance. La clémence en politique est une vertu d'une telle hauteur, une vertu si divine, qu'elle n'est l'attribut que de la souveraineté qui seule a le droit de l'exercer. Ainsi le prince peut quelquefois n'écouter dans les affaires d'État que les mouvements de son cœur; le ministre auquel il a donné toute sa confiance ne doit agir que pour l'intérêt du souverain, et pour soutenir l'autorité royale. L'un peut souvent fléchir avec grandeur, l'autre doit être inflexible comme la loi; il serait infidèle, et il usurperait le plus beau droit de la royauté, s'il osait être clément avec quelque risque seulement apparent. Tel est le malheur d'être gouverné par un premier ministre. Plus ce ministre aura de génie et de principes, et plus le gouvernement sera sévère. Le pouvoir suprême ne saurait être paternel que lorsqu'il n'est exercé que par le maître même. Richelieu, parvenu au comble de la faveur, se promit de soutenir les droits du trône, d'accroître la gloire et la prospérité de sa patrie, et d'abaisser l'orgueil des ennemis de la France. En formant ces nobles projets, il fallut aussi prendre la résolution de se maintenir dans sa place, et de renverser tout ce qui s'opposerait à son plan. Il extermina ses ennemis; mais ses ennemis eussent anéanti ses grands desseins, et ils ne furent tous que des conspirateurs. Ces actions

[1] Voyez tous les mémoires particuliers de ce temps.

violentes ne doivent être regardées que comme des coups d'État, qui, commandés par la politique, ne violèrent point les lois sévères d'une stricte justice; et la France leur dut son salut et son élévation. Cette rigueur, attribuée au caractère le plus implacable, ne fut qu'un calcul de prévoyance. Richelieu eut des mœurs douces et faciles; il inspira la terreur aux factieux, mais il se fit adorer de tous ceux qui l'entourèrent. Dédaignant les routes vulgaires, ce fut par le seul charme de son esprit, et non par l'intrigue, qu'il parvint à la faveur. Armé d'une autorité souveraine, il ne chercha point à se faire un parti pour la conserver; il déjoua les cabales et n'en forma jamais. Il ne maintint sa puissance que par une surveillance infatigable, il ne la fortifia que par de grandes actions. Enfin il fut le seul favori qui sut obtenir l'admiration de ses contemporains et celle des cours étrangères et rivales.

Valmore, en entrant dans le cabinet du premier ministre, courut se jeter à ses pieds, en disant d'une voix étouffée: — Monseigneur! point de torture et point de mort... J'ai dû recevoir sa main... Qu'elle soit enfermée pour jamais dans un cloître... Sa mort affaiblirait ma haine, et je veux conserver toute l'horreur qu'elle m'inspire. — Mon cher Valmore, dit le cardinal attendri, en le relevant affectueusement et en le faisant asseoir, combien je vous plains! Ce crime est inouï!... Il faudrait un exemple... — Ah! monseigneur! qui pourra jamais commettre un semblable forfait?... — Il est vrai qu'un tel excès de férocité ne doit pas se renouveler... Si jeune, avoir un cœur si barbare! Et sa beauté, dit-on, est incomparable? A ces mots, Valmore tressaille, se soulève, et retombe sur une chaise en pâlissant. Dans ce moment son imagination lui représentait si

vivement la figure de Clara, qu'il crut la voir elle-même, et qu'il aurait voulu fuir de cette chambre pour l'éviter. — Ah ! s'écria-t-il, périsse sa funeste beauté, ou que du moins j'en perde à jamais l'insupportable souvenir ! Mais, monseigneur, je conjure Votre Éminence de m'accorder sa grâce. . . — Pour qu'il me fût possible de vous refuser quelque chose dans l'état où vous êtes, il faudrait que l'intérêt de l'État s'opposât à vos désirs. — Elle aura sa grâce, je me charge de l'obtenir ; mais le roi voudra sûrement qu'elle soit jugée solennellement et conduite à l'échafaud. Il faut qu'au moins elle éprouve toute la terreur d'une si juste condamnation. Pour vous, mon cher Valmore, vous pouvez attendre de mon amitié toutes les consolations qu'il me sera possible de vous donner. Tâcher de vous calmer, soignez votre santé qui me paraît être si altérée ; et quand vous serez en état de réfléchir sur les choses que vous pouvez désirer, et qui dépendent de moi, venez me retrouver, me parler à cœur ouvert, et soyez sûr d'avance que je ferai tout pour votre avancement et pour élever votre fortune. — Monseigneur, répondit Valmore, je n'ai plus qu'une seule ambition, celle de me distinguer dans les armées ; j'aurai l'espoir d'y trouver une mort honorable. — Non, dit le cardinal, il faut vivre pour servir le roi et la patrie. A ces mots, le cardinal se leva ; Valmore prit congé de lui et sortit. Il retourna sur-le-champ dans son château. Une fièvre brûlante ne l'avait point quitté depuis le jour de l'affreuse catastrophe. Cependant, arrivé dans son château, il ne voulut se mettre au lit, malgré les instances de sa sœur, qu'après avoir présidé aux funérailles de son fils, dont il fit déposer le cercueil dans la chapelle du château. On avait embaumé son corps qui devait être mis dans un magnifique tombeau, que son malheureux père se proposait de lui faire élever.

Valmore, accablé de fatigue et de douleur, consentit enfin à se coucher à huit heures du soir : la triste Amélie s'assit au chevet de son lit, décidée à le veiller une partie de la nuit. Quoique le médecin eût prescrit le silence, Valmore, qui avait sa parfaite connaissance, s'entretint toute la nuit avec sa sœur. — Ah ! laissez-moi parler, lui disait-il ; le silence me dévore ! Que m'ordonnez-vous de renfermer dans ce cœur déchiré ? Des tourments inexprimables. Hélas ! je ne les soulagerai pas en gémissant ; mais comment interdire la plainte à de telles souffrances !... O délire de l'ambition !... Le cardinal a cru m'offrir quelques consolations en me parlant d'avancement et de fortune ! ... Ah ! que je méprise la puissance humaine ! ... Ce fameux ministre, ce grand homme, tient entre ses mains les destinées de l'Europe ; et quand il lui serait possible de changer la face entière du globe, et de conquérir toute la terre, que pourrait-il sur un cœur qui vient de perdre ce qu'il aime ? ... — Sans doute, reprit Amélie, les consolations d'un tel malheur ne peuvent être données que par la puissance divine ; c'est donc à elle qu'il faut recourir. — Ah ! dit Valmore en soupirant, ose-t-on lui demander un miracle ? ... — Oui ; tous ceux qui peuvent guérir un cœur profondément blessé. Dans de tels maux, la force d'âme nécessaire pour les supporter, la patience, la résignation, sont des prodiges ; la religion seule peut les faire ; en doutez-vous ? — Je consens à vivre ; n'est-ce pas un acte de foi ? Sans la religion, qui pourrait m'empêcher de me délivrer de cette existence abhorrée ? ... — Cette religion si sainte, qui vous empêche de commettre le seul crime irrémissible, ne vous offre-t-elle pas déjà la plus puissante de toutes les consolations ? Comme vous le disiez, tous les monarques de la terre voudraient en vain adou-

cir votre douleur; mais la religion vous dit: Votre fils est heureux; il jouit d'un bonheur suprême, il en jouira toujours!... Qu'elle est bienfaisante, qu'elle est adorable la voix céleste qui nous fait entendre ces paroles ravissantes!... Écoutons-la, n'écoutons qu'elle!...

C'était ainsi que la sage Amélie cherchait à calmer le désespoir de son malheureux frère, qui, détaché de tout, dépouillé de toutes les espérances humaines, désabusé des illusions qui font aimer la vie, ne pouvait en effet que par des idées religieuses reprendre de la force et du courage.

Il n'y a que les saints, ou les cœurs profondément tendres, qui puissent sentir le néant de toutes les vanités! Que sont pour eux les succès, les louanges, le faste, la fortune, au prix des jouissances de l'âme! Oh! comme ils sacrifieraient sans effort tous les biens frivoles de convention, pour se délivrer d'une vive inquiétude sur l'objet de leur affection, ou seulement pour abréger une absence!... Et dans la douleur, quel triomphe d'amour-propre, ou quel succès d'ambition pourrait les consoler ou les distraire! Ah! que la sensibilité, dans sa joie ou dans ses peines, rend raisonnable sur tout ce qui ne l'intéresse pas! Jamais la philosophie n'a fait comme elle mépriser les faux biens, et connaître la petitesse et la puérilité de l'orgueil.

Sur les dix heures du soir, Valmore cessa de parler, mais non de s'agiter et de gémir; tout à coup, à minuit, il s'écria: — Non, je ne veux pas que son sang soit versé!... Cet ange, du haut du ciel, m'ordonne d'empêcher sa mort... Cependant si le cardinal oubliait sa promesse, dans quelques heures elle périrait!... A ces mots, il demanda une écritoire, et il écrivit à la hâte au cardinal pour le conjurer, dans les termes les plus pres-

sants, de ne point oublier qu'il lui avait promis formellement la grâce de Clara; et il envoya sur-le-champ à Paris un homme à cheval chargé de cette dépêche. Jusqu'au retour du courrier, Valmore fut dans un état d'agitation qui augmenta sa fièvre de la manière la plus effrayante. Il eut même des moments de délire: tantôt il voyait Jules, sous la figure d'un ange, lui demander de défendre les jours de Clara, tantôt il croyait être témoin du supplice de Clara; alors il frémissait, il voulait s'élancer hors de son lit, et remplissait d'épouvante tous ceux qui l'entouraient. Dans d'autres instants, reprenant sa connaissance, il demandait si son courrier était revenu: on ne pouvait le tromper à cet égard, car on savait qu'il ne croirait que le rapport du courrier même. Enfin le courrier revint chargé d'un billet écrit de la propre main du cardinal, qui mandait en peu de lignes que Clara, conduite sur l'échafaud, avait montré un courage extraordinaire, qu'elle avait eu sa grâce, et qu'elle était renfermée pour sa vie dans un couvent. Valmore respira, et reprit un peu de calme. Il avait défendu que, sous aucun prétexte, on lui dit un seul mot relatif à Clara, et même, avait-il dit à sa sœur, S'il m'arrive de vous parler d'elle, ne me répondez point; écoutez-moi en silence, et que surtout ce nom exécrable ne frappe jamais mon oreille: il n'y a pas de puissance humaine qui puisse me le faire prononcer.

Quelques heures après l'arrivée du courrier, il fit plusieurs questions sur le couvent de Clara, et sur la manière dont on y traitait les recluses enfermées par lettres de cachet. Amélie répondit brièvement, que, lorsque leurs familles payaient leurs pensions, elles étaient dans des appartements particuliers, tandis que les autres couchaient dans des dortoirs, et mangeaient ensemble dans

des refectoires. Au bout d'une heure de silence, Valmore reprenant la parole : — Ma sœur, dit-il, vous me croirez... J'ai bien ma tête... Il s'arrêta. Il était vivement ému, et il avait, pour la première fois depuis son malheur, un ton doux et affectueux. Amélie saisit sa main qu'elle serra dans les siennes, et la plus tendre sympathie fit couler ses larmes... Ma chère Amélie, reprit Valmore, *cet ange* m'est apparu ; ce n'était point une illusion, je l'ai vu... Ses pleurs lui coupèrent la parole... Oui, reprit-il, je l'ai vu... Et j'ai besoin que vous n'en doutiez pas... — Eh pourquoi, dit Amélie, douterais-je de ce doux prodige ? ne s'accorde-t-il pas avec notre croyance ? — Je l'ai vu... Il était beau comme l'innocence heureuse, tout rayonnant d'une joie divine !... Mais écoutez... Il a prononcé avec une douceur céleste le nom détesté... Et il m'a dit : *Tu dois la proteger, la défendre et l'aimer*... Eh bien ! n'est-ce pas là le langage de l'Évangile ? ce doit être celui des anges. — La protéger et la défendre, je l'ai fait ; mais l'aimer, grand Dieu ! — Dans l'immortel séjour de la paix, de l'amour et du bonheur, les âmes innocentes qui sur la terre furent victimes de l'injustice et de la cruauté, bénissent leurs persécuteurs qui ont abrégé leur exil ; elles invoquent pour eux cette puissance miséricordieuse qui daigna plus d'une fois faire un saint d'un scélérat, en ouvrant les yeux du vice toujours aveugle, en lui montrant dans toute sa splendeur la vertu, fille du ciel, soutenue et perfectionée par la religion.

Amélie ne dit rien de plus, ne voulant point parler de Clara. — Ma sœur, reprit Valmore, *cette malheureuse* est sûrement abandonnée de l'univers entier... Elle n'a point de pension peut-être... Il faudrait s'en informer... — Je le saurai, repartit Amélie, et je me con-

formerai à cet égard à vos intentions. N'y pensez plus. Pour toute réponse, Valmore serra la main de sa sœur. Depuis ce moment il parut être moins agité ; mais il tomba dans un affaiblissement qui bientôt fit craindre pour sa vie.

Tandis que la douleur conduisait rapidement Valmore aux portes du tombeau, et que les médecins, en lui prodiguant tous les secours de l'art, le forçaient de lutter péniblement contre la mort, l'infortunée Clara éprouvait de nouveaux tourments qui exercèrent également sa patience et son courage.

On se rappelle que Clara fut portée évanouie de l'échafaud dans la voiture qui la conduisit au monastère des *Filles du Repentir*. Le mouvement de la voiture lui fit reprendre l'usage de ses sens ; elle se retrouva avec son confesseur qui lui apprit dans quel lieu on la conduisait. Clara fit un profond soupir ; je passerai là toute ma vie, dit-elle, et j'ai dix-sept ans ! ... — Ma fille, reprit le père Arsène, nul être vivant n'a vu ainsi que vous, avec toute sa force physique et toutes ses facultés intellectuelles, la mort d'aussi près. Rappelez-vous toujours l'instant où, prête à recevoir le coup mortel, vous adressâtes à Dieu une si fervente prière ; la mort ne semblait pas seulement inévitable, elle était présente, elle vous saisissait... Vous avez touché la dernière limite de la vie. Vos yeux alors, s'élevant vers le firmament, durent en percer l'épaisseur ; ils ont découvert sans nuages et le ciel et l'éternité. Que doivent donc vous paraître maintenant ces moments rapides qui s'écoulent sur la terre ? et murmurez-vous pour un si court délai ? — Murmurer ! ah ! jamais. Je me soumets. Cependant, quand Dieu m'a rejetée de son sein pour tant d'années, peut-il m'être défendu de gémir ?

— Vous avez montré tout le courage de la piété, Dieu veut que vous ayez encore le mérite de la patience. — Guidez-moi toujours, mon père, et je l'aurai. — Je ne vous abandonnerai jamais, vous êtes ma fille bien-aimée. Je veillerai sur vous jusqu'à mon dernier soupir. — O mon père ! mon unique appui sur la terre, vous seul connaissez la malheureuse Clara !... En disant ces paroles, ses pleurs inondèrent son visage. Toujours aussi pieuse, toujours aussi soumise, elle n'était plus cependant cette femme héroïque, inaccessible à la crainte et à toute émotion étrangère à la religion. Dépouillée de l'espérance d'une mort prochaine, elle ne revenait à la vie qu'avec les faiblesses humaines : peu d'instants auparavant elle avait cru qu'elle allait posséder un bonheur suprême, une gloire immortelle, et elle reprenait un lugubre avenir dans lequel elle ne voyait plus que douleur et qu'ignominie. Plus la piété avait exalté son âme et son imagination, et plus, en effet, elle dévait éprouver le découragement. Abattue, anéantie, n'envisageant sa recompense que dans un grand éloignement, son imagination fatiguée n'avait plus assez de forcé pour la lui représenter sous de vives couleurs ; environnée maintenant de honte et d'opprobre, cet affreux tableau, fixé pour longtemps sous ses yeux, semblait voiler à ses regards la perspective heureuse qu'elle avait contemplée de si près.

Elle arriva au monastère à deux heures après midi. Elle sentit son cœur se déchirer en se séparant du père Arsène, qui cependant lui promit de la venir voir tous les jours.

Cette maison était gouvernée par une prieure et une sous-prieure, et quatre autres religieuses appelées, dans les couvents, *dignitaires*. Ces six personnes étaient irré-

prochables par la pureté de leur vie. Lorsqu'une d'elles mourait, on la remplaçait par une religeuse choisie dans un couvent de province ; mais d'ailleurs toutes les autres religieuses de cette maison étaient des personnes converties, qui, après une jeunesse licencieuse, se consacraient à la pénitence. Ainsi, les victimes-flétries des passions et du vice, rejetées du sein de la société, étaient admises dans cet asile ; plus indulgente que le monde, la religion les recevait dans son sanctuaire, elle les accueillait avec une tendre compassion ; elle daignait mettre elle-même sur la tête profane de ces pécheresses scandaleuses le saint voile de la pudeur et de la virginité. Là, le regret expiait tout ; le vice repentant pouvait reprendre toute la dignité de la vertu, et jouir de tous les droits de l'innocence. Ces institutions religeuses ne permettaient pas de discerner les coupables ; l'exercice austère de la pénitence était commun à tous ; et dans ce refuge du vice détrompé, la charité chrétienne interdisait tout reproche ; la douce humilité s'y confondait avec le repentir, et les actes les plus apparents du remords n'y paraissaient être que les fruits de la piété. Telle était la communauté religieuse ; mais il y avait en outre dans cette maison un grand nombre de pensionnaires enfermées là pour mauvaise conduite, par lettres de cachet, et sous la garde et le gouvernement de la prieure et des cinq religieuses *dignitaires*. Ces femmes, dont les familles payaient des pensions, étaient logées dans des appartements solitaires, toutes séparées les unes des autres, et ne voyaient que les religieuses. Les autres formaient des classes, couchaient dans de grands dortois, vivaient en commun, mangeaient ensemble et travaillaient, sous l'inspection des religieuses, à différents ouvrages. Les unes étaient renfermées pour leur vie, et les autres seulement pour un

temps limité. Ce fut dans ces classes, et non dans un logement particulier que la malheureuse Clara fut conduite... Elle était si tremblante et si faible, que les deux religieuses qui la reçurent furent obligées de la porter dans la salle d'assemblée où les pensionnaires venaient de rentrer après le dîner. Clara éprouva un sentiment inexprimable de douleur, de honte et d'effroi, en jetant les yeux sur toutes ces femmes souillées de crimes, et en pensant qu'elle serait désormais leur compagne... On savait déjà sa déplorable histoire; et au murmure qui se fit entendre dans toute l'étendue de la salle, et à l'expression insultante de tous les visages, elle connut facilement qu'elle inspirait, s'il était possible, encore plus d'horreur qu'elle n'en éprouvait elle-même. On la posa sur une chaise. Une religieuse s'assit à côté d'elle, et lui fit respirer du vinaigre. Saisie, suffoquée, elle ne pouvait ni soutenir sa tête, ni proférer une seule parole. Au bout de quelques minutes, on lui apporta un bouillon; elle le prit. On lui demanda si elle voulait manger; elle fit signe qu'elle désirait se coucher. Aussitôt on la conduisit dans le dortoir; la prieure, qui lui donnait le bras, la voyant tressaillir à l'aspect de cette multitude de lits qui remplissaient le dortoir, lui dit du ton le plus doux : — Vous n'aurez jamais rien à craindre ici, on sait trop que l'insulte y serait grièvement punie; l'état où vous êtes demande tous mes soins, et il n'en est point que je ne sois disposée à vous donner. Clara ne répondit que par un regard douloureux et touchant, qui acheva d'attendrir la bonne religieuse que sa seule présence avait déjà vivement émue.

Lorsque Clara fut couchée, la prieure s'assit au chevet de son lit, en disant : — Tâchez de vous calmer, je resterai là jusqu'à ce que vous soyez assoupie; ensuite je

placerai près de vous une sœur converse pour vous garder, pour vous servir, et, quand vous voudrez me parler, faites-moi demander, je reviendrai sur-le-champ.

Clara, entièrement privée de sommeil depuis deux jours, céda bientôt à l'excès de son accablement ; elle s'endormit ; elle retrouva pendant quelques heures le doux et profond sommeil de la jeunesse et de l'innocènce. Elle ne se réveilla qu'à huit heures et demie du soir, au bruit que firent toutes les pensionnaires en entrant pour se coucher. Clara ferma avec soin ses rideaux entr'ouverts, afin de ne voir personne. Elle fut extrêment troublée de l'idée qu'elle allait passer la nuit au milieu de toutes ces femmes. Elle reconnut la voix de la prieure qui lut tout haut les prières. Clara se mit à genoux sur son lit pour l'écouter : cette lecture, qui fut assez longue, et le son de voix d'une personne respectable, adoucirent un peu l'amertume des réflexions de Clara ; elle pensa que dans ce grand nombre de femmes bannies de la société, il y en avait sûrement plusieurs que la religion avait touchées, et que peut-être il en était quelques-unes d'innocentes, et que l'on avait condamnées sur de fausses apparences. Cette idée l'attendrit, et lui rendit moins insupportable cette affreuse association. Après les prières, on se coucha dans le plus profond silence, on alluma les lampes, et Clara se rendormit. A minuit, elle fut réveillée en sursaut par un bruit étrange : elle écoute, et elle entend près de son lit une voix basse lui adresser, avec l'accent de la fureur, les injures les plus atroces ; au même instant son rideau s'entr'ouvre ; une figure menaçante se montre en levant le bras sur elle, et Clara reconnaît dans cette furie la gouvernante du malheureux Jules, renfermée pour sa vie dans cette maison en punition de l'intrigue criminelle

qui lui avait fait négliger la garde de cet enfant. Clara, épouvantée non seulement par cette action, mais par le seul aspect de cette malheureuse, se jette éperdue sur le plancher, de l'autre côté du lit, en poussant un cri perçant. Les sœurs converses de veille se levèrent à la hâte ; elles ne trouvèrent plus que Clara hors de son lit, qui, ne voulant point dénoncer la créature qui venait de l'insulter, se contenta de dire qu'elle avait cru entendre un bruit effrayant. Elle supplia l'une des sœurs de rapprocher son lit de sangle du sien ; la sœur y consentit, et Clara se recoucha. Mais l'image de cette fille, qui lui retraçait si vivement celle de l'infortuné Jules, la priva de tout repos pendant le reste de la nuit. Jusque-là l'idée de son jugement, de sa mort, et la ferveur de sa piété, avaient écarté tout autre objet de son imagination ; mais, condamnée à vivre dans cette maison ignominieuse, elle reprit tous ses souvenirs désolants. Valmore s'offrit à sa pensée sous des traits à la fois terribles et touchants ; elle le vit également à plaindre par l'horreur de son ressentiment, et par celle qui se mêlait à ses plus tendres regrets. — L'infortuné, se disait elle, il est forcé de me haïr jusqu'au tombeau, et moi du moins je puis l'admirer toujours et l'aimer encore ! . . .

Il est donc un tourment que je n'ai pas souffert, celui de passer rapidement de la tendresse à la haine ! Mon cœur n'a point été bouleversé par cette affreuse, cette inconcevable révolution ! . . . Il est une douleur que le ciel a daigné m'épargner ! Mais Valmore l'éprouve. Ah ! n'est-ce pas la ressentir ! Non, malgré l'évidence et l'illusion des plus fortes apparences, je n'aurais jamais pu le croire capable d'un crime ! . . . Et il n'a point hésité à me condamner ! . . . Hélas ! l'effroi, l'égarement peints sur mon visage, mes propres paroles, la vue de son

fils égorgé, mon désespoir, tout, dans ces premiers moments, a dû l'abuser... Ah! s'il eût entendu mon interrogatoire, s'il m'eût vue alors, n'aurait-il pas reconnu mon innocence, comme cet inconnu, ce juge, que les dépositions et les prétendues preuves n'ont pu tromper? ... Eh quoi! par la suite, si la réflexion ne l'éclaire point, ne pourra-t-elle pas du moins jeter quelques doutes dans son esprit; quand il se représentera l'infortunée Clara, qu'il se rappellera son éducation, sa vie, ses entretiens, sa tendresse, lui sera-t-il possible de persister dans son horrible erreur!... Non, non, il m'abhorrera toujours!... Il est vrai que c'est lui qui vint me soustraire à la cruauté de cette multitude furieuse prête à m'immoler; c'est encore lui, je n'en doute pas, qui m'a fait arracher de l'échafaud, et j'ose croire encore qu'il n'a point désigné ma place ici, dans ces classes composées de femmes vicieuses les plus abjectes: il aurait demandé pour moi une prison décente et par conséquent solitaire. Sa générosité ne se démentira jamais, je le sais, mais sa haine aura la même constance!... Ces pensées accablantes occupèrent Clara durant la nuit entière. A six heures, on donna le signal du réveil; elle se leva ainsi que toutes les autres femmes. Elle subit alors une nouvelle humiliation: on lui fit prendre l'habillement uniforme de la classe, du linge d'une toile grossière, et une robe de bure grise; et, quand elle se vit ainsi revêtue de la livrée de l'infamie, elle se crut souillée comme les courtisanes qui la portaient justement, et dont on la rendait extérieurement l'égale. Après un déjeuner de pénitence (du pain et de l'eau), que le besoin d'aliments lui fit prendre, elle suivit la prieure et la sous-prieure, qui la firent asseoir devant la table de travail: on lui donna sa tâche, en l'exhortant avec douceur à la remplir. La

prieure sortit, la sous-prieure resta pour présider au travail. Clara, affaissée sous le poids accablant de la honte, n'osait ni faire un mouvement, ni lever les yeux; elle était dans cet état de stupeur et de confusion qui rend inutile le témoignage de la conscience. Assise entre deux courtisanes, elle craignait également de rencontrer leurs regards effrontés, ou seulement de toucher leurs vêtements: la tête et les yeux baissés, elle était immobile à sa place; ses mains, étendues sous la table, tenaient fortement rapprochés contre son corps les plis de sa robe: sa seule pensée était de tâcher de mettre un peu d'espace entre elle et ses viles compagnes. Tout à coup l'une de ces femmes saisit violemment sous la table une des mains de Clara: un fer brûlant, appliqué sur cette main si pure, n'aurait pu produire une impression plus douloureuse et plus terrible. Elle se leva precipitamment avec une expression si pathétique et si touchante, que la religieuse en fut émue jusqu'au fond du cœur. Elle avait vu le mouvement et deviné la cause de cet effroi machinal, produit par l'antipathie qui se trouvera toujours entre l'effronterie et la pudeur. La religieuse, debout, et tenant Clara par le bras, jeta sur la courtisane un regard sévère. — Vous savez, lui dit-elle, que toute familiarité est défendue dans ce lieu, et que toute plaisanterie y serait déplacée. Nous sommes ici comme on devrait être partout sur cette terre d'exil, qui n'est qu'un triste passage; nous y sommes pour gémir de nos fautes passées, et pour sanctifier le présent, en le rendant constamment utile par la prière et par le travail.

Celle qui parlait avec tant de douceur, en s'assimilant à des femmes déshonorées, était une vierge sainte et pure; mais ce langage, si délicat et si sublime de la

charité chrétienne, était dans sa bouche également humble et sincère. C'était ainsi que tous les jours, dans le secret de la cellule, elle parlait à Dieu d'elle même.

Après avoir fait cette réprimande, la mère Sainte-Anne (c'était le nom de la sous-prieure) se retourna vers Clara en lui démandant si elle savait broder; et sur sa réponse, elle fit apporter un métier. Clara sur-le-champ se mit à l'ouvrage, en établissant son métier de manière à tourner le dos à toutes les autres femmes. On travailla près d'une heure dans le plus profond silence; ensuite on vint chercher la mère Sainte-Anne, qui sortit en disant qu'elle reviendrait bientôt. Deux sœurs converses restèrent dans la salle. Au bout de quelques minutes, Clara tressaille; elle entendait des éclats de rire: ce bruit si discordant à son oreille lui parut à la fois une insulte, une cruauté et le comble de l'indécence. Elle voyait réuni sous ses yeux ce qu'il y a de plus hideux sur la terre, le vice dans l'opprobre sans honte et sans repentir. Elle eut un moment de saisissement, ensuite ses larmes coulèrent; les sœurs imposèrent silence; la mère Sainte-Anne reparut, et tout rentra dans l'ordre.

A midi, on se leva pour aller au réfectoire. Clara, pouvant à peine se soutenir, la tête toujours baissée, laissait passer tout le monde avant elle, voulant se trouver la dernière, afin d'être libre dans sa marche, et de n'avoir personne derrière elle. Mais la religieuse lui faisant signe d'avancer, elle obéit, et fut obligée de se placer dans la file. Au moment où l'on entrait dans le réfectoire, on se pressa les unes contre les autres, et, dans cette espèce de désordre, une femme s'approchant de l'oreille de Clara, lui dit rapidement tout bas: — Nous n'avons à nous reprocher que des faiblesses; tu as fait un crime épouvantable; nous nous sommes toutes conjurées contre

toi ; tu périras par le fer ou par le poison ! . . . Clara frissonnait, elle reconnaissait la voix de la gouvernante de Jules ; elle voulut fuir, mais une main robuste et furieuse la retint fortement par sa robe, jusqu'à ce qu'elle eût tout entendu. Alors on lui permit de s'echapper, et Clara s'élança dans la salle, où, s'appuyant sur le dos d'une chaise elle resta glacée de terreur. Bientôt les pensionnaires s'approchèrent et l'entourèrent ; en la voyant au milieu de ces femmes qui toutes avaient un maintien si dégagé on eût cru, à la pâleur de son front, à sa contenance abattue, consternée, qu'elle était la seule coupable, si la modestie virginale répandue sur toute sa personne n'eût donné à sa figure angélique l'air de la pudeur souffrante, et non celui de la confusion.

La mère Sainte-Anne vola au secours de Clara qui lui dit qu'elle avait craint de se trouver mal, mais qu'elle se sentait mieux. On se mit à table. Clara se trouva placée vis-à-vis de son ennemie ; elle rencontra une fois son affreux regard, et depuis ce moment ses yeux se fixèrent sur son assiette jusqu'à la fin du dîner. Clara, qui avait envisagé la mort avec tant d'héroïsme, s'anéantissait sous la crainte du vice et de l'audace ; elle avait un courage incomparable dans toutes les situations qui demandaient de la grandeur d'âme, elle était femme dans toutes les autres. Tout ce qui pouvait exciter de grandes pensées l'élevait au-dessus d'elle-même ; mais quand rien ne touchait son cœur et n'enflammait son imagination, elle était la plus faible et la plus timide de toutes les créatures.

Pendant le dîner, elle eut la consolation d'entendre la douce voix de la mère Sainte-Anne qui fit tout haut une lecture pieuse. Cette voix respectable, qui n'articulait que des paroles saintes, offrait à l'oreille et à l'esprit la

douceur et l'idée de la plus touchante harmonie ; elle suspendit les maux et les terreurs de Clara.

Après le dîner on eut la permission de se promener une heure dans les cours, mais Clara n'en profita pas, elle retourna dans la salle, et elle y respira ; elle s'y trouva seule avec une sœur qui resta avec elle. Clara se remit à l'ouvrage. Au moment où les pensionnaires rentraient, on lui annonça la visite du père Arsène : ce digne religieux était l'un des meilleurs prédicateurs de ce temps ; les religieuses le révéraient et l'on permit à Clara d'aller seule au parloir recevoir sa visite. Quand le père Arsène vit paraître Clara avec l'habit uniforme des femmes renfermées en commun dans cette maison, il se troubla, il la regarda un instant sans parler, ses yeux étaient remplis de larmes ; mais une réflexion rapide lui rendit bientôt toute sa sérénité. La sagesse humaine et profane, à cette vue, n'aurait pu que s'indigner et s'affliger ; la religion a des consolations pour toutes les situations de la vie. Eh ! qui pourrait douter que la véritable sagesse ne soit celle qui relève le courage, celle qui fortifie et qui console ?

— Ma fille, dit le religieux, vous voilà avec la livrée de la honte et de la misère ; et, tandis que vous la portez, il existe un nombre prodigieux de femmes dépravées qui sont dans la pompe et dans les grandeurs !... Dieu nous apprend ainsi à mépriser des biens périssables qu'il donne si rarement à ces amis, et qu'il ne leur accorde jamais comme récompense, car ils ne sont pour eux que des charges ou des épreuves. O ma fille ! aimez cet habit, il vous rend si touchante aux yeux de Dieu ! Qu'il est beau de le porter avec une âme pure et résignée !... — Helas ! mon père, reprit Clara, vous prenez mon accablement pour de la résignation ! Je ne

murmure point, mais je suis atterrée!... A ces mots, Clara racontant tout ce qu'il lui était arrivé, répandit toutes ses douleurs dans le sein de son vénérable ami. — Vous n'avez point de parents, lui dit le père Arsène, votre inhumain père vous abandonne ; et d'ailleurs ses affaires sont dans un si mauvais état, tant de créanciers se présentent, qu'on mettrait une opposition sur une pension faite par lui, et qu'ainsi, quand il aurait voulu la donner, les créanciers l'auraient saisie, et vous seriez toujours réduite à vous réfugier dans la classe commune payée par le gouvernement. Mais il est un moyen facile de vous tirer de cette société ignominieuse et menaçante, et de vous mettre en sûreté dans ce même couvent, dans l'intérieur intime des religieuses. Ce diamant que vous m'avez confié vous reste : je l'ai fait estimer, il vaut douze mille francs : il est à vous, puisqu'il vous a été envoyé directement d'Allemagne il y a six semaines, et même à l'insu de votre père. Je vais le vendre aujourd'hui ; vous payerez une pension, et vous coucherez ce soir dans un appartement particulier. A cette proposition, Clara réfléchit un moment ; ensuite, prenant la parole : — Non, mon père, dit-elle, non ; ce diamant n'est plus à moi. En allant à l'échafaud j'en ai disposé ; j'ai promis à Dieu de le donner aux pauvres : ce fut mon testament ; il n'est plus en mon pouvoir de la révoquer. Ne suis je pas morte civilement ? Ma voix en justice n'est plus comptée, ma signature est nulle. Clara n'existe plus. Que du moins le peu de bien qu'elle a pu faire lui survive ! Gardez ce diamant, nous le vendrons pour accomplir la première bonne œuvre que vous m'indiquerez. — Ma chère fille, vous n'aviez donné ce diamant que dans la croyance que vous alliez cesser d'exister. Vous vivez, il est aujourd'hui votre seule ressource, vous

pouvez sans scrupule en faire usage. — Non, mon père, j'aime mieux rester à jamais dans l'état où je suis ; le souvenir de cette action m'y soutiendra. Hélas ! c'est la seule de ce genre que je pourrai faire ; dois-je la laisser échapper ? — Je ne devais pas vous la conseiller, mais elle me touche et m'édifie. Quant au bracelet qui vous fut donné par Valmore, il doit toujours être rendu ; il ne vous est pas permis de garder le portrait d'un homme qui n'est plus destiné à devenir votre époux. — Cependant, mon père, j'avais fait le serment de porter ce bracelet toute ma vie. — Oui, parce que vous ne doutiez pas que Valmore ne dût recevoir votre foi sous peu de jours. ... — Oui, je n'en doutais pas, s'écria douloureusement Clara ; il n'y a pas encore six jours, qu'il ne m'était possible de voir dans l'avenir que bonheur, tranquillité !... Valmore m'estimait, me chérissait, et maintenant, grand Dieu !... Ses pleurs lui coupèrent la parole. Le père Arsène ne montra pas une sévérité déplacée ; il ne faisait jamais de sermons inutiles ; il suivit ce précepte divin, donné par le suprême consolateur : *Pleurez avec ceux qui pleurent*, et bientôt les larmes de Clara coulèrent avec moins d'amertume. — Mon père, dit-elle, vous avez raison en ceci comme en toutes choses... Renvoyez ce bracelet. — Et vous, ma fille, reprit le père Arsène, autant que la faiblesse humaine vous le permettra, écartez de votre imagination des pensées qui vous accablent. Descendez au fond de votre conscience, vous y trouverez de nobles consolations. Au milieu de votre abaissement apparent, considérez, ma fille, quelle est la hauteur merveilleuse de votre destinée : vous n'êtes point le jouet des événements ; vous avez été déclarée coupable, il ne tenait qu'à vous de vous justifier ; on vous a conduite à l'échafaud, vous pouviez en disant un mot n'y pas aller.

Vous voilà dans la société la plus vile, dans le séjour le plus humiliant ; mais sans être forcée de trahir votre secret, vous êtes la maîtresse de le quitter ce soir : c'est une volonté généreuse qui vous y retient. Ainsi, chacun de vos malheurs développe en vous un sentiment vertueux. Vous n'êtes point entraînée dans cet abîme de misères humaines par une invincible nécessité ; c'est votre âme qui dispose toujours de tout ; c'est elle qui, vous plaçant en présence de Dieu, vous fait tout sacrifier au désir de lui plaire ; c'est elle qui vous montre une gloire qui ne se flétrit point, c'est elle enfin à qui vous devez cette douce résignation, et qui vous donnera la sainte persévérance...

Enfant chérie, que je porte dans mon cœur, ranimez-vous ! Je m'attendris quand vous souffrez, et néanmoins je ne puis vous voir que triomphante. Souvenez-vous que la noble victime de la vertu qui s'immole elle-même, ne doit ni s'affliger ni gémir. — Eh bien ! mon père, s'écria Clara, je me rendrai digne de votre indulgente bonté ; je surmonterai toutes mes faiblesses.

Elle parlait encore, lorsqu'on entra dans le parloir pour lui dire que la prieure la demandait. Clara, fortifiée par les discours paternels du pieux Arsène, le quitta pour aller sur-le-champ trouver la prieure. Elle s'étonna en voyant qu'on ne la faisait pas entrer dans la classe, et qu'on la conduisait dans le corps de logis même des religieuses. Arrivée à l'appartement de la prieure, elle eut un bien plus grand sujet de surprise. La prieure l'ayant fait asseoir : — Je suis charmée de vous annoncer, lui dit-elle, que vous ne rentrerez pas dans l'hospice ; vous allez quitter cet habit, et reprendre vos vêtements ordinaires qu'on vient d'envoyer ici. A ces mots, Clara ne put retenir ses larmes, en

pensant que ses habits venaient du château de Valmore, où elle les avait laissés. — Et voilà encore, continua la prieure, la cassette qui contient vos bijoux et vos pierreries.... Toutes ces choses ne sont que des restitutions... Une autre main, qui veut être ignorée, payera pour vous une pension ; un notaire vient de m'en apporter l'acte. — Ah ! n'en doutez pas, interrompit Clara en fondant en larmes, c'est toujours la même main... — Quoi qu'il en soit, reprit la prieure, il ne vous est pas possible de refuser cette pension anonyme ; j'ai le droit de l'accepter pour vous, et j'en ai usé : j'ai signé l'acte. On prépare votre appartement, vous y serez installée dans une heure. Une sœur converse y logera avec vous pour vous servir ; on vous y portera votre nourriture, qui doit être préparée à part ; on vous fournira pour vos broderies, l'étoffe, les laines et les soies que vous désirerez avoir ; vous ne travaillerez plus au profit de la maison, vos ouvrages vous appartiendront ; enfin rien ne vous manquera de ce que vous pourrez raisonnablement désirer dans cette retraite. Les six religieuses (en me comptant) qui sont chargées du gouvernement de cette maison, iront vous voir tour à tour chez vous, quand vous serez disposée à les recevoir. Les autres ne font point de visites ; elles sont entièrement dévouées au service intérieur de la communauté. A l'égard du petit nombre de pensionnaires qui sont logées dans notre intérieur, vous serez maîtresse de les voir. — Non, madame, répondit Clara, je me consacre à la solitude la plus absolue, et je désire ne connaître ici que vous, madame, et la mère sous-prieure. D'ailleurs, ajouta-t-elle, la charité chrétienne peut seule engager à supporter la vie d'une infortunée qui fut condamnée à la mort pour un crime inoui... Elle s'arrêta, elle vit

frémir la religieuse. Cependant, madame, reprit-elle d'une voix basse et tremblante, j'ai protesté de mon innocence jusque sur l'échafaud... et j'aurai toujours ce langage, avec découragement, sans doute (parce que je sais qu'on ne me croira pas); mais c'est celui de la vérité. — Écoutez, lui dit la prieure, nous ne permettons jamais aux personnes renfermées ici de nous parler de leurs malheurs; ces récits, ou seulement des plaintes, pourraient produire des déguisements coupables. Ne me parlez donc jamais de votre funeste aventure; je ne veux pas la connaître. Mais, en refusant de vous entendre, je ne vous juge point; je n'ai ni le droit de vous condamner, ni le pouvoir de vous absoudre. Il me suffit pour vous plaindre, pour vous soigner et pour vous aimer, d'avoir vu couler vos larmes et de savoir que vous souffrez. — Ah! s'écria Clara, votre compassion est si douce et si généreuse, qu'elle peut tenir lieu d'amitié; elle en a du moins tout le charme. Mais, poursuivit-elle, mon intention n'était pas de vous conter ma déplorable histoire; le mot que j'ai hasardé était le seul que je puisse dire; vous l'avez entendu, il m'a soulagée. Je garderai désormais le silence que vous prescrivez. Comme elle disait ces paroles, la prieure se leva, et la conduisit dans son appartement, composé de trois jolies petites pièces, meublées simplement, mais avec une extrême recherche de propreté. Les fenêtres de ce logement donnaient sur un grand jardin, dont on offrit à Clara la libre disposition. La prieure la quitta, et Clara jouit du plaisir de se trouver seule. Dieu était là; elle pouvait lui parler et l'entendre sans distractions... C'était la Providence qui, par les mains de Valmore, venait de l'arracher de cet hôpital, à l'instant même où elle s'était courageusement décidée à y rester. Pourquoi n'envi-

sagerait-elle dans cette solitude, devenue si paisible, que des jours remplis d'amertume ? Est-il un sort que Dieu ne puisse embellir ? N'avait-elle pas connu déjà qu'il est possible d'attendre la mort avec un calme délicieux, et d'éprouver dans cette situation, et jusque sur l'échafaud même, tous les transports, tous les ravissements de la joie la plus vive et la plus pure ? Après de tels miracles, quels bienfaits de la souveraine puissance pourraient l'étonner désormais ? Pourquoi rejetterait-elle l'espérance d'un changement inopiné dans son sort ? Dieu peut-être a préparé pour elle des moyens légitimes de justification ; peut-être cette épreuve terrible n'a-t-elle été faite que pour amener un jour, dès cette vie, le triomphe éclatant de l'innocence ! Mais s'il faut qu'elle soit jusqu'au tombeau méconnue des hommes, Dieu n'a-t-il pas de quoi suffire au cœur fidèle qui se donne à lui sans réserve ?

Telles étaient les pensées de Clara ; et c'est ainsi que la religion répond à tout ; c'est ainsi qu'elle sait donner, pour cette vie même, des espérances sans bornes, et qu'en même temps elle apprend à s'en passer, ou à les perdre sans désespoir et sans murmure. Quel système inventé par les hommes aurait cette puissante influence sur nos sentiments, notre conduite et notre destinée ? A la place de Clara, que l'on suppose l'héroïne de la sagesse humaine privée de la foi religieuse : son histoire serait déjà finie, un suicide eût prevenu sa condamnation. Si l'on veut peindre la vertu luttant avec une patience et un courage inébranlables contre le plus affreux malheur, il faut donc choisir une héroïne chrétienne. Et quel plus utile, quel plus noble tableau pourrait on offrir à l'admiration des grandes âmes ! . . . La plus imparfaite esquisse d'un tel sujet ne sera même pas sans intérêt pour elles.

Clara désira être au lendemain, afin de revoir le père Arsène. Elle était sûre qu'il jouirait de son changement de situation et qu'il en bénirait la Providence.

Les jours suivants, Clara resta peu dans sa chambre. Elle était encore incapable de la moindre application; elle ne pouvait que prier Dieu et se promener. Dès qu'elle voulait se mettre au travail, les plus déchirantes pensées s'offraient à son esprit. Le souvenir affreux de son père la remplissait d'épouvante, sa scélératesse lui paraissait un opprobre qui justifiait à ses yeux toutes les humiliations qu'on lui faisait souffrir, quand elle se représentait sa farouche figure, elle le voyait toujours saisissant l'infortuné Jules et lui plongeant un poignard dans le sein; elle voyait cette innocente créature baignée dans son sang, et Valmore désespéré... Cet horrible tableau troublait souvent son imagination; alors, éperdue, elle se levait en appelant à son secours; elle s'écriait: — Verrai-je toujours ce sang innocent, ce sang qui retombe sur moi... Cet égarement, ces terreurs ressemblaient tellement aux remords, et à l'aveu le moins équivoque du crime, que les religieuses, témoins de ces scènes, se confirmaient dans une erreur que, sans ce trouble involontaire, Clara leur eût facilement ôtée par le charme de sa figure, par sa douceur et surtout par sa piété.

Clara passait presque toutes ses journées dans l'église et dans le jardin: elle aimait à se promener seule, au déclin du jour, dans ce jardin rempli des monuments d'une tendre piété. Nul ornement profane n'embellissait cette solitude; nul autre bruit que le chant des oiseaux et le murmure d'une fontaine n'en troublait la tranquillité. Clara contemplait avec attendrissement ce lieu solitaire, renfermé dans l'enceinte d'une grande

ville, au milieu de la dépravation et des joies insensées du monde ; temple mystérieux de la miséricorde, ouvert au repentir, inaccessible à la vaine curiosité. Clara voyait les récluses dispersées, couvertes de longs voiles noirs, s'avancer lentement sous des cloîtres de verdure semblables à des ombres silencieuses et mélancoliques ; car, dans ce monastère, les religieuses dévouées à la pénitence n'avaient point entre elles cette communication franche qui, dans les autres couvents présente un tableau dont la simplicité, l'innocence et la gaieté rappellent sans cesse les beaux jours de l'enfance. — Ici, disait Clara, tous les souvenirs sont des regrets, on y pleure, on y gémit ; mais la conscience agitée s'y apaise, les remords dévorants s'y changent en amour ! ... La religion, toujours si belle, est surtout admirable ici ... Elle y purifie des cœurs égarés ; elle ranime, dans des âmes avilies, tous les sentiments délicats ; elle y éteint le feu destructeur des passions ; elle y rallume la flamme généreuse de la vertu ! Ces humbles penitentes, dégagées des liens honteux du vice, sont heureuses sans doute ; elles doivent tant aimer le Dieu qui pardonne ! C'est surtout dans cette enceinte que l'on trouve tout ce qui peut le mieux exciter l'admiration et toucher le cœur, la suprême puissance et la miséricorde, la faiblesse et la reconnaissance.

Un matin Clara fit acheter des fleurs pour en parer une chapelle : le jardin en manquait. Une servante alla en chercher dans la ville ; en rentrant, elle passa dans la classe, y déposa son panier de fleurs qu'elle oublia pendant une heure. Les pensionnaires surent que ces fleurs appartenaient à Clara : la gouvernante de Jules trouva le moyen de glisser furtivement un petit papier dans la corbeille. La servante revint, reprit le

panier et le porta à Clara. Cette dernière, après avoir mis les fleurs dans des vases, aperçut au fond de la corbeille un billet; elle l'ouvrit, et y lut ces mots: "Valmore est à l'agonie!... Meurtrière de son fils, c'est toi qui l'assassines!" Le papier tomba des mains de Clara; ses yeux se fermèrent, et elle perdit l'usage de ses sens. En reprenant connaissance, son premier mouvement fut de se jeter à genoux, en versant un torrent de larmes... Elle demandait à Dieu de conserver les jours de Valmore!... Après avoir prié plus d'une heure, elle se releva en s'ecriant: — Il vivra!... Cette confiance prophétique de la ferveur et de la foi ne fut point déçue.

Valmore en effet était à l'extrémité; mais une crise heureuse lui sauva la vie. Sa convalescence fut longue et languissante. Au bout de trois semaines, il se leva, malade encore, pour aller voir les ouvriers qui travaillaient par ses ordres au tombeau de Jules.

Valmore, dès les premiers moments, n'avait pu supporter l'idée d'hériter de son fils, de cet enfant adoré qu'il avait perdu d'une manière tragique. Renonçant à se marier, il avait déclaré à sa sœur qu'il voulait consacrer à un établissement de charité le fonds et les revenus de cette superbe terre. Amélie, qui connaissait la fermeté de ses résolutions, ne songea point à l'en faire changer; elle voulut même s'associer à cette pieuse action. Il fut convenu qu'on établirait deux cents pauvres enfants dans ce château transformé en hôpital. Amélie promit de se dévouer au soin de les conduire, et de passer le reste de sa vie dans ce lieu. Les enfants devaient être divisés en classes, et admis depuis l'âge d'un an jusqu'à cinq. On s'engageait à les garder jusqu'à dix, et à les mettre ensuite en apprentissage, ou à les

placer d'une autre manière. Le produit de la vente des meubles magnifiques du château devait fournir aux premiers frais de cet établissement. La religion consacra la grande cour du château dans laquelle on déposa le corps de Jules. Son tombeau était de marbre blanc, construit pour contenir encore les cendres de Valmore et d'Amélie. On entoura ce monument d'une grille dorée et d'un double rang de cyprès, et sur une des façades de la tombe on lisait cette inscription qui s'adressait aux enfants qui devaient habiter le château :

IL EUT LES VERTUS DE SON AGE :
IL FUT PIEUX, DOCILE, RECONNAISSANT ;
ENFANTS, IMITEZ SON EXEMPLE.
VOUS JOUISSEZ DE CE QU'IL DEVAIT POSSÉDER SUR LA TERRE :
HONOREZ SA MÉMOIRE ;
DU HAUT DU CIEL IL VEILLERA SUR VOUS.

Le soir du jour où le corps de Jules fut solennellement déposé dans sa tombe, Valmore voulut veiller plus longtemps que de coutume ; il ordonna même à tous ses domestiques de se coucher. Resté seul dans son cabinet avec sa sœur, il s'assit à côté d'elle et la regardant en silence pendant quelques instants, il fut aussi frappé qu'attendri de sa pâleur et du changement de sa figure. — Combien vous avez souffert ! lui dit-il. — Oui, répondit Amélie, je souffre toujours doublement ! — O ma sœur, répondit Valmore, mon unique amie ! je ne suis point ingrat ! Venez, je vais m'acquitter. En disant ces paroles, il se lève, la prend par la main, et, sortant du cabinet avec elle, il la conduit dans la grande cour où reposaient les cendres de son fils. Amélie, vivement émue, le questionnait en vain : il était agité ; mais, pour la première fois, depuis sa maladie, il marchait d'un pas ferme et rapide : le sublime élan d'une âme ardente

et sensible redonnait la force et la vie à son corps abattu. Parvenu au tombeau de Jules il ouvrit la grille, et se jetant à genoux sur les marches du monument : — O mon fils, s'écria-t-il, je jure sur ta tombe de consacrer ma vie entière à la vertu ! ce sera vivre aussi pour la reconnaissance et pour la sainte amitié ! .. Ici je dépose ma haine et le ressentiment qui déchire mon cœur ! ... Ici je renonce à la vaine et frivole espérance d'une félicité trompeuse ou fugitive : tous mes rêves de bonheur sont évanouis sans retour ! ... Mais privé des illusions qui m'ont charmé, j'achèverai courageusement le songe pénible de la vie ; et, lorsqu'un souvenir affreux viendra malgré moi me poursuivre, je fais le vœu solennel de m'en distraire par une action généreuse : du moins une douleur si légitime ne produira que d'heureux fruits, et j'immortaliserai mes regrets et ta mémoire.

A ces mots, Amélie se précipita dans les bras de son frère, leurs pleurs se confondirent : Valmore serra sa sœur avec transport contre son sein, il connut dans cet instant que la source des émotions les plus douces et les plus pures n'était pas épuisée pour lui.

Depuis ce jour, quoique sa mélancolie fût si profonde qu'elle parût être l'effet d'une disposition naturelle née avec lui, il ne montra plus d'abattement, il s'occupa de ses affaires, et traça lui-même le plan de l'établissement qu'il voulait fonder : le château fut rempli d'ouvriers ; et les actes de donation, revêtus des formes qui pouvaient le mieux les rendre irrévocables, furent signés.

Tous ces soins ne consolaient pas Valmore, mais ils le rattachaient à la vie : on peut bien, en spéculation, ne projeter de faire le bien que par principe ou par calcul, mais on le fait toujours avec goût ; et l'homme constam-

ment bienfaisant n'est jamais complétement malheureux.

Cependant Valmore ne pouvait bannir de son imagination le souvenir de Clara; malgré toutes ses resolutions, il parlait souvent d'elle à sa sœur, qui jamais ne lui répondait. Après mille réflexions sur l'affreux événement, il s'était arrêté à l'idée que la passion et une jalousie effrénée avaient porté Clara à commettre ce crime incompréhensible. — Elle est barbare, elle est atroce, disait-il, mais elle est incapable de cupidité, tout en elle annonçait le désintéressement et l'élévation d'âme. Hélas! n'y voyais-je pas aussi la candeur et la bonté! ... Grand Dieu! j'ai désiré passionnément d'être aimé d'elle! et mes soins, pour y parvenir, préparaient la mort de mon fils!... Une tendresse si pure inspirait une passion si féroce!... Si je pouvais me rappeler d'elle, avant cette horrible époque, un trait, un mot condamnable! mais non, jusque-là un ange, et tout à coup une furie, un monstre!... Ma raison s'anéantit devant cette pensée comme devant celle de l'enfer. Je crois, je frémis, et je ne puis comprendre!... En parlant ainsi, Valmore souvent répandait des larmes amères; ensuite, se reprochant vivement ces moments de faiblesse, il renouvelait le serment de ne plus parler de Clara; et il quittait impétueusement sa sœur; car il n'était jamais tenté de s'entretenir de ses peines avec toute autre personne.

Cependant Clara apprit dans sa retraite que Valmore etait hors de tout danger; et, s'informant chaque jour de ses nouvelles, elle fut instruite successivement, par le père Arsène, de tous les progrès de sa convalescence, et de la transformation bienfaisante de son château. Ce détail toucha profondément Clara sans l'étonner. — Père

infortuné, dit-elle, si digne d'un meilleur sort ! Privé de son fils, la première pensée de sa douleur fut de recueillir de malheureux orphelins ! Ah ! que j'aimerais à partager les nobles soins de la vertueuse Amélie !... Et tandis que l'imagination me transporte sans cesse aux lieux qu'elle habite, tandis que je pleure avec elle, et que je partage et toutes ses peines et tous ses sentiments, je suis pour elle un objet d'exécration... Dans ce séjour où la vertu malheureuse trouve en elle-même toutes ses consolations, on me maudit, on m'abhorre !... Mais le sort voulut en vain briser les liens qui nous unissaient, ces nœuds chéris d'une si douce sympathie sont entiers pour moi ; on peut les méconnaître et non les rompre. Ah ! si l'on me voyait, si je pouvais me faire entendre... Oui, sans dévoiler mon horrible secret, je convaincrais leurs cœurs ! Ce n'est qu'en tâchant de m'oublier, qu'ils peuvent persister dans leur funeste erreur. Sans doute, dans ce château consacré à la vertu, on aura détruit tout ce qui pouvait rappeler mon souvenir ! Mon portrait est brisé, ma chambre est démolie, les fleurs que j'ai plantées sont arrachées, les arbres qui portaient mon chiffre sont abattus ; il ne reste plus rien de moi autour d'eux !...

Ces pensées déchiraient le cœur de Clara ; elle s'était promis d'écarter de son imagination le souvenir de Valmore, elle croyait beaucoup faire en ne prononçant plus son nom, et en tâchant de porter toutes ses pensées sur Amélie ; et lorsqu'elle questionnait le père Arsène, elle ne lui parlait jamais que d'Amélie et du nouvel établissement auquel elle devait présider. Ainsi sa tendresse secrète, devenant plus réservée, plus délicate encore, se fortifiait par le soin même de la concentrer au fond de son âme.

Un jour, le père Arsène lui dit qu'à la place du petit pavillon où le malheureux Jules avait perdu la vie, on avait bâti une chapelle sous l'invocation des anges. Clara, depuis un mois, travaillait à broder un superbe devant d'autel qui était presque fini, et elle désira passionnément que son plus bel ouvrage pût servir à décorer cette chapelle. Elle avait fait vendre le diamant confié au père Arsène, et sur cet argent elle donnait de petites pensions à quelques infortunés ; dans ce nombre était une pauvre veuve qu'une sœur converse lui avait fait connaître. Elle chargea cette femme, en lui recommandant le plus profond secret, de porter cette broderie au château de Valmore, et de l'offrir à Amélie pour un prix infiniment au-dessous de sa valeur. La commission fut faite avec intelligence et fidélité. Amélie acheta la broderie, qui sur-le-champ fut posée devant l'autel de la *chapelle des Anges*. Le pauvre femme, pour sa récompense, reçut en don l'argent qu'elle rapporta.

Cet hommage rendu à la mémoire de Jules procura à Clara quelques instants de consolation ; il lui fut doux de penser que cette chapelle devait à son travail son plus grand ornement, et que Valmore chaque jour jetterait les yeux sur son ouvrage.

Clara, depuis plus de deux mois dans ce couvent, y vivait dans une solitude absolue, ne recevant chez elle que la prieure et la mère Sainte-Anne qu'elle édifiait par sa conduite. Elle travaillait sans relâche pour l'église et pour les pauvres ; elle n'avait aucune communication avec les femmes renfermées dans ce couvent, et pensionnées par leurs familles. Ces dernières montraient pour Clara, dont l'histoire était si publique et si connue, un éloignement et une horreur qu'il était naturel

d'eprouver, mais dont les souffrances de cette infortunée devaient au moins contraindre l'expression. Toutes ces femmes, au contraire, affichèrent leur mépris de la manière la plus indécente et la plus cruelle. Il semblait qu'elles fussent charmées de pouvoir s'indigner: c'est une jouissance pour le vice; il croit se relever de son abaissement, en exerçant avec barbarie le triste droit de mépriser. Ces femmes, non contentes de fuir avec affectation Clara, quand elles la recontraient dans les cloîtres ou dans le jardin, lui refusèrent formellement à l'église l'entrée de la tribune destinée à les contenir toutes. La prieure, ayant vu cette scène, quitta le chœur où elle était déjà placée, et alla chercher la tremblante Clara qu'elle conduisit dans l'église, et qu'elle fit placer entre elle et la sous-prieure, distinction qu'aucune pensionnaire n'avait encore obtenue. Elle dit à Clara: Vous resterez toujours là désormais; lorsqu'il s'agit de vous défendre d'une injuste oppression, je ne crois pas pouvoir vous placer trop près de moi; car je dois être votre appui: que ne dépend-il de moi de devenir aussi votre consolation!... Après le service divin, la prieure, suivie des cinq religieuses dignitaires, se rendit dans une salle par laquelle toutes les pensionnaires devaient passer en rentrant de leur tribune; et là, les arrêtant: Mesdames, leur dit-elle, permettez-moi de vous représenter que vous n'avez pas le droit d'exclure une pensionnaire de la tribune de notre église, tant qu'il y reste des places. Nous pourrions donc faire entrer dans cette tribune celle que vous en avez injustement bannie; mais nous aimons mieux la garder avec nous; et nous voulons seulement vous prévenir que nous nous chargerons toujours ainsi de réparer vos torts envers elle, et que chaque humilia-

tion que vous lui ferez éprouver nous imposera le devoir d'une préférence en sa faveur.

Ce discours inspira des dispositions plus pacifiques, et Clara ne fut plus insultée.

Clara était si touchée des bontés de la prieure et de la mère Sainte-Anne, qu'elle eut la pensée de se faire religieuse dans ce couvent. Elle en parla au père Arsène, qui l'en détourna. — Ce serait, lui dit-il, avouer que vous êtes criminelle, et vous ne devez jamais vous accuser faussement ; songez qu'on ne reçoit aux *filles du repentir* que des personnes coupables ; cette institution n'est pas faite pour vous. — Hélas ! reprit Clara, on ne me recevra dans nul autre couvent ! — Eh bien, ma fille, c'est que Dieu ne vous destine pas à cet état. Clara renonça à ce projet ; mais elle le regretta vivement.

Un soir, à six heures, la prieure entra dans la chambre de Clara, qui fut très-étonnée de la revoir, ne recevant jamais sa visite aussi tard. — Je viens, lui dit la prieure, vous apporter une bonne nouvelle. Ces paroles, qui annonçaient à Clara un changement de situation, ne lui causèrent que de l'inquiétude ; car elle n'attendait plus de bonheur sur la terre. Elle resta interdite : un violent battement de cœur l'empêcha de répondre... Vous êtes libre, reprit la prieure, j'ai reçu l'ordre signé du ministre. — O ciel ! et qui donc a demandé cet ordre ? — Monsieur votre père. A ces mots, Clara fut prête à s'évanouir. — Oui, continua la prieure, il a obtenu la permission de vous transférer dans un château qu'il possède à cent lieues d'ici, sur les bords du Rhône : il a promis que vous n'en sortirez point ; mais vous serez dans un beau pays, et sous la garde d'un père. Ici Clara cessa d'entendre : une pâleur mortelle couvrit ses traits, ses yeux se fermèrent, et elle perdit l'usage de

ses sens. La prieure crut que la joie lui causait cette révolution. La malheureuse Clara, en reprenant connaissance, dit à la prieure d'un air égaré : — Eh quoi ! madame, ne puis-je pas demander à rester ici ? peut-on m'en arracher malgré moi ? — Que vous m'étonnez ! répondit la prieure. Comment ne sentez-vous pas que la maison paternelle est un asile honorable, et qu'après ce que vous avez souffert, vous n'avez rien à craindre de la sévérité d'un père ? . . . D'ailleurs on ne vous laisse point le choix, c'est un ordre que nous recevons ; il faut obéir. — O mon Dieu ! s'écria douloureusement Clara en joignant les mains, et quand viendra-t-on me chercher ? — Ce soir même, tout à l'heure. — Juste ciel ! et je ne pourrai parler au père Arsène ! — Il est absent et ne reviendra que demain. — Daignerez-vous, madame, vous charger d'un billet pour lui ? — Oui, je vous le promets.

Clara aussitôt écrivit ce qui suit : —

" O mon père, mon seul protecteur, on m'enlève, on m'entraîne loin de vous au château de Rosmal, sur les bords du Rhône. Oh ! n'abandonnez pas la malheureuse Clara ! "

Elle cacheta ce billet et le remit à la prieure. Une demi-heure après, on vint lui dire qu'une voiture avec des chevaux de poste l'attendait à la porte du couvent. Tremblante, éperdue, elle n'avait pas le courage de demander si son père était dans la voiture ; elle ne pouvait proférer son nom, ou lui donner un titre que tout son cœur désavouait. On lui dit heureusement que des affaires retenaient son père à Paris, mais qu'il irait la rejoindre incessamment. Elle reprit un peu de force ; elle se jeta dans les bras de la prieure. — O ma mère, lui dit-elle, que n'ai-je pu passer mes tristes jours sous votre obéissance ! . . . Dans ce moment où je ne puis avoir le

moindre intérêt à vous tromper, souffrez que je vous répète que je suis innocente ! — Ah ! reprit la prieure attendrie, qui pourrait en vous regardant vous croire coupable ! votre souvenir ne me rappellera jamais que l'idée la plus touchante du malheur. — Adieu, ma mère, dit Clara en fondant en larmes ; priez Dieu pour moi ! ... A ces mots, elle s'arracha de ses bras et sortit précipitamment de sa chambre. On était au milieu du mois d'octobre ; huit heures sonnaient, le son de l'horloge fit tressaillir Clara. — Qu'elles seront lugubres pour moi, s'écria-t-elle, les heures qui vont suivre celle-ci ! En traversant le cloitre éclairé par une lampe, elle s'arrêta en jetant les yeux sur le cimetière. J'espérais, dit-elle, que mes cendres reposeraient là... Et qui sait ? ... Elle frémit, et n'acheva pas ; elle pensait que peut-être les ondes du Rhône lui serviraient de sépulture... Elle s'appuya sur un pilier de pierre ; et regardant à travers les arcades un ciel pur et sans nuages, cette vue adoucit l'horreur de ses pensées. O mon Dieu, dit-elle, dans quelques mains que l'on puisse être, n'est-on pas toujours dans les vôtres ? Disposez de moi, les terreurs sont une espèce de rébellion contre vos volontés, je veux surmonter les miennes. En disant ces mots, elle poursuivit rapidement son chemin. Arrivée à la porte du couvent, son cœur se déchira ; en quittant cette maison de douleurs, consacrée aux regrets, ses pleurs recommencèrent à couler : on la porta dans une chaise de poste, elle ne pouvait plus se soutenir.

Montalban, décidé à s'expatrier pour échapper aux poursuites de ses créanciers, avait voulu se ressaisir auparavant de la malheureuse Clara, craignant toujours q'elle ne finit par dévoiler la vérité, surtout lorsqu'elle apprendrait qu'il avait quitté la France. Il n'obtint

que difficilement l'ordre du ministre, qu'il sollicita secrètement ; mais à l'époque où Clara lui fut remise, il pouvait rester encore un mois en France sans risquer d'être arrêté. Il avait dès lors plusieurs dettes exigibles, pour lesquelles on pouvait saisir ses biens ; mais les lettres de change qui donnaient contre lui droit de prise de corps, ne devaient échoir que sur la fin de novembre de cette même année. Ce monstre ne s'était fait livrer sa fille que pour l'immoler ! Il n'avait que des domestiques nouveaux, à l'exception d'un seul, le concierge de son château de Rosmal. Cet homme l'avait servi jadis en Allemagne ; il ne savait pas un mot de français ; il était placé depuis un an dans ce château avec une servante alsacienne qui lui servait d'interprète. Montalban, le croyant incapable de faire un crime, et ne voulant d'ailleurs se fier à personne, ne le mit nullement dans sa confidence. Il l'avait fait venir à Paris, et l'ayant instruit du jugement porté contre Clara, il le chargea de la conduire à Rosmal et de l'y garder. Il dit à cet homme, qu'il connaissait très-intéressé, qu'il l'autorisait à confisquer à son profit tout ce que Clara pourrait avoir d'argent et de pierreries, dont il lui ordonnait de la dépouiller. Par cette précaution, il ôtait à Clara tout possibilité de gagner son geôlier. Mais Clara n'emporta avec elle que ses habits et quelques pièces d'or ; elle avait déposé dans les mains de son confesseur, son argent, et tout ce qu'elle possédait de précieux. Montalban, arrêté par quelques affaires à Paris, se saisissait toujours de sa proie, et se hâtait de l'envoyer dans sa terre, en attendant qu'il pût l'aller rejoindre, pour se déliverer d'elle par le poison.

Clara, enfermée dans une chaise de poste, ayant a sa portière un homme à cheval, poursuivait rapidement sa

route. La beauté de la nuit et du clair de lune lui causait une vive sensation, qui mêlait un attendrissement douloureux à son invincible terreur. Les craintes les plus sinistres glaçaient son imagination, et le vague de ses idées portait au comble son effroi. Le courage ne peut s'exercer qu'avec une connaissance positive du danger; on n'a point d'arme contre un péril dont on ignore tous les détails, et peut-être que la lâcheté n'est autre chose que la faiblesse qui fait détourner la vue de l'objet qu'on redoute. Souvent on s'est follement précipité dans un abime pour éviter de le voir; et quiconque se décide à le regarder fixement ou trouve des ressources, ou se résigne.

Au point du jour, on s'arrêta pour changer de chevaux; on se trouvait en face d'une immense et sombre forêt vers laquelle on se dirigeait. Clara considéra avec effroi cette prodigieuse étendue de bois; elle imagina que peut-être elle allait être immolée sous ces épais ombrages, presque impénétrables au jour. Dans cet instant, tandis que son conducteur aidait à atteler les chevaux, une pauvre femme, tenant deux petits enfants dans ses bras, vint lui demander l'aumône. A cette voix suppliante, Clara tressaille : — O mon Dieu! dit-elle, vous daignez donc m'offrir encore une bonne action à faire! celle-ci peut-être sera la dernière! Ah! jouissons encore de la vie! En disant ces paroles, elle tira sa bourse, qui contenait dix louis, et elle la donna à la pauvre femme. Au moment même la voiture partit; et Clara, certaine d'emporter avec elle les plus tendres bénédictions d'une infortunée, sentit son courage se ranimer et ses craintes sinistres s'affaiblir.

On fit voyager Clara nuit et jour, sans s'arrêter. Elle voulait questionner son conducteur : mais elle connut

qu'il n'entendait pas le français. Frickmann (ainsi se nommait cet Allemand) était un homme de cinquante-cinq ans, d'une figure sévère, d'un sang-froid imperturbable. Il avait de la probité et de bonnes mœurs ; mais il n'imaginait pas qu'il y eût dans la vie un autre but que celui d'amasser de l'argent ; et tout son attachement pour ses maîtres se bornait à ne pas les voler, à ne point juger leurs actions, à s'acquitter avec une scrupuleuse exactitude des ordres qu'ils lui donnaient et à ne les point quitter tant qu'il était bien payé. Frickmann n'était pas un homme délicat et sensible, mais il n'existait point de domestique plus parfait.

On arrive au château de Rosmal, après deux jours et demi de route, à huit heures du matin. Clara éprouva un affreux serrement de cœur en entrant dans ce vieux château, vaste, désert et délabré, qui ressemblait à une forteresse. Le silencieux Frickmann la conduisit sur-le-champ dans un appartement situé au second étage, il l'y laissa seule. Il sortit aussitôt. En s'en allant, il ferma toutes les portes à double tour, et il emporta les clefs.

Frickmann, croyant que Clara avait assassiné un enfant, trouvait fort simple qu'elle fût prisonnière le reste de ses jours. D'ailleurs, ne réfléchissant jamais que sur ses intérêts, il n'arrêtait point sa pensée sur cet événement ; il ne considérait les voleurs et les meurtriers que comme des espèces particulières d'individus jetés sur la terre comme les animaux carnassiers. Aucune de leurs actions ne le surprenait ; et, classant ainsi tous les hommes, il était également incapable d'étonnement, d'indulgence et d'indignation. Il remonta dans la chambre de Clara pour lui porter ses malles ; car il avait reçu l'ordre de ne pas souffrir que la servante s'approchât

d'elle. Après avoir posé les malles dans la chambre, il fit entendre à Clara qu'il voulait examiner ce qu'elles contenaient ; car il espérait y trouver un écrin, que, d'après les ordres de son maître, il n'aurait pas manqué de saisir. Il parut fort mécontent de ne trouver que du linge et des habits. Clara fut obligée de détacher ses poches et de les confier à Frickmann, qui ne fut pas satisfait de cet examen, car il ne vit ni argent, ni pierreries, ni bijoux. Clara avait dérobé à l'avidité de ses recherches un cœur d'or émaillé, qu'un instinct lui rendait cher, et qu'elle portait dans son sein depuis sa première enfance. Sur ce cœur était gravé d'un côté ce nom · *Elisa*, et de l'autre celui-ci : *Gustave.* Il s'ouvrait, et, dans l'intérieur, ces mots étaient tracés autour d'une gerbe de cheveux blonds : *Gardez toujours ce premier gage.*

Cependant Clara examina, avec un soin mêlé de frayeur, les quatre pièces de son appartement ; elle ouvrit ses fenêtres, et elle vit qu'elles donnaient sur une terrasse dont le Rhône baignait les murs. La vue de ce fleuve impétueux, qui roulait ses ondes avec bruit au-dessous de ses fenêtres, renouvela dans son esprit les idées les plus funestes. Elle ne put s'en distraire qu'en prenant son livre d'heures. La nuit augmenta encore ses anxiétés. Malgré la fatigue d'un voyage pénible, elle ne s'endormit qu'au grand jour. Elle pensa alors qu'elle n'avait rien à craindre de Frickmann, et elle devina que l'exécution du crime ne serait confiée à personne, et que celui qui en avait conçu l'idée s'en chargerait seul. Alors tout son effroi se porta sur le retour de Montalban ; le moindre bruit qu'elle croyait entendre dans ce château solitaire la pénétrait de terreur. Le troisième jour au soir de son arrivée, elle entendit aboyer des chiens ; elle ne

douta pas que ce ne fût l'annonce d'un événement si redoutable pour elle. Au pouvoir du barbare qui l'avait accusée de son propre crime, et qui l'avait vue d'un œil sec aller à l'échafaud sans lui donner la moindre marque de pitié, quand elle se laissait immoler pour lui, il était impossible qu'elle s'aveuglât sur son pressant danger. Tout son courage succombait à l'idée d'un sort si déplorable ! Ce n'était pas assez de perdre la vie, il fallait périr par un forfait exécrable, et de la main d'un père ! ... Elle voulait se préparer à ce moment terrible ; mais elle ignorait le genre de mort qu'on lui destinait ; et son esprit préoccupé, cherchant à le diviner, ou, pour mieux dire, se représentant avec horreur mille supplices divers et les agonies les plus douloureuses, ne pouvait ni se livrer à la méditation, ni s'appliqur à la prière. Cet état de tiédeur, que sa piété se reprochait avec amertume, n'était pas le moindre de ses tourments. Lorsque Frickmann vint lui apporter son souper, elle crut qu'elle allait voir paraître son père, et machinalement elle s'élança à l'autre extrémité de la chambre, et alla se cacher derrière les rideaux de son lit. Frickmann, ne la voyant pas, l'appela d'un ton grave et tranquille, et le son de cette voix rauque fut plus agréable à son oreille que la plus délicieuse mélodie. Voulant savoir si Montalban était arrivé, elle essaya de questionner Frickmann ; ce dernier ne comprenant point et ne pouvant répondre, n'avait même pas l'air d'entendre ; sans suspendre un instant son service, sans la regarder, il continuait, avec son flegme accoutumé, de mettre le couvert ; il l'écoutait comme s'il eût été parfaitement sourd, et il la quitta sans avoir donné à ses discours le plus léger signe d'attention. Une nouvelle pensée vint effrayer Clara ; elle se persuada que les aliments qu'on lui présentait étaient em-

poisonnés par Montalban, et elle ne mangea que du pain. Elle ne se coucha point. Le lendemain matin elle dormit à diverses reprises, couchée sur un canapé, se reveillant continuellement en sursaut, croyant toujours entendre ouvrir ses portes, et même distinguer dans le lointain la voix terrible de son père. Dans cette journée entière elle ne prit que du pain pour toute nourriture. A deux heures après midi, elle ouvrit sa fenêtre; il faisait du vent, le ciel était orageux et le Rhône agité; la terreur fait de tout des présages; la superstition naquit du malheur et de la crainte. — Quel jour sombre! dit Clara; il paraît fait pour éclairer le crime! Elle jeta un triste regard sur les rives enchantées du Rhône; et s'attendrissant à mesure qu'elle contemplait ce spectacle ravissant, elle dit un adieu solennel à toute la nature. Ensuite, fermant brusquement la fenêtre, elle tomba dans un fauteuil et donna un libre cours à ses pleurs.

Sur les dix heures du soir elle entendit distinctement une voiture entrer dans l'une des cours du château. Il se fit aussitot un mouvement extraordinaire dans toute la maison; on montait des escaliers, on ouvrait des portes avec bruit, on marchait dans tous les corridors. — Ah! s'écria Clara, pour cette fois ce n'est point une illusion: il arrive... c'est lui... Une demi-heure après, Frickmann parut; il avait l'air agité, et rien ne pouvait être plus frappant qu'une trace d'émotion sur ce visage naturellement si froid. Frickmann s'approche de Clara, la prend par la main et l'entraîne. Clara, épouvantée, oppose de la résistance. Frickmann s'apprête à l'enlever de force. Clara, ne voulant pas qu'un homme la saisisse dans ses bras, se décide à le suivre. Ce mouvement de pudeur et de dignité lui redonna de la force (car tous les ressorts de notre âme ont entre eux un merveilleux

enchaînement). Clara se laissa conduire, persuadée qu'on la menait à la mort. On la fit descendre un étage, on la mena dans le grand appartement du château, celui du maître, et on l'y enferma. Son sang se glaça dans ses veines en se voyant dans cet appartement où elle aurait dû trouver toute protection, et où elle s'attendait à chaque instant à voir paraître son assassin. Combien alors elle s'affligeait qu'on l'eût arrachée de l'échafaud! Combien elle regrettait le vénerable père Arsène! — Ah! si du moins, disait-elle, je pouvais, dans ce moment affreux, entendre sa voix chérie et recevoir sa bénédiction!... Elle se mit à genoux, et, levant les yeux, ses regards se portèrent sur un tableau qui représentait une belle femme allaitant son enfant. Elle ne doutait point que ce ne fût le portrait de sa mère; ses larmes inondèrent son visage. — O ma mère, s'écria-t-elle, ce sont vos traits que je contemple; et cet enfant infortuné que vous tenez dans vos bras, c'était moi sans doute!... Vous souriez en le regardant! Vous souriez, juste ciel! O! si vous aviez pu lire dans l'avenir, avec quelle horreur vous seriez descendue dans la tombe!... Et moi que n'ai-je trouvé la mort sur votre sein maternel!. Non, l'on ne tranchera point ma vie devant cette image révérée; ce portrait sera ma sauvegarde. Comme elle disait ces mots, Frickmann reparut et lui fit signe de le suivre. — C'en est donc fait! dit Clara d'une voix éteinte. O mon Dieu, prenez pitié du meurtrier et de la victime! Elle n'en put dire d'avantage; la parole expira sur ses lèvres décolorées, et, sans perdre connaissance, elle tomba dans un état d'anéantissement et de défaillance qui ne lui permit ni de marcher, ni même de se soutenir sur ses jambes. Frickmann lui donna le bras, ou, pour mieux dire, la porta, en se hâtant de sor-

tir de l'appartement. Après avoir passé trois grandes pièces, il lui fit traverser un long corridor étroit et obscur; ensuite ils descendirent un petit escalier dérobé, et ils se trouvèrent sur une terrasse. Clara entendit là distinctement le mugissement des flots du Rhône très-agité dans ce moment. —Je connais donc enfin, se dit-elle intérieurement (car elle ne pouvait articuler une parole), je connais donc le genre de mort qui m'est destiné! On va me précipiter dans le fleuve!... La lune, cachée par des nuages, ne donnait aucune clarté. Les sifflements du vent, le bruit tumultueux des flots, un tonnerre menaçant, roulant au loin sans intervalle, l'obscurité profonde, rendue plus frappante par les traits rapides de lumière qui de temps en temps semblaient embraser le rivage: tout, aux yeux de Clara, paraissait en harmonie avec l'horreur de ses pensées. Il lui semblait que la nature entière se révoltait contre un crime qui violait toutes ses lois. Tout à coup Frickmann s'arrêta, et d'une voix forte et ténébreuse, il dit en allemand cinq ou six mots qui furent répétés par les échos des deux rives. Une minute après, on entendit trois coups de sifflet; et Frickmann, ouvrant une porte, se trouva sur le rivage. Il fit encore une trentaine de pas en côtoyant le Rhône; alors un éclair éblouissant découvrit à Clara un bateau tout près d'elle, dans lequel était un seul homme, enveloppé dans un manteau qui cachait entièrement sa figure. — *C'est lui!* se dit Clara en frémissant. Elle l'a vu! elle l'a reconnu! elle a déjà senti l'atteinte du coup mortel! car elle pense qu'elle sera poignardée avant d'être plongée dans le fleuve. Ses cheveux se dressent sur sa tête... Frickmann la remet mourante dans les bras de cet homme, et s'éloigne aussitôt avec rapidité. Clara, immobile et glacée, ferme

volontairement les yeux, afin de ne pas même entrevoir encore une fois l'assassin. Son cœur flétri n'a plus la force de palpiter : elle ne respire plus, mais elle a conservé le sentiment et la connaissance. Elle reste ainsi suspendu un instant entre la vie et la mort... Tout à coup, ô surprise, ô saisissement inexprimable! elle sent les bras qui la soutiennent la presser doucement, elle entend soupirer et gémir. Ce n'est point une erreur... on répand des larmes!... Dieu! le meurtrier de Jules, le père dénaturé qui sacrifia sa fille, serait-il capable d'un mouvement de piété? La nature outragée reprend-elle ses droits et va-t-elle triompher de tant de barbarie? Ces étranges idées, loin de ranimer Clara, lui causèrent une nouvelle sorte d'effroi. Si la cruauté l'emporte, ce combat aura seulement prolongé son supplice; si la compassion est la plus forte, quelle scène va suivre ces moments pleins d'horreur! Comment recevoir les embrassements de ce père inhumain? Que ferait-on de son inconcevable et tardive tendresse?... Comment baiser cette main homicide? Comment reprendre même l'ombre du respect filial?... Toutes ces pensées s'offrent rapidement à l'imagination de Clara, et l'appareil d'une mort effroyable ne lui parut pas plus terrible.

Cependant les nuages qui dérobaient la clarté de la lune se dissipent, on voit renaître le jour le plus doux, le vent s'apaise, le violent balancement du bateau attaché sur la rive se modère; dans cet instant, les bras qui soutiennent Clara la soulèvent et la posent assise sur un banc, et elle se trouve vis-à-vis l'objet d'une si douloureuse terreur; la lune éclairait son visage baigné de larmes... Clara lève sur lui avec épouvante un œil sombre et timide; mais à peine l'a-t-elle aperçu, qu'elle reprend toutes ses facultés, toute sa sensibilité; et se pro-

sternant, elle s'écrie, avec un transport impossible à décrire : — O mon libérateur!... Elle reconnaît enfin son vénérable ami, elle embrasse les genoux du père Arsène. — Ma fille, lui dit-il, c'est Dieu qu'il faut remercier; c'est lui qui vous sauve, c'est lui qui daigne calmer cette effrayante tempête, afin que vous ne soyez point engloutie dans les flots, car vous n'aurez, pour vous conduire pendant plus de cinq heures sur ce dangereux fleuve, que le faible bras d'un vieillard; mais Dieu, protecteur de l'innocence, va guider cette frêle nacelle, ne craignons rien... Un enfant et un vieillard, qui se livrent à la Providence, ne seront point abandonnés sur les ondes. C'est à l'impie de trembler sur le vaisseau le plus solide et le mieux construit, un abîme est sous ses pieds. Mais nous, qui n'attendons rien de notre force et de notre industrie, nous voguerons avec sécurité sous la garde du Très-Haut... Voyez, ma fille, voyez ces nuages s'abaisser, se découvrir vers l'horizon, et découvrir ce ciel d'azur. On n'entend plus le tonnerre, on ne sent plus qu'une douce fraîcheur. Jouissons avec reconnaissance de ce calme subit; adorons celui qui commande aux éléments... Ainsi qu'il dissipe les tempêtes des ondes et des airs, il peut, ma fille, faire succéder aux orages de la vie des jours purs et sereins. Clara écoutait avec ravissement, elle ne pouvait se rassasier du plaisir de le revoir; elle venait de passer subitement d'une horrible agitation et du comble de la terreur à la douce sécurité et au repos le plus parfait; elle savourait avec délices le bonheur de cette révolution, aussi miraculeuse qu'inopinée. — Mon père, dit-elle, en pressant dans ses mains les mains tremblantes du pieux vieillard, c'est votre saintete qui fait mon salut, le ciel veille sur l'infortunée que vous protégez. Ah! malgré mon sort

déplorable, vous me rattachez à cette vie si souvent menacée que je vous dois ! Vous venez de me faire connaître que mon cœur peut encore éprouver toutes les émotions et tous les transports de la joie la plus vive et la plus pure. Oui, je pourrai du moins désormais me rappeler un souvenir ravissant, celui où jetant les yeux sur vous, dans cette nuit mémorable, j'ai reconnu vos traits vénérables et chéris !. Allons, mon père, laissons-nous aller au cours de ce fleuve ; les ondes nous porteront vers une rive heureuse, où nous trouverons un asile paisible ! — Oui, ma fille, reprit le père Arsène, je l'ai déjà choisi pour vous, dans ma pensée, cet asile, et vous y jouirez d'une parfaite tranquillité : vous saurez tout demain, maintenant ne songeons qu'à notre navigation.

A ces mots, le père Arsène fit asseoir Clara sur de la paille fraîche, étendue dans le bateau ; elle appuya sa tête sur la planche qui servait de banc, car elle était si faible qu'elle ne pouvait se soutenir. Quand elle fut ainsi couchée, le père Arsène détacha le bateau et se mit à voguer ; mais, au bout d'une heure, les forces épuisées du vieillard ne lui permirent plus de ramer ; il fut obligé de suivre le conseil de Clara ; il laissa flotter le bateau, que le vent et le courant dirigeaient naturellement vers le lieu où il voulait aller. Il leva au ciel ses mains défaillantes qui ne pouvaient plus qu'implorer l'Éternel ! — Grand Dieu ! dit-il, je remets cette enfant dans vos bras paternels... Après avoir dit ces paroles, plein de confiance, il se leva ; et, s'appuyant sur les deux rames, il se tint debout, afin de surveiller mieux la marche du bateau ; il contemplait alternativement et les cieux parsemés d'étoiles, et Clara dont toute l'attitude exprimait le plus doux repos. En effet, après tout ce qu'elle avait souffert, après avoir été durant six mortels jours prisonnière

et dans l'attente d'un crime affreux qui devait lui coûter la vie, elle jouissait d'un calme délicieux, en songeant qu'elle était sous la garde du plus vertueux de tous les hommes; elle aimait à se voir à la merci des flots, et privé de tout secours humain. Avec une conscience aussi pure que la sienne, c'était se trouver plus spécialement sous la protection toute-puissante de Dieu. Bientôt, cédant moins à la fatigue qu'à la douceur de ses pensées, elle s'abandonna sans prévoyance et sans inquiétude à la Providence, elle se laissa aller à un assoupissement plein de charme, qui répandit un baume rafraîchissant dans ses veines. — O mon Dieu ! dit-elle, nous flottons parmi des écueils, dans une barque fragile, sur un fleuve redouté ; mais vous êtes avec nous, qui pourrait nous alarmer ? Ce doux sommeil qui s'empare de mes sens est un hommage de ma foi. A ces mots, ses paupières appesanties se fermèrent, et elle s'endormit profondément. Le saint vieillard attendri veilla sur elle ; il la regardait avec complaisance en souriant, et cependant ses yeux étaient remplis de larmes. Cette nacelle offrait alors un tableau digne d'attirer les regards du Créateur. On y voyait, sous les traits les plus touchants, l'heureuse sécurité de l'innocence et de la vertu ! Des songes ravissants enchantèrent le sommeil de Clara ; elle vit la troupe fortunée des anges entourer son bateau : les uns planaient sur sa tête ; les autres imprimaient à la barque un mouvement rapide et doux ; elle se sentait mollement bercer sur les ondes, et elle découvrait dans le lointain des rivages charmants et la perspective la plus brillante. Son imagination lui retraçait mille passages consolants et sublimes des saintes Écritures. Il lui semblait que des voix célestes et prophétiques lui répétaient ces paroles divines.

Il s'est levé pendant les ténèbres une lumière pour les bons...

Celui qui vit sous la protection du Très-Haut demeurera ferme sous l'appui du Dieu du ciel...

Il vous couvrira de ses ailes... Sa vérité vous servira de bouclier...

Dieu a commandé à ses anges de vous garder dans toutes ses voies.

Le Seigneur a fait éclater sa puissance en notre faveur...

Ceux qui sèment dans les larmes moissonneront dans la joie. (1)

Tandis que le sommeil bienfaisant du juste réparait les forces de Clara, et lui rendait la fraîcheur et la santé, le père Arsène trouvait aussi les plus douces consolations dans ses méditations et dans ses souvenirs. Dans cette vie consacrée tout entière à la religion et à l'humanité, il ne pouvait pas se rappeler un seul malheur personnel. Orphelin dès son enfance, né d'une mère allemande qu'une mésalliance avait placée en France dans une famille d'agriculteurs, il n'avait connu de ses parents qu'un oncle établi en Allemagne, et une sœur et des neveux qu'il chérissait et qui vivaient dans une ferme auprès de La Rochelle. Engagé dans les ordres sacrés depuis sa première jeunesse, il avait toujours été le religieux le plus exemplaire et le plus parfait. Dénué de toute ambition, il s'était constamment refusé aux honneurs de l'épiscopat. Louable modestie dont ce saint religieux a présenté plus d'un exemple.

On ne fera point le portrait du père Arsène, parce qu'un saint n'a point de caractère particulier; il n'a ni penchant ni système qui lui soit propre; il n'agit que d'après des préceptes connus; ce qu'il fait de plus héroïque n'est jamais qu'une suite de son obéissance; il a perdu le droit frivole d'étonner; on ne se récrie point sur ses actions les plus sublimes; on dit seulement: Il

(1) Psaumes 90, 111 et 115.

est fidèle, il est conséquent; ce n'est pas lui qu'on admire, c'est la loi divine qui le guide.

La religion peut seule nous détacher de nous-mêmes, en nous donnant par ses magnifiques promesses le plus puissant intérêt à nous attacher à tous les êtres souffrants. Le père Arsène ne connaissait que les nobles douleurs causées par la pitié; chacune de ses peines avait laissé dans sa conscience un sentiment consolateur, et préparé pour son heure dernière un souvenir précieux. Nul homme n'était aussi facile à pénétrer que lui. Quand on le voyait rêveur ou vivement occupé, on était sûr qu'il méditait une bonne œuvre, ou qu'il travaillait à l'accomplir. Versait-il des larmes, on pouvait dire: Il pleure sur les maux d'autrui. La gaieté brillait-elle sur sa vénérable physionomie, on s'honorait de partager sa joie, certain que le principe en était touchant et vertueux. Le père Arsène était-il né sensible? on l'ignore. Comment la pratique constante de la perfection évangélique ne donnerait-elle pas la sensibilité la plus délicate et la plus exaltée? Peut-on voir sans cesse des infortunés sans s'attendrir? Peut-on se dévouer sans aimer? Peut-on s'imposer la loi de cacher avec soin tout ce qu'on fait de bien, sans en jouir intérieurement avec plus de charmes? Hélas! qui de nous n'a pas connu que le récit, ou même la confidence d'une action vertueuse, altère toujours la douceur et la pureté du souvenir qu'elle laisse!

Le père Arsène avait pour Clara un attachement paternel, qui, fortifié par les malheurs et la conduite de cette infortunée, était devenu le sentiment dominant de son cœur, et le plus tendre qu'il eût jamais éprouvé. Sa piété le préservait des inquiétudes déchirantes qu'il aurait dû naturellement avoir. Ce n'est que dans les âmes

religieuses que l'espérance, appliquée même à cette vie, peut avoir une force que rien n'altère ; elle est sans bornes, parce qu'elle se fonde sur la puissance de Dieu ; et comme elle ne peut naître que par le désir de voir triompher la justice et l'innocence, elle est inébranlable. Le père Arsène était persuadé que Clara serait un jour justifiée d'une manière éclatante. Il le demandait à Dieu avec tant d'ardeur, qu'il était parvenu à n'en pas douter ; car l'une des récompenses des prières ferventes est de soulager l'âme du poids de l'inquiétude, et de la remplir de la plus ferme confiance.

Durant le reste de la nuit, le père Arsène reprit plus d'une fois les rames, et se remit au travail. Clara dormait toujours ; mais un quart d'heure après le lever du soleil, le vieillard enchanté, découvrant le bois où l'on devait s'arrêter : — Réveillez-vous, ma fille, s'écria-t-il, réveillez-vous ; nous voilà près du rivage solitaire où nous allons débarquer. A ces mots, Clara se soulève, joint les mains, et remercie le ciel ! — Maintenant, dit le vieillard, vous voilà hors de tout danger. Enfant de la Providence ! non, ce n'est point en vain que Dieu vous a préservée deux fois d'une mort affreuse qui paraissait inévitable ; puisque sa bonté vous fit descendre de l'échafaud, et qu'elle vient de vous tirer du sinistre château de Rosmal, elle vous réserve de hautes destinées... Ma fille, tout est possible à Dieu, vous serez heureuse ! — Ah ! répondit Clara, depuis que je vous dois la vie, j'ai le pressentiment que j'obtiendrai, sinon le bonheur, du moins la tranquillité. C'est à vous, mon généreux protecteur, à me rendre digne d'un meilleur sort en perfectionnant cette raison dont vous avez développé les premières lueurs. L'école du malheur me sera moins utile que vos sages conseils. — Mon enfant, reprit le père

Arsène, je ne vous demande qu'une seule chose, c'est d'écarter de votre souvenir un homme intéressant et vertueux, mais qui ne peut jamais devenir votre époux. — Oui, je vous promets de ne jamais penser à lui volontairement. Mais cet effort me sera moins pénible, quand je pourrai croire que cet infortuné supporte la vie sans désespoir. Si le temps amène pour lui quelques consolations, ne me le laissez point ignorer; alors j'aurai moins de peine à ne pas m'occuper de lui! Oh! puisse-t-il trouver une épouse tendre et vertueuse! puisse le ciel lui redonner un fils digne de le consoler! Mes vœux les plus ardents seraient exaucés!... — Ma fille, vous apprendrez par moi tous les changements qui pourront arriver dans sa situation. Comme il disait ces mots, la barque touchait le rivage. Le bon religieux chargea sur ses épaules une petite valise qui contenait une partie des vêtements de Clara, et que Frickmann avait portée dans le bateau, tandis que Clara, arrachée de son appartement, était dans celui de Montalban. On descendit à terre, et le père Arsène donnant le bras à Clara: — Maintenant, lui dit-il, vous devez quitter pour toujours le nom malheureux que vous portez. Désormais vous vous appellerez Olympe. D'ailleurs vous ne serez point obligée de faire des mensonges ou de conter une fausse histoire; il suffira de dire dans les lieux où je vous mène, que vous avez éprouvé de grands malheurs sans le mériter, et que vous avez besoin d'asile. Clara fut charmée de changer de nom; il lui sembla que c'était changer de destin, qu'elle allait renaître et recommencer une nouvelle carrière: elle ne pouvait envisager de bonheur avec des souvenirs affreux, ineffaçables; mais elle jouissait de la douceur de se trouver délivrée du poids accablant de l'ignominie et de ne plus dépendre que du père Arsène.

Après avoir fait cinq ou six cents pas, en tournant le dos au fleuve, on se trouva sur la lisière d'un bois charmant, et Clara se retournant admira la vue délicieuse formée par le Rhône sur la rive opposée, et la beauté du soleil levant. Le père Arsène lui proposa de s'arrêter, et de déjeuner là, car il avait apporté du fruit dans un petit panier que Clara tenait à son bras. Ils s'assirent sur l'herbe ; et, après un repas frugal, Clara questionnant le père Arsène sur les moyens qu'il avait employés pour la délivrer, il satisfit sa curiosité dans ces termes : —

“ En recevant votre billet, je fus d'autant plus affligé, que j'imaginai facilement le sort qu'on vous préparait ! ... Cependant, sachant que le maître du château de Rosmal était retenu pour une quinzaine de jours à Paris, j'eus l'espoir, avec l'aide du ciel, de vous sauver. Je désirais, suivant vos intentions, de ne pas toucher à la somme qui me restait de votre diamant vendu ; et, tandis qu'un ami préparait tout pour mon voyage, je vendis toutes vos pierreries ; j'en eus quatre mille francs. Ne trouvant pas cette somme suffisante, je m'avisai, pour l'augmenter, d'un moyen qui me réussit. Je suis connu de l'Association charitable, composée de dames de tout rang et de tout âge, formée par les soins du vertueux Vincent de Paul. Je savais que ces dames n'hésitent jamais à faire une bonne œuvre, que leur magnifique libéralité fournit à la fois les fonds nécessaires pour des établissements publics, et des sommes immenses pour des aumônes particulières et secrètes. J'allai trouver la jeune dame qui les préside : sans nommer ni désigner personne, et sans employer de déguisements, j'intéressai vivement cette dame. Je lui dis qu'une jeune personne, parfaitement innocente, dont j'étais le directeur, venait d'être enlevée par les ordres d'un homme pervers ; mais

que, si je pouvais aller promptement à son secours, j'avais une espérance très-fondée de la sauver. Ce récit me valut cent louis. Je partis aussitôt en poste dans une petite carriole qui me fut prêtée. Je reconnaissais ce pays, où je suis venu plusieurs fois en mission. Je me rendis d'abord dans le lieu où je vais vous mener, certain de trouver là un ami fidèle qui pourrait m'être utile. J'avais laissé ma voiture à trois lieues de cette solitude, et je vins ici à cheval. Je dis seulement à mon ami que je reviendrais chez lui passer un jour avec une jeune personne nommée *Olympe*, et je convins avec lui de ce qu'il pouvait faire pour moi. Il y a huit lieues d'ici à Rosmal ; mais, voulant m'y rendre seul, il m'eût été impossible d'aller ainsi par eau contre le cours du fleuve. Le chemin par terre est excessivement difficile ; on ne peut le faire qu'à pied ; il faut sans cesse gravir des montagnes et des roches escarpées, ou suivre des sentiers étroits et tortueux entourés de précipices. Cependant il fallut prendre cette route. Mercredi dernier je partis une heure avant le jour, un peu avant cinq heures du matin ; j'avais mis quelques provisions dans un havresac car je devais être treize ou quatorze heures en route, et je ne voulais m'arrêter dans aucune chaumière. Comme je vous l'ai dit, j'avais déjà fait deux fois ce voyage pour aller donner des instructions religieuses aux pâtres dispersés sur ces montagnes, qui n'avaient alors ni pasteurs, ni églises. J'ai contribué depuis à leur procurer ces secours spirituels, et j'ai eu la satisfaction de poser la première pierre de la première église rustique bâtie parmi ces rochers. Aussitôt que parut le jour, je me retrouvai avec plaisir dans ces lieux sauvages que j'avais parcourus pour la première fois dans ma jeunesse. J'aimais à me rappeler combien la religion avait adouci les

mœurs rudes et grossières de ces paysans, et les preuves de reconnaissance et d'attachement qu'ils m'avaient prodiguées; en même temps ce souvenir me faisait craindre de les rencontrer, certain qu'ils voudraient m'arrêter plusieurs jours. J'évitai avec soin de passer devant les chaumières et devant le seul petit village qui soit situé dans cette étendue de pays. Dix ans s'étaient écoulés depuis mon dernier voyage, et je connaissais parfaitement ma route. Les pays très-peuplés changent sans cesse d'aspect; l'homme, qui doit rester si peu de temps sur la terre, n'est jamais content de son séjour: son inconstance même prouve que rien là ne doit le satisfaire et le fixer: dès qu'il est en force et qu'il en a les moyens, il bouleverse ce qu'il ne peut embellir. Dans les déserts, tout est immuable comme la nature. Je reconnaissais tout ce que j'avais vu jadis; je n'admirais rien de perfectionné, mais je ne trouvais rien de détruit.

"A midi je fus obligé de me reposer: la chaleur était excessive, et ma fatigue extrême. Je m'assis à l'ombre, auprès d'une source dont le murmure et la fraîcheur semblaient inviter au repos, et au bout de quelques minutes, je m'endormis. Je me réveillai après une heure de sommeil; mais je me trouvai si appesanti, que j'eus beaucoup de peine à me relever pour continuer ma marche. J'aurais vivement regretté la vigueur que les années m'avaient ôtée, si je n'eusse pensé que Dieu donne toujours la force nécessaire pour accomplir une bonne œuvre. En effet, sans un secours divin, je n'aurais jamais pu me rendre le jour même à Rosmal. Encore assoupi, je marchais lentement; et j'avais à peine fait cent pas, que j'entendis un grand nombre de voix parler bas tout près de moi. J'avançai, et mon étonne-

ment fut extrême en voyant une table dressé sous l'ombrage formé par six beaux mûriers : la table, posée devant une roche tapissée de verdure et qui pouvait servir de siége était couverte de fruits et de laitage ; à la droite du siége rustique s'élevait un autre rocher, d'où s'élançait en cascade une fontaine de l'eau la plus pure. Ces bons pâtres m'avaient aperçu dans l'instant où je venais de m'endormir ; ils s'étaient rassemblés à la hâte au nombre de vingt-cinq ou trente, et m'avaient préparé cette douce surprise. Il fallut encore s'arrêter là, et se mettre à table. Les pâtres se pressaient autour de moi, en parlant tous à la fois. L'un se vantait de m'avoir le premier reconnu, l'autre d'être allé chercher ses voisins, plusieurs femmes me remerciaient de les avoir mariées jadis. On m'amenait des enfants de neuf à dix ans que j'avais baptisés dans mon dernier voyage, on me suppliait de séjourner dans ces montagnes, et l'on m'accablait de questions sans écouter les réponses. Pendant mon repas champêtre, d'autres montagnards accoururent de tous côtés, et bientôt la multitude qui m'environnait se trouva triplée; enfin je parvins à me faire écouter. A cette scène bruyante succéda tout à coup le plus profond silence. Je déclarai que j'etais obligé de me rendre le soir au lieu où l'on passe le bac, pour aller à Rosmal, mais que je promettais de revenir l'été prochain, uniquement pour eux, si mes supérieurs me le permettaient, et si Dieu ne disposait pas de moi d'ici là. Alors on ne me retint plus ; mais on s'écria qu'il fallait m'accompagner durant les deux premières lieues, parce que c'était le chemin le moins praticable de toute cette côte, et qu'ils me porteraient dans les endroits les plus dangereux. Il fut décidé qu'on tirait au sort pour me donner quatre guides, et le sort tomba sur quatre jeunes mon-

tagnards qui me suivirent en effet. Comme je me disposais à partir, toute la multitude me demanda ma bénédiction, que je leur donnai avec un profond attendrissement, debout sur la roche qui m'avait servi de siége pendant le dîner. Ce fut ainsi que je me séparai de ces bonnes gens ; et jamais un guerrier, un potentat, en revoyant le pays conquis par sa valeur, n'éprouva une satisfaction comparable à celle que je ressentis en me retrouvant dans ces contrées sauvages, au milieu de ce troupeau fidèle dont je fus le premier pasteur. Mes guides me furent très-nécessaires, ils m'épargnèrent toutes les fatigues de la route le plus pénible ; car, malgré ma résistance, ils me portèrent durant une partie du chemin, et même ils me l'abrégèrent beaucoup en me prenant sur leurs épaules pour passer un torrent dans lequel ils se plongèrent, s'enfonçant dans l'eau jusqu'à la ceinture. Arrivés à un lieu nommé la Roche des Églantiers, nous nous quittâmes ; je tirai de mon bréviaire quatre images que je leur distribuai, et qu'ils reçurent avec la foi et la simplicité de reconnaissance la plus touchante.

“ J'arrivai au bac à sept heures du soir. En moins de vingt minutes je me trouvai sur l'autre rive, et à deux cents pas du château de Rosmal. Il faisait nuit, mais le temps était clair et serein, et je bénis le ciel en apercevant les tours de ce vieux château. Je vis une lumière au second étage, et je m'attendris, en pensant que c'était peut-être là votre chambre : je vous vis, ma fille, remplie de craintes sinistres, de terreurs, de résignation, et de piété. J'aimais à penser que, tandis que vous invoquiez Dieu, votre prière s'exauçait et que Dieu me conduisait vers vous pour vous délivrer ! Je m'avançai seul vers la grille du château, dont la morne tranquillité me surprit.

Je sonnai: au même instant une vieille servante, avec un accent allemand, vint me parler. Je me fis connaître pour un religieux, je demandai l'hospitalité : elle m'ouvrit la grille sur-le-champ. Elle me conduisit dans une petite chambre au rez-de-chaussée, m'y laissa seul, et revint un moment après en apportant de la lumière et des draps pour faire mon lit. Je lui demandai si le maître du château était chez lui. Non, répondit-elle, mais il arrivera sous peu de jours. Je lui fis encore quelques questions; je m'aperçus que cette femme n'osait parler, et qu'elle en avait néanmoins grande envie, ce qui donnait un singulier tour à sa conversation. Elle me répondait d'abord avec une sécheresse qui m'imposait silence, et ensuite, sans être interrogée, elle me contait d'elle-même plusieurs choses avec le ton mystérieux de la confiance. C'est ainsi qu'elle m'apprit que Frickmann, concierge du château, était Allemand, ne savait pas un mot de français, aimait beaucoup l'argent, et disposait de tout en l'absence de son maître qu'il servait par intérêt et par habitude, beaucoup plus que par attachement. Je profitai de toutes ces lumières, et je connus que le ciel m'avait véritablement choisi pour vous délivrer, puisque, par un bonheur qui ne peut être l'effet du hasard, je savais parfaitement l'allemand, ayant passé ma première jeunesse chez des parents de ma mère, et si je n'avais pu m'exprimer dans cette langue mon voyage eût été entièrement inutile.

"Je me couchai plein d'espérance. Je me levai avec le jour, et je fis dire à Frickmann, par la servante, que je désirais l'entretenir un moment, que je l'attendais sur le bord du Rhône près de la maison du batelier, et je sortit aussitôt du château, ne voulant pas, après ma confidence, m'y trouver renfermé au pouvoir du concierge.

Frickmann vint me joindre sur les sept heures du matin. Je lui dis brièvement qu'une personne charitable, touchée de vous savoir entre les mains d'un père sévère et rigoureux, voulait vous placer, pour le reste de vos jours, dans une solitude où vous ne seriez jamais connue ; que vous changeriez de nom ; que l'on ferait courir le bruit de votre mort, et que j'avais imaginé une manière de vous emmener qui rendrait ce plan très-possible, et je lui en rendis compte. —Enfin j'ajoutai que, s'il acquiesçait à ma proposition, je lui donnerais cinquante louis. Frickmann réfléchit comme un homme très-tenté ; puis il me répondit que son maître lui mandait qu'il le récompenserait magnifiquement, s'il vous gardait avec une parfaite vigilance. Je lui dis que son maître était ruiné. Frickmann n'eut pas l'air de me croire, il me demanda quelques heures pour faire ses réflexions, et me quitta sans rien conclure. Un événement inattendu le détermina tout à coup. Ce jour même des gens de justice, conduits par deux créanciers, vinrent visiter le château, et mettre les scellés partout. Alors Frickmann, connaissant, à n'en pouvoir douter, l'état des affaires de son maître, n'hésita plus, il vint me retrouver : nous convînmes qu'il vous amènerait à minuit pour vous remettre entre mes mains. Je lui donnai dix louis d'arrhes, et je lui promis de lui donner le reste quand vous entreriez dans le bateau ; ce que je fis effectivement. Vous etiez si troublée que vous ne rémarquâtes pas que je lui donnais une bourse qu'il reçut en tenant une corde attachée à la barque, et qu'il ne lâcha cette corde qu'après avoir examiné et compté la somme. Je revis encore Frickmann, qui m'apporta la valise qui contenait vos vêtements. Voici la fable que Frickmann doit conter à son maître : il lui écrira que vous ayant logée dans l'apparte-

ment désigné par lui, vous aviez conçu la folie de vous échapper par l'une des fenêtres qui donne directement sur le Rhône, parce que vous aviez pu voir un bateau vide attaché à un anneau de la muraille ; que durant la nuit vous aviez lié à votre fenêtre vos draps coupés en lanières ; que le lendemain on avait trouvé cette lanière rompue, votre fenêtre ouverte, l'un des rebords du bateau ensanglanté, et un pan de robe de mousseline accroché au bateau. En effet, toutes ces choses seront ainsi préparées par Frickmann et vues par des témoins ; ainsi il passera pour certain que vous avez péri dans le Rhône. D'ailleurs Frickmann ne peut être soupçonné de séduction, puisque vous n'aviez ni or ni pierreries à lui donner. Il ne craint plus le retour de son maître, qui, prévenu par un courrier de la saisie faite au château, n'osera plus y revenir. Il va chercher à se placer d'une autre manière, et je lui ai dit que, s'il vous gardait fidèlement le secret sur votre existence, même après avoir quitté son maître, il pouvait avec confiance recourir à moi pour le protéger et le servir avec zèle, et je lui ai donné une adresse pour m'écrire en cas de besoin. J'aurais désiré vous instruire moi-même de ces détails, et vous épargner une partie des terreurs que vous avez dû éprouver lorsqu'on vous entraîna au milieu de la nuit sur les rives du fleuve ; mais Frickmann, par une défiance ridicule, n'a jamais voulu se charger de vous remettre un billet écrit en français qu'il n'aurait pu lire. Il a même refusé de vous porter ma simple signature répétant toujours que cela était inutile au succès de la chose. Il est vrai qu'ignorant le crime de son maître, il ne pouvait savoir tout ce que vous aviez à craindre de lui. Je ne puis vous exprimer ce que je ressentis en vous attendant dans le bateau, depuis neuf heures du soir jusqu'à minuit!

Non que je doutasse du succès, la tempête affreuse qui s'éleva n'ébranla pas un seul instant ma foi; mais je songeais à vos craintes et je souffrais avec vous!...

"Grand Dieu! disais-je, c'est pour faire éclater mieux votre puissance aux yeux de cette enfant, que vous avez choisi pour son libérateur un faible vieillard! Vous voulez que ces débiles mains la conduisent au port, malgré la nuit profonde, malgré les flots irrités, les vents contraires, et l'orage! Elle ne s'est point *appuyée sur un bras de chair;* elle a mis en vous toute son espérance, et vous voulez qu'elle reconnaisse que c'est à vous seul qu'elle doit son salut!... Non, ces nuées épaisses qui voilent les cieux, ces éclats de la foudre ne sauraient m'effrayer! Ne pouvez-vous pas, Seigneur, par un mot de miséricorde, dissiper les ténèbres, 'éclairer ceux qui sont assis dans l'ombre de la mort, et conduire nos pieds dans le chemin de la paix?'(1) Tout à coup j'entendis se rompre, avec un fracas épouvantable, les mâts d'un grand bateau amarré près du bac, et dont j'avais admiré, durant le jour, la grandeur et la solidité; et notre frêle barque, si violemment ballottée, résistait à tout l'effort de la tempête!—Ah! m'écriai-je, qu'est-ce que la force apparente, si Dieu ne la soutient pas? Comme je disais ces paroles, j'entendis la voix de Frickmann qui me parlait en allemand pour me donner le signal convenu. Quand vous entrâtes dans le bateau, je remerciai Dieu qui, en me confiant un dépôt si cher, me commandait de consacrer tous mes soins à sa conservation, puisqu'il me donnait pour vous une affection si paternelle. Vous étiez presque évanouie; je craignis de vous causer une révolution funeste en me faisant

(1) Cantique de Zacharie.

connaître brusquement, et j'hésitai quelques minutes avant de parler. Vous savez le reste, ma fille..."

Clara, pénétrée d'attendrissement et de reconnaissance, essuya ses yeux pleins de larmes. — Oui, dit-elle, je suis votre enfant, je ne veux vivre désormais que pour vous obéir, certaine que je ferai toujours ainsi la volonté de Dieu.

Dans ce moment on entendit sonner une cloche, ce qui, dans ce lieu désert, surprit Clara. — Il est sept heures, dit le père Arsène ; venez, ma fille, entendre la messe ; j'aurais voulu vous informer de mes projets sur vous... — Mon père, interrompit Clara, dans cette nuit où le ciel nous a guidés si miraculeusement, m'avez-vous vouée à Dieu ? Mon âme tout entière ratifierait cet engagement. — Non, ma fille, vous être libre. Qui sait les desseins de Dieu sur vous ? — J'avoue qu'un cloître serait l'asile que je préférerais à tout autre, si vous me permettiez d'y fixer à jamais ma destinée par des vœux irrévocables. — Dans votre situation, c'est une chose impossible : si l'on déclarait qui vous êtes, on ne vous recevrait pas, ou votre père pourrait s'y opposer ; vous retomberiez sous son autorité, et d'ailleurs vous me feriez manquer à la parole que j'ai donnée à Frickmann. Il faudrait donc vous faire admettre sous un nom supposé, et même produire un faux acte baptistaire. Ainsi, vous voyez qu'il n'y faut pas penser ; et puisque vous me donnez sur vous les droits d'un père, je vous défends, ma fille, de vous lier sur ce point par aucun vœu secret et conditionnel. — Je vous obéirai, et croyez, mon père, que jamais je n'aurais fait un vœu sans vous consulter.

En parlant ainsi, le père Arsène et Clara traversaient le bois. Après avoir marché un demi-quart d'heure, Clara aperçut un ermitage bâti sur une colline,

entouré d'une jolie vigne. Presque au même moment on vit descendre de la colline un vénérable ermite, quoique moins âgé de dix ou douze ans que le père Arsène. — Voilà, dit ce dernier, mon ami le plus cher ! En effet, la joie brillait sur le visage de l'ermite en s'avançant vers le père Arsène, qu'il aborda avec l'expression de la tendresse la plus respectueuse. Clara, qui n'avait jamais vu d'ermite, regardait celui-ci avec une curiosité mêlée d'étonnement, car la beauté de sa figure, la noblesse et la politesse de ses manières donnaient à toute sa personne quelque chose de très-frappant. Il était suivi d'un jeune homme de treize ou quatorze ans, son élève, seul compagnon de sa solitude, qui, par son ordre, débarrassa le père Arsène de la valise de Clara, et la porta à l'ermitage. On monta la colline, et, laissant à gauche l'ermitage, on entra dans une grotte assez spacieuse, creusée dans le rocher par la seule nature ; une simple haie de bois d'épines en fermait l'entrée. L'intérieur était parfaitement éclairé par une ouverture faite au milieu du plafond ; des festons et des guirlandes de pampre, de lierre, de roses sauvages et de liserons s'échappaient autour de cette ouverture, et, suspendus en l'air, retombaient dans la caverne, en formant à cet endroit de la voûte une élégante couronne de verdure et de fleurs. Au fond de la grotte s'élevait un simple autel de pierre grise polie, entouré de superbes orangers, et placé à côté d'une fontaine naturelle dont l'eau limpide et pure s'était creusé un ruisseau dans le milieu de ce temple champêtre. L'ermite, en consacrant cette grotte où sa sépulture était marquée, avait fait une fondation par laquelle l'un des religieux du couvent de la petite ville voisine était obligé d'y venir dire la messe tous les jours.

On n'entra jamais dans cette église rustique par hy-

pocrisie ou par bienséance, ou par curiosité, pour admirer les chefs-d'œuvre des arts. La prière y fut toujours l'expression fidèle d'un sentiment profond ; la foi plus parfaite, la piété plus tendre y trouvaient aussi plus de consolation. Ce fut là que Clara, remerciant Dieu avec toute l'effusion d'un cœur sensible et reconnaissant, reprit non-seulement de nouvelles forces, mais une vie nouvelle. Clara pria avec espérance pour Valmore. Elle pouvait là s'occuper encore de lui ; la religion lui permettait de déposer dans le sein de Dieu des vœux si purs, que la seule charité chrétienne aurait pu les former, Dieu daigna lui répondre ... Tout à coup elle tressaille ; ses joues se colorent du plus vif incarnat ; ses yeux, baignés de larmes, restent fixés à la voûte, ses mains jointes se serrent avec transport... Dieu lui parle !.. Elle ne respire plus, elle écoute ; une voix secrète, mais distincte, lui dit : " Tu seras heureuse même sur la terre. Plus d'un demi-siècle de bonheur te dédommagera de quelques mois de souffrance." Cet oracle consolateur, qui pouvait être produit par l'imagination, fut recueilli par la foi la plus vive, et il changea subitement le destin de Clara. Au lieu de la force donnée par le courage et la résignation qu'elle avait eus jusqu'alors, elle fut revêtue, non pour un moment d'exaltation, mais à jamais, de la force triomphante inspirée par la confiance et par la certitude d'un éclatant succès. Une joie céleste entra dans son cœur, et en guérit toutes les blessures, le remplit tout entier et s'y fixa. Débarrassée de toute prévoyance comme de toute inquiétude, elle ne vit plus dans son existence qu'un seul soin nécessaire, celui de ne jamais s'écarter un instant de la route glorieuse de la vertu. Elle sortit de la grotte sainte fortifiée contre le passé, satisfaite du présent et calme sur l'avenir.

Cette révolution dans l'existence de Clara fut préparée par tant de pensées habituelles, par une vie si remplie d'innocence et par un si grand nombre de sacrifices généreux, que même en la considérant seulement comme le simple effet produit par une imagination exaltée, elle n'aura rien de surprenant pour ceux qui connaissent le cœur humain. Mais cette puissance merveilleuse et souveraine de l'imagination n'est donnée qu'à la vertu; le vice ne peut l'avoir. Toujours matériel, le vice agit sur les sens et non sur les plus nobles parties de nous-mêmes; il enflamme le sang, la vertu élève l'âme: une extrême exaltation ne saurait exister sans un grand motif d'admiration et d'amour; et l'une des malédictions de la sagesse suprême contre le vice et la fausse vertu fut cet anathème; "Tu n'éprouveras jamais de véritable enthousiasme."

On quitta la grotte pour aller à l'ermitage, où l'on trouva un repas champêtre d'une élégante simplicité. Le père Arsène dit à Clara qu'il comptait la mener chez sa nièce, dans une riche ferme auprès de La Rochelle; et pour éviter d'être remarqués dans ces environs, poursuivit-il, nous resterons ici jusqu'à la nuit; alors, avec des chevaux qu'on nous procure, nous nous rendrons à la petite ville voisine; nous y trouverons, à neuf heures du soir, une voiture publique qui nous conduira à La Rochelle. Clara trouva cet arrangement parfait; et après le dîner, montrant un extrême désir de connaître les causes de l'amitié réciproque de l'ermite et du père Arséne — J'aurai, lui dit l'ermite, un grand plaisir à satisfaire votre curiosité, car le père Arsène est le seul héros de mon histoire, et le récit de mes malheurs sera toujours aussi celui de ses bienfaits et de ses actions généreuses. Ici le père Arsène interrompit son ami avec

une sorte de sévérité pour refuser ces éloges et pour les defendre ; l'ermite promit de ne plus le louer que par les faits ; et, après un moment de recueillement, il reprit la parole, et conta l'histoire suivante :

" Je n'entrerai point dans les détails des erreurs de ma jeunesse. Je ne dois me les rappeller que pour les déplorer devant Dieu ! Je ne vous entretiendrai que des résultats de mes fautes et de l'événement qui m'a conduit ici.

" Je suis le dernier rejeton d'un sang illustre. . . Mon nom, que j'ai fait vœu de taire, ne sera jamais connu que du père Arsène. Des passions violentes égarèrent ma jeunesse ; elles m'entraînèrent dans les imprudences et dans des profusions qui causèrent ma disgrâce à la cour et la perte presque entière de ma fortune. Ce fut à cette époque (j'avais vingt-cinq ans) qu'un accident malheureux me procura le bonheur de connaître le père Arsène. Étant à Paris, au mois de Septembre, je fus réveillé tout à coup, sur la fin de la nuit, par un grand tumulte ; je me levai précipitamment, et j'appris que le feu venait de prendre avec violence à la maison qui touchait à la mienne. Les premiers secours furent mal donnés, et en moins de vingt minutes l'incendie fit des progrès effrayants. J'étais descendu dans ma cour ; le jour commençait à paraître, et je vis que le feu allait gagner ma maison si la communication n'était pas promptement coupée, et je n'eus à cet égard aucune espérance, parce que ce côté était trop embrasé pour qu'on osât s'en approcher ; les maçons placés sur les toits s'en éloignaient tous, lorsque je vis paraître une troupe de religieux marchant courageusement sur ces toits brûlants qui s'écroulaient de toutes parts ; soldats intrépides de la religion, héros de la charité chrétienne, bravant le dan-

ger de la mort, non pour la gloire humaine ou pour la fortune, mais pour sauver la vie ou seulement les propriétés de leur frères, eux qui renoncent pour jamais à tous les biens terrestres ! Ils s'emparèrent des haches que tenaient les maçons fuyards ; mais ils étaient devancés par l'un d'entre eux qui s'avançait à leur tête, et qui, par sa taille haute et majestueuse et l'assurance de son maintien, paraissait fait pour commander aux autres. En effet, il se précipita dans l'endroit le plus dangereux et donna le premier coup de hache ; en même temps il avait l'œil sur ses compagnons, et leur indiquait ce qu'ils devaient faire ; ils coupèrent la communication et leur retraite fut très-périlleuse, surtout pour celui dont j'avais particulièrement admiré le courage et la présence d'esprit ; car, s'étant beaucoup plus avancé que les autres, il se retira le dernier, et son agilité ne put le préserver de plusieurs brûlures aux jambes et aux bras ; il reçut une blessure plus grave encore : une solive enflammée, tombant sur son épaule, la lui démit. La violence du coup le terrassa ; tous les spectateurs rassemblés dans ma cour et dans la rue le crurent tué ; il avait fixé sur lui l'attention générale, et l'intérêt qu'il inspirait se manifesta par un seul cri de toutes les voix réunies de cette multitude ; aussi la joie fut-elle universelle lorsqu'on le vit se relever et marcher. Je volai dans cette maison voisine, et j'y arrivai au moment où ce brave religieux, couvert de blessures et dans l'état le plus déplorable, était enfin descendu dans un petit jardin ; plusieurs personnes le soutenaient dans leurs bras, car ses forces l'avaient tout à fait abandonné. Je m'emparai de lui en disant que j'en avais le droit puisqu'il venait de préserver ma maison de l'incendie ; j'aidai à le transporter dans la mienne, j'envoyai chercher un chirurgien, je le vis panser, et je

le gardai jusqu'à ce qu'il fut en état d'être transporte sans danger dans son couvent, où malgré mes instances, il voulait absolument retourner. Vous devinez facilement que ce religieux était le père Arsène, âgé alors de trente-huit ans. Trente années se sont écoulées depuis ; le temps a produit de l'altération dans ses traits, mais son cœur n'a point changé !

" Depuis cette epoque, ma vie ne fut qu'un enchaînement affreux d'infortunes. Enfin, la trahison la plus noire et l'abandon total d'une personne que j'avais le malheur d'aimer passionnément, mirent le comble à tant de maux. Cependant un lien me retenait encore à la vie ; il me restait un ami fidèle. La guerre s'étant rallumée, je partis avec mon ami pour l'armée des royalistes, et nous nous trouvâmes au combat de Villemur, où le duc de Joyeuse, qui commandait les rebelles, fut défait et se noya dans le Tarn. La victoire commençait à se déclarer pour nous, lorsque je vis tuer à mes côtés le seul ami qui me restât sur la terre...

" Je lui avais promis de supporter la vie, dans l'égarement de ma douleur, je pensai que sa mort me donnait le droit de disposer de moi-même... Il m'est donc permis de mourir ! m'écriai-je, et je m'élançai dans les rangs ennemis, non pour y chercher la gloire, dont j'étais même détaché, mais pour y trouver la fin d'une existence abhorrée. Je combattis long temps en désespéré, sans recevoir une seule blessure ; enfin, à la nuit tombante, et dans le moment même de la déroute de l'ennemi, je fus percé de deux coups de baïonnette : renversé, foulé aux pieds des chevaux, je perdis connaissance, et l'on me laissa pour mort sur le champ de bataille. Le combat, qui avait été long, ne finit qu'à la nuit ; et les vainqueurs, fatigués, décidèrent qu'on n'enlèverait les

morts qu'à la pointe du jour. Le champ de bataille était éloigné de toute habitation. La maison la plus voisine de cette plaine était le presbytère d'un petit village, dont le curé venait de mourir. Depuis huit jours un religieux desservait cette cure, en attendant la nomination d'un nouveau pasteur. Ce religieux, apprenant par quelques soldats fourvoyés ou fuyards que le combat était fini, imagina d'aller seul visiter le champ de bataille, dans l'espoir d'arracher à la mort quelques victimes de la guerre. Après avoir fait un quart de lieue, il se trouva dans cette plaine qui, peu d'heures auparavant, présentait le tableau le plus tumultueux de la haine et de la fureur, et qui maintenant, silencieuse, solitaire, n'offrait plus à ses regards que les funestes résultats de la discorde, des champs ravagés, et la mort. Le religieux, guidé par le plus tendre sentiment d'humanité, traversa ces tristes lieux en versant de pieuses larmes à la vue de ces guerriers étendus dans la poussière ; osant interroger la mort, il examina tous ces cadavres. Là, sa voix plaintive les appelle : l'écho, que des cris belliqueux ont fait retentir dans le jour, ne répète plus dans cette nuit lugubre que les accents de la pitié. Ici cet envoyé du ciel met un genou en terre, se penche pour écouter s'il pourra recueillir un soupire et donner une dernière bénédiction... Tandis que sa charité brûlante prodigue tant de soins superflus, tout est glacé, tout est immobile autour de lui ; en pressant dans ses bras des corps inanimés, il a vainement souillé de sang ses vêtements et ses mains. Mais Dieu qui l'inspire est avec lui. Un zèle si saint ne sera point infructueux ; il va recevoir sa récompense, un infortuné sera sauvé ! Il s'approcha de moi, posa sa main sur mon cœur, sentit un faible battement, et, transporté de joie, me soulève, bande mes plaies, me

10*

charge sur ses épaules, et se décide à m'emporter chez lui.

"En reprenant l'usage de mes sens, je me trouvai dans une chambre, sur un lit, et dans les bras d'un homme dont je ne voyais pas le visage. Je fus quelques instants sans pouvoir renouer le fil rompu de mes idées ; enfin, recouvrant toute ma connaissance, je ne revins à la vie qu'avec horreur, et je me livrai à tous les transports insensés du desespoir.

— "Qui m'a réveillé d'entre les morts, m'écriai-je, quelle main ennemie veut prolonger mon supplice? Qui que tu sois, n'attends point de reconnaissance d'un infortuné qui a tout perdu et qui veut mourir... laisse-moi... A ces mots, je fis un pénible effort pour me soulever ; en me retournant, je regardai celui qui me tenait dans ses bras, et je fus pétrifié d'étonnement en reconnaisant le père Arsène. Je ne l'avais pas revu depuis l'époque où il sauva ma maison d'un incendie, c'est-à-dire depuis deux ans ; sa vue, sans rien changer à mes résolutions, m'interdit et me frappa ; je gardai le silence.

— "Non, dit-il, vous ne mourrez point ; non, j'ose en répondre. Ces paroles me rendirent toute ma fureur. — Écoutez, lui dis-je, épargnez-vous des sermons superflus ; je sais tout ce qu'on peut dire contre le dessein de s'ôter la vie, mais je suis abandonné du ciel ainsi que des hommes ; je goûterai du moins un dernier plaisir, celui de satisfaire toute ma rage. En disant ces mots, je voulus arracher l'appareil qu'il avait mis sur mes blessures. Il se saisit de mes mains qu'il retint fortement dans les siennes ; dans l'état d'épuisement où j'étais, je ne pouvais lui opposer qu'une faible résistance, la colère me suffoquait. — Écoutez-moi à votre tour, me dit-il, je vois que vous avez abjuré tout sentiment de religion.

Mais vous êtes militaire ; peut-être l'honneur vous est-il cher encore : dans un Français il peut survivre à la raison... Ici je cessai de me débattre, j'écoutai. — N'est-ce pas une action indigne, poursuivit-il, après la fatigue que j'ai supportée pour vous transporter ici au milieu de la nuit, de me donner dans ma maison, dans mon lit que je vous ai cédé, l'affreux spectacle du crime que vous méditez ? Hors de cette enceinte, je n'ai nul droit sur vous ; ici, l'hospitalité me les assure tous. Ce discours me fit une profonde impression ; le père Arsène en profita pour me faire donner ma parole d'honneur que, tant que je serais chez lui je n'attenterais point à mes jours, que je me laisserais panser, et que je prendrais les boissons et les aliments qu'il me présenterait. Je promis solennellement toutes ces choses, mais à condition qu'il ne ferait point venir de chirurgien, qu'il ne m'appellerait que par mon nom de baptême, et qu'il laisserait croire que je n'étais qu'un simple soldat ; car je ne voulais pas qu'on vînt me chercher dans cette maison, dont les troupes n'étaient pas encore fort éloignées. Le petit village, voisin du presbytère, était dans ce moment absolument désert ; la guerre en avait chassé tous les habitants, à l'exception de cinq ou six vieillards et de quelques infirmes, dont le père Arsène prenait soin.

« Le père Arsène, qui désirait avec une égale ardeur le rétablissement de ma santé et ma conversion, se conduisait avec autant de prudence que de zèle. J'aurais repoussé des exhortations ; il ne m'en fit point : mais sa présence et ses actions me parlaient de Dieu dans tous les instants. La doctrine évangélique brillait dans toute sa conduite. Il me soignait avec une affection et une simplicité qui, malgré moi, subjuguaient ma reconnaissance. Je me faisais la loi de ne lui parler qu'avec

sécheresse et brièveté, et souvent avec rudesse; car je sentais qu'en me livrant à ce que j'éprouvais, il aurait pris sur moi un empire que je ne voulais pas lui donner. Je lui dis plusieurs fois qu'il m'importunait en me veillant; il me répondait seulement: — Si je me couchais, je ne dormirais pas; et il passait toutes les nuits. Il me servait toujours en silence. Dès qu'il était assis, il lisait dans un livre d'Heures. Il priait une grande partie de la nuit, mais tout bas, à genoux derrière mon lit, et placé de manière que je ne pouvais le voir qu'en me soulevant et me retournant de son côté. Tant qu'il était ainsi prosterné, je me sentais vivement ému; je ne doutais pas que je ne fusse le principal objet des vœux qu'il adressait au ciel. Il me semblait que ses prières agissaient sur moi, mon trouble croissait graduellement pendant leur durée; mais je combattais encore ces mouvements salutaires, et souvent un seul retour sur ma situation me replongeait dans tout mon désespoir.

"Mes blessures étaient dangereuses; le père Arsène, ayant étudié dès sa première jeunesse l'art de la chirurgie, connut aisément mon état, et le huitième jour il désespéra de ma vie. Le soir, après m'avoir pansé, il s'assit au pied de mon lit; et, me regardant avec un profond attendrissement: — Jeune infortuné, me dit-il, tu vas mourir! et je pleurerai sur toi toute ma vie!... Le ton dont il prononça ces paroles me pénétra jusqu'au fond du cœur. — Ne t'afflige pas, lui dis-je, il ne me reste aucune consolation sur la terre, et le malheur a flétri mon âme: je suis indigne de tes regrets... Je m'arrêtai; une oppression affreuse me coupa la parole. Le père Arsène crut que j'allais expirer; il me tâte le pouls, et, plein d'effroi, il se jette à genoux: — O Dieu de miséricorde! s'écria-t-il, conservez ses jours, ou daignez vous

montrer à lui par une lumière soudaine ! L'effet que produisirent ces paroles sur mon cœur et sur mon imagination est impossible à décrire. Je n'avais jamais entendu le père Arsène prier tout haut ; je ne l'avais même vu se mettre à genoux que mystérieusement et à la dérobée : son action passionnée, sa voix éclatante, son accent pathétique, me causèrent un saisissement inexprimable. Mes vains regrets, le souvenir de mes malheurs, tout s'effaça de ma mémoire, tout fit place à une seule pensée, nouvelle et terrible, la crainte des jugements de Dieu, prononcés irrévocablement dans quelques minutes peut-être... je me trouvais sur le bord glissant d'un abîme, sans autre appui que l'ange tutélaire dont les prières ferventes m'y retenaient suspendu ! Il avait cessé de parler ; mais, encore à genoux, il priait toujours intérieurement pour moi. La vue distincte de mes fautes m'empêchait même d'invoquer Dieu. Je m'anéantissais devant la suprême puissance, je n'osais l'implorer ! J'attendais en frémissant mon arrêt... Tout à coup le père Arsène se lève avec transport, vient m'embrasser, en disant avec tout l'enthousiasme de l'inspiration : — Oui, tes yeux vont être dessillés ! ils seront frappés d'une clarté céleste ; Dieu lui-même daignera parler à ton cœur : purifie-toi pour l'écouter. Ces paroles dans la bouche d'un prophète ne m'eussent pas inspiré plus de respect et de soumission. J'obéis sans hésiter, avec toute la candeur de la foi la plus vive ; car la foi religieuse peut s'acquérir en un moment, et alors elle ne se perd jamais. Pour durer, elle n'a pas besoin, comme toutes les opinions humaines, d'habitude, de sentiments et d'idées préparatoires. Elle vient quelquefois par gradations insensibles ; mais elle peut de même être accordée comme je l'ai reçue ; et ce miracle si connu devrait

du moins montrer à l'incrédule toute l'utilité de la religion. A-t-on vu jamais la sagesse humaine calmer ainsi subitement tous les transports du désespoir, donner à la parole de l'homme ce degré de puissance, verser tout à coup un baume bienfaisant sur les blessures d'un cœur déchiré, et, par ses exhortations, obtenant les sacrifices les plus pénibles, rendre en un instant à la vertu le jouet infortuné des passions ? Je confessai sans déguisement tous mes égarements, et j'aimais à penser que mon ami, mon bienfaiteur avait reçu de Dieu même le pouvoir de m'absoudre ! Pour toute exhortation, il me dit ces paroles : — Mon fils si déjà vos jours sont comptés, mourez en paix ; si Dieu vous rappelle à la vie, souvenez-vous qu'il n'est point de piété sans reconnaissance, point de vrai repentir sans expiation.

“ Je passai une nuit paisible. Le lendemain matin, le père Arsène me trouva moins mal ; et trois jours après, je fus tout à fait hors de danger. Il ne me resta de mon désespoir qu'une profonde misanthropie, et la décision inébranlable de laisser croire que j'avais perdu la vie au combat de Villemur. Je pouvais réaliser ce projet ; j'avais payé toutes mes dettes, et je me trouvais une somme d'argent assez considérable que j'avais mise sur moi dans une ceinture le jour du combat. Je n'eus point l'idée de me retirer dans un cloître ; j'avais besoin non-seulement d'une retraite, mais d'une solitude absolue. Je restai huit mois avec l'inestimable ami que la Providence m'avait donné. Au bout de ce temps, il quitta sa cure ; il fut envoyé en mission sur cette côte sauvage : je l'y suivis. Ces rives solitaires me charmèrent ; je bâtis un ermitage, et je m'y fixai sans retour. C'est ici qu'après avoir éprouvé tout ce que les passions ont de plus violent et de plus amer, je jouis.

depuis vingt-huit ans, d'une tranquillité dont l'expérience a dû me faire sentir tout le charme. Délivré de toute inquiétude et des tourments affreux d'une sensibilite mal dirigée, mes jours, dévoués à la contemplation, ne sont pas néanmoins sans utilité pour les autres: cette humble maison, comme tous les ermitages, sert d'hospice aux voyageurs, et, à l'exemple des anciens solitaires, je me rends à la ville voisine dans tous les temps de maladies épidémiques et contagieuses pour y soigner les malades, ce qui malheureusement n'arrive que trop souvent. Enfin je fais tous les ans un petit voyage sur la côte agreste, défrichée et civilisée par les soins du père Arsène. Ces bonnes gens revoient toujours avec plaisir un disciple de leur *premier père ;* c'est ainsi qu'ils appellent celui qui fut à la fois leur instituteur, leur legislateur, leur premier pasteur et leur plus tendre ami."

Ici l'ermite termina son récit, qui intéressa vivement Clara, parce que le père Arsène y jouait le plus beau rôle. Le soir même, le père Arsène et Clara prirent congé de l'ermite : une voiture et des chevaux, que ce dernier leur procura, les conduisirent à la ville, où ils se mirent à minuit dans une voiture publique qui partait pour la Rochelle.

Le voyage fut heureux et n'offrit aucun événement remarquable. Dans les derniers jours d'octobre, on arriva dans la ferme où Clara fut déposée et confiée aux soins d'une famille respectable qui vivait là dans une grande aisance et dans l'union la plus parfaite. Le maître de la ferme, nommé Jerson, homme qui avait à peine quarante ans, était cité dans le village comme le modèle de la piété filiale, et comme le meilleur des époux et des pères, aussi passait-il pour le plus honnête homme du canton : car aux champs encore les vertus domestiques

sont le gage des bonnes mœurs, et forment toujours la base d'une excellente réputation.

Jerson avait une femme digne de lui, deux jeunes filles de treize et quatorze ans, trois enfants charmants, et une mère agée de cinquante-sept ans, nièce du père Arsène, et l'objet de la vive affection et des plus tendres soins du vertueux Jerson. Beaucoup de valets employés dans cette ferme, et réunis à la famille toujours active, toujours occupée, donnaient un grand mouvement à cette habitation isolée, qui était assez loin du village et située sur le bord de la mer. Le père Arsène, également révéré et chéri dans cette famille, fut reçu avec ravissement : on le revoyait après dix ans d'absence. On n'ignorait pas qu'il avait prêché avec éclat à la cour et à la ville, et, malgré la simplicité villageoise, on était fier de lui appartenir ; on s'enorgueillissait presque autant de ses talents, que de sa sainteté ; mais ses talents, en effet, n'avaient servi qu'à défendre ou qu'à soutenir la vérité ; ses succès, fondés sur la vertu, pouvaient se confondre avec ses bonnes actions, sa gloire n'était que le résultat des sentiments les plus purs et des plus hautes pensées. On lui présenta les deux jeunes filles qu'il n'avait vues qu'au berceau, et l'on mit dans ses bras les trois petits enfants nés pendant son absence. Toutes les âmes véritablement religieuses ont mieux connu que les autres, du moins en général, les affections de famille. Le père Arsène était semblable en tout à ce saint évêque de Genève, qu'on a surnommé, depuis sa mort, le *Fénelon de son siècle* (1). Il avait, comme lui, pour ses proches, la tendresse la plus touchante. Heu-

(1) Saint François de Sales, né, en 1567, au château de Sales, près d'Annecy, en Savoie. Il fut nommé évêque de Genève en 1602, fonda, en 1610, l'ordre de la *Visitation*, et mourut en 1622.

reux de se trouver dans cette ferme si chérie, sa joie neanmoins fut troublée par l'idée que son devoir l'appelait ailleurs, et qu'il serait forcé de partir le lendemain à la pointe du jour. Clara, reçue avec la plus aimable cordialité sous le nom d'Olympe, fut enchantée de ses hôtes qui n'avaient rien de la rusticité villageoise (dont la seule richesse dans cet état préserve toujours un peu), et qui d'ailleurs, par une tradition très-fraîche encore, tenaient d'une grand'mère issue d'un sang noble, une certaine délicatesse et même des manières que n'ont point ordinairement ce qu'on appelait alors des cultivateurs, c'est-à-dire des paysans. Ils s'étaient enrichis par un travail et une industrie honorables, et étaient devenus possesseurs de terres considérables, quoiqu'ils fussent toujours vassaux d'un seigneur. Le prompt départ du père Arsène affligeait d'autant plus Clara, que cette absence était presque indéfinie ; le saint religieux ne devait revenir que dans la supposition où Clara aurait un besoin indispensable de lui. La beauté de Clara causa beaucoup d'étonnement dans la ferme. On fut surtout surpris de la voir ainsi seule à son âge : le caractère de celui qui la présentait suffisait pour prévenir toute inquiétude ; elle fut accueillie comme elle méritait de l'être. On l'aurait reçue avec joie sans aucun intérêt, mais le père Arsène voulut payer une pension, afin de mettre Clara à l'abri de toute contrainte. On passa la soirée rassemblés autour du pére Arsène ; on lui démanda des conseils, on l'écouta avec un respect filial ; les jeunes filles surtout, qui l'entendaient pour la première fois, montraient une attention naïve dont rien ne pouvait les distraire. De temps en temps la grand'mère les regardait pour jouir de leur admiration, et ce regard doucement interrogatif disait : Quand je vous parlais du père Arsène, vous ai-je trompées ?

Les adieux du père Arsène et de Clara furent touchants et douloureux. — Ma fille, lui dit le vieillard, je répands des larmes en vous quittant, et néanmoins je trouve de la douceur à vous remettre dans les seules mains de la Providence ! A mon âge, une telle séparation est triste et solennelle : comptez sur mon dévouement tant que j'existerai ; mais, mon enfant, ne comptez pas sur ma vie ! — O mon respectable père ! répondit Clara, je n'ai pas besoin de savoir que votre existence m'est utile, je sens profondément qu'elle est nécessaire à mon bonheur ! Oui, ce mot de bonheur, ce mot étrange dans ma bouche, ne m'échappe point. Ah ! je serais heureuse dans cette solitude si vous y pouviez vivre avec moi ! En parlant ainsi, un ruisseau de pleurs inondait son visage. Le vieillard, trop touché pour lui répondre, la bénit en silence. Clara, à ce dernier adieu, se jette à genoux. Le vieillard lève les mains au ciel ; il s'éloigne en gémissant, il disparaît, et Clara se trouve seule dans l'univers. Elle n'avait plus d'amis ; elle resta anéantie. Elle ne fut tirée de son accablement que lorsqu'elle entendit dans la maison un mouvement qui lui fit craindre qu'on ne vînt chez elle. Aussitôt elle sortit de sa chambre et de la ferme, et, après avoir fait une centaine de pas, elle se trouva sur le bord de la mer qu'elle n'avait jamais vue, et qui, de ce côté, était cachée par de grandes plantations. Le bruit rapproché des vagues lui fit connaître qu'elle était près de la mer ; elle s'arrêta, comme pour rassembler ses idées, afin de ne pas jeter un premier coup d'œil distrait sur ce magnifique spectacle. Le site qui s'offrait à ses regards joignait à l'aspect mélancolique des derniers jours de l'automne, la tristesse locale des bords de l'Océan. Les vieux ormes, plantés avec profusion sur ce rivage, n'étaient plus

les emblèmes de la force et de la fierté : loin de s'élever jusqu'aux cieux, ils penchaient humblement vers la mer leurs troncs déformés et leurs rameaux à moitié dépouillés de feuillages ; ils avaient pu résister aux tempêtes, mais on voyait combien ils en avaient souffert ! C'est ainsi que les orages de la vie, même après la lutte la plus courageuse, laissent toujours des marques funestes de leurs violences. Les traces du malheur causé par les passions sont profondes, ineffaçables !

Clara s'avançant sur le bord de la falaise, se retourna, et ses regards avides se portèrent sur l'immense étendue de la pleine mer. Le premier mouvement de sa surprise fut un hommage au créateur de ces merveilles ; elle met un genou en terre en levant les bras vers les cieux ; et, les yeux fixés sur l'Océan, c'est Dieu qu'elle admire et qu'elle adore. Tant de sentiments élevés, tant de nobles pensées saisirent à la fois son cœur et son imagination, qu'elle se crut initiée dans tous les secrets de la grandeur divine ! A cette image de l'infini, s'unissaient, dans son esprit, les idées de puissance et de bonté sans bornes, contemplation délicieuse pour l'innocence et la vertu, puisqu'elle porte alors au fond de l'âme le charme consolateur d'une espérance vague, mais sublime !... Clara s'oublia longtemps dans cette douce rêverie. On vint la chercher pour la ramener à la ferme ; on la fit passer par le village, où elle s'arrêta assez longtemps. Ce village maritime ne ressemblait en rien à ceux que Clara avait vus jusqu'alors. Dans les familles, l'aîné des garçons, devant posséder la maison et l'enclos, était toujours destiné par ses parents à cultiver le champ paternel ; et ses frères, ne recueillant pour héritage qu'une modique somme une fois payée, allaient chercher sur les mers ou la fortune ou du

moins l'espérance. Après de longs voyages, ils revenaient au hameau qui les avait vus naître. Rappelés par l'amour du pays, par la tendresse filiale, ou par de doux engagements, ces enfants, maltraités par la loi, négligés dans leurs premiers ans, n'avaient joui pour la première fois de l'affection maternelle qu'à l'instant de leur départ ; alors conduits à leurs vaisseaux par des mères baignées de larmes, ou par de jeunes épouses désolées, ils jouissaient sur le rivage de tous les regrets de la nature et de l'amour. L'idée de leurs dangers, la vue de cette orageuse et profonde mer qui les entraînait si loin de leurs foyers, tout semblait concourir à les préserver de l'oubli. Que de craintes, que d'émotions pénibles, que de pleurs versés durant leur absence ! mais la piété fidèle soutenait l'espérance de les revoir ou détruisait l'illusion effrayante des sinistres présages. Combien de fois, parmi ces villageois, un cierge allumé sur l'autel d'une madone, une neuvaine, un pélerinage, eurent le pouvoir de calmer les plus mortelles inquiétudes et de rétablir la paix dans le cœur déchiré d'une mère ou dans celui d'une épouse !... Mais au retour des voyageurs, quel triomphe pour eux ! quelle joie pour leurs parents, quelle allégresse dans le village ! Souvent on n'avait vu partir qu'un enfant, on voyait revenir un homme fortifié par la fatigue, ennobli par de longs travaux et par de grands périls ; tous les yeux s'attachent sur lui, on le regarde avec un étonnement mêlé d'admiration. Il revient des Indes ! il a fait le tour du monde ! il a vu la Chine, et le voilà !... Avec quel intérêt il va faire désormais tous les frais des veillées ! avec quelle attention on l'écoute !... Les jeunes filles frémissent au récit de ses aventures. Cependant son frère aîné, paisible laboureur qui n'a jamais

quitté son village et ses champs, jaloux peut-être en secret de tant de gloire, montre seul quelquefois un peu d'incrédulité. Mais bientôt l'indignation de l'assemblée le réduit au silence. Le rustique navigateur conte de bonne foi des choses incroyables et des faits impossibles : il a cru les voir ; et d'ailleurs, la réalité paraîtrait à ses auditeurs tout aussi merveilleuse que ses fables.

Le mélange des mœurs champêtres et des travaux maritimes donnait à ce village un aspect singulier et piquant. On y trouvait dans les familles une étonnante érudition d'expérience et de tradition, unie à tous les préjugés de l'ignorance, à toute la simplicité villageoise L'intérieur de presque toutes les chaumières était paré des productions des Indes et des mers ; c'étaient à la fois des ornements et des trophées qui attestaient de longs voyages et de périlleuses navigations. Là, souvent les mêmes bras étaient employés alternativement à construire des vaisseaux et à fabriquer des charrues ; et les hommes, partagés en deux classes, offraient d'un côté, dans leur existence, le tableau de la témérité, de l'audace et de toutes les agitations produites par l'ambition et la curiosité ; et de l'autre, l'image touchante de l'innocence et de la paix, fruits heureux de la modération et d'une vie sédentaire.

Clara ayant paru charmée de ce village, on lui dit dans la ferme qu'on la mènerait le lendemain sur *la colline de l'Espérance.* En effet, la bonne Hélène, mère de Jerson, le maître de la ferme, sortit avec Clara à la pointe du jour, et elle conduisit Clara sur une montagne au bord de la mer. Parvenue au sommet du cap, Clara vit avec surprise une espèce de monument qui lui parut être symbolique, et qu'elle ne s'attendait pas à trouver dans un village ; c'était une ancre de vaisseau appuyée

contre une croix. — Voilà, dit-elle, l'espérance soutenue par la religion : ingénieux emblème, bien placé dans un lieu d'où l'on découvre tous les vaisseaux qui peuvent aborder dans ce petit port, et même ceux qui vont à La Rochelle ! Clara, dans cette occasion, jugeait comme jugent presque tous les voyageurs, d'après ses connaissances et ses propres idées, et non d'après les mœurs, l'éducation et le genre de vie des gens du pays. La mère Hélène ne comprit rien à ce que venait de dire Clara, car elle n'avait jamais entendu parler d'emblèmes. — On appelle ce cap, dit-elle, *la colline de l'Espérance*, parce que, lorsque nous attendons le retour de quelque bâtiment, toutes les mères et toutes les filles viennent ici pour voir arriver le vaisseau (1). — Mais que signifient cette croix et cette ancre ? reprit Clara. — Ah ! répondit Hélène, c'est une histoire, et c'est la mienne ; mais si vous voulez, je vous la conterai : il fait beau ; je ne serai nécessaire à la ferme aujourd'hui que dans deux heures, ainsi nous pouvons nous arrêter ici.

En disant ces mots, Hélène s'assit sur un banc de gazon posé au pied de la croix, et Clara la pressant de commencer son récit, Hélène conta son histoire à peu près en ces termes : —

“ Le ciel ne m'a donné qu'un enfant, mon fils Jerson :

(1) On voit, aux environs de Hambourg, une petite montagne au bord de la mer, qu'on appelle LE CAP DES VEUVES, parce que les femmes des matelots, privées de leurs maris durant leurs courses sur mer, vont sans cesse sur ce cap, dans l'espoir de découvrir, au loin, les navigateurs. Ce fait motive l'invention de ma COLLINE DE L'ESPERANCE. Les mœurs champêtres (faute d'observation) sont si peu variées dans les livres, que, lorsqu'on peint des usages nouveaux, on a besoin de citer des exemples, pour éviter d'être accusé de manquer de vraisemblance en fondant des fictions sur des coutumes imaginaires. On peut tout inventer, à l'exception des usages et des mœurs.

il était encore au berceau quand je perdis mon mari; alors je fis vœu de ne jamais me remarier, et je n'ai pas eu de peine à ne pas rompre mon serment, car mon fils me tenait lieu de tout. J'étais heureuse en pensant que, suivant l'usage du pays, cet enfant bien-aimé, héritant de la ferme, serait cultivateur, qu'il resterait toujours avec moi, et que je n'aurais jamais la douleur de le voir faire des campagnes sur mer. Je lui donnai toute l'éducation qu'on peut recevoir au village; il répondit parfaitement à mes soins. Dans son enfance, son maître d'école le proposait pour modèle à tous ses autres écoliers; dans sa première jeunesse, il était cité comme le jeune homme le plus sage, le plus laborieux, et comme celui qui s'entendait le mieux à conduire et à faire valoir une ferme. J'étais la plus heureuse de toutes les mères, j'allais bientôt en devenir la plus à plaindre!... Mon fils venait d'atteindre sa dix septième année; je remarquais depuis quelque temps un changement singulier dans son humeur. Il était triste, rêveur, silencieux, et il s'obstinait à me cacher la cause de son chagrin. J'imaginai qu'il avait de l'inclination pour la jeune Cécile, la fille de notre plus proche voisine qu'il a épousée depuis. Il m'avoua qu'en effet il l'aimait. Cécile n'avait que quinze ans, elle n'était pas riche. Mon fils aurait pu faire un mariage beaucoup plus avantageux; mais je ne voulais que son bonheur, et je lui promis que lorsque Cécile serait dans sa dix-huitième année, je la lui donnerais pour épouse. Cette promesse parut le satisfaire; néanmoins il conserva toujours le même fonds de tristesse. Nous étions au milieu de l'hiver: comme j'attribuais toujours son chagrin à l'amour qu'il avait pour Cécile, je lui proposai d'aller passer les soirées chez la mère de Cécile, dont la maison, ne te-

nant point au village, est à peu de distance de la nôtre. Cecile a trois frères ; les deux cadets étaient sur mer depuis plus de trois ans ; ils revinrent dans ce temps. La joie de les revoir fut extrême, d'autant plus que le bruit s'était répandu pendant plusieurs mois qu'ils avaient péri dans un naufrage. A nos veillées chez ma voisine, on ne fut plus occupé que d'eux. Ils contaient tour à tour leurs belles aventures : on les écoutait avec une attention qui, malgré moi, me faisait une peine secrète. J'enviais leur mère qui se glorifiait d'avoir des enfants qui avaient vu tant de choses, ou, pour mieux dire, j'étais fâchée que mon fils n'eût pas cette gloire, et ne fût pas écouté, admiré comme ces deux jeunes gens. Je savais mauvais gré à Cécile d'être si attentive aux récits de ses frères, que mon fils même pouvait à peine la distraire un moment dans le cours d'une veillée ; ces pensées me causaient une tristesse mortelle. Souvent je me plaisais à contredire les deux jeunes matelots et à rabaisser le mérite des actions dont on les louait ; et puis, craignant qu'on ne devinât ma jalousie, je m'embarrassais, je balbutiais, je finissais par me fâcher presque toujours à dessein, afin d'interrompre du moins ces histoires de tempêtes et de naufrages que j'écoutais avec tant de déplaisir. Une nouvelle inquiétude vint bientôt mettre le comble à ma peine. Je m'aperçus que les histoires contées par les frères de Cécile causaient à mon fils les agitations les plus extraordinaires. Pendant ces récits, il respirait à peine, il rougissait, s'extasiait ; ses yeux enflammés se remplissaient souvent de larmes ; enfin il était dans un état qui frappait tout le monde, et qui me fit deviner le secret qu'il me cachait depuis longtemps. Je vis qu'il brûlait du désir de faire sur mer des voyages de long cours. Je l'interrogeai, et il m'avoua que telle

etait en effet la cause de sa tristesse habituelle, qu'il n'aurait jamais osé me la déclarer, ajouta-t-il, si je ne l'avais pas pénétrée. — Je ne me repens point, lui dis-je, de vous avoir questionné, car puisque vous aviez pu concevoir et nourrir un dessein qui me perce le cœur, vous auriez fini par m'en instruire de vous-même, et du moins mes questions vous ont épargné cette cruauté ! En parlant ainsi, je pleurais amèrement. Mon fils se mit à mes genoux ; ses larmes coulèrent avec les miennes. — O ma mère ! me dit-il, c'est surtout parce que je vous chéris que j'ai pris cette résolution. — Que dis-tu ? grand Dieu ! — Oui, ma mère, n'ai-je pas vu combien, depuis le retour des frères de Cécile, vous souffrez aux veillées ? et puis-je supporter qu'il y ait dans le village une mère plus glorieuse de ses enfants que vous ne l'êtes de moi, une mère qui vous fasse envie ? Il est vrai, j'avais le désir de faire une campagne sur mer ; mais jamais je ne m'y serais déterminé, si je n'avais pas vu que vous seriez plus heureuse si votre fils avait fait ces grands voyages. A ces mots, mes pleurs redoublèrent. Jugez de ma douleur, et combien je me reprochais une faiblesse qu'il était inutile de nier, car mon fils avait trop d'esprit et me connaissait trop bien pour qu'il me fût possible de le dissuader : les sanglots me suffoquaient. — Calmez-vous donc, me dit mon fils ; songez, ma mère, songez à mon retour, et comme vous me verrez fété, bien reçu . . . — Hélas ! répondis-je, mon enfant, je ne puis songer qu'à ton absence. — Et moi, je vous vois me recevoir après une campagne périlleuse ! A mon retour, je serai écouté par Cécile ! et ma mère s'en enorgueillira, elle ne souffrira plus à nos veillées ! . . . Voyez, ma mère, comme tous les marins sont accueillis dans leur jeunesse ! Presque toujours les jeunes filles les préfèrent aux

paisibles laboureurs ; et dans leur vieillesse comme on les entoure, comme on aime leur conversation ! Ils ont couru tant de dangers, ils ont vu tant de choses extraordinaires et merveilleuses ! — Ah ! mon fils, repris-je, s'il s'agissait de défendre le pays, je ne manquerais pas de courage ; mais te voir quitter ton état, m'abandonner, me laisser seule et désolée, exposer ta vie, sacrifier la mienne pour aller courir les mers et pour voir des sauvages et des îles désertes ! . . . car je sais bien que tu ne t'embarqueras pas sur ces bâtiments marchands, comme les jeunes matelots, dans l'espérance de faire fortune : la tienne est toute faite ; tu possèdes le plus bel héritage du canton . . . — Eh bien ! ma mère, les autres s'expatrient pour gagner de l'argent ; et moi, je supporterai les mêmes fatigues, je braverai les mêmes dangers par amour pour la gloire. — Dis plutôt par curiosité et par vanité. — Ma mère, c'est votre vanité pour moi qui m'en donne.

“ Cet entretien fut très-long. Mon fils, malgré son ardente passion pour les voyages, ne voulait point partir sans mon consentement : je le refusai ; il céda à ma volonté, mais non sans un mortel chagrin. Il tomba dans une si profonde mélancolie, que sa santé s'altéra bientôt visiblement. Alors je cédai ; et, quoique ce fût avec la mort dans le cœur, de ce moment je cessai de me plaindre, et je ne fus occupée que du soin de cacher mes douleurs. Mon fils me donna sa parole de ne faire, en toute sa vie, que cette seule campagne. Mais quel voyage ! Le bâtiment sur lequel il voulait s'embarquer devait aller aux Grandes-Indes, et mettre à la voile le premier mai : nous étions sur la fin du mois de mars. Oh ! combien, depuis cette époque, les jours s'écoulèrent tristement pour moi ! Je n'avais plus de plaisir à voir mon fils, et même, au contraire, sa vue me causait un

affreux serrement de cœur; en même temps je sentais que je ne l'avais jamais autant aimé. Cependant je comptais tous les jours avec frayeur, et chaque soir je versais des larmes en me disant : — Voilà donc encore son depart rapproché de vingt-quatre heures! Avec quel sentiment douloureux je vis renaître le printemps! Tout ce qui, dans cette saison, m'avait charmée jusqu'alors, produisait sur moi une impression désagréable. Quelle peine me firent les premières fleurs que je vis éclore, et les premiers boutons de l'aubépine qui annonçaient le mois de mai! Il semblait que mes forces m'abandonnaient, et que je me sentais défaillir à mesure que tout se ranimait dans la nature et que nos champs s'embellissaient. C'était en vain que nos cultures nous promettaient l'abondance et le prix de nos travaux, quand les vents et les ondes allaient emporter loin de moi et mon bonheur et mes plus chères espérances! Cependant je montrais un courage dont tout le monde s'étonnait : ma vive douleur eût donne un tort à mon fils, il ne m'en coûtait rien de la cacher; d'ailleurs je voulais qu'il partît sans inquiétude et sans remords. Ce jour si terrible pour moi vint enfin. J'embrassai mon fils allant aux Grandes-Indes sans verser une larme! Pouvais-je m'occuper de ma douleur en voyant mon fils saisi d'un trouble qu'il n'avait pas prévu, ne pouvant s'arracher d'auprès de moi, se repentant trop tard, et prêt à me sacrifier ce voyage désiré depuis si longtemps! Si j'eusse dit un mot, il restait; mais son honneur m'était mille fois plus cher que mon repos et même que sa vie. Il n'était plus temps de se dédire. Je montrai une fermeté qui le trompa; il crut que je pourrais vivre tranquille séparée de lui par tant de mers! Pâle et baigné de pleurs, il se mit à genoux : — O ma mère, dit-

il d'une voix étouffée, pardonnez à votre enfant! Ah! si j'avais pu savoir... Je l'interrompis pour lui donner toutes les bénédictions maternelles. Il me quitta, mais deux fois il revint du rivage pour m'embrasser encore! Enfin il s'embarqua...

"Oh! si le cœur d'une mère pouvait se montrer à découvert, combien le vôtre serait touché du récit de mes souffrances! Mais il est possible de peindre les peines de l'amour, il ne l'est pas de donner une idée des tourments d'une mère malheureuse.

"Je passai les quinze premiers jours de l'absence de mon fils dans une solitude absolue, sans vouloir recevoir aucun de mes proches. Je ne pouvais pas supporter la pensée que ceux qui viendraient me voir auraient l'espérance de me donner des consolations; que les uns me trouveraient déraisonnable, et que les autres blâmeraient mon fils de m'avoir ainsi quittée. On me déplaisait également en désapprouvant ou en louant sa conduite: une seule chose me faisait plaisir, c'étaient les éloges que l'on donnait généralement à son courage.

"Je fus bien attendrie en revoyant la jeune Cécile; je la trouvai abattue et changée: de cet instant je la regardai véritablement comme ma fille. Je demandai à sa mère de me la donner; je la pris chez moi, et j'eus la douceur de pouvoir parler à toute heure de mon fils. Cécile pleurait souvent avec moi; elle était affligée, elle concevait mon chagrin, mais qu'elle était loin de le partager! Chaque jour adoucissait le sien, et son sommeil était tranquille! Pour moi tout ranimait, tout aigrissait mes regrets; je m'étais réservé le soin du logement de mon fils. J'allais tous les matins ouvrir les fenêtres de sa chambre; l'aspect de cette chambre inhabitée me causait toujours une espèce de saisissement; et quelle

peine me faisait la vue de ce bon lit abandonné, en pensant qu'on n'avait dans les vaisseaux que de mauvais hamacs! Pouvais-je moi-même jouir de toutes les commodites de la vie, quand je songeais que mon fils en était entièrement privé? Un jour, à dîner, Cécile loua la pureté de l'eau que nous buvions:—Hélas! lui dis-je, on n'en a jamais de semblable sur mer! et mes larmes se mêlèrent à mon breuvage! Je retrouvais les mêmes sujets de tristesse dans mon jardin, dans mon verger: là, mon fils avait formé ce berceau ou planté cet arbre; ici il avait cultivé ces légumes, il avait aimé, embelli ces lieux délaissés par lui! Et que préférait-il à ces doux travaux, à cette vie paisible? des terres inconnues, peuplées de sauvages, et des périls affreux! Oh! quelle folie de ne pouvoir se fixer où l'on est tranquille, où l'on est aimé! Ces idées douloureuses me poursuivaient partout. Combien je souffrais en allant visiter nos champs; mon fils ne présidait plus à leur culture; il n'y travaillait plus; j'y voyais sa charrue passée en d'autres mains! Mais, de tous les souvenirs, les plus douloureux pour moi étaient ceux qui me retraçaient son enfance, ces jours si fortunés pour une mère, où nos enfants nous aiment uniquement, et ne s'éloignent jamais volontairement de nous! Alors nous les chérissons dans le présent, nous les adorons dans l'avenir, car on croit que, dans leur jeunesse, la raison et la mémoire joindront à leur affection naturelle tous les liens sacrés de la reconnaissance! Que de peines se renouvelaient pour moi tous les jours! J'étais obligée, pour aller à notre petite ferme, dépendante de celle que nous habitons, de côtoyer tous les matins le bord de la mer, et de passer dans le lieu où l'on construit les vaisseaux! Quelquefois je m'arrêtais sur le rivage quand la mer était calme, je voulais m'accoutumer à la

regarder sans horreur ; mais, malgré sa tranquillité, son inconcevable étendue m'effrayait tellement, qu'au bout de quelques minutes je restais immobile, pétrifiée : mon imagination mesurait l'espace immense qui me séparait de mon fils ! Cécile, qui ne me quittait jamais, me prenait dans ses bras ; je n'avais plus la force de me soutenir. Jugez de ce que je devais éprouver quand les flots étaient violemment agités ! Oh ! durant cette cruelle absence, quel mal m'ont fait les tempêtes ! Lorsqu'au milieu de la nuit j'étais tout à coup réveillée par un de ces orages si communs au printemps et dans l'automne, je croyais voir aussitôt un vaisseau s'abîmant dans les ondes ; le mugissement de la mer ou les sifflements d'un vent impétueux produisaient à l'instant sous mes yeux cette affreuse image ! Ainsi je souffrais sans cesse, et je n'avais ni plaisirs, ni dédommagement ; j'étais même plus à plaindre encore aux époques qui ramènent la joie dans les campagnes, dans le temps des vendanges et des moissons : la gaieté générale rendait ma tristesse plus amère.

J'aurais succombé à mes maux sans les soins de notre bon pasteur. Il venait souvent me voir : il me parlait de la Providence ; il m'assurait que Dieu protége les bonnes mères, et ses discours me ranimaient. Il y avait de tout temps sur la colline de l'Espérance cette grande croix de pierre que vous y voyez. Je fis poser là ce siége de gazon, et je promis à Dieu de venir ici faire une prière au pied de la croix tous les matins et tous les soirs, jusqu'au retour de mon fils. En outre, je fis un pélerinage à Notre-Dame-de-Pitié, dans un village à trois lieues d'ici, où l'on trouve une image de la sainte Vierge, qui a fait beaucoup de miracles. Elle en fit un pour moi : car après mon pélerinage, je me trouvai toute for-

tifiée et toute remplie d'espérance. Dieu me donna la patience et le courage, je n'eus presque plus d'idées noires; quand, de loin en loin, il m'en survenait, une prière au pied de cette croix les dissipait entièrement. Cependant j'étais souvent témoin sur cette colline d'un spectacle qui me faisait bien verser des larmes! J'y rencontrais sans cesse des mères, des femmes et des sœurs de matelots, qui venait là pour y découvrir au loin sur la mer les vaisseaux dont elles attendaient le retour, je voyais leurs transports en apercevant ces bâtiments. Elles levaient leurs bras vers le ciel; elles le remerciaient, et moi, je ne pouvais que l'implorer! Toutes ces femmes, au comble de la joie, descendaient précipitamment la montagne pour aller sur le rivage recevoir leurs maris, leurs frères, leurs enfants!... Triste et consternée, je restais seule sur la colline, et je me disais: — Je suis donc bien malheureuse, puisque le bonheur des autres n'est plus pour moi qu'un surcroît de peines!

Ce fut ainsi que s'écoula le temps de l'absence de mon fils, c'est-à-dire près de deux mortelles années. Enfin plusieurs lettres m'annoncèrent son prochain retour, et j'eus aussi la joie, que j'avais tant enviée, de me trouver sur la colline de l'Espérance avec la plus heureuse attente. Un matin (le 3 d'août), des nouvelles certaines m'apprirent que l'on avait vu de nos côtes le vaisseau qui ramenait mon enfant: ce bâtiment, ajoutait-on, devait mouiller le jour même dans la petite baie, et par conséquent je pouvais espérer revoir mon fils avant le coucher du soleil. En apprenant ces bonnes nouvelles, Cécile me sauta au cou en s'écriant: — Ah! ma mère, c'est justement aujourd'hui que finit ma dernière neuvaine! Nous allâmes au moment même nous établir sur la colline de l'Espérance. Le croiriez-vous, que,

sachant mon fils si près de nous, je n'éprouvais qu'une joie mêlée de trouble et des plus pénibles agitations. Il avait encore un petit trajet à faire ; et quand je me le représentais mettant le pied sur ce rivage qu'il ne devait plus quitter, je ne pouvais croire qu'un tel bonheur me fût destiné. Il est vrai que le ciel était sombre, que tout annonçait un orage, et que je n'ignorais pas que l'approche de ces côtes est difficile par un gros temps. Je regardais avec frayeur tous les nuages qui s'amoncelaient sur nos têtes, je frissonnais en jetant les yeux sur la mer. Les battements de mon cœur se précipitaient à mesure que je voyais s'augmenter le mouvement tumultueux des vagues !... Bientôt un vent terrible s'éleva, le tonnerre se fit entendre ; le jour disparut presque entièrement. Hélas! j'étais venue là pour voir arriver mon fils, et je craignais mortellement de découvrir son vaisseau sur cette onde en furie ! Je ne savais plus où porter mes regards ; la vue de la mer me glaçait d'horreur, et la foudre partait des cieux ! — O mon fils! mon fils! m'écriai-je, échappé à tant de périls, ne reviens-tu sur ces bords que pour périr sous mes yeux ?... Non, non, Dieu aura pitié du désespoir d'une mère !... En disant ces paroles, je me traînai vers la croix que j'embrassai étroitement, et l'ardeur de mes prières soutint ma vie ; sans ma confiance en Dieu, cette horrible tempête m'eût fait mourir, ou du moins m'aurait ôté toutes mes forces. Je priais tout haut avec une voix éclatante ; il me semblait que mes cris, qui m'empêchaient d'entendre les vents, devaient les apaiser. Cependant, au bout d'une demi-heure, je me soulevai pour regarder la mer, et je fus épouvantée du bruit et de l'élévation des vagues! J'étais aussi saisie, aussi étonnée que si je n'eusse jamais vu de tempête ; tout me paraissait prodigieux dans celle-

là ; je craignais pour mon fils, et l'orage qui menaçait ses jours était pour moi un bouleversement inouï de la nature entière. Pénétrée de terreur, j'étais immobile et glacee, les regards attachés sur la mer, lorsque tout à coup, à la lueur éblouissante d'un éclair, je découvre le vaisseau de mon fils dont la proue, poussée en l'air par les flots, semblait toucher les nuages. Je crus que le feu du ciel qui l'éclairait venait de me foudroyer, je tombai la face contre terre en disant : — O mon Dieu ! sauvez mon fils !... A l'instant même j'entendis un bruit épouvantable ; mille voix s'écrièrent à la fois du rivage (car tout le village était rassemblé là) : — Au secours ! au secours ! Ils périssent ! Je m'évanouis... En reprenant l'usage de mes sens, je me trouvais dans ma chambre où l'on m'avait portée. J'étais sur mon lit, je n'avais que très-imparfaitement ma tête, mais l'égarement où j'étais ne m'ôtait rien du poids de ma douleur ; je la sentais tout entière : car je me disais, mon fils a péri ! Ne pouvant plus ni regarder, ni écouter, ni vivre, je ne me plaignais point ; je restais sans mouvement, et je fermai les yeux. Alors une main glacée prend la mienne et la serre fortement ; je tressaille, je rouvre les yeux, et je vois près de moi une figure pâle et tremblante. — Dieu ! m'écriai-je, l'ombre de mon fils ! A ces mots, je retombai dans le plus profond évanouissement. On me secourut ; je revins à la vie, mais avec un délire affreux qui dura dix ou douze jours ; je ne me souvenais que de la mort prétendue de mon enfant et de son spectre qui m'avait pressé la main. Le curé me parlait inutilement, je ne l'écoutais pas ; j'implorais ses prières pour mon fils ; je répétais : — Il souffre, j'en suis sûre ; priez pour lui, priez pour lui ! Ah ! sans doute il souffrait ! il était là, inondé de larmes, mon état lui perçait le cœur ! — Quoi !

disait-il, je perdrai ma mère, et je serai cause de sa mort! Dieu ne veut pas qu'elle reprenne connaissance; car elle me bénirait, et je ne mérite que ses malédictions!

" Tandis que mon fils se désolait, de mon côté je n'avais de connaissance que pour m'affliger sans mesure: mon fils n'osait plus se montrer, certain que, dans l'état où j'étais, il me paraîtrait toujours un fantôme; car je croyais l'avoir vu périr; rien ne pouvait m'ôter cette idée, et l'on était d'autant plus effrayé de mon égarement, que je n'avais pas de fièvre, et que sur tout autre sujet je ne déraisonnais point.

" Ce fut dans ces entrefaites que le père Arsène arriva chez nous; je le connaissais et le révérais. Il avait instruit ma première jeunesse, et j'en conservais un tendre souvenir. Aussitôt que je le vis, je le suppliai, en versant un torrent de larmes, de prier pour mon fils.— On veut, ajoutai-je, me faire croire qu'il n'a point péri, mais je l'ai vu mort, j'ai vu deux fois son ombre gémissante! . . . Le père Arsène connut que j'avais l'imagination trop frappée pour me ramener à la raison par des moyens ordinaires; et, après m'avoir longtemps écoutée en silence: — Hélène, me dit-il, croyez-vous que tout soit possible à Dieu! — Oui, mon père. — Vous rappelez-vous l'histoire de la veuve de Sarepta, et surtout celle de la Sunamite, que nous avons lue ensemble, et que vous aimiez tant? — La Sunamite? . . . Oui. . . Dieu ressuscita son enfant. O mon père! . . . Ici le plus violent battement de cœur me coupa la parole. — Calmez-vous, ma fille, reprit le père Arsène, car j'ai de grandes choses à vous dire. — Oui, oui, m'écriai-je avec un transport inexprimable, Dieu peut tout. . . — Mais suis-je digne d'obtenir un miracle? — Nulle créature n'en est digne, répondit le père Arsène; néanmoins la miséricorde su-

prême est telle qu'elle en a fait souvent pour des coupables souillés de crimes. Ainsi, sans manquer d'humilité vous pouvez tout espérer. A peine avait-il achevé ces paroles, que, malgré mon extrême faiblesse, je me levai précipitamment de mon fauteuil, et je me jetai à genoux en disant : — O mon père, achevez de vous expliquer. — Eh bien ! ma fille, répondit le père Arsène, Dieu vous a rendu votre fils. — Mon fils est ressuscité ! . . . — Oui, ma fille, il vit ! . . . Paraissez, Jerson, poursuivit-il d'une voix forte, paraissez, venez embrasser votre mère et vous unir à elle pour bénir et remercier Dieu. Comme il disait ces mots, mon fils se trouva dans mes bras ! . . .

"Je ne sais ce que je devins, ce que je pensai dans ce moment, le plus beau de ma vie ! Je me rappelle seulement que mon amour pour Dieu, se confondant avec mon affection pour mon fils, remplissait mon cœur d'un sentiment céleste, dont le seul souvenir me transporte encore et m'élève au-dessus de moi-meme. Mon fils et moi nous nous tenions étroitement embrassés, et nous restâmes longtemps à genoux en offrant à Dieu notre bonheur ! . . . Ah ! ne devais-je pas en effet remercier la bonté divine d'un miracle ? n'en était-ce pas un d'avoir sauvé mon fils (et de l'avoir sauvé seul) du plus horrible naufrage ? . . . Avec le bonheur et la santé je recouvrai en peu de temps ma raison tout entière. Mon fils me rendit souvent les impressions de mes anciennes douleurs en me contant ses aventures et les dangers qu'il avait courus, en me faisant les détails de son naufrage. Je le menai prier avec moi sur la colline de l'Espérance ; il y plaça, au pied de la croix, l'ancre de son vaisseau, dont il avait recueilli quelques débris ; il versa des larmes amères sur le sort de ses malheureux compagnons, et nous prîmes soin de tous les enfants devenus orphelins par cette affreuse catastrophe."

Ici la mère Hélène cessa de parler, Clara l'embrassa tendrement, comme pour la remercier du vif intérêt qu'elle venait de lui inspirer pour sa personne par le récit de ses chagrins passés. Les malheurs de ce qu'on aime déchirent, arrachent le cœur; mais il y a toujours quelque douceur dans la pitié que nous éprouvons pour les douleurs de ceux qui nous sont indifférents. On se sait gré de pouvoir s'émouvoir ainsi sans aucun sentiment particulier d'amitié; et ce témoignage secret de la conscience est plus satisfaisant encore, quand c'est une douleur vertueuse qui excite en nous cette compassion si généreuse et si désintéressée. Celui qui nous a fait verser de telles larmes n'a pas de grands frais à faire pour devenir notre ami.

Clara retourna dans la ferme. Pendant toute cette journée elle ne quitta point la bonne Hélène, elle resta le soir à la veillée, et elle eut un grand plaisir à questionner Jerson sur ses voyages, et à les lui entendre raconter à côté d'Hélène, qui, plus d'une fois, durant ce récit, laissa tomber son fuseau pour regarder Clara, dont l'étonnement naïf et l'émotion la charmaient. Sur la fin de la veillée, on demanda à l'une des jeunes filles de chanter la *complainte* d'*Aline*. La jeune fille rougit, et les yeux toujours baissés et sans quitter sa quenouille, elle chanta, en filant, la romance suivante :

Sur la rive et sur la colline,
Nous voyons errer tous les jours
La sensible et plaintive Aline,
Déplorant ainsi ses amours :
— Nouvelle épouse, et jeune mère,
Je supporte un double tourment :
Mon enfant, je pleure ton père,
Et je regrette mon amant.

Hélas ! à peine l'hyménée,
Par des nœuds si saints et si doux,
Enchaîna notre destinée,
Que je vis partir mon époux.
Après avoir à son amante
Promis de si durables feux,
Il porta sur l'onde inconstante
D'autres désirs et d'autres vœux.

Eh quoi ! dans la même journée
Recevoir sa foi, ses adieux,
Et de fleurs d'hymen couronnée,
Le voir s'éloigner de ces lieux !
Entendre à la fois du rivage
Le bruit des danses et des jeux,
Et son vaisseau, malgré l'orage,
Fendre les flots tumultueux !

Ah ! sur ces plages étrangères
Que vas-tu chercher loin de nous ?
Des périls, de vaines chimères !
Il est ici des biens si doux ! . . .
Quelle espérance mensongère
Sut t'arracher de ton pays ! . . .
Tu ne peux voir Aline mère ;
Tu n'as pas vu naître ton fils.

Cet enfant chéri renouvelle
Et semble éprouver ma douleur.
Oui, c'est toi que sa voix appelle
Quand ses cris me percent le cœur !
Des Indes l'or et la richesse
Ne sauraient payer mes tourments.
Reviens dissiper ma tristesse :
Les vrais trésors sont dans nos champs.

Cette romance fut chantée avec une prononciation nette et distincte, une voix jeune, juste, sonore, et sans accent, sans inflexion ; mais il y avait tant d'innocence dans cette douce monotonie, qu'on y trouvait un charme plus touchant que celui d'un chant expressif et parfait :

car il faut avoir vécu longtemps dans les grandes villes, pour ne pas éprouver un étonnement pénible lorsqu'on entend les jeunes personnes exprimer les passions avec toute l'énergie et toute la sensibilité que peuvent donner les souvenirs et l'expérience.

Clara sentit dès ce jour même qu'elle se plaisait dans cette agréable solitude. Elle admirait et elle aimait également la simplicité des mœurs et l'union parfaite qui régnait dans cette famille; et elle bénissait sur ce point, comme sur tous les autres, le père Arsène qui lui avait procuré un asile si doux et si sûr.

Clara prit l'habitude d'aller seule tous les matins, quand le temps le permettait, sur la colline de l'Espérance. Là, repoussant le souvenir funeste de ses malheurs, elle se rappelait avec délices le songe heureux qu'elle avait fait sur le Rhône, dans cette nuit mémorable où, par les soins du père Arsène, soustraite au plus affreux danger, la nacelle qui les portait, voguait au gré des vents et du courant du fleuve; elle se retraçait encore avec le même charme l'espèce d'inspiration qui la saisit dans la chapelle de l'hermitage. Elle entendait toujours la voix intérieure qui prononça cet oracle: "Tu seras heureuse, même sur la terre; plus d'un demi-siècle de bonheur te dédommagera de quelques mois de souffrances." — Non, non, disait-elle, ce n'est point une illusion! Dieu, dans sa miséricorde incompréhensible, a daigné parler à sa faible créature! Il ne s'est point communiqué à moi par des organes périssables; mon oreille n'a point entendu, mais chacune de ses paroles divines se gravait dans mon âme! Il m'a semblé, dans ce moment d'extase, que tout ce que j'avais de mortel venait de se dissoudre. Ce souvenir immortel, je le porterai dans le ciel, puisqu'il n'a rien

de terrestre ! j'en puis jouir sur la terre, et il efface à jamais toute l'horreur du passé ! . . . Que m'importe de ne pouvoir comprendre comment je pourrai devenir heureuse ! Dieu l'a dit, que me faut-il de plus ? Au moment d'épouser Valmore, aurais-je pu concevoir que j'allais devenir l'objet de son exécration, et qu'au lieu d'être conduite à l'autel, je serais couverte d'ignominie et traînée à l'échafaud ? L'impénétrable avenir ne peut être dévoilé que par la main puissante qui régit l'univers. O sagesse éternelle ! ô bonté suprême ! vous m'avez caché des maux dont je n'aurais pu supporter la pensée, car je ne connaissais que ma faiblesse, et je n'avais pas d'idée de la force que vous pouvez donner ! Et, dans l'abîme où je suis plongée, vous daignez m'annoncer le bonheur ! Ah ! le promettre, c'est le rendre ! . . . Plus d'inquiétudes, plus de pleurs : je serai heureuse ! Ainsi donc, je conserverai toujours cette foi qui m'a soutenue, fortifiée, et qui m'a fait goûter des délices inexprimables dans les horreurs de la prison, et au milieu des apprêts de la mort ! Je serai heureuse ! je ne cesse donc point de marcher dans les sentiers du juste ; et Valmore sera consolé, il le sera par moi ! Je l'entendrai gémir de son affreuse erreur, je verrai ses regards s'attacher sur moi avec l'expression du repentir et de la tendresse ! O mon Dieu ! vous me donnerez la force nécessaire pour ne pas mourir de joie, et pour supporter cette nouvelle révolution. En parlant ainsi, seule au pied de la croix de la colline, Clara répandait de douces larmes ; elle ne vivait plus que dans l'avenir, et son imagination était tellement frappée de l'idée qu'un grand changement dans sa fortune devait avoir lieu tôt ou tard, qu'elle était continuellement dans l'attente d'un événement extraordinaire. Cette pensée l'agitait, mais donnait un vif intérêt

à toutes ses journées, malgré la monotonie de sa vie. Tous les matins, à son réveil, elle demandait avec empressement si l'on n'avait point apporté de lettres pour elle. Le seul père Arsène lui écrivait ; et lorsqu'elle recevait une lettre de lui, elle éprouvait avant de l'ouvrir une extrême émotion, comme si elle eût dû y trouver une nouvelle importante. Si elle entendait de la ferme le bruit d'un cheval au galop, elle imaginait dans l'instant que c'était un courrier pour elle. Cette perpétuelle agitation l'animait sans la fatiguer ; car elle n'éprouvait que les plus douces émotions, puisqu'elle n'avait que d'heureux pressentiments. Plus d'une année s'écoula de la sorte : ce fut alors, à cette époque, que les paisibles lieux habités par Clara prirent tout à coup un aspect différent.

Les calvinistes de La Rochelle, toujours remuants et séditieux (et depuis près de deux cents ans), venaient enfin de lever l'étendard de la révolte. Le duc de Rohan était à leur tête. Ce prince réunissait toutes les qualités et tous les défauts qui font d'un chef de parti l'idole du peuple. Jeune encore, éloquent, généreux, brillant de courage et d'audace, il avait tout ce qu'il faut, sinon pour bien conduire les hommes, du moins pour les séduire un moment et pour les entraîner.

Les Anglais, appelés par les Rochelais, arrivèrent pour soutenir les rebelles, et firent une descente dans l'île de Ré. Le brave Toiras les battit, et Schomberg leur fit lever le siége du fort Saint-Martin, où ils avaient donné un assaut sans succès. Les Anglais se rembarquèrent après avoir perdu huit mille hommes. Les Rochelais persistant dans leur rébellion, le duc d'Angoulême, général de l'armée royale, vint mettre le siége devant La Rochelle. Alors tout changea dans les campagnes : plus

de danses, plus de jeux, plus de veillées paisibles! L'inquiétude et la crainte remplacèrent dans tous les cœurs la douce sécurité. Les cornemuses devinrent muettes; on n'entendit plus que le bruit des armes et des trompettes belliqueuses. Les jeunes filles redoutaient de rencontrer les militaires épars dans les champs trop souvent dévastés par eux! mais, émues et curieuses, elles se cachaient pour les voir, et elles admiraient en secret leur bonne mine, l'assurance et la fierté de leur maintien. Elles les comparaient aux villageois, et plus d'un pâtre eut à se plaindre de celle qu'il aimait! Les tranquilles laboureurs ne recevaient les soldats dans leurs chaumières qu'avec défiance et jalousie, car les défenseurs et les nourriciers de l'État ne sont pas faits pour habiter ensemble: les uns ne doivent jamais soupirer après le repos: les autres seraient malheureux s'ils enviaient l'éclat de la gloire.

Au milieu de ce tumulte, le trouble de Clara était inexprimable; elle savait que Valmore commandait une division de l'armée du duc d'Angoulême. Elle n'osait plus aller sur la colline de l'Espérance, ni même sortir de la ferme ou se montrer; mais elle priait Dieu nuit et jour pour le succès des armes du roi et pour la conservation de la vie de Valmore. Ce dernier, toujours accablé de douleur, trouvait une consolation digne de son noble caractère dans les dangers d'une guerre entreprise contre des sujets rebelles, devenus alliés des ennemis de la France.

Valmore, d'après la fable débitée par Frickmann, et dont le bruit s'était généralement répandu, croyait que Clara, en voulant s'évader du château de Rosmal, s'était noyée dans le Rhône. Il ne pouvait regretter celle qu'il pensait devoir abhorrer: mais l'image de cette figure

angélique et si jeune, périssant par un genre de mort si tragique, le poursuivait partout, et renouvelait toute l'horreur de ses premiers regrets.

Valmore, jugeant que pour les opérations du siége il était nécessaire d'établir un poste dans la ferme de Jerson, ordonna à un détachement de sa division de s'y rendre, et il se mit à leur tête pour les y conduire. Ce fut à dix heures du matin, le 20 novembre, que cette troupe entra dans la ferme. Quoiqu'on fût au commencement de l'hiver, le temps était si serein que Clara ce jour-là ne put résister au désir d'aller respirer un air si pur: elle était dans le jardin, lorsqu'elle entendit le bruit que faisaient les chevaux sur le pavé de la grande cour. Son saisissement la rendit immobile. Au bout de quelques minutes, elle vit paraître des soldats qui en l'apercevant, s'elancèrent vers elle. Clara épouvantée se mit à fuir en poussant des cris aigus; l'effroi lui donnait des ailes; neanmoins les soldats allaient l'atteindre, lorsqu'elle entendit, à vingt pas derrière elle, Valmore attiré par ses cris, et dont elle ne put méconnaître la voix. Les soldats se sauvent. Clara, hors d'elle-même, eut cependant la présence d'esprit de se cacher le visage avec son tablier qu'elle jeta sur sa tête, et aussitôt, ne pouvant plus se soutenir, elle tomba sur l'herbe. . . Valmore, frappé de l'élégance, de la beauté de sa taille, et touché de sa frayeur, sentit quelque émotion. Le costume indécis de Clara laissait douter si elle était ou non une paysanne; mais elle avait des gants, et la forme délicate de ses mains ne permettait pas de la prendre pour une villageoise. Valmore, après un examen rapide, qu'il ne fit pas sans trouble, s'approcha d'elle; et, lui tendant la main: — Rassurez-vous, mademoiselle, lui dit-il, je vais vous conduire dans la ferme, et je vous promets tran-

quillité et sûreté parfaites. A ces mots, il l'aide à se relever. Clara éperdue chancelle ; mais de la main droite elle tient toujours avec force sur sa tête le tablier qui voile son visage. Valmore ne doute pas qu'elle ne soit belle ; il lui sait gré de la pudeur craintive qui lui fait craindre de montrer à un militaire une figure jeune et charmante sans doute, qui vient de l'exposer à perdre l'honneur. L'attentat des deux soldats, les insolents discours qui avaient exprimé leur brutale admiration de sa beauté, rendaient en effet assez simple le soin de la dérober en ce moment à tous les yeux. Que devint Clara, et quelle fut la palpitation de son cœur en posant la main tremblante qu'elle avait libre dans la main de Valmore !... Le trouble affreux que décelaient tous ses mouvements, et ses sanglots redoublés, attendrirent vivement Valmore ; pour la calmer, il lui parla d'un ton doux et même affectueux ; mais, plus il lui montrait de sensibilité, plus la violence de son agitation paraissait s'accroître. Afin de faire cesser un état si pénible, Valmore se hâta de la ramener à la ferme ; il doubla le pas. Il était forcé d'entraîner Clara, qui, ne pouvant plus supporter une telle émotion, s'affaissa tout à coup ; elle tomba. Valmore s'aperçut qu'elle perdait l'usage de ses sens : il s'arrêta ; et, par une délicatesse dont peu d'hommes seraient capables, il crut devoir respecter la timide pudeur de cette intéressante inconnue : le tablier de Clara était encore sur son visage, mais la main défaillante qui l'avait retenu jusqu'alors venait de s'en détacher ; Valmore y posa la sienne et l'y tint fidèlement, malgré une curiosité qu'il s'étonnait de pouvoir éprouver. Il prit Clara dans ses bras, et, la portant à la ferme, il rencontra la mère Hélène qui la cherchait. Il lui raconta en deux mots ce qui venait d'arriver : il parlait encore, lorsque Clara

reprit connaissance. Son premier mouvement fut de porter sa main à son visage ; et, rencontrant celle de Valmore, elle la serra avec une expression passionnée. Son âme était faite pour apprécier la délicatesse qui conservait son secret le plus important. Mais avec quel saisissement elle se trouva dans les bras de son libérateur! ... Un gémissement sourd qui s'échappa du fond de son cœur fit tressaillir Valmore. Cependant elle parut vouloir marcher. Valmore la posa doucement à terre. Clara s'inclina profondément comme pour le remercier ; elle prit le bras d'Hélène, et Valmore, aussi troublé qu'attendri, s'éloigna rapidement.

On conduisit Clara dans sa chambre, qui n'était séparée de celle d'Hélène que par une cloison. Valmore punit et chassa de la ferme les deux soldats qui avaient poursuivi Clara ; il établit dans sa troupe des consignes rigoureuses ; il donna des ordres sévères, faits pour maintenir dans la ferme le bon ordre, la décence et la tranquillité. Tout ce qui fut consommé fut payé sur-le-champ. Jerson, charmé de cette conduite, montra de son côté toute la bienveillance et tout le zèle d'un bon citoyen. Il logea Valmore dans la plus belle chambre de la maison, celle d'Hélène ; il voulut que sa mère et ses deux jeunes filles se réfugiassent dans la chambre de Clara, qui, comme on l'a dit, était voisine de celle de Valmore. Jerson aimait à mettre ainsi sa mère et ses filles sous la garde et sous la protection de cet homme vertueux, qui réunissait à un si haut degré les qualités qui, dans tous les temps, ont caractérisé les militaires français, la plus brillante valeur et la générosité.

Ce ne fut pas sans une peine secrète que Clara reçut à demeure dans sa chambre Hélène et ses deux petites filles ; en tout temps elle eût regretté le silence de sa

solitude ; mais, dans sa situation actuelle, cette société était pour elle d'une extrême importunité. Elle venait de revoir Valmore ! Elle avait besoin de se retracer tous les détails de cette rencontre inopinée. Combien l'entretien des jeunes personnes et de leur grand'mère la contrariait ! Leur seule présence l'empêchait de se livrer tout entière à ses pensées. D'ailleurs Valmore était logé à côté d'elle, tout le bruit qui se faisait dans cette chambre, même celui d'une chaise ou d'une table que l'on changeait de place, avait de l'intérêt pour elle, et, n'en voulant rien perdre, elle s'était assise contre la cloison. Elle parvint à persuader à ses compagnes qu'il n'était pas convenable que Valmore les entendît rire et causer, et du moins on parla tout bas, ce que Clara avait toujours fait jusqu'à ce moment, car la crainte d'être reconnue de Valmore ne la quittait jamais un seul instant, et cette crainte terrible empoisonnait toute la joie qu'elle éprouvait de se trouver si près de lui. Cependant elle était bien certaine qu'il croyait qu'elle n'existait plus ; cette pensée la rassurait sur les soupçons qu'il aurait pu prendre dans la suite en voyant sa persévérance à se cacher à ses yeux. Sur le soir, Hélène quitta Clara pour aller elle-même présider au souper préparé pour Valmore. Une heure après, Clara entendit Hélène entrer dans la chambre de Valmore ; et ce dernier lui adresser la parole. Clara, attendrie et tremblante, prête une oreille attentive. Valmore parle d'elle ; il demande son nom. — Elle s'appelle Olympe, répondit Hélène, et elle a la figure et le caractère d'un ange. A ces mots, Valmore fit un profond soupir. Il garda le silence, et, au bout de quelques minutes, il remercia Hélène de ses soins et il la congédia. Clara écoutait toujours ; mais ses jeunes compagnes vinrent la dis-

traire, et, pour la première fois, on remarqua en elle une nuance d'humeur qui fut attribuée à l'impression pénible que lui avait laissée la scène effrayante du matin.

Enfin, à huit heures et demie du soir, Hélène et ses petites-filles se mirent au lit, et furent bientôt profondément endormies. Clara, sous prétexte d'achever une lecture intéressante, ne se coucha point. Un calme parfait régnait dans la maison; mais Valmore et Clara étaient bien loin de pouvoir se livrer aux douceurs du repos. Ces deux cœurs, divisés par le sort, étaient réunis en ce moment par une agitation sympathique. La taille et la grâce de cette inconnue venaient de rappeler à Valmore celle qu'il voulait vainement oublier. Lorsqu'il dut croire que tout dormait dans la ferme, il s'abandonna sans contrainte à sa vive émotion: il se promenait dans sa chambre avec égarement. Chacun de ses pas retentissait jusqu'au fond du cœur de Clara. Sa démarche inégale et précipitée semblait peindre tout le désordre d'une âme violemment agitée. Il s'arrête brusquement contre la cloison, Clara tressaille. Elle n'est séparée de lui que par la mince épaisseur d'une planche; elle retient sa respiration, car elle entend celle de Valmore. — Oui, dit-il d'une voix étouffée, cette funeste rencontre m'a bouleversé; elle produit sur moi l'effet terrible d'une apparition! Infortunée! poursuivit-il, Dieu dans sa miséricorde infinie, a-t-il pardonné ton crime? es-tu dans le séjour d'espoir et de souffrance où l'âme se purifie? implores-tu la pitié des fidèles? Ton inconcevable barbarie m'a condamné à d'éternelles douleurs, mais je veux prier pour toi!... En disant ces paroles, il se jette à genoux. Clara, baignée de larmes, joint les mains et laisse échapper un soupir plaintif...

Valmore, hors de lui, se relève en frémissant. — Est-ce une illusion ! s'écria-t-il, ou cette âme repentante et purifiée correspond-elle avec la mienne ? La mort a-t-elle rétabli l'harmonie entre nous ? . . . A ces mots, il tombe sur une chaise, il écoute avec saisissement, il n'entend plus rien ; et, rappelant sa raison, il se persuade facilement que son imagination frappée a seule produit ce soupir si touchant qu'il a cru entendre. Clara, dans la crainte de prolonger et d'augmenter son égarement, avait eu le courage de se contenir. Elle resta immobile jusqu'au moment où elle entendit Valmore appeler un domestique ; alors elle s'approcha doucement de son lit, et elle se coucha. Mais l'idée de Valmore ne lui permit pas de fermer l'œil un seul instant. Valmore ne passa pas une nuit plus tranquille ; néanmoins, une heure avant le jour, cédant à son profond accablement, il s'endormit. Alors un songe consolateur lui représenta Clara éblouissante de fraîcheur et de beauté, avec une physionomie céleste qui exprimait le bonheur le plus pur. Il se reveille en s'écriant : — Ma prière est exaucée ! elle ne souffre plus ! elle vient d'entrer dans l'immortel séjour où la clémence éternelle réunit si souvent l'oppresseur repentant et la victime innocente. Me voilà donc délivré du tourment affreux de ne pouvoir penser à elle qu'avec horreur ! En s'abandonnant à cette illusion, il versait un torrent de larmes, et la réflexion ne lui ôta point une idée qu'il aimait et qu'il voulait conserver.

A la pointe du jour, on entra dans sa chambre pour lui dire, de la part du duc d'Angoulême, de se trouver à neuf heures au quartier général. Il se hâta de se lever, et lorsqu'il fut habillé, l'idée de cette inconnue, de cette jeune Olympe, lui revint à l'esprit. — Nous combattrons sans doute aujourd'hui, se dit-il ; avant de quitter cette

ferme peut-être pour toujours, avant d'aller verser du sang, je voudrais laisser ici une trace de bonté. Les maîtres de cette maison sont dans l'opulence; tout ce qu'on peut faire pour eux, c'est de les préserver de toute vexation. Mais cette jeune personne, qui n'est point de leur famille, offrons-lui les secours et la protection dont elle a peut-être besoin. Aussitôt Valmore prend son écritoire, et il écrit avec rapidité le billet suivant:

"Je ne me suis pas permis une seule question sur votre situation, car peut-être voulez-vous la cacher: je respecte votre solitude, et je ne veux point vous voir. Je sais seulement que vous êtes étrangère dans cette famille, et je suppose qu'habitante de La Rochelle, vous êtes venue vous réfugier ici, afin de vous soustraire aux horreurs d'une ville assiégée. Puis-je vous rendre quelque service? Parlez avec une entière confiance à celui qui, surtout après cette offre, est décidé à ne vous voir jamais.

"Réponse franche et prompte.

"VALMORE."

Clara, en recevant ce billet et en reconnaissant l'écriture de Valmore, fut près de s'évanouir. Elle ouvre en tremblant cet écrit, et la plus douce, la plus délicieuse admiration succédant à la crainte, elle inonde le papier de ses larmes. Cependant il fallait répondre sur-le-champ, et Valmore connaissait son écriture. A l'extrémité de sa chambre était un petit cabinet; elle y va en faisant signe à la jeune Honorine (la fille aînée de Jerson) de la suivre. Elle s'enferme avec elle dans ce cabinet; là, après lui avoir montré le billet de Valmore: — L'aventure d'hier, lui dit-elle, et tous ces gens armés qui remplissent la maison, m'ont causé un si grand trouble que je suis toujours saisie d'un tremblement universel qui ne me permettrait pas de pouvoir tracer une

seule ligne. Vous avez une jolie écriture, ma chère Honorine, rendez-moi le service d'écrire sous ma dictée.

— Volontiers, répondit Honorine en prenant la plume que lui présentait Clara. Elle s'assit, et Clara, en rectifiant à mesure son ortographe, lui dicta cette réponse :

“ Olympe vous regardera toute sa vie comme son bienfaiteur. Si elle avait besoin de protection, elle ne voudrait implorer que la vôtre ! . . . En ne profitant point de vos offres généreuses, elle vous remercie de lui avoir procuré un nouveau sujet de reconnaissance.”

Ce billet augmenta le vif intérêt que Valmore prenait à cette jeune personne. Il le lut et le relut avec émotion. Ne voulant pas, en allant au combat, le garder sur lui, il le serra précieusement dans une cassette. Ensuite il sortit de sa chambre, alla rassembler sa troupe, se mit à sa tête et partit avec elle.

Clara apprit bientôt le départ de Valmore. Il avait laissé quelques bagages dans la ferme, en disant qu'il espérait revenir avant la nuit : mais on croyait qu'il allait combattre. La triste Clara se renferma dans son cabinet pour y pleurer en liberté. Elle se rappelait tout ce que Valmore avait fait pour elle, en la croyant un monstre ! Elle lui devait deux fois la vie : la première, en la préservant de la cruauté d'une populace furieuse, et ensuite en l'arrachant de l'échafaud. Sa générosité l'avait tirée d'un asile ignominieux ; enfin il venait de lui sauver l'honneur. Oh ! que la reconnaissance est ardente, quand le bienfaiteur est aimé ! Comme on se plaît à compter les bienfaits ! comme il est doux de pouvoir dire qu'ils sont inappréciables, et qu'on n'aura jamais la possibilité de s'acquitter !

En récapitulant ainsi les obligations qu'elle avait à Valmore, Clara tenait son billet, et le relisait de temps en

temps, quoiqu'elle le sût déjà par cœur.—Hélas! disait-elle, cet écrit si cher que sa main a tracé, et qui peint si bien son noble caractère, cet écrit si touchant que je conserverai jusqu'au tombeau, ne s'adresse point à la malheureuse Clara; s'il savait que cette infortunée existe, il serait toujours généreux pour elle, mais il la maudirait encore! Oh! que je bénis sa pieuse erreur! Du moins mon souvenir ne l'épouvante plus... En disant ces paroles, elle tenait toujours le billet de Valmore, qu'elle pressait contre son cœur. Tout à coup elle entend un bruit terrible, celui du canon. Elle frissonne.—Ciel! s'écrie-t-elle, un combat!... O Valmore! ô mon Dieu! ... Elle fait un mouvement pour se prosterner et pour implorer le Dieu des armées; mais une pensée accablante la glace et la pétrifie. Est-elle digne encore de prier avec confiance? Elle se rappelle qu'elle a promis au père Arsène de combattre un sentiment trop tendre pour un objet dont tout la sépare. Elle n'a pu éviter cette heureuse rencontre; mais, depuis vingt-quatre heures, ne s'est-elle pas volontairement occupé de lui sans réserve? Plus elle examine sa conscience, plus elle devient tremblante, plus sa crainte s'accroît: elle trouve au fond de son cœur tant de trouble, un penchant si vif et si tendre! Elle ne l'avait jamais connu, ce penchant jusqu'alors contenu, réprimé par la religion; elle venait de s'y livrer tout entière, et son effroi fut extrême en découvrant qu'elle aimait avec passion.—Quoi! dit-elle, depuis que je l'ai revu, je n'ai pu m'occuper que de lui! J'ai veillé, j'ai repoussé le sommeil pour y penser toujours! Durant cette nuit, où son image a toujours été présente à mes yeux, quelle affreuse tentation s'est offerte à mon esprit; lorsque je l'entendis prier pour moi, je fus au moment de me faire connaître et de tout révéler. Ici le bruit du

canon se fit entendre avec un éclat plus vif et plus redoublé. Clara jeta sur une table le billet de Valmore. Pardonnez-moi, grand Dieu! s'écria-t-elle, une faiblesse irréfléchie ; je vous promets de ne plus relire cet écrit, de le déposer pour jamais entre les mains du père Arsène, et d'éloigner de ma pensée un trop dangereux souvenir. — Cette promesse soulagea un peu son cœur oppressé ; il lui fut possible alors de prier avec espérance. La prière la plus fervente, occupant toutes ses facultés intellectuelles, l'empêchait d'arrêter son imagination sur les dangers auxquels Valmore était exposé dans ce moment : mais le bruit redoutable du canon agissait physiquement sur elle ; il la faisait frissonner et pâlir. Une sueur froide inondait son visage, et bientôt ses forces l'abandonnant, elle tomba anéantie sur le plancher. Hélène, en entrant dans son cabinet, la trouva dans cet état. On le secourut, et l'on trouva assez simple que la frayeur d'un combat donné à peu de distance du village put causer un tel saisissement à une personne si jeune et si sensible. On la porta sur son lit ; toutes les femmes de la ferme se rassemblèrent dans sa chambre, où l'on dîna. Tout ce qu'on lui dit acheva de lui déchirer l'âme. On lui apprit que les assiégés avaient fait une sortie, attaqué les royalistes, et que Valmore commandait les troupes opposées aux rebelles. On ajoutait que les rebelles combattaient en désespérés, et que le combat, également opiniâtre des deux côtés, serait sûrement très-sanglant. A trois heures, la canonnade durant toujours, on entendit le bruit des cloches, et l'on vint dire que c'était un appel à l'église, où tout le village allait se rendre afin d'y prier pour le succès des armes du roi. Clara retrouva des forces pour remplir ce devoir : elle se traîna à l'église avec tous les habitants de la ferme.

En sanctifiant tous les sentiments légitimes, la piété les entretient par l'occupation constante et réglée de la prière, et elle leur imprime le plus utile caractère de stabilité. Le sujet fidèle s'attache davantage à son souverain, lorsqu'il peut croire que ses vœux pour lui ne seront pas stériles, et quand les pompes les plus solennelles de la religion lui rappelent sans cesse que son affection pour lui est un devoir sacré. C'est ainsi que la religion unit à son culte éternel celui de la reconnaissance ; c'est ainsi qu'elle ennoblit la dépendance par l'amour et qu'elle console l'impuissance de s'acquitter soi-même sur la terre, par l'espoir d'obtenir du ciel la récompense due au bienfaiteur. Croyance admirable qui donne à la gratitude toute la générosité du plus parfait. désintéressement, puisqu'elle n'agit et ne s'épanche que dans le secret le plus intime, et qu'elle n'a pour confident que la Divinité ; croyance enfin qui rétablit une sublime égalité entre le riche et le pauvre, entre les infortunés et les maîtres du monde, par l'échange touchant des bienfaits et des bénédictions.

On resta près de trois heures à l'église. Du moins le chant des hymnes et des psaumes empêchait Clara d'entendre le bruit du canon : mais dans l'état où elle était, combien cet appareil religieux lui parut lugubre et funèbre ! la tristesse peinte sur tous les visages, ces prières publiques chantées avec un accent lamentable, ces cierges qui brûlaient sans éclairer, l'obscurité de cette église gothique, tout portait au fond de son âme l'impression la plus douloureuse ! Elle fondait en larmes, et néanmoins elle mêlait ses chants entrecoupés à ceux de la multitude ; elle savait que la voix la plus gémissante est celle qui s'élève le mieux jusqu'au pied du trône de l'Éternel ! . . .

Une demi-heure après son retour à la ferme, la canonnade cessa entièrement. On n'entendit plus rien. Le combat était fini, mais on en ignorait les résultats, et la cessation de ce bruit affreux ne parut à Clara que le silence profond de la mort. Elle se représenta le champ de bataille, ce champ qu'elle connaissait ; et dans lequel elle avait cueilli les dernières fleurs de l'automne, maintenant souillé de sang et jonché de morts et de mourants !... Et Valmore ! qu'est-il devenu ? n'est-il pas blessé ? a-t-il remporté la victoire ? existe-t-il encore ?... Ah ! comment se peut-il que de telles pensées, de telles angoisses n'anéantissent pas notre frêle existence que souvent si peu de chose détruit ! Mais nés pour souffrir, nous sommes puissamment armés par la nature contre les peines les plus déchirantes du cœur !

Bientôt on apprend de toutes parts que les troupes royales sont victorieuses, et que leur chef, que Valmore, couvert de gloire, n'a point reçu de blessures. A ces premières nouvelles, Clara éperdu n'ose pourtant se livrer à la joie ; elle doute encore, et ce doute, qui lui laisse envisager un bonheur suprême, ajoute encore, s'il est possible, à l'amertume de la mortelle inquiétude qui lui reste.

Cependant, quoiqu'il fût nuit depuis longtemps, tout est en mouvement dans la ferme et dans le village. Tout à coup les cloches recommencent à sonner, des cris de joie se font entendre ; la troupe revient victorieuse, le vainqueur est à leur tête. Hommes, femmes, vieillards, enfants, tous s'élancent hors des chaumières pour courir au-devant de lui ; le plus grand nombre porte des torches de paille allumées à la hate, d'autres des lanternes, plusieurs vieilles femmes tiennent la lampe unique qui éclairait leur cabane. Le vénerable curé,

suivi de son clergé, sort de son église qu'il n'avait point quittée depuis le commencement du combat ; à la lueur des cierges on voit s'élever la croix de bois autour de laquelle les villageois se rallient ; des chants religieux redoublent l'ardeur des acclamations publiques, car chacun de ces bons paysans, en criant, Vive le roi ! pensait honorer Dieu et croyait le prier.

Durant ce tumulte, que devint l'heureuse Clara ? Elle est restée dans la ferme, gardienne de deux enfants au berceau, qui dorment paisiblement au fond d'une alcôve. Une vierge de plâtre, posée dans une niche, s'élève au-dessus des petits lits que la tendresse maternelle a placés sous sa protection ; et c'est dans cet oratoire que, baignée de larmes délicieuses et prosternée entre les deux berceaux, Clara remercie Dieu avec tous les transports de la plus profonde reconnaissance : elle n'interrompt sa prière que pour bercer doucement et pour caresser les enfants lorsqu'ils se réveillent. Tableau charmant, où l'on voyait l'innocence à genoux et souriant à des anges.

Mais bientôt Clara se relève précipitamment : Honorine et sa sœur accourent et viennent lui annoncer que la troupe et le jeune héros qui la commande entrent dans le village. Clara voudrait illuminer la façade de la maison ; Honorine la seconde dans ce dessein. On cherche, on rassemble toutes les chandelles de la maison, on les place à la hâte sur les fenêtres ; ensuite Clara s'enfuit, et court se renfermer dans sa chambre. Valmore arrive, il entre dans la grande salle, il se voit entouré de toute la famille : l'un lui présente le grand fauteuil de la mère Hélène, l'autre lui apporte un verre du vin le plus vieux de la cave, tandis que Jerson et sa femme commandent à grands cris le souper pour Valmore, pour quelques offici-

ers et les soldats. La mère Hélène conduit ces derniers dans une grange immense, qu'ils ont habitée déjà, et dans laquelle les servantes et les domestiques s'empressent de leur porter des vivres et du vin. Cinq ou six guerriers sont légèrement blessés ; les jeunes filles frémissent en voyant du sang sur leurs habits; elles déchirent vingt fois plus de linge qu'il n'en faut pour panser leurs blessures... Toute la maison est dans l'agitation ; Jerson donne à la fois cent ordres différents et souvent contradictoires : les femmes volent à la cuisine, ou redescendent à la cave ; on va, on vient, on crie, on se heurte, plus d'une fois on se culbute : tout peint le zèle de la bienveillance, tout exprime la vénération pour ces braves guerriers.

Cependant Valmore jette un regard inquiet et curieux dans tous les recoins de la salle ; mais il cherche en vain, elle n'y est pas ! Il approuve cette réserve. Elle est étrangère dans cette famille ; et si jeune et si belle, elle doit se cacher dans une maison qui ressemble à un camp. Valmore a fait des prodiges de valeur ; tout le succès important de cette journée n'est dû qu'à lui ; néanmoins sa tristesse est plus profonde que jamais ; il ne peut même supporter la gaieté dans les autres ; il blâme avec sévérité celle que montrent en sa présence deux jeunes officiers. — Nous sommes heureux sans doute, dit-il, d'avoir fait triompher la bonne cause ; mais ne devons-nous pas des regrets aux braves compagnons que nous avons perdus ? Ah ! le jour de la victoire est celui des larmes, même pour le vainqueur, s'il est humain. Et quels sont les ennemis que nous venons de combattre et d'exterminer ? des hommes égarés, mais des compatriotes !... Qui de nous ne doit pas désirer que les rebelles rentrent dans le devoir, et que la

clémence royale leur pardonne ? En disant ces paroles, Valmore se lève, il donne des ordres pour que tout le monde soit prêt le lendemain matin à sept heures, car on devait combattre encore et tenter un assaut. Clara n'apprit cette nouvelle qu'avec un extrême saisissement, elle frémissait en pensant qu'elle allait éprouver encore le lendemain tous les tourments qu'elle avait soufferts dans cette journee si longue et si terrible. Elle entendit parler Valmore, et le son de cette voix chérie la fit fondre en larmes. Elle se retira dans son cabinet, décidée à y passer la nuit ; elle prit le livre d'Heures qu'elle tenait du père Arsène, et qu'elle avait lu dans sa prison le veille du jour où elle fut conduite à l'échafaud. — Ce livre, dit-elle, fit ma consolation et me donna toute la force dont j'avais besoin dans un moment où les plus braves ont quelquefois manqué de courage ou de résignation ; mais il ne s'agissait que de ma vie : un être inutile et malheureux peut aisément faire ce sacrifice . . . Aujourd'hui, quelle différence ! . . .

Clara, ne voulant point s'arrêter à cette idée, ouvrit son livre et se mit lire avec toute l'attention dont elle était capable ; mais de temps en temps une larme brûlante tombait sur le papier. Tout le monde dormait ; un calme profond régnait dans la ferme, lorsqu'à minuit Clara entendit du bruit ; elle écoute . . . C'était un homme à cheval qui s'arrêtait devant la ferme, et qui frappa doucement à la porte : on ouvre, et quelques minutes après, une servante accourt pour dire à Clara que le père Arsène vient d'arriver. Aussitôt Clara se précipite hors du cabinet pour aller recevoir son seul ami et le protecteur le plus chéri. Le père Arsène, en apprenant le siége de la Rochelle, avait tout arrangé pour voler au secours de sa famille et de Clara. Il avait eu de l'argent

des dames de Charité, et il venait offrir à Jerson de lui procurer un asile à Paris, et à Clara de la conduire en Allemagne, où l'on a déjà dit qu'il avait des parents du côté de sa mère. Jerson voulut rester dans sa ferme; mais Clara ne laissa point échapper une occasion de faire à Dieu un sacrifice qu'elle regardait comme une expiation. — Je suis prête à vous suivre, dit-elle au père Arsène. — Eh bien! ma fille, dit-il, dans ce cas il faut partir sans délai; on combattra au point du jour: profitons du calme de cette nuit, partons... A ces mots, Clara pâlit; elle pensait que Valmore irait à l'assaut, et qu'elle allait être un temps énorme sans avoir de ses nouvelles. Cependant elle n'hésita point; elle fit en pleurant ses adieux à Jerson et à sa femme, qui s'opposaient avec force à son départ. Mais on voyait que le père Arsène désirait vivement qu'elle prit ce courageux parti. Clara demanda seulement une demi-heure pour aller faire sa valise; elle voulait surtout dire un mot à Honorine. Lorsqu'elle fut dans sa chambre, ses pleurs redoublèrent; elle était si près de Valmore! Elle réveilla doucement Honorine et l'embrassa en versant un déluge de larmes: elle était heureuse d'avoir un prétexte de pleurer! Elle conjura Honorine de lui écrire souvent et avec le plus grand détail. Elle répéta plusieurs fois cette phrase; et, ne croyant pas encore que cela fût suffisant, elle osa enfin ajouter ces mots: et n'oubliez pas de me donner des nouvelles de mon libérateur! Honorine, désespérée du départ de Clara, promit de lui écrire sans cesse. Il fut convenu qu'elle remettrait ses lettres à Jerson, auquel le père Arsène laissait l'itinéraire de sa route.

Clara, prête à descendre, se retourna vers la cloison qui la séparait de Valmore; et, levant au ciel des yeux

noyés de larmes, elle implora tous les secours célestes pour celui qu'elle allait quitter et qu'elle ne reverrait peut-être jamais ! Son cœur se déchira en sortant de cette chambre ; et quand elle reparut dans celle de Jerson, on fut effrayé de sa pâleur. Jerson et sa femme lui donnèrent toutes les bénédictions de l'affection la plus tendre ; car elle était adorée dans cette maison, dont elle avait fait l'admiration et les délices par ses vertus, sa douceur et le charme de son caractère et de ses manières. Le père Arsène mit sur les épaules de Clara un grand manteau de bure noire avec un capuchon ; ensuite il l'arracha de la ferme, la fit monter à cheval en croupe derrière lui, et partit ainsi avec elle. Le bon religieux, avant même d'arriver à la ferme, avait su que Valmore l'habitait, et il éprouvait une joie sensible d'enlever Clara à tous les dangers actuels de cet asile. A peine Clara fut-elle hors de la ferme, qu'elle sentit un calme délicieux renaître dans son âme : pouvoir suprême d'une conscience satisfaite ! Le cœur se brise en formant le projet d'un sacrifice vertueux qui nous arrache à ce qui nous est cher ; mais, quand le sacrifice est fait, une voix intérieure et divine, en nous approuvant, nous fortifie, nous console et nous élève au-dessus de nous-mêmes.

Clara n'éprouve plus que de l'attendrissement ; elle regarde avec ravissement ce ciel étoilé : cette contemplation ramène en foule dans son imagination toutes les douces pensées de l'espérance. En s'éloignant volontairement de ce qu'elle aime, elle ose compter sur la protection divine ; elle croit assurer la vie de Valmore. Elle gardait un profond silence. — Ma fille, lui dit le saint religieux, n'avez-vous pas peur, au milieu de la nuit, dans un pays plein de soldats ? — Non, mon

père, répondit Clara, je ne crains rien avec vous; je me rappelle notre voyage sur le Rhône ! . . . D'ailleurs, dans ce moment, je suis satisfaite de moi-même. — C'est sans doute un motif de confiance; mais vous ne pensez pas, ma fille, que l'innocence doive toujours trouver sa récompense sur la terre ? — Oh ! non, mon père ; car si cela était ainsi, on n'aurait aucun mérite à faire son devoir. — Oui, il fallait, pour donner du prix à la vertu, qu'elle n'eût quelque fois en ce monde que la religion pour refuge, que Dieu pour consolateur; il fallait que le vice y fût aussi quelquefois impuni. Mais en même temps la sagesse éternelle a voulu que ces exceptions, nécessaires au mérite de nos actions, fussent néanmoins assez rares pour qu'il fût impossible de méconnaître que la route du devoir est toujours la plus sûre et la meilleure, et que les voies de l'iniquité conduisent presque infailliblement dans un profond abîme. Enfin, rappelez-vous cet oracle de l'Esprit-Saint : "Point de paix pour l'impie." En effet, vous verrez toujours que, si la Providence tolère quelquefois la prospérité du méchant, elle ne permet jamais son bonheur. Comme le vénérable religieux prononçait ces paroles, on se trouva près d'un poste militaire. Clara montra quelque frayeur. Le père Arsène la rassura en lui disant qu'il avait pris toutes les précautions nécessaires à la sûreté de leur voyage. Il n'était parti de Paris que muni des plus puissantes recommandations pour le duc d'Angoulème. Avant de se rendre à la ferme, il avait fait parvenir à ce prince une lettre de la reine mère; et, d'après cette lettre, le prince avait fait expédier les ordres les plus formels de laisser passer ce religieux, et de lui accorder toute protection.

Clara et son vertueux guide ne s'arrêtèrent qu'au

point du jour pour prendre du repos dans une chaumière ; au bout de quelques heures ils se remirent en route ; le soir ils traversèrent une petite ville, où ils trouvèrent une diligence prête à partir, qui les conduisit a la frontière qu'ils voulaient passer pour se rendre en Allemagne. Le reste du voyage fut aussi heureux. Ils arrivèrent au mois de décembre dans la belle capitale des États de l'électeur de * * *, l'un des plus puissants princes de l'Allemagne. Clara avait plus d'une fois entendu parler de cette ville, car c'était à cette cour que Montalban avait passé une partie de sa jeunesse. Ce souvenir attrista Clara ; elle était rassurée cependant sur la crainte de recontrer son père, car elle savait que des dettes et de mauvaises affaires lui ôtaient toute possibilité de reparaître dans ce pays. Ce scélérat, pour les mêmes raisons, s'était sauvé de France ; il avait passé en Angleterre peu de temps après l'évasion de Clara du château de Rosmal, emportant avec lui une inquiétude de moins, par la certitude qu'il croyait avoir de la mort de sa malheureuse victime.

Le père Arsène remit Clara, toujours sous le nom d'Olympe, entre les mains d'une vieille veuve, cousine germaine de feu sa mère. La bonne veuve, bien dévote, bien charitable, un peu grondeuse, trés-économe et d'une extrême rigidité, reçut Clara comme une orpheline chassée de La Rochelle par la guerre, et surtout par les persécutions exercées contre les catholiques. Marcelle (c'était le nom de cette veuve) était riche, mais elle voulait à la fois faire de bonnes actions et amasser beaucoup d'argent, deux choses fort difficiles à concilier, et que Marcelle trouvait le moyen d'accorder assez bien. Elle ne se refusait à aucune charité, mais elle donnait très-peu, en disant : — Je dois me réserver des

fonds pour des charités à venir. Elle poussait si loin cette prévoyance, que le trésor grossissait prodigieusement tous les ans ; cet argent des pauvres futurs était si sacré que Marcelle en détachait bien difficilement une petite partie pour les pauvres présents ; elle n'en détacha rien pour Clara, car il fut décidé qu'elle se bornerait à la loger et à la nourrir, et que Clara emploierait à son entretien le produit de son travail.

Le pere Arsène, après un repos de deux jours, retourna en France, laissant Clara fort attristée de sa nouvelle situation, et regrettant vivement la ferme où elle avait passé de si paisibles jours. La maison de Marcelle était composée d'une cuisinière, d'un domestique, d'une servante et d'une vieille ménagère, qui offrait en toutes choses la caricature la plus outrée de sa maîtresse, car elle était mille fois plus avare, plus chagrine et plus acariâtre que Marcelle, et sa bigoterie était excessive. Marcelle, qui ne voyaît dans cette vieille fille que ses propres qualités, portées au dernier point de perfection, avait pour elle une profonde vénération et l'affection la plus tendre. La ménagère entretenait sa confiance aveugle en désespérant les domestiques, contre lesquels elle criait sans relâche durant toutes les matinées, et surtout en les accusant de déprédations et de friponneries. Elle joignait à ce zèle ardent une extrême flatterie pour sa maîtresse, une impertinente causticité avec toute autre personne, à l'exception du directeur de Marcelle, qui était aussi le sien, et pour lequel elle avait les attentions les plus recherchées.

La société de Marcelle n'était pas plus aimable que son intérieur ; elle se réduisait à deux ou trois demoiselles de cinquante et soixante ans, à quelques hommes de cet âge, et au chanoine directeur. Quand ces per-

sonnes étaient rassemblées, on causait en allemand, et l'on jouait. Clara, toujours dans le salon, restait à son métier. On la regarda les premiers jours avec plus d'étonnement que de bienveillance ; ensuite on parut à peine s'apercevoir qu'elle fût dans la chambre. Marcelle n'avait jamais été jolie ; elle éprouvait naturellement une sorte d'aversion pour toutes les belles personnes. Elle n'aimait pas Clara, qui d'ailleurs déplaisait à la ménagère, qui ne voyait en elle qu'un surcroît de dépense. Cependant Marcelle, ayant dans son quartier la réputation de parler parfaitement le français, n'était pas fâchée de cultiver ce talent un peu rouillé, en causant avec Clara lorsqu'elle n'avait pas de monde. Marcelle avait un accent si dur, une prononciation si étrange, elle employait des expressions si peu usitées ou si triviales, que son langage était également inintelligible et comique ; et, pour achever d'en compléter le ridicule, elle ne parlait jamais à Clara que d'un ton emphatique et solennel pour débiter les lieux communs les plus usés sur la fragilité de la beauté, et sur les devoirs d'une jeune personne. Au milieu de ces sermons, Clara, malgré sa mélancolie habituelle, eut le malheur de sourire plus d'une fois, ce qui produisit de fâcheuses scènes : un jour surtout, Marcelle éprouva une si vive indignation que ne trouvant point en français de termes pour l'exprimer, elle gronda Clara en allemand, mais avec un ton et un accent si terribles, que la pauvre Clara fut plus effrayée que si elle eût compris ce qu'on lui disait.

Sans le travail le plus assidu, Clara eût succombé à l'ennui qui régnait dans cette maison. Elle ne sortait que pour aller avec Marcelle à l'église ; alors elle rabattait une grande coiffe noire sur son visage : ainsi malgré l'éclat de sa beauté, elle resta entièrement éloignée dans

la ville et même dans son quartier. Cependant la perfection de ses broderies, déposées dans quelques boutiques pour les vendre, lui donna au bout de deux mois de la célébrité. Cet art n'était point cultivé dans cette partie de l'Allemagne. Ces broderies parurent des chefs-d'œuvres qui excitèrent l'admiration de toutes les dames de la cour et de la ville: on prit des informations, et l'on sut que cette excellente brodeuse était une jeune Française nommée Olympe, qui demeurait chez la veuve Marcelle.

Un matin, la brillante voiture de la jeune comtesse de Kleben s'arrêta à la porte de Marcelle: toute la maison fut en rumeur au nom de la comtesse. C'était une dame de la cour, belle-fille de la grande-maîtresse, ancienne gouvernante de la princesse Euphémie, fille chérie de l'électeur. La comtesse ne descendit point; elle était dans sa voiture avec un vieux seigneur de la cour, chambellan de l'électeur. Elle fit prier Clara de descendre et de venir lui parler dans sa voiture. La légèreté de ce message déplut à Clara, et elle refusa nettement de descendre; mais Marcelle, toujours prête à la contrarier, lui commanda impérieusement de se rendre aux ordres de madame la comtesse de Kleben, quoiqu'au fond elle trouvât fort mauvais que la comtesse ne vînt pas dans son salon s'adresser à elle pour les lui donner. Clara soupira, mais elle obéit. Elle descend lentement, elle arrive auprès de la voiture, on ouvre la portière, elle monte sur le marche-pied, elle entre dans la voiture et s'assied sur le devant d'une immense berline. D'un air glacial elle attend qu'on lui parle, en prévenant seulement qu'elle n'entend pas l'allemand. Au lieu de lui parler, on la regarde; on l'examine avec l'expression de la plus vive surprise. Le vieux seigneur surtout parais-

sait confondu. Après beaucoup d'exclamations, il adressa la parole en allemand à la comtesse ; celle-ci répondit avec un air et un ton dédaigneux ; enfin elle rompit cet entretien en questionnant Clara sur le prix de ses broderies et en lui commandant un habit de cour. Ensuite on rouvrit la portière, et Clara quitta la comtesse en se promettant en secret de trouver un prétexte de ne point travailler pour une personne dont les manières avaient si peu de douceur et de politesse. Marcelle, qui regrettait de n'avoir pas reçu la visite de la comtesse, sut gré à Clara du mécontentement qu'elle lui montra, et elle passa le reste de la matinée à faire des réflexions critiques sur les gens de la cour. Le lendemain matin, le vieux chambellan, qui la veille avait accompagné la comtesse, fit demander à Marcelle un moment d'entretien particulier qui lui fut accordé sur-le-champ. Ce chambellan, qui s'appelait le baron de ***, et dont le nom et la faveur auprès de l'électeur étaient fort connus, fit beaucoup de questions sur la naissance, le caractère, les mœurs, et la conduite de Clara. Marcelle, incapable de mentir et de nuire, rendit les meilleurs témoignages de Clara, non sans faire valoir de son mieux la bonté qu'elle avait eue de recueillir une jeune orpheline bien née, remplie d'innocence et de vertu, et chassée de son pays par les guerres civiles. Le baron alors pria Marcelle de lui confier Clara pour la mener au palais, parce que l'électeur voulait la voir et devenir son protecteur. A ces mots, Marcelle éveillée va chercher Clara, et, avec un ton caressant qu'elle n'avait jamais eu, elle lui annonce cette grande nouvelle. Clara ne sait si c'est un bonheur ou un nouveau piége de la fortune ; elle n'éprouve que de l'étonnement et de l'inquiétude, mais elle se laisse entraîner ; on la remet aux mains du chambellan, qui la

fait monter dans sa voiture, et l'on part pour se rendre au palais. On y arrive : le chambellan prend la main de la timide Clara ; il la conduit avec rapidité par de petits corridors et des escaliers dérobés, et bientôt Clara se trouve dans les petits appartements de l'électeur. Ce prince était seul, assis devant un bureau : son seul aspect rassura Clara, car la bonté se peignait sur tous ses traits ; et son âge avancé, ses cheveux blancs, et la noblesse de sa figure, en rendaient l'expression aussi touchante que respectable. Clara s'inclina profondément, et resta debout ; sa timidité, son émotion, sa rougeur, ajoutaient à sa beauté un charme particulier et un éclat éblouissant. L'électeur la regarda fixement, et ses yeux se remplirent de larmes. . . Clara, plus émue que jamais, ne savait que penser, lorsqu'elle s'aperçut que le prince et le chambellan comparaient sa figure à celle d'une jeune et charmante personne représentée dans un tableau vis-à-vis de l'électeur. Elle comprit alors qu'on lui trouvait une ressemblance frappante avec un objet qui intéressait vivement l'électeur ; un instant de réflexion lui fit deviner que cet objet était la princesse Euphémie, fille de l'électeur. Clara, sachant que la princesse était âgeé de quarante ans, imagina facilement que le portrait avait été fait dans sa première jeunesse. Le chambellan, qui venait de recevoir de l'électeur l'ordre d'aller chercher la princesse, sortit, et Clara se trouva tête-à-tête avec l'électeur. Ce prince, du ton le plus affectueux, ordonna à Clara de s'asseoir. — Vous devez être surprise, lui dit-il, en souriant, de l'effet que produit sur moi votre vue ; mais vous ressemblez si parfaitement à ce qu'était ma fille à votre âge, qu'il ne m'est pas possible de vous contempler sans attendrissement : je rajeunis en vous regardant ; je revois ma fille dans la première fleur de

sa jeunesse, et c'est retrouver mes beaux jours!... Cette ressemblance, vos malheurs, le témoignage que rend de vous une personne de la vertu la plus austère, tout vous assure ma protection et mon amitié : je vais moi-même vous présenter à ma fille, et je désire que vous restiez auprès d'elle. Clara montra son étonnement et sa reconnaissance par la douce expression de sa physionomie et de son maintien. L'électeur, les yeux attachés sur elle, ne se lassait point du plaisir de la regarder, lorsque la porte s'ouvrit, et l'on vit paraître la princesse s'appuyant sur le bras du chambellan. Clara se lève : la princesse, prévenue par le chambellan, s'arrête un moment ; elle regarde alternativement son portrait et Clara, puis elle dit : — En effet, c'est son portrait beaucoup moins beau qu'elle!... A ces mots, elle s'avance, prend Clara par la main, et, avec toute la grâce de la bonté la plus aimable, elle l'embrasse. Clara éprouva pour cette princesse quelque chose de si tendre qu'elle ne put retenir ses pleurs. Elle fut honteuse de ce mouvement, et voulut vainement le dissimuler ou le contenir. Euphémie partagea son attendrissement et la serra dans ses bras ; toutes deux fondirent en larmes. Cette scène inattendue toucha vivement l'électeur. — Ma fille, dit-il, je voulais vous demander vos bontés pour cette jeune orpheline, mais il me semble qu'elle n'a nul besoin auprès de vous de ma protection. Chargez-vous de son sort ; et, pour que la ressemblance entre vous soit plus intéressante encore, puisse son âme ressembler à la vôtre ! Euphémie soupira. Elle remercia son père par un regard plein de tendresse et de mélancolie. Après un court entretien, la princesse prit congé de son père, et tenant toujours Clara sous le bras, elle sortit et l'emmena.

Euphemie avait encore de beaux traits, une physio-

nomie pleine d'expression, et le charme inexprimable de son maintien et de ses manières aurait suffi seul pour fixer sur elle tous les regards et pour lui gagner tous les cœurs ; mais une grande maigreur, une pâleur extrême, en rendant sa figure plus intéressante, en effaçaient entièrement l'éclat qu'une belle personne peut avoir encore à cet âge. Une tristesse habituelle et profonde décelait en elle un chagrin secret. que les uns attribuaient à la délicatesse de sa santé, et les autres au regret d'avoir refusé un trône pour consacrer sa vie à son père et pour ne le jamais quitter.

Euphémie, malgré la droiture parfaite de son caractère, n'était pas à l'abri d'un malheur inévitable pour les princes, celui de prendre quelquefois des préventions injustes ; car, à moins d'un intérêt de cœur, il est impossible de s'appliquer constamment à discerner la vérité de la calomnie, à tâcher d'approfondir si l'accusateur est exempt de haine ou d'envie. Il est même à remarquer que ce sont précisément les meilleurs princes qu'il est le plus facile de prévenir défavorablement. Avec eux on n'est pas obligé d'employer les calomnies atroces, et par conséquent suspectes. De légers traits suffisent ; tout ce qui blesse, non-seulement la probité, mais la délicatesse, leur inspire un mépris que des âmes moins élevées ne sauraient éprouver. A leur cour, la calomnie, moins odieuse en apparence, y est plus commune, plus insinuante et plus dangereuse ; elle y parvient mieux à son but, en cachant sa noirceur sous des formes si nonchalantes et si adoucies, qu'elle ressemble à peine à la médisance. Mais Euphémie savait aimer, et lorsqu'il s'agissait de ses amis, tout l'art profond de nuire, si perfectionné dans les cours, était inutile avec elle. Alors elle voyait toutes les ruses de la malignité,

elle en devinait tous les motifs. Son amitié semblait s'accroître par les efforts que l'on faisait pour la détruire, et elle se plaisait à en multiplier publiquement les preuves. Elle emmena Clara dans son cabinet, et elle y resta seule avec elle près de trois heures. Clara, pour abréger les questions et pour éviter de faire des mensonges détaillés, se contenta de dire qu'ayant toujours été, dès son enfance, dans un couvent, elle n'avait point connu ses parents; que, dès les premiers troubles de La Rochelle, le vénérable père Arséne l'avait conduite dans une ferme aux environs de la ville, et qu'ensuite il l'avait menée en Allemagne. La manière dont elle parla du père Arsène et de la famille de Jerson charma la princesse, qui, dès ce premier entretien, prit une si vive affection pour Clara qu'elle résolut au fond de son cœur de lui tenir à jamais lieu de mère. Cette nouvelle intimité fit une grand sensation à la cour; elle n'eut l'approbation d'aucune des dames attachées à la princesse; elle déplut surtout à la grande-maîtresse, la baronne de Kleben, qui, en particulier, gronda très-sèchement sa belle-fille, qui, sans le vouloir, avait été (par sa visite faite avec le chambellan) la première cause de cette singulière faveur. La jeune comtesse n'avait pourtant rien à se reprocher à cet égard: elle s'était bien gardée de vanter la grâce et la beauté de Clara, elle niait même sa ressemblance avec la princesse; mais le témoignage du chambellan avait suffi pour intéresser l'électeur et pour exciter sa curiosité.

La baronne de Kleben, âgée de cinquante-cinq ans, était la femme de son âge qui pouvait le plus justement se vanter d'avoir le moins changé depuis vingt-cinq ans. Elle avait conservé toute l'ardeur, toute l'activité pour nuire à ceux qu'elle craignait, toute l'ambition,

toute la frivolité, toutes les prétentions des jours les plus brillants de sa jeunesse. Sa maison était la plus fastueuse et la plus élégante de la cour. On lui répétait régulièrement trois fois la semaine, à ses grands soupers, qu'elle avait l'air d'être la sœur de sa belle-fille; comment douter d'une chose aussi généralement reconnue ! Aussi la baronne se coiffait-elle toujours avec des roses; quatre heures de toilette et douze heures consacrées à la représentation et à l'intrigue, tel était, depuis près de trente ans, l'emploi constant de ses journées. Naturellement caustique, médisante, envieuse, elle cachait sa malignité sous un faux air de gaieté; elle calomniait en riant, et son sourire amer était toujours un sarcasme. Toute célébrité dans les autres lui déplaisait, celle de l'esprit surtout; mais elle était de bonne foi sur ce point seulement; car, indépendamment de tout sentiment d'envie, elle pensait qu'une personne d'un esprit supérieur était la plus dangereuse de toutes les créatures, comme devant être la plus ambitieuse, la plus féconde en ruses, en artifices, et la plus profonde en duplicité. Le génie n'était à ses yeux qu'un moyen de parvenir, et que la puissance redoutable d'exterminer ses concurrents. Ennemie de toutes les réputations éclatantes, elle ne louait jamais que la médiocrité, et même elle la protégeait vivement lorsqu'elle se trouvait en rivalité avec un grand talent. Quant à ses manières habituelles, elles étaient glaciales, impertinentes avec toutes les personnes qui ne jouissaient pas d'une grande faveur ou d'une grande fortune; sa politesse n'était jamais fondée que sur l'intérêt ou sur la vanité. Une personne de ce caractère ne pouvait être aimée d'Euphémie; mais cette dernière avait néanmoins pour la baronne tous les égards dus à son ancienne gouvernante,

qui, depuis la mort de l'électrice et celle de l'épouse du prince héréditaire, occupait la première place de la cour.

Clara s'attacha si tendrement à la princesse, qu'elle cessa de regretter la ferme de Jerson. Honorine lui écrivait quelquefois : avec quelle avidité Clara parcourait ces lettres pour y trouver un nom cheri !... On lui mandait que Valmore ajoutait chaque jour à sa gloire par de nouveaux exploits, et que la famille de Jerson, toujours aussi généreusement protégée par lui, jouissait d'une paix profonde. Clará avait déposé entre les mains du père Arsène le billet de Valmore, mais elle pouvait garder et relire les lettres d'Honorine, et c'était une consolation.

Euphémie ne donna à Clara aucun rang à la cour et même aucun titre, puisqu'elle n'aurait pu en avoir qu'un subalterne, dans une cour qui n'admettait que des femmes de la plus haute naissance. Mais Clara fut logée dans l'appartement même de la princesse ; elle ne parut ni aux fêtes, ni aux cercles, elle resta dans l'intérieur intime de la princesse, enfermée tête-à-tête avec elle une partie des journées, et admise dans les petits appartements de l'électeur, où la princesse, allant toujours sans dames, ne menait que Clara ; et le reste du temps, quand la princesse était en représentation ou au spectacle, Clara restait seule dans son cabinet, occupée à lire ou à broder pour Euphémie.

Cette vie sédentaire et retirée convenait parfaitement à Clara. Plus d'une fois la princesse voulut lui procurer quelque dissipation et la mener au spectacle dans une loge grillée, mais Clara s'y refusa constamment ; et son goût pour une solitude absolue, réuni à tant de jeunesse et de beauté, porta au comble l'estime de la princesse pour elle, d'autant mieux qu'Euphémie connut aisément

que ce mépris de toute vanité et cet amour de la retraite étaient fondés sur la base solide de la plus haute piété! Clara ne voyait jamais d'hommes, à l'exception de l'électeur, du prince héréditaire, frère aîné d'Euphémie, et du vieux chambellan, son premier protecteur; c'était la seule personne attachée à la cour qui se trouvât quelquefois chez le prince quand Euphémie s'y rendait en visite. Les jours où le prince soupait dans ses petits appartements, Clara se retirait avant l'arrivée des personnes qu'il admettait dans sa société intime. Ainsi les seigneurs de la cour n'avaient pu l'entrevoir qu'à la dérobée, mais c'en était assez pour être aussi charmés que surpris de sa grâce et de sa beauté. En vain les dames de la cour, et surtout la baronne de Kleben, qui avaient vu plus longtemps Clara chez la princesse, soutenaient qu'elle n'avait que de l'éclat, qu'elle n'était belle qu'au premier coup d'œil, et que sa figure avait mille défauts; on n'en fut pas moins persuadé que cette jeune Olympe était la plus belle personne qui eût encore paru à la cour. L'envie et la malignité essayèrent alors de découvrir quelques taches dans la vie de cette nouvelle favorite; on prit des informations dans le quartier de Marcelle, et Marcelle elle-même fut interrogée; mais toutes ces recherches n'aboutirent qu'à prouver que Clara était en effet une orpheline remplie d'innocence et de piété, qui n'avait quitté son couvent que pour venir chercher un asile en Allemagne chez la parente du religieux son protecteur. Il fallut se borner à saisir tous les moyens de rabaisser sa personne et de lui donner des ridicules. Rien n'était plus difficile. On ne pouvait dire, qu'enivrée de sa faveur, elle promettait sa protection, et qu'elle se vantait de mener la princesse, et même l'électeur, sur lequel Euphémie avait un ascendant suprême.

Clara ne voyait personne, et lorsque la baronne se trouvait avec elle dans le cabinet d'Euphémie, Clara travaillant, et les yeux baissés sur son métier, gardait un profond silence. Si la baronne lui parlait, elle répondait d'un ton doux et respectueux, mais avec la plus extrême brièveté. On prit le parti de dire qu'elle était la personne du monde la plus bornée, et qu'en même temps elle avait un orgueil, une hauteur et une suffisance qui perçaient dans tous ses mouvements. On nia sa faveur ; car les courtisans croient que la rendre douteuse dans l'opinion des autres, c'est presque l'annuler, parce qu'ils envient bien moins l'estime des princes que les hommages qu'elle procure. On soutint qu'Euphémie ne regardait Clara que comme une ouvrière assidue, dont le travail lui plaisait : on affecta même, en parlant d'elle, de ne la désigner que sous le titre de *la brodeuse de la princesse.*

Tout se sait à la cour ; les choses confiées dans les plus petits comités, sous le sceau de la confiance la plus intime, parviennent en peu de temps à l'oreille des princes : une rivalité passagère suffit souvent pour rompre des liaisons de convenance, et ces ruptures produisent toujours quelques délations secrètes. Euphémie apprit donc avec certitude, au bout de deux ou trois mois, de quelle manière on parlait de cette jeune personne qui lui devenait tous les jours plus chère. Elle se promit de la venger avec éclat. Les fêtes qu'on lui donnait chaque année pour célébrer le jour de sa naissance lui en procurènt bientôt l'occasion. Ces fêtes duraient trois jours : l'électeur et le prince héréditaire faisaient avec solennité tous les frais des deux premiers, et c'était une personne de la cour qui donnait la troisième fête, dont la princesse exigeait que toute étiquette fût bannie. La

baronne devait, cette année même, avoir l'honneur de donner cette dernière fête, et, par conséquent, de recevoir chez elle l'électeur et ses enfants. Ce jour arrivé, Clara, malgré sa résistance, sa répugnance extrême et sa timidité, fut obligée de se laisser parer magnifiquement : on la revêtit d'une robe d'étoffe d'argent ; on passa une superbe chaîne de pierreries sur son sein toujours modestement couvert d'une double gaze ; on entrelaça des diamants dans ses beaux cheveux : ensuite la princesse la conduisit en triomphe chez la baronne de Kleben. Clara, dans son éblouissante parure, éprouvait un tel serrement de cœur, qu'il lui fallut le plus grand empire sur elle-même pour l'empêcher de fondre en larmes : cette robe brillante et blanche lui rappelait celle qu'elle avait essayée, et qu'elle aurait portée le jour de ses noces !...

D'ailleurs, en songeant que son vrai nom, fameux dans toute l'Europe par un forfait sans exemple, était partout en horreur, il lui semblait, malgré son innocence, qu'elle usurpait la tendresse de cette princesse sensible et bienfaisante. Elle rougissait de ses bontés, sa faveur n'était pour elle qu'un poids accablant, et qu'un pénible sujet d'inquiétude ; car privée par un destin cruel et bizarre de la douce sécurité de la vertu, elle craignait mortellement l'éclat et le grand jour. Elle ne jouissait pleinement de son innocence que seule avec Dieu ; elle retrouvait dans le monde toutes ces idées nécessaires à la société, qui font de notre nom une partie de nous-mêmes si essentielle, que la calomnie ne peut l'attaquer sans nous blesser profondément. Alors, en aigrissant le ressentiment naturel causé par l'injustice, la conscience la plus pure ajoute peut-être quelquefois à nos maux ; elle ne les calme et ne les dissipe entièrement que loin des yeux de tous les hommes.

Cependant Euphémie monte en voiture seule avec Clara : on se rend chez la baronne, on arrive, la baronne et toutes les dames viennent recevoir la princesse sur le haut de l'escalier et, en l'apercevant appuyée sur le bras de Clara, on reste pétrifié. Les compliments, les remercîments d'usage expirent sur les lèvres tremblantes de la baronne ; elle rougit, pâlit, balbutie, perd la tête. Quel événement ! *la brodeuse de la princesse* admise dans une fête, à la vérité sans étiquette, mais où l'on n'a rassemblé que des femmes qui, par leur naissance, peuvent entrer dans tous les chapitres d'Allemagne ; *la brodeuse de la princesse*, mille fois plus belle, plus majestueuse, plus éclatante que toutes ces grandes dames!... Tandis qu'on s'étonne, qu'on envie, qu'on murmure tout bas, Euphémie s'avance et dit à la baronne en souriant et en lui montrant Clara : — N'êtes-vous pas surprise de la voir à une fête, elle qui jusqu'ici a refusé de paraître à toutes celles de la cour ? — Oui, madame, répondit la baronne, je suis très-*surprise*. — Je m'y attendais, reprit Euphémie ; mais devant ne trouver ici que mes amis, j'ai voulu y mener ma fille adoptive. En disant ces paroles, Euphémie poursuit sa marche, et, suivie d'un nombreux cortége et tenant toujours Clara sous le bras, elle entre dans une salle superbement décorée, dont toutes les fenêtres ouvertes donnaient sur un jardin illuminé. Clara (quoiqu'elle dansât parfaitement) avait annoncé qu'elle ne dansait point. La princesse s'assit dans un fauteuil ; elle fit placer Clara sur une banquette à côté d'elle, et le bal commença.

La princesse jouissait délicieusement de l'un des plus doux plaisirs du pouvoir souverain et de la grandeur, celui d'élever ce qu'on aime, de donner au mérite des marques publiques d'estime, de faveur, et d'humilier, de

confondre les intrigants et les envieux. Combien d'ennemies cette brillante soirée fit à Clara ! Les coquettes, les ambitieuses, toutes les mères qui avaient des filles de cet âge, et qui, en calculant leurs quartiers de noblesse, ne concevaient pas que la princesse, voulant adopter une jeune personne, eût fait un tel choix. Le tourment de la haine et de l'envie fut porté au comble par l'admiration de tous les hommes. Tout le monde aussi fut frappé de l'étonnante ressemblance d'Euphémie et de Clara ; les vieux seigneurs surtout crurent revoir la princesse à l'âge de dix-huit ans, quoiqu'ils trouvassent en secret que Clara était infiniment plus belle que ne l'avait jamais été la princesse.

L'électeur et le prince héréditaire arrivèrent à l'heure du souper : rien ne manqua au triomphe de Clara ; ces deux princes s'occupèrent d'elle avec l'air de la plus flatteuse intimité, et l'électeur la fit mettre à sa table. Au milieu de tous ces honneurs, Clara, mélancolique, mais simple, douce, obligeante, parla peu, répondit toujours avec grâce, souvent avec esprit ; son maintien fut parfait, sa reconnaissance pour les princes eut l'expression convenable de respect, et la dignité personnelle qui préserve de l'exagération et de l'enivrement. Sa politesse avec les courtisans ne ressembla point à l'affabilité qui ne convient qu'aux princes, et qui n'est dans les particuliers que de l'impertinence et de la fatuité ; elle n'eut avec aucune femme une contenance froide et dédaigneuse ; elle ne prit point avec quelques personnes les airs protecteurs d'une favorite qui veut plaire : elle fut constamment noble, naturelle, aimable. On remarqua qu'elle n'affecta pas une seule fois de parler à l'oreille de la princesse, ou de lui dire quelques mots à demi-bas. Elle charma tous ceux qui n'étaient pas décidés d'avance à la haïr.

La princesse et Clara quittèrent la fête un peu avant minuit. Elles retournèrent à un quart de lieue du château de la baronne, dans une maison de plaisance de l'électeur, où la princesse devait passer tout l'été. On était aux premiers jours du mois de juin. La nuit était si calme et si belle, que lorsque Clara fut déshabillée elle descendit seule dans un petit bois de peupliers, enfermé dans l'enceinte du jardin particulier de la princesse. Elle s'assit, à l'extrémité du bois, sur le bord d'un bassin entouré de mousse, et ses yeux se fixèrent sur un canal assez éloigné, mais qui, réfléchissant les rayons de la lune, formait au milieu d'une allé de jeunes saules un long sillon de lumière. Le bois, les eaux, la nature entière, tout est muet et tranquille. Clara après cette fête bruyante jouissait avec délices du calme et du silence ! — Que je suis bien ici ! se disait-elle ; je ne sens plus le poids du nom fatal que je porte, et l'inquiétude du mystère qui doit toujours envellopper ma triste existence ! Seule avec l'auteur de l'univers, je suis Clara sans rougir ! Oh ! combien je vous envie, solitude heureuse du désert, lieux paisibles où des âmes pures et religieuses ont trouvé la ravissante image du ciel ! La majesté du Dieu remplit seule votre immense étendue, et les échos de vos grottes et de vos rochers n'ont répété que les louanges de l'Éternel ! Terre fortunée, dédaignée par l'ambition humaine, les sueurs du pauvre ne vous ont point arrosée, vous n'êtes point souillée de sang ! Ah ! restez à jamais sans culture, afin qu'il y ait encore un asile sur la terre pour l'innocence opprimée ! Hélas ! la première charrue qui traça le premier sillon, ouvrit en même temps la route de l'industrie et celle de l'avarice et du crime !... Que ne puis-je aller m'ensevelir dans ces saintes retraites où mon imagination m'a

transportee tant de fois! Là, les passions s'anéantissent et la sensibilité s'exalte, là, le cœur en se purifiant s'embrase d'un amour sublime, d'un amour ardent et sans agitation comme sans inquiétude, et que rien ne combat et ne traverse! . . . Mais où laisse-je égarer ma pensée? La sagesse suprême n'approuve point ces vœux superflus. Ne peut-on trouver Dieu que dans ces profondes solitudes? et la place qu'il nous assigne dans cette courte vie n'est-elle pas celle qui doit nous plaire, ou du moins ne devons-nous pas tâcher de la rendre supportable? Oui, je veux repousser loin de moi ces idées mélancoliques; ne sont-elles pas des espèces de murmures qui peuvent mener à la misanthropie?

C'était ainsi que Clara, toujours éclairée, guidée par la morale évangélique, combattait cette tristesse vague et frondeuse, trop naturelle aux cœurs souffrants. C'est ainsi que la véritable piété réprime et rectifie tous les sentiments condamnables, même les plus spécieux; elle ne veut point que le dégoût des faux biens nous fasse mépriser les institutions humaines que la Providence soutient et perpétue. Si la religion conduit quelques élus dans le désert, ella en a fixé davantage et dans le monde et sur le trône. Elle bénit l'humble obscurité du cénobite, mais elle a sanctifié mille fois les talents, le génie et la gloire. Elle nous demande surtout les qualites et les vertus qui conviennent le mieux à notre situation; elle exige que la résignation et la persévérance nous enchaînent dans l'état où nous pouvons faire le plus de bien; elle montre à tous les hommes le même but, elle leur promet la même récompense, elle leur offre l'espérance la plus sublime. Ainsi cette inquiétude, ce mécontentement secret, qui jettent sur les objets présents et sur l'avenir un voile si funèbre, ne peuvent

produire un état habituel de mélancolie que dans l'imagination égarée des infortunés qui doutent de tout ; tels sont pour les cœurs sensibles les tristes résultats du scepticisme ; les âmes pieuses sont à l'abri de ces funestes égarements.

/ Cependant, le lendemain matin de la fête, la grande-maîtresse, la baronne de Kleben, se rendit chez la princesse, sous prétexte de la remercier de l'honneur qu'elle avait reçu la veille, mais surtout pour avoir avec elle une explication sur Clara. La baronne, ayant élevé Euphémie, avait, tête-à-tête avec elle, le droit de lui parler avec une liberté que la reconnaissance d'une élève devait autoriser. La baronne porta la parole au nom de toutes les dames de la cour, du moins elle assura qu'elle exprimait leurs sentiments ; et après un long discours sur les convenances, les bienséances, l'étiquette, elle termina par cette phrase : —J'ai cru, madame, devoir vous offrir toutes ces vérités, et, au risque de vous déplaire, j'ai eu le courage de vous les dire. La baronne prononça ces paroles avec une emphase qui fit sourire la princesse. —Je vous assure, madame, répondit-elle, que je ne vois pas le moindre courage dans tout ce que vous venez de me dire ; car vous savez parfaitement que vous ne risquez rien du tout en me parlant ainsi. De quoi se plaint-on ? que j'aie introduit dans une fête particulière et sans cérémonial, une jeune orpheline bien née, et qui est également intéressante par ses malheurs, sa parfaite éducation, son innocence et ses vertus. Je puis m'étonner à mon tour que mes sentiments pour elle, ma tendresse de mère ne lui suffisent pas pour être accueillie avec empressement et reçue avec plaisir — Mais, madame, votre altesse la connaît depuis si peu de temps. . . — Ce temps m'a suffi pour la juger, la chérir

et l'adopter... — L'adopter, madame! En vérité, personne ne croira à cette étrange adoption. — Eh bien! j'en prouverai la réalité ; je vous déclare, madame, que l'électeur compte élever très-haut la fortune de celui qui recevra sa main, et je suis décidée, de mon côté, à lui donner en outre une telle dot, que je n'aurai certainement que l'embarras du choix.

A ces mots, la baronne, vivement frappée, recueillit un moment ses esprits. Une réflexion rapide changea tout à coup ses dispositions. Elle connaissait Euphémie ; elle savait que cette princesse était invariable dans ses résolutions et dans ses attachements. L'ambition aperçoit en masse d'un seul coup d'œil tout ce qui la tente. La baronne vit en un instant cette jeune orpheline héritière de tous les biens, de toutes les pierreries de la princesse ; elle vit les honneurs accumulés sur la tête de son mari ; elle vit enfin le plus grand parti de la cour et de l'Allemagne ; après un long silence : — Quoi! madame, dit-elle du ton le plus radouci ; vous aimez à ce point cette jeune personne! — Oui, madame, et l'électeur et mon frère feront pour elle tout ce que mon affection pourra désirer. — Vous l'aimez véritablement, reprit la baronne, il suffit. Je puis donc enfin, poursuivit-elle d'un ton à la fois solennel et sentimental, je puis donc vous donner une grande preuve d'attachement. J'ai un second fils, il a vingt-cinq ans ; je demande pour lui à votre altesse la main d'Olympe. La surprise d'Euphémie fut extrême. Il y avait dans cette surprise de la joie, du mépris, et cependant un peu d'attendrissement. Euphémie avait beaucoup de pénétration ; son esprit lui disait bien que la seule cupidité produisait, dans les idées de la baronne, cette soudaine révolution ; mais son cœur et sa vanité étaient si touchés de cette

offre, qu'elle en sut gré à la baronne, et qu'elle crut lui en devoir quelque reconnaissance. Il est si rare que l'on ne gagne rien à flatter le faible des princes, qu'on ne saurait trop admirer à la cour l'inflexible droiture et la constante sincérité, quand par hasard elles s'y trouvent.

La princesse remercia la grande-maîtresse avec une grâce qui ressemblait à la sensibilité; elle lui dit les choses les plus flatteuses. La baronne s'attendrit. Euphémie lui serra affectueusement les mains et l'embrassa; et la baronne, croyant obtenir une faveur qu'elle n'avait jamais eue, sortit de chez la princesse avec un air mille fois plus hautain et plus impertinent que de coutume. Elle fut le reste du jour inabordable pour tous les indifférents, et radieuse dans sa famille. Elle accabla de sa dédaigneuse distraction tous ceux qu'elle n'aimait pas; sa démarche, son ton, son maintien eurent quelque chose de triomphal. Elle confia à ses amis intimes cette grande entrevue; sa vanité n'oublia pas d'orner ce récit d'une infinité de mots brillants et touchants de son invention; et tandis qu'elle s'applaudissait d'une démarche qu'elle regardait comme un trait admirable de présence d'esprit et de génie, tandis qu'elle formait mille nouveaux projets de grandeur, Clara, enfermée avec la princesse, refusait avec autant de fermeté que de froideur l'honneur de s'allier à l'illustre maison de Kleben. Clara annonça de plus qu'elle était décidée à ne se marier jamais, en ajoutant qu'elle n'envisageait d'autre bonheur dans l'avenir, que celui de consacrer entièrement sa vie à sa généreuse bienfaitrice. Ce discours, prononcé avec cet accent de vérité qui persuade, émut et toucha la princesse jusqu'au fond de l'âme. Elle admira une résolution qui lui donnait la certitude de jouir sans partage de l'affection de Clara, et de ne jamais se séparer d'elle un

seul instant. Cependant elle combattit son dessein ; elle lui peignit tous les avantages brillants d'une grande alliance, et lui fit l'éloge du jeune comte de Kleben : tout fut inutile ; et la princesse connut avec une satisfaction inexprimable que Clara était absolument inaccessible aux séductions les plus naturelles de la vanité et à l'ambition la plus légitime. — Eh bien ! ma chère Olympe, s'écria Euphémie en la serrant dans ses bras avec transport, vous n'y perdrez rien ; vous aurez dans cette cour le rang, le titre, les honneurs que la plus haute alliance aurait pu vous y procurer. — Ah ! madame, interrompit Clara, ne me forcez point à paraître dans le monde. — Vous serez toujours libre de vivre dans cette profonde solitude ; mais je veux qu'on sache à quel point je vous aime : en vous élevant ainsi, c'est moi seule que je prétends satisfaire. Clara s'opposa vainement à ce projet la princesse y attachait son bonheur et sa gloire.

Durant ce long entretien, le bruit du mariage du comte de Kleben et de la jeune Olympe circulait déjà sourdement à la cour. Les ennemis de la baronne, en enviant en secret son bonheur, montraient la plus vive indignation de ce qu'ils appelaient une bassesse et une mésalliance. Les indifférents s'étonnaient ; les amis trahissaient mystérieusement le secret, ou le niaient faiblement, mais d'un ton sec et capable d'en imposer au vulgaire des courtisans. Plusieurs personnes qui, n'étant instruites d'aucun détail, savaient seulement qu'il était question d'assurer un sort à la jeune favorite, tirèrent parti de cette lumière pour inventer et pour répandre les fables les plus absurdes, non à la cour, mais à la ville, où les courtisans sans contredit persuadent si souvent qu'ils sont initiés dans tous les secrets d'Etat. Ainsi la nouvelle la plus accréditée de la ville, parce qu'on

la tenait de bon part, fut qu'Olympe allait épouser de la main gauche le prince héréditaire.

La journée se passa de la sorte. La baronne ne vit Euphémie qu'en représentation, et la princesse affecta de la traiter avec plus de distinction que jamais. Avant de la quitter, elle lui dit à l'oreille qu'elle la priait de se rendre chez elle le lendemain dans la matinée.

La baronne mit le plus grand empressement à se trouver au rendez-vous indiqué, et elle arriva de si bonne heure chez Euphémie que, n'étant point encore attendue, elle trouva Euphémie et Clara déjeunant tête-à-tête. A l'aspect de la grande-maîtresse, Clara se leva et voulut se retirer. La baronne attribua ce mouvement à la timidité; elle ne douta point qu'elle ne fut là pour lui être présentée comme sa future belle-fille; et, s'avançant précipitamment, elle la retint. Alors, se retournant vers la princesse: — Madame me permet-elle, dit-elle, d'embrasser notre enfant? Clara reçut cet embrassement avec autant d'embarras que de respect, et, aussitôt après avoir fait une profonde révérence, elle s'échappa. Il fallut enfin avoir une explication, et ce ne fut pas sans une violente suffocation d'orgueil et de colère que la baronne apprit que la *brodeuse de la princesse* avait l'insolente démence de refuser la main de son fils, du comte de Kleben, allié d'assez près à la maison de Brandebourg et à celle de l'électeur. La princesse crut adoucir ce refus en assurant que Clara était pénétrée des bontés de la baronne, et qu'elle conserverait toute sa vie le souvenir de l'honneur qu'elle avait daigné lui faire. — Son goût pour la retraite, ajouta-t-elle, et son attachement pour moi, lui font désirer de conserver sa liberté, afin de me la consacrer à jamais toute entiére. La baronne interrompit Euphémie; et, s'efforçant vainement de cacher

son dépit, elle répondit avec tant d'aigreur et une ironie si insultante pour Clara, que la princesse rompit tout à coup la conversation et la congédia sèchement.

La baronne outrée alla dire dans sa famille qu'elle avait eu une scène très-vive avec la princesse; que le mariage était rompu, grâce au ciel; car elle avouait qu'elle n'avait jamais sincèrement désiré une alliance aussi étrangement disproportionnée. Ainsi elle laissa croire que la rupture venait d'une discussion sur les conditions, et non du refus de Clara, refus insupportable qu'elle dissimula avec le plus grand soin, mais dont tout le monde fut informé avant la fin du jour.

La baronne avait toujours montré une extrême aversion pour Clara; on savait qu'au fond elle n'aimait pas la princesse: ainsi ses motifs, en demandant la main de Clara, ne pouvaient être douteux. A la cour, une bassesse qui réussit n'y paraît guère en général qu'une démarche adroite et bien combinée; et ce qu'on admire le plus là, c'est l'esprit de conduite (quel qu'il soit) qui fait parvenir à ses fins. Par la même raison, une bassesse inutile y couvre d'un ridicule ineffaçable, et surtout parce qu'elle décèle le manque de goût, de finesse, et d'esprit. On se déchaîna tellement contre la baronne, que ses amis mêmes, qui avaient reçu sa confidence avec une parfaite approbation, convinrent en secret que cette conduite était inexcusable; et ils ajoutèrent qu'ils l'avaient jugée telle dès le premier moment. Au reste, ce n'est point là, dans le grand monde, manquer aux devoirs de l'amitié; pourvu que l'on parle ainsi d'un ton et d'un air consternés, que l'on répète bien que l'on gémit de ces torts et de ces travers dont on est forcé de convenir, on est toujours un ami fidèle et parfait.

Cependant la princesse, malgré la sincère opposition

de Clara, obtint pour elle tout ce que sa tendresse désirait : elle lui fit don d'une belle terre. L'électeur voulut qu'elle en prît le nom. Clara eut un diplôme qui lui donna le titre de comtesse ; il fut décidé qu'elle ne s'appellerait plus désormais que la comtesse de Niémen. Euphémie exigea qu'elle parût une seule fois publiquement à la cour, pour être présentée avec son nouveau titre à l'électeur et au prince héréditaire. Elle eut sa livrée, des domestiques, une voiture et des chevaux. On lui assigna un revenu ; on lui arrangea un bel appartement, tenant et communiquant à celui de la princesse. Toutes ces choses confirmèrent la nouvelle répandue dans la ville, et qui bientôt prit crédit à la cour même : on fut généralement persuadé que Clara avait épousé secrètement le prince héréditaire.

Dans cette nouvelle situation, Clara ne changea rien à son genre de vie solitaire. Toujours renfermée, toujours occupée par la prière, le travail et la lecture, et toujours inaccessible à toute liaison nouvelle, ne se montrant jamais, n'ayant nulle dépense à faire, elle n'employa son revenu qu'à soulager secrètement les pauvres. Ne se mêlant de rien, elle ne fit usage de son crédit que pour acquitter une dette de reconnaissance : elle obtint une grâce qui doublait la fortune de la veuve Marcelle ; elle ne fit jamais d'autre demande. Son affection pour Euphémie égalait celle qu'elle avait pour le père Arsène ; indépendamment de la plus vive reconnaissance, elle avait pour cette princesse un penchant naturel qui lui faisait trouver un charme toujours nouveau dans son intimité, mais cette attachement si profond et si tendre n'était pas parfaitement heureux. Clara, loin de pouvoir ouvrir son cœur à celle qu'elle chérissait comme la meilleure des mères, était forcée, au contraire,

de lui cacher tous ses funestes secrets. Elle ne jouissait de sa confiance qu'avec une sorte de remords, en songeant qu'elle lui refusait la sienne! Mais comment la lui accorder? Montalban existait toujours, et celle qui, pour ne point dénoncer son père, s'était laissé charger, aux yeux de celui qu'elle aimait, d'un tel forfait; celle qui s'était résigné à l'ignominie et à la mort, pouvait-elle être tentée de dévoiler à qui que ce fût au monde ce qu'elle cachait à Valmore? D'ailleurs, au moment de l'instruction du procès, elle pouvait d'un mot se justifier pleinement. Le temps et l'éloignement des lieux où fut commis le crime rendaient la justification moins facile et moins évidente. Et quels seraient les fruits de cette confidence coupable et dangereuse, en supposant même que la princesse gardât fidèlement le secret? de l'affliger inutilement, et de perdre par une telle imprudence une partie de l'estime de sa bienfaitrice, celle du père Arsène, et la sienne propre. On est inviolablement attaché à un secret pour la sûreté duquel on a consenti à donner sa vie, et que la religion commande de garder toujours. Clara n'eut donc jamais la tentation de se faire connaître à la princesse; mais cette réserve nécessaire déchirait souvent son cœur. Elle éprouvait encore une peine d'un autre genre, qui l'affectait vivement. La princesse jouissait de la réputation la plus parfaite. Tout le monde admirait la piété filiale qui lui avait fait refuser des alliances royales et dédaigner des couronnes, pour dévouer sa vie à son père; l'électeur l'adorait et vantait sans cesse sa vertu, la perfection de sa conduite, et les sacrifices généreux qu'elle avait faits pour lui. Toute la cour était aux pieds d'Euphémie; son pouvoir surpassait infiniment celui même du prince héréditaire. Comme elle n'en faisait jamais qu'un usage bienfaisant

et sage, elle était universellement aimée et révérée; et néanmoins Clara ne voyait que trop que, loin d'être heureuse, elle était dominée par une tristesse secrète, également insurmontable et profonde. Euphémie plus d'une fois, dans ses entretiens particuliers avec Clara, avait laissé échapper des mots mystérieux qui montraient assez que, non-seulement elle était mécontente de son sort, mais qu'elle gémissait sous le poids accablant d'un grand chagrin ignoré de tout le monde. Clara n'avait jamais osé la questionner, elle s'était contentée de s'attrister avec elle.

Un matin, Clara éprouva la joie la plus vive, en recevant une lettre d'Honorine, qui lui donnait les plus heureuses nouvelles de Valmore, et qui lui apprenait en même temps que les Rochelais venaient de conclure une trêve avec les royalistes, et que tout le monde pensait que cette trêve serait suivie de la paix. Il était permis à Clara de montrer l'intérêt qu'elle prenait à la paix; elle avait besoin d'épancher sa joie, et pour en parler, elle sortit plus tôt que de coutume de son appartement, pour se rendre dans celui de la princesse. Elle avait une clef du cabinet d'Euphémie; elle entra doucement, et, en entr'ouvrant la porte du cabinet, elle aperçut Euphémie seule, assise sur un canapé et fondant en larmes. Le premier mouvement de Clara fut d'aller se jeter aux genoux de la princesse, de saisir une de ses mains qu'elle pressa contre son cœur, en disant d'une voix entrecoupée ; — Vous avez des peines que j'ignore, je puis les partager sans les connaître : oh ! laissez votre Olympe pleurer avec vous ! . . . Euphémie, relevant Clara, la serra longtemps dans ses bras ; ensuite la faisant asseoir à côté d'elle : — Mon enfant, dit-elle, je ne vous connais que depuis huit mois ; mais cette sympathie

indéfinissable qui nous unit, vous a donné sur mon cœur, dès les premiers moments, tous les droits d'une ancienne amitié. Un secret inviolablement gardé jusqu'ici, un secret terrible, me pèse depuis longtemps avec vous, il ne m'échappe point, ma tendresse pour vous le déposera avec réflexion dans votre sein. Ici les pleurs d'Euphémie redoublèrent. Clara, saisie et tremblante, y mêla les siens ; et, après un long silence, Euphémie reprenant la parole : — Tout le monde, dit-elle, s'attendrit sur les maux d'un être malheureux, flétri et persécuté par la calomnie ; du moins alors on peut opposer à l'injustice le témoignage secret d'une conscience pure : on peut se flatter que l'imposture sera tôt ou tard confondue, et que la Providence fera triompher la vérité. Toutes les douceurs, tous les charmes de l'espérance sont réservés aux cœurs innocents !

Ce début causa à Clara la plus profonde émotion. — Mais, poursuivit la princesse, trouver au fond de son âme un témoin qui dépose contre la voix publique, et qui dément des louanges usurpées, recevoir des hommages et des témoignages de reconnaissance qu'on ne mérite pas, tromper la tendresse qu'on partage, abhorrer la fausseté et jouer le rôle affreux d'une hypocrite ! voilà des tourments sans consolations, et ce sont les miens ! — Non, il n'est pas possible, s'écria Clara ; vous, madame, dont tous les actions secrètes sont si pieuses, si bienfaisantes . . . — Oui, reprit Euphémie, j'aime à donner, j'aime les infortunés ; oui, sans doute j'étais née pour la vertu ; mais coupable d'une faiblesse inexcusable, j'abuse de la généreuse crédulité du meilleur des péres. J'ai paru lui sacrifier les trônes qui m'ont été offerts ; hélas ! je ne les ai sacrifiés qu'à la plus funeste passion ! . . . — O ciel ! . . . Je suis mariée secrètement

depuis vingt ans... A ces mots, Clara, pétrifiée d'étonnement, resta un moment immobile ; ensuite, penchant sa tête sur les genoux de la princesse, elle arrosa de pleurs ses deux mains qu'elle serrait fortement dans les siennes. — Mon enfant, reprit Euphemie, vous êtes ma seule, mon unique consolation ! Laissez-moi me remettre d'une si vive émotion, et me préparer à ce triste récit ; il sera pour votre jeunesse une leçon salutaire ; vous y verrez que, si l'on échappe à la censure des autres, on en trouve une plus sévère au fond de sa conscience ; vous y verrez enfin quelle punition le ciel équitable réserve à la témérité de l'inexpérience qui ose s'affranchir de l'obéissance filiale, et former des nœuds mal assortis. Demain vous saurez tout.

Cette première confidence pénétra Clara de reconnaissance et de compassion pour cette princesse intéressante, qui lui donnait ainsi la preuve la moins douteuse et la plus touchante d'une véritable affection. Le lendemain matin, de bonne heure, Euphémie l'envoya chercher. Clara s'assit sur des coussins aux pieds de la princesse, qui commença son récit en ces termes :

" J'étais encore au berceau lorsque je perdis ma mère. Mon frère, plus âgé que moi de dix ans, pouvait déjà essuyer les larmes de mon père ; mais bientôt je devins l'objet des plus tendres soins de ce père, si indulgent et si sensible ; il prit pour moi dès lors cette vive affection qui a toujours été depuis le sentiment dominant de son cœur. Ma tendresse répondait à la sienne, et ma plus grande consolation est de me rappeler ce temps où je l'aimais de préférence à tout et où nul sacrifice n'aurait pu me coûter pour lui. Il ne négligea rien pour me donner une excellente éducation. On nomma la baronne de Kleben ma gouvernante, mais ce fut pour elle

plutôt un titre qu'un emploi ; ma véritable institutrice fut madame de Merthal, ma sous-gouvernante. Cette femme respectable réunissait à un éminent degré les talents les plus distingués aux qualités les plus attachantes du cœur et de l'esprit. Je la chérissais, je profitai de ses leçons, et lorsqu'on forma ma maison, je suppliai l'électeur de laisser auprès de moi madame de Merthal, comme une amie dont je ne pouvais me séparer, et comme un guide qui m'était nécessaire encore. J'avais à peine atteint ma dix-huitième année qu'il fut question de me marier ; mais mon attachement pour mon père et pour mon pays me fit rejeter sans balancer cette proposition, en annonçant que je ne consentirais jamais qu'avec un mortel chagrin à quitter mon père et à m'expatrier. L'électeur me sut gré de ces sentiments, mais il pensa que le temps les changerait.

"Je venais d'entrer dans ma vingtième année, lorsque le comte de Rosenberg, âgé de vingt-quatre ans, parut à la cour. Une figure noble et brillante, une physionomie sur laquelle se peignaient une assurance et une fierté remarquables, surtout à cet âge, des manières froides, mais polies et remplies de grâce et d'élégance, tel était l'extérieur du comte de Rosenberg. Né avec l'esprit le plus dominateur, il est du petit nombre des hommes qui, dès leurs premiers pas dans le monde, se sont formé, d'après leur inclination et leur caractère, un plan invariable de conduite, et qui jamais ne s'en sont écartés. Le comte de Rosenberg n'a cultivé en lui que les qualités qui peuvent servir à l'ambition : son courage, son activité, sa prudence et sa discrétion sont extrêmes ; sa persévérance est infatigable. Trop fier pour avoir de la cupidité, il aime l'éclat et non l'argent ; il est magnifique et libéral. La plus grande

lâcheté à ses yeux, c'est de renoncer à un dessein mûrement réfléchi. Profondément dissimulé lorsqu'il s'agit d'atteindre son but, il est incapable du moindre deguisement lorsqu'il n'a nul intérêt à feindre. Il ne montre aucune espèce de prétention dans la société, il n'en a point : il dédaigne tous les petits succès, il a trop d'orgueil pour avoir de la vanité. L'ambition, en étouffant sa sensibilité, en exaltant son imagination, n'a point corrompu son âme. Il a le besoin de s'élever et de briller, mais il eut toujours celui de s'estimer lui-même. Il est vrai qu'il n'accorde son estime qu'aux vertus et aux actions éblouissantes, et qu'il ne regarde que comme des faiblesses ou des puérilités tous les procédés délicats qui, pour les cœurs sensibles, sont des devoirs. Tout ce qui a de la grandeur l'émeut et le transporte; sa générosité naturelle pourraît l'emporter dans son cœur sur l'ambition même, et jamais il ne résistera à la satisfaction de faire une action véritablement héroïque, dût-elle être ignorée et lui coûter sa fortune.

" L'expérience seule a pu me faire connaître entièrement le comte de Rosenberg tel que je viens de le dépeindre ; pour mon malheur, je l'ai vu longtemps sous d'autres traits, du-moins à beaucoup d'égards. J'avais auprès de moi, à cette époque, une jeune personne d'une grande naissance, mais sans fortune, dont le mariage était arrêté avec l'un des plus riches seigneurs de cette cour, le prince de Lobeck. Ce dernier était absent pour quelques mois, et les noces devaient se faire sans retard à son retour. Ulrique (c'est le nom de la jeune personne) se mariait sans amour, mais sans aucune répugnance.

" Le comte de Rosenberg était à peine à la cour depuis cinq ou six jours, que tout le monde remarqua ses em-

pressements et ses soins pour la jeune Ulrique: j'en fus moi-même vivement frappée. On eut beau avertir le comte qu'Ulrique était engagée, rien n'arrêta l'ardeur de ses poursuites; ce qui parut d'autant plus extravagant que, quoiqu'il fût d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons d'Allemagne, il était le dernier rejeton d'une famille totalement ruinée, et qu'il paraissait impossible qu'il pût se flatter que les parents d'Ulrique préférassent son alliance à celle du prince de Lobeck, qui, d'ailleurs, avait reçu leur parole.

" Un soir, à mon cercle, un nœud de ruban se détacha des cheveux d'Ulrique et tomba à terre: le comte, toujours auprès d'elle, le ramassa; Ulrique tendit la main, croyant qu'il allait le lui rendre. — On ne l'aura qu'avec ma vie, dit-il tout haut, et il le garda. Le lendemain à un bal de la cour, il parut dans un quadrille avec ce même ruban noué autour de son bras. Ulrique lui témoignant que cette espèce de galanterie lui déplaisait: — Si c'était un don, répondit-il, je le cacherais; c'est une conquête, et je m'en pare. Les folies de ce genre intéressent naturellement, et surtout les femmes. La jeunesse du comte et ses agréments personnels donnaient du charme à son audace et à cette passion romanesque. Tous les yeux étaient fixés sur lui; j'entendais répéter sans cesse qu'il était charmant, qu'il méritait d'être aimé. Il effaçait tous les jeunes gens sans leur causer d'ombrage. Il plaisait à toutes les femmes; mais il n'était occupé que de celle à laquelle personne n'osait prétendre. Je l'observais avec un intérêt que je ne prenais que pour de la curiosité, et je ne fus point étonnée lorsque je m'aperçus qu'il faisait la plus vive impression sur le cœur d'Ulrique. Sans me confier ouvertement ses sentiments, elle me les laissa

voir, et je ne trouvai rien à lui dire pour les combattre. Un jour, tête-à-tête avec moi, notre conversation tomba sur les passions malheureuses : nous ne parlâmes qu'en général ; néanmoins Ulrique s'attendrit ; mes pleurs coulèrent ; Ulrique me baisa les mains, comme pour me remercier de l'avoir entendue et de partager ses peines. Dans ce moment j'éprouvai quelque chose qui ressemblait au remords ; je ne trompais pas Ulrique, mais elle s'abusait sur la cause de mon attendrissement ; elle n'en était pas l'objet. Sur ces entrefaites, ma sous-gouvernante, madame de Merthal, fut obligée de faire un voyage, afin d'aller en Suisse recueillir une succession. Je perdis ainsi mon seul guide. Que cette séparation me coûta cher ! Madame de Merthal eût bientôt lu dans mon cœur ; elle eût ouvert mes yeux, elle eût dirigé ma conduite, et je n'aurais pas fait une faute irréparable ! . . .

" Le comte de Rosenberg plaisait personnellement à l'électeur et à mon frère, qui, malgré sa jeunesse, l'admirent dans leur intimité. L'électeur lui parla sur la folie de sa passion pour Ulrique. Le comte répondit de manière à faire craindre de sa part quelque extravagance publique. Quatre ou cinq jours après, l'électeur donnant une petite fête dans les jardins d'une de ses maisons de plaisance, le comte en fut exclus parce que Ulrique devait m'y accompagner, et que ses parents lui avaient ordonné de fuir le comte avec le plus grand soin, jusqu'au moment qui devait lui ravir toute espérance, c'est-à-dire jusqu'à l'arrivée du prince de Lobeck.

" J'allai à cette fête, et j'y portai une distraction invincible. Après le souper, on se promena dans les jardins, qui étaient illuminés. Je donnais le bras à Ulrique. La baronne de Kleben et quelques autres per-

sonnes nous suivaient; mais comme nous marchions en avant beaucoup plus vite, dans l'intention de nous entretenir ensemble sans être entendues, nous les laissâmes à une assez grande distance derrière nous. Ne voulant point parler de l'ennui que j'éprouvais, je désirais qu'Ulrique me parlât du sien; je lui demandai en souriant si cette fête lui plaisait. —J'avoue, répondit-elle, qu'elle me paraît bien insipide. — Mais qu'y manque-t-il donc? — Ah! ce que je n'ai nul espoir d'y rencontrer!... Comme elle disait ces mots, nous étions au bout du parterre; nous entrâmes dans une petite allée qui se trouvait à notre droite; alors nous disparûmes aux yeux de ceux qui nous suivaient. Nous vîmes dans cette allée, à quelques pas de nous, un homme vêtu comme un jardinier, mais que nous reconnûmes dans l'instant: c'était le comte de Rosenberg. Il s'avança précipitamment vers nous. Ulrique aussitôt quitte mon bras, s'enfuit, disparâit: je veux la suivre, le comte saisit ma robe, m'arrête et me présente une lettre. — Au nom du ciel! madame, me dit-il, daignez recevoir cet écrit que je ne confie qu'à vous seule. Qu'Ulrique, je vous en conjure, ignore cette démarche. Ce papier contient mon secret et mon sort: quand vous l'aurez lu, vous disposerez à votre gré de l'un et de l'autre. A ces mots, prononcés avec rapidité, il s'éloigne précipitamment. J'avais reçu le billet; je le mis dans mon sein, et je me hâtai de rejoindre Ulrique. J'étais dans un trouble dont rien ne peut donner l'idée. Ulrique avait de l'inclination pour le comte; mais la vanité entrait pour beaucoup dans ce sentiment. Elle était vivement flattée d'inspirer une telle passion à l'homme le plus brillant de la cour. Pour se faire honneur de sa fuite, et pour se vanter de cette témérité du comte qui, pour la voir, s'était introduit furtivement dans

les jardins, elle conta cette rencontre à plusieurs personnes, et toute la cour en fut informée le lendemain.

"Que la fête me parut longue! que ce billet que je tenais soigneusement caché pesait sur mon cœur! Enfin, à minuit, il me fut possible de me retirer. Aussitôt que je me trouvai seule dans mon cabinet, j'ouvris en tremblant cette lettre mystérieuse que j'ai conservée; la voici."

A ces mots, la princesse, déployant la lettre du comte de Rosenberg, lut tout haut ce qui suit:

"Non, ce n'est point une témérité vulgaire que la mienne! Je suis mille fois plus insensé, plus coupable que je ne parais l'être! Je n'avais qu'un seul moyen de m'approcher de vous, de vous voir sans être repoussé, de vous suivre sans être banni; j'ai dû l'employer. . . Mais comment cette feinte a-t-elle pu vous tromper? Est-il un objet que l'on puisse remarquer près de vous? Est-il possible que vous n'ayez pas lu dans mon cœur? Ce nœud de ruban dont je me suis paré ne venait-il pas de vous? n'avais-je pas vu vos mains le former et le donner? Oui, je le répète, on ne me l'arrachera qu'avec la vie; je le porterai dans les combats; ce ne sera point un gage d'amour; mais je l'ai dit, c'est une conquête; elle est pour moi le présage de toutes les autres.

"Je sais à quoi m'expose la hardiesse de cette démarche. Comment m'abuserais-je sur mon audace? elle m'enorgueillit! Si vous n'êtes pas dans cette cour l'unique objet de tous les hommages, c'est que nul ici n'ose élever ses vœux et sa pensée jusqu'à vous; mais il n'est point de gloire qui soit au-dessus d'une grande âme: je méprise le cœur lâche et rampant qui n'ose aspirer à vous plaire. Pour moi, je braverai tout pour y parvenir; et le danger de vous dévouer sa vie n'est à

mes yeux qu'un attrait de plus, qui seul me suffirait pour garantir ma persévérance et ma fidélité. Je puis supporter votre colère et vos rigueurs; mais je ne supporterais pas une froide indifférence qui ressemblerait au dédain. Que dis-je? votre mépris! non, je n'y croirais point. Une passion telle que la mienne ne peut être mise en oubli; votre silence ne serait pour moi qu'un aveu délicat, qu'un consentement tacite. Rejetez-vous le noble sentiment qui m'enflamme? alors mon audace doit vous irriter; vous devez la punir. Songez-y bien, madame; si demain je ne suis point exilé, je m'abandonnerai avec transport aux plus chères espérances: en ne cherchant pas à les anéantir par une vengeance éclatante, vous les autoriserez toutes."

"La lecture de cet étrange billet me jeta dans un trouble inexprimable. J'aurais dû connaître que ce n'était pas là le langage de l'amour, mais celui d'une âme hautaine et fière; et mon cœur abusé y vit encore tous les traits séduisants d'une grande passion. J'aimais avant de pouvoir soupçonner que j'étais aimée; j'excusai tout, en découvrant ce surprenant secret. Je ne fis aucune réflexion sur ce caractère altier et sur cette feinte coupable qui, en abusant Ulrique, hasardait le repos de sa vie. Je ne pouvais que me répéter: C'est moi qu'il aime! Cependant je relisais avec effroi cette phrase singulière: 'Si demain je ne suis point exilé, je m'abandonnerai avec transport aux plus chères espérances.' Mon inexpérience me faisait trouver dans cette alternative le plus mortel embarras. Assurément, je n'étais pas tentée de dénoncer à l'électeur cette téméraire folie, mais je ne voulais pas autoriser par mon silence et par mon inaction les plus audacieuses espérances. Après beaucoup d'agitations et de réflexions, je m'arrêtai à une résolu-

tion qui me parut si sage, que je repris un peu de tranquillité. Le lendemain matin, j'allai trouver mon père; je l'instruisis de la hardiesse avec laquelle Rosenberg s'était introduit déguisé dans le jardin pour voir un moment Ulrique; j'ajoutai que le prince de Lobeck devant revenir dans quinze jours, il était temps de mettre fin à ces scènes, et que je pensais qu'il fallait éloigner le comte, et ne le rappeler qu'après le mariage d'Ulrique. L'électeur approuva cette idée; et, dans ce moment, la porte du cabinet s'ouvrit, et Rosenberg parut. Mon saisissement fut extrême; je voulus me lever pour sortir. L'électeur me retint, désirant que j'entendisse ce qu'il allait dire au comte. Ce dernier s'avança avec son calme et son assurance ordinaires, car rien au monde ne l'intimide ou ne l'embarrasse; il fait ou dit les folies les plus extraordinaires avec un ton d'autorité et un air de simplicité et de tranquillité qui n'appartiennent qu'à lui. Cette manière, qui ne peut se décrire, lui donne un certain ascendant dont il est difficile de se défendre; il n'entraîne pas, il commande, et l'on cède. Ses témérités les plus extravagantes ne paraissent telles que par réflexion, quand on se les rappelle; mais, lorsqu'on en est témoin, on y trouve une sorte d'originalité imposante : on est presque tenté de les admirer. — Rosenberg, lui dit l'électeur, je vous charge d'une commission pour la cour de Vienne; vous partirez demain. A ces mots, Rosenberg réfléchit un moment; ensuite, il dit: Monseigneur, est-ce un exil? — Comment, reprit l'électeur en souriant, vous craignez un exil? — Il est tel exil, reprit le comte, qui m'honorerait assez pour ne pas souffrir que la cause en fût cachée ou déguisée, et alors je la déclarerais hautement. Ces paroles me firent frémir, et je m'empressai d'interrompre le comte, en disant avec

la plus vive émotion: — Mais il n'est point ici question d'exil. — Madame, répondit le comte, ce mot, dans votre bouche, dissipe toutes mes craintes et comble tous mes vœux. Je restai confondue, désespérée de mon imprudence, et n'imaginant pas comment il me serait possible de la réparer, je ne pris nulle part au reste de l'entretien. Rosenberg y fut aimable; et quand il vit l'électeur disposé à lui accorder une grâce, il demanda pour partir un délai de six jours, et il l'obtint, à condition qu'il se conduirait sagement.

" Ainsi, je ne retirai de cette démarche que l'inquiétante certitude que Rosenberg avait acquise, celle d'être aimé. Je l'aimais sans doute avec passion; mais ce dernier entretien m'avait effrayée sur son caractère et sur ma situation, dont je sentais tout le danger, car j'entrevoyais qu'il fallait me perdre, ou perdre Rosenberg dans l'esprit de mon père. Je conservais assez de raison pour désirer un conseil salutaire, et pour regretter avec amertume madame de Merthal, cette amie éclairée et fidèle, qui seule eût pu me guider et me sauver. Je frémissais en songeant à l'intrépide folie et à la tranquille audace de Rosenberg; j'aurais pu résister à l'amour: c'est surtout la crainte qui m'a perdue.

"Mon père venait de me donner la terre de Niémen, qui vous appartient aujourd'hui, ma chère Olympe, et qui n'est qu'à trois milles d'ici. Afin d'éviter Rosenberg jusqu'à son départ, je demandai à mon père la permission d'y aller passer huit jours; comme j'y menais Ulrique, ce petit voyage parut être fait pour la mettre à l'abri des poursuites du comte, et mon père l'approuva. Je ne vis point Rosenberg dans le reste du jour: il ne parut point à la cour. Le soir, après souper, je partis pour Niémen, n'emmenant de dames que la baronne et

Ulrique, d'ailleurs n'ayant pour toute suite qu'un vieil écuyer, nommé Blomer, qui m'était attaché depuis mon enfance, un chapelain, mes femmes, et un petit nombre de domestiques. Une femme de chambre, qui m'avait élevée, couchait dans mon appartement ; car, depuis un an la baronne, n'ayant plus le titre de gouvernante, n'y couchait plus.

"La prémière journée fut employée à visiter ma nouvelle possession. Le lendemain de grand matin, aussitôt que je fus levée, je passai sur un balcon qui donnait sur un grand chemin. La fenêtre quoiqu'au premier étage était fort élevée. Je vis sur la grande route, vis-à-vis mon balcon, un mendiant avec une longue barbe blanche: aussitôt qu'il m'aperçut, il se rapprocha de la fenêtre en me montrant un papier qu'au même instant il mit sous une pierre ; ensuite, levant la tête, il détacha à moitié sa barbe, et je reconnus le comte de Rosenberg.

"Il y a pour les femmes en général, dans ces déguisements romanesques, un attrait piquant qui flatte leur vanité : et lorsqu'on aime, ces imprudences, qui peuvent perdre celle qui en est l'objet, sont regardées comme les preuves de la plus violente passion. Mon premier mouvement, en reconnaissant Rosenberg, fut celui de la joie. Un charme fatal me retint attachée sur ce balcon, je restai immobile : une exclamation m'échappa ; Rosenberg vit couler mes pleurs. Il mit un genou en terre, posa une main sur son cœur en levant l'autre vers le ciel, qu'il semblait prendre à témoin d'un serment inviolable; et tout à coup se relevant brusquement, il s'éloigne à pas précipités. Il n'était pas difficile de comprendre qu'il n'avait caché sous une pierre le papier qu'il m'avait montré que pour m'inviter à l'aller chercher. Je pensai

que je ne pouvais le laisser sans un extrême danger, et je ne me décidai que trop facilement à l'aller prendre! J'appelai mes femmes; je leur dis que j'avais laissé tomber un bague par la fenêtre, et je descendis avec elles. Tandis qu'elles cherchaient, je leur tournai le dos. Je m'approchai de la pierre que je soulevai; je saisis la lettre, en m'écriant que j'avais retrouvé ma bague. Je remontai chez moi, je m'enfermai dans mon cabinet, et je lus cette lettre:

"'Quel empire il m'a fallu prendre sur moi-même pour ne pas tomber à vos pieds quand vous avez dit ces paroles: 'Il n'est point question d'exil.' Vous avez daigné recevoir ma lettre; ainsi, ces mots enchanteurs, prononcés par vous, ne me laissaient rien à désirer; ils ont irrévocablement fixé mon sort. Craignant de ne pouvoir contenir les transports de ma joie, et que tout en moi ne la décèle, je ne paraîtrai plus à la cour, et je hâterai mon départ. Mon absence sera boucoup plus longue que vous ne pouvez l'imaginer; car je veux aller chercher la gloire, qui peut seule justifier mon audace, vos bontés et mon bonheur. J'ose vous supplier, madame, de m'accorder, avant cette séparation, un moment d'entretien. Je serai ce soir, à dix heures, à la petite porte de votre jardin particulier qui donne sur la grande route. Vous pouvez vous promener seule dans cette petite enceinte, séparée du parc, et tenant à votre appartement; c'est ce que vous avez fait quelquefois dans ce même jardin, avant que ce château vous fût donné. Je ne sollicite qu'une demi-heure d'audience. Votre âme est trop élevée pour ne pas vous donner la certitude que vous n'avez point à craindre dans cet entretien un langage passionné que le respect doit m'interdire, puisqu'une preuve de confiance si noble et si touchante

m'ôtera le droit de vous parler de mon amour. Je ne veux que vous confier mes projets, mes espérances, et remettre ma destinée entre vos mains.

" 'Vous êtes bien certaine que j'attendrai à la porte du jardin longtemps avant que l'horloge du château ait sonné dix heures.'

" Après la lecture de cette lettre, je restai pétrifiée d'étonnement et saisie d'effroi, en voyant jusqu'où m'avaient engagée sa témérité et mon imprudence. Je ne revenais pas de ma surprise : un sujet de mon père me proposer un rendez-vous nocturne, et sans avoir l'air de douter de mon consentement ! Cependant, si je refusais, que n'avais-je pas à craindre d'un tel caractère ? Le ton austère et respectueux de sa lettre me plaisait et m'en imposait. J'étais certaine qu'il n'oserait même pas me parler de sa passion : quels projets avait-il donc à me confier ? n'était-il pas important de les connaître ? Un refus m'exposait à mille persécutions, et peut-être aux scènes les plus éclatantes. Il ne demandait qu'une demi-heure d'audience ; il allait partir, et pour longtemps. Telles étaient mes réflexions, dont le résultat fut que j'étais indispensablement forcée de le recevoir, me promettant bien de lui faire entendre enfin le langage de la raison et de lui ôter toute espérance. Je ne fus occupée, durant toute la journée, qu'à préparer ce que je lui dirais. Je composais des discours si sensés, si forts et si fiers, que je ne doutais pas de leur effet. Je cherchais, par ces résolutions, à m'abuser moi-même sur une démarche inexcusable. Mais, à mesure que l'instant approchait, je sentais s'évanouir ces dangereuses illusions ; ma conscience agitée me causait un trouble toujours croissant. Je tremblais ; je ne pouvais rester en place un moment ; je ne voyais rien, je n'entendais rien

de ce qui se passait autour de moi. Je feignis d'être malade; tout le monde se retira avant neuf heures. Quand je me trouvai seule, il me sembla que j'étais abandonnée de la nature entière. J'aurais donné la moitie de ma vie pour un conseil qui m'eût tiré de ce mortel embarras."

— Eh ! mon Dieu ! s'écria naïvement Clara, en interrompant la princesse, que n'aviez-vous un directeur aussi sage que le père Arsène ! Il vous aurait défendu d'aller à ce rendez-vouz ; et même vouz auriez su d'avance que, pour rien au monde, il ne fallait faire une telle démarche. En parlant ainsi, Clara avait les larmes aux yeux ; car cette faiblesse de la princesse la mettait au désespoir. Son âme, à la fois si forte et si pure, ne la concevait pas.

— Hélas ! ma chère Olympe, reprit Euphémie, j'avais des principes religieux ; mais j'étais loin d'avoir cette piété profonde et consommée si rare à votre âge et par conséquent à celui que j'avais alors ! Heureux qui, comme vous, a toujours pris pour guide la religion ! Écoutez-moi ; vous verrez ce qu'il en coûte pour s'écarter de la prudence sévère qu'elle prescrit, surtout à notre sexe !

" Cependant, j'avais fait coucher mes femmes, en ordonnant à celle qui restait dans ma chambre de se mettre sur son lit, parce que je voulais veiller (ce qui m'arrivait souvent), et que je l'appellerais pour me coucher. Elle obéit, et bientôt elle s'endormit profondément. Une demi-heure après, l'horloge sonna dix heures ! Je frissonnai, et je pris une ferme résolution de ne point faire une démarche si peu digne de mon rang et de mon caractère. Après un moment de réflexion, je m'armai de tout mon courage ; j'étais dans

un cabinet à côté de la pièce où dormait ma femme de chambre : cette pièce où je couchais, et celle où je me trouvais, étaient les seules de mon appartement dont les fenêtres donnassent sur le grand chemin. J'ouvris doucement ma fenêtre ; et quoique la lune fût couverte de nuages, j'aperçus le comte à la porte du jardin. Il vint aussitôt au bas de ma fenêtre. N'osant parler, de peur d'être entendue de ma femme de chambre, je tâchai de lui faire comprendre par signes que je ne voulais point descendre, et que je lui ordonnais de s'éloigner. Cette pantomime fut assez longue ; il me regardait attentivement ; et tout à coup la lune se trouvant dégagée de nuages, je le vis distinctement. Alors je recommençai à faire les mêmes gestes ; et quand j'eus fini, il dit à voix basse : Je vous entends, cela est possible ; et, paraissant avoir compris que je lui proposais de monter par le balcon, il se mit en devoir d'escalader le mur. A cette vue ma frayeur fut si grande, que, perdant tout à fait la tête, je lui jetai la clef du jardin. Il l'entendit tomber sur le pavé et courut la ramasser ; je rentrai dans mon cabinet dans un état impossible à décrire. Il n'y avait plus à balancer ; il fallait aller rejoindre dans le jardin celui auquel je venais de donner cette fatale clef. Que ne risquais-je pas en différant !... Il ne manquerait pas de chercher à entrer dans le château, au risque d'éveiller mes gens. Cette pensée me décida à descendre sans délai. Mon émotion était inexprimable ; mais le ressentiment et la colère dominant sur tous les sentiments de mon cœur, j'étais bien déterminée à ne lui parler qu'un instant, et à le congédier de la manière la plus fière et la plus absolue. Cependant, à peine eus-je mis le pied dans le jardin, où je savais qu'il était déjà, qu'une partie de ma hardiesse

m'abandonna. La crainte de l'irriter vint tout à coup accroître mon trouble affreux. Je m'avançai d'un pas chancelant ; je trouvai le comte au bout d'une allée de tilleuls. Aussitôt qu'il m'aperçut, il s'approcha et se jeta à mes pieds. Je tombai sur un banc ; je ne pouvais plus me soutenir. Il me fut impossible de retenir mes pleurs et de proférer une seule parole. Le comte resta à genoux un moment à deux pas de moi ; son attitude exprimait un respect et une reconnaissance qui m'attendrirent. Après un long silence, se relevant et restant debout vis-à-vis de moi : — Madame, me dit-il d'un ton doux, mais ferme et tranquille, je vous ai promis de ne point vous parler de mes sentiments ; mais il m'importe de connaître les vôtres. L'état où je vous vois m'afflige et m'alarme. Les moments nous sont chers ; daignez vous expliquer franchement. Je vous l'avoue, avant d'avoir osé vous écrire, j'ai cru que votre cœur, sans deviner le mien, partageait ses sentiments secrets ; votre conduite depuis a dû fortifier de si glorieuses espérances. Néanmoins il est possible que je me sois abusé, et que vous n'ayez été guidée que par la crainte que vous inspire mon caractère. Je vous l'ai dit, je ne supporterais pas le dédain : mais vos ménagements et la démarche que vous daignez faire m'honorent assez pour exciter toute ma reconnaissance et pour satisfaire mon amour-propre, quelque exalté qu'il puisse être. Parlez donc sans détour : si je ne suis point aimé, cette entrevue n'est plus qu'un secret que votre estime confie à mon honneur ; et ce secret sacré sera inviolablement gardé jusqu'à mon dernier soupir. Je vous quitterai pour jamais à l'instant même ; je ne reparaîtrai plus dans cette cour ; et, loin que vous ayez à craindre de ma part des éclats dangereux et des scènes embarrassantes,

soyez sûre de ne trouver en moi que respect, discrétion et profond silence. Je m'éloignerai de vous avec une extrême douleur, mais sans différer, et en vous disant un eternel adieu.

"Il cessa de parler pour attendre ma réponse. L'espèce d'austérité de ce langage, et la grandeur d'âme que j'y trouvai, me causèrent la plus vive admiration, et, dans ce moment d'enthousiasme, l'aveu le plus formel de mes sentiments m'échappa.—Vous m'aimez! me dit le comte.—Il n'est que trop vrai, repris-je, et je ne veux point recevoir de vous un éternel adieu. Cependant il faut nous séparer, et la raison doit triompher d'une passion malheureuse. — Oui, dit Rosenberg, je partirai après-demain, j'irai chercher et la guerre et la gloire. Mais je suis aimé! vous venez de fixer votre sort et le mien. Vous m'aimez! ce mot m'a donné sur vous tous les droits... Je ne partirai qu'après avoir reçu votre foi à la face des autels...—Que dites-vous, grand Dieu!—Un lien secret, mais indissoluble, nous unira demain.—Quoi! Rosenberg, vous osez espérer!...—Je vous estime assez pour n'en pas douter.—Moi! je tromperais le meilleur des pères!...—Il y gagnera le bonheur de sa vie: vous ne pourrez plus le quitter.—Une union clandestine, nulle aux yeux de la loi!...—Consacrée par la religion, elle légitimera votre amour...—Je tromperais mon père, votre souverain et le mien!—Nous serons coupables tous deux, je l'avoue... Mais songez-y, il ne vous reste plus qu'à choisir entre une grande faute, qui ne flétrira point votre caractère, ou la perte de votre réputation et de votre honneur; car tel est le résultat d'un amour mutuel qu'on s'est avoué, et qui n'est pas sanctifié par la religion. Certain d'être aimé, je ne renoncerai point à mes espérances; il faut que je

sois votre époux ou votre amant... Je ne me soumettrai point à vos volontés rigoureuses; et, si vous y persistiez, je me perdrais par mon désespoir et par les imprudences les plus éclatantes; mais honoré devant Dieu du titre de votre époux, ma reconnaissance et mon bonheur vous répondront de ma prudence, de ma discrétion et de ma soumission. A ces mots, je versai un déluge de larmes. Rosenberg parut prendre mon silence pour un consentement; il me remercia avec toutes les expressions et même (pour la première fois) avec tout l'accent de la passion. Il ne me séduisit point, je ne m'abusai point sur une telle faute, mais il me subjugua. Je promis. Alors, se disposant à me quitter: — Je reviendrai demain ici, me dit-il, à minuit; j'amènerai un chapelain et un témoin dont je réponds, c'est un valet de chambre qui m'est attaché depuis l'enfance. Il faut un second témoin, ce sera votre écuyer Blomer: son attachement pour vous nous assurera du secret; ne le prévenez de rien, seulement amenez-le ici à minuit; j'y serai, je le déciderai en deux minutes; ayez les clefs de la chapelle, et qu'une lampe y soit allumée. Adieu, madame, ne ternissez point par de vaines craintes l'éclat si brillant du jour le plus glorieux, le plus beau de ma vie. Adieu, à demain. A ces mots, il s'éloigna rapidement, en emportant la clef du jardin...

"Je ne vous dépeindrai point l'état affreux où je fus quand je me trouvai seule avec ma conscience. Vous ne pouvez comprendre ma faiblesse, mais vous imaginerez facilement quels furent mes remords.

"Le lendemain je me retirai sur le soir, et tout le monde se coucha d'aussi bonne heure que la veille; mais j'ordonnai en secret à Blomer de se rendre à onze heures trois quarts chez moi, en ajoutant que j'avais

quelque chose de particulier à lui dire. Blomer me regarda fixement; il fut frappé de ma pâleur et de l'expression de ma physionomie, mais n'osa me questionner.

"A dix heures, munie d'une lanterne sourde, je me rendis par le jardin dans la chapelle, qui est tout à fait isolée et située dans le parc. Je fus saisie d'un tremblement universel en entrant dans le lieu sanctifié; il me sembla que je le profanais; je me prosternai devant l'autel en m'écriant: O mon Dieu! je ne viens point vous prier de bénir cette union coupable! La religion qui la consacrera annonce en même temps aux enfants rebelles des punitions terribles! je sais trop qu'on ne doit pas attendre le bonheur d'un hymen formé sans le consentement d'un père... Mais puissent tous les châtiments ne retomber que sur ma tête! En disant ces paroles, je me relevai baignée de larmes; j'allumai la lampe, et je retournai dans mon appartement. Une heure après, un peu avant que l'horloge eût sonné minuit, Blomer entra dans mon cabinet; j'étais plongée dans une douloureuse et profonde rêverie; la vue de Blomer me fit tressaillir; je me levai d'un air égaré, et m'appuyant sur son bras: — Allons! dis-je, c'en est fait! suivez-moi! — Grand Dieu! madame, s'écria Blomer, de quoi s'agit-il? qu'est-il donc arrivé? — Vous saurez tout dans un moment, ne m'en demandez pas davantage. Blomer n'insista point, et me suivit en silence. Arrivés dans le jardin, nous trouvâmes le comte avec le chapelain et son valet de chambre. Aussitôt le comte s'avance, prend Blomer par le bras, l'emmène à quelques pas, lui parle tout bas avec rapidité, et, comme il me l'a dit depuis, il sut également l'intimider et le gagner par ses menaces et ses promesses. Sans quitter son bras, il revint à moi, me prit par la main, et nous entraîna,

Blomer et moi ; le chapelain et l'autre témoin nous suivirent. Ainsi se fit cet hymen malheureux qui devait me coûter tant de larmes ! . . .

"Le comte partit le surlendemain. Le jour même je fus rappelée à la cour par mon père, que je n'avais pas vu depuis mon mariage. Oh ! que devins-je quand je me sentis presser dans ses bras, quand je retrouvai sur son visage auguste et chéri la même sérénité et la même expression de tendresse ! Son regard, où se peignaient la confiance et la douce sécurité, ce regard paternel me terrassait ! j'aurais voulu pouvoir me cacher dans les entrailles de la terre . . . Mais, hélas ! où peut-on échapper aux reproches de sa conscience ! Il n'est point d'asile et de refuge pour le coupable poursuivi par les remords ! . . . L'absence de Rosenberg fut pour moi sans consolation. La cruelle prudence dont il ne s'est jamais départi m'avait imposé la loi de ne point lui écrire, et je ne reçus pas une seule lettre de lui ; cependant j'avais assez régulièrement de ses nouvelles par mon frère, auquel il écrivait souvent, non que j'osasse le questionner à cet égard, mais on parlait de lui dans la conversation ; et Blomer, qui s'informait avec soin de tout ce qui le regardait, m'en rendait compte. Ulrique ne me parlait plus de lui, elle était devenue l'épouse du prince de Lobeck. J'appris au bout de six semaines, qu'intimement lié avec le duc de Neubourg, il allait combattre pour la cause de ce prince, et servir en Allemagne sous les ordres du prince Guillaume de Nassau et du maréchal de la Châtre. Cette campagne, dans laquelle Rosenberg se couvrit de gloire, finit d'une manière heureuse pour le duc de Neubourg et le marquis de Brandebourg, mais ne termina point cette longue guerre de la succession de Cléves. (1)

(1) Cette guerre dura vingt ans.

"A la douleur déchirante que me causaient les dangers où s'exposait Rosenberg, se joignit une nouvelle inquiétude qui acheva d'épuiser mon courage : je portais dans mon sein le fruit infortuné de cet hymen secret... Je sentis que l'amie la plus fidèle, que madame de Merthal pouvait seule me guider dans cette affreuse situation : elle n'aurait jamais consenti à devenir complice de mon égarement, ou pour mieux dire, elle m'en eût préservée par ses sages conseils, mais j'étais certaine qu'elle ferait tout pour me sauver. Je lui écrivis pour presser son retour ; ses affaires la retinrent encore longtemps en Suisse. Cependant la paix étant faite en Allemagne, Blomer me demanda publiquement un congé de quelques mois pour aller dans son pays et je l'envoyai secrètement au comte de Rosenberg, qu'il instruisît de ma situation. Madame de Merthal revint enfin six mois après mon mariage. Il me fut affreux de rougir à ses yeux ! mais je lui confiai sans déguisement ma déplorable histoire ; elle pleura avec moi, et me traça le plan que je devais suivre. Peu de temps après, Rosenberg reparut à la cour ; je ne le vis point en public, car, sous prétexte de ma mauvaise santé, je vivais sans représentation et très-solitairement à Niémen. Rosenberg, chargé, malgré sa jeunesse, de négocier je ne sais quels intérêts politiques, eut de longs entretiens avec mon père. Le rèsultat de ces conférences fut que mon père ferait un voyage de quelques mois à Vienne et dans le Brandebourg. Le comte eut beaucoup d'influence dans cette décision, non en employant des moyens adroits et délicats, ce n'est pas là son genre ; il n'est point insinuant, il obtient tout de vive force par une éloquence froide en apparence, mais forte et entraînante. Son énergie n'est point dans son expression ;

elle est toute dans sa prodigieuse activité, dans sa volonté ferme et inébranlable, dans ses raisonnements. Il charma tellement l'électeur par son esprit, que ce fut là le commencement de cette faveur sans bornes dont il a joui depuis.

"Mon père partit, ce qui me retira du mortel embarras où j'étais. Son absence et ma mauvaise santé motivèrent aux yeux de tout le monde la retraite profonde où je vécus. Grâce aux précautions prises par Rosenberg, et aux soins de madame de Merthal, mon secret fut impénétrable. Je mis au jour un enfant que reçut Rosenberg, qu'il emporta sur-le-champ et qui ne vécut que quelques heures : c'était un garçon ! O ma chère Olympe ! cet enfant, s'il eût vécu, aurait aujourd'hui votre âge, et s'il avait mes traits il vous ressemblerait ; j'aurais pu vous unir l'un à l'autre. Rosenberg aurait bien trouvé le moyen, sans trahir notre secret, de le faire paraître à la cour sous un nom supposé et d'une manière digne de sa naissance ! Mais j'étais destinée à ne connaître que les peines de l'hymen et que les douleurs de la maternité !..." En prononçant ces paroles, la princesse versa quelques larmes ; et, après un moment de silence, elle reprit ainsi son récit : "J'aimais passionnément Rosenberg, et je ne connus que trop tôt que les seules passions de son cœur étaient l'ambition et l'amour de la gloire. Il avait pour moi cette sorte d'attachement qu'inspire aux grandes âmes une profonde reconnaissance, mais il n'avait point d'amour ! Dénué de la sensibilité qui aurait pu me rendre heureuse, il croyait tout faire pour mon bonheur en illustrant son nom, et en cachant soigneusement mon secret. Il ne m'entretenait que de ses projets de fortune et de grandeur. Il me traçait le plan que je devais suivre pour le

servir auprès de mon père sans avoir l'air de m'intéresser à lui, ou de le protéger. Et quand je lui parlais de mes sentiments, il me répondait avec une sorte de douceur qui ne réssemblait qu'aux égards et à la déférence. Je hasardai quelques plaintes qui l'étonnèrent tellement qu'il les reçut avec une sévérité qui ferma pour jamais mon cœur à ce genre de confiance. Au retour de mon père j'éprouvai de nouveaux chagrins. Mon père attacha Rosenberg à sa personne, et peu de temps après, il lui donna une place importante qui n'avait jamais été remplie que par des hommes d'un âge mûr, et consommés dans les affaires.

" Ulrique, devenue princesse de Lobeck, revint à la cour après une absence d'un an. Rosenberg, en la revoyant, affecta publiquement une émotion qui persuada à tout le monde qu'il avait conservé pour elle une grande passion. Quelques imprudences d'Ulrique firent croire qu'elle partageait cette passion ; et bientôt il fut généralement reçu que le comte était l'amant de la princesse de Lobeck. On ne pouvait accuser Rosenberg de fatuité ; mais ses froides manières, extrêmement radoucies avec Ulrique, et le sentiment trop vrai de cette dernière, ne laissaient aucun doute à cet égard. Ce fut à peu près dans ce temps qu'ayant demandé un emploi pour un homme que je protégeais, je ne l'obtins point, parce que Rosenberg le fit donner à un autre. Je ne démêlai point l'artifice de ce procédé, et j'en fus tellement blessée, que j'en parlai vivement à l'électeur. C'était ce que désirait le comte, afin d'établir l'opinion de notre mésintelligence. Il fit à ce sujet répandre le bruit qu'il était tout à fait dans ma disgrâce, et, depuis cette époque, il ne me parla plus en public qu'avec le ton affecté du respect le plus glacial. Cette conduite

me causait une humeur que je ne pouvais dissimuler, et qui acheva si bien de persuader que j'étais son ennemie, que ceux qui m'approchaient croyaient me faire leur cour en me disant du mal de lui. On parlait librement devant moi de son amour pour la princesse de Lobeck : on en contait souvent des traits inventés qui me perçaient le cœur. Je pris Ulrique en aversion ; je la traitai avec une froideur extrême : ce qui ne fut à tous les yeux qu'une preuve de plus de ma haine pour le comte, qui, disait-on, me faisait éloigner de moi tous ceux qui lui étaient attachés. J'eus une explication avec le comte ; j'osai montrer de la jalousie. Il me répondit avec une austérité de principes qui me ferma la bouche sans me rassurer, du moins entièrement, — Je hais et je méprise, me dit-il, ce genre de liaison ; ceux qui me connaissent ne verront dans les bruits dont vous me parlez que des calomnies. On peut me supposer une passion malheureuse, voilà tout. — N'est-ce rien ? - Oui, car c'est une idée que vous ne pouvez avoir. — Hélas ! pourquoi ? — Parce que, si je l'eusse aimée, j'aurais préféré sa main à celle d'une reine. — Mais vous ne pouviez l'obtenir. — On peut tout ce qu'on veut : je l'aurais enlevée. — Vous auriez fait son malheur et le vôtre. — On n'est point à plaindre quand on est aimé. — Ah ! sans doute !... Vous êtes donc heureux ? Mais moi ? Rosenberg !... — Fidélité, discrétion, la noble ambition de justifier votre choix ; qu'exigez-vous de plus ? — Un peu moins de prudence ; la vôtre est si cruelle ! — Elle est nécessaire avec vous. Sans cette conduite, qui vous déplaît, il y a longtemps que vous nous auriez perdus l'un et l'autre.

“ Ce reproche pouvait être un peu fondé ; mais combien les miens l'étaient davantage !...

"Un matin, Rosenberg me prévint que deux rois, qui désiraient l'alliance de mon père, demandaient ma main; que mon père me laisserait le choix, mais qu'il m'ordonnerait d'accepter l'un ou l'autre. Le comte ajouta que je devais répéter ce que j'avais dit avant de le connaître, que je ne voulais point me séparer de mon père. Cette nouvelle me fit frémir. Il fallait perdre Rosenberg, ou employer avec le meilleur des pères une fausseté dont la seule idée me faisait horreur. J'exprimai ce sentiment au comte, qui me répondit froidement: — Cela se passera très-bien. Vous parlerez avec beaucoup d'émotion et de désordre, vous pleurerez tout naturellement; l'électeur vous adore, il s'attendrira, et il préférera le bonheur de vous conserver à la vanité de vous voir sur un trône.

"Le soir, en effet, l'électeur me fit appeler dans son cabinet: comme il était décidé à donner ma main, il me parla d'un ton d'autorité qu'il n'avait jamais eu avec moi. Chacune de ses paroles me faisait frissonner. Je pensais qu'il me serait impossible de changer une volonté si ferme et si absolue. Lorsqu'il eut cessé de parler, il me pressa de répondre; mais je n'avais pas la force de rompre le silence. Cependant, au bout de quelques minutes, je lui dis d'une voix entrecoupée que je ne pouvais que lui répéter ce que je lui avais dit jadis, que je ne le quitterais qu'avec désespoir, et que j'avais pour l'hymen un éloignement invincible. — Vouz étiez alors à peine sortie de l'enfance, reprit mon père, et je ne vous proposais pas un roi pour époux. — Mon sort est entre vos mains, répondis-je, mais si vous m'éloignez de vous, je mourrai de douleur. A ces mots, je vis mon père s'émouvoir et se troubler. Je repris l'espérance et du courage. Je me jetai à ses pieds, en le conjurant de

ne me point bannir, et de souffrir que ma vie entière lui fût consacrée. Mon père me releva, et, me serrant dans ses bras: — O modèle de la piété filiale! s'écria-t-il avec transport, ma chère Euphémie, je ne puis résister à vos larmes, à votre tendresse! Ah! je croyais, en me séparant de vous, ne sacrifier que moi!... Soyez tranquille désormais, vous resterez près de moi jusqu'à mon dernier soupir; c'est vous, ma fille, qui fermerez les yeux de l'heureux père dont vous méritez toutes les bénédictions.

"Ce discours me perça le cœur; il me délivrait de la plus mortelle inquiétude; mais il m'accablait de remords! Je baissai la tête, pour cacher dans le sein paternel et ma rougeur et ma confusion.

"Depuis ce jour, les caresses et les bontés de mon père ne furent plus pour moi que des sujets de peines. Ma conscience me reproche dans tous les instants ses bienfaits, sa reconnaissance fondée sur une erreur, et ces louanges usurpées données sans cesse à ma piété filiale et aux sacrifices dont on le croit l'objet. Oh! que je supporterais bien plus facilement l'injustice et la calomnie que ce poids accablant d'éloges non mérités, et cette obligation de feindre et de tromper toujours avec une âme élevée qui déteste la fausseté et le mensonge! Je passai plusieurs années dans cette situation, toujours mécontente de moi-même et de Rosenberg. Je tâchais vainement de modérer ma tendresse pour lui. Je ne pouvais plus m'aveugler sur ses défauts; mais il avait de si grandes qualités, qu'il me rattachait sans cesse par l'admiration. Il employait continuellement mon crédit sur mon père, pour tout ce qu'il n'osait demander directement pour ses amis. De cette manière toutes les places furent données à ses créatures sans qu'il parût les

avoir demandées. Au reste, il fit toujours un digne usage de son pouvoir et de sa faveur. Il rétablit l'union dans la famille électorale; il profita de l'amitié du prince héréditaire pour le rapprocher de son épouse, et de son ascendant sur mon père pour l'engager à pardonner à mon frère quelques étourderies de jeunesse. Enfin il montra dans les divers emplois qui lui furent confiés, autant de droiture, de probité que de talent; et il s'est acquis, à juste titre, l'estime publique.

" Un événement inattendu acheva de me faire connaître combien Rosenberg avait de ressources dans l'esprit pour se tirer des situations les plus embarrassantes. Le prince de Lobeck mourut; tout le monde croyait qu'il épouserait sa veuve, et peut-être qu'Ulrique elle-même le croyait. L'électeur, qui n'en doutait pas, en parla à Rosenberg, qui lui répondit qu'il n'avait jamais été son amant, mais qu'il suffisait qu'on l'eût dit pour éloigner de lui la pensée de l'épouser, parce qu'il ne donnerait jamais sa foi et son nom à une femme qui ne jouirait pas de la réputation la plus intacte, alors même qu'il serait sûr de sa parfaite innocence. C'était sacrifier la justice et la sensibilité à l'opinion; mais comme cet excès de fierté n'était que trop dans son caractère, l'électeur ne vit dans cette défaite qu'une délicatesse qui ne l'étonna point.

" Ce fut alors que les protestants de la Bohème prirent les armes contre l'empereur Mathias, qui avait restreint leurs priviléges (1). Mon père fut obligé de s'engager dans cette longue guerre, et résolut d'y combattre en personne. Rosenberg le suivit, et me dit en partant: —Je jure par l'honneur qui m'est mille fois plus cher

(1) C'est ce qu'on appelle la guerre de trente ans.

que l'existence, que dans les combats je ne m'éloignerai pas un seul instant de l'électeur, et que, pour l'atteindre, il faudra d'abord me renverser et m'ôter la vie.

"Jugez de l'état où je fus tant que dura leur absence, craignant à la fois pour mon père et pour mon époux ! Mais combien je fus dédommagée de ces cruelles alarmes ! Mon père, dans le dernier combat de cette longue campagne, eut un cheval tué sous lui : Rosenberg aussitôt lui donna le sien, et fut ensuite grièvement blessé en arrachant l'électeur des mains des ennemis, et en parant les coups qu'on voulait lui porter. L'électeur lui dut la vie et le gain de la bataille. J'appris ces détails par un courrier que m'envoya mon père. Ce jour mémorable fut l'un des plus beaux jours de ma vie, il me sembla que Rosenberg venait d'expier et de réparer notre faute ! Mon père revint, et, me présentant Rosenberg qui avait un bras en écharpe, il me dit : —Ma fille, embrassez mon libérateur ! A ces mots, le comte s'inclina profondément pour me baiser la main. Je penchai ma tête sur son épaule, et je baignai de larmes ce bras blessé qui avait sauvé les jours de mon père !...

"Les fatigues de cette campagne influèrent de la manière la plus fâcheuse sur la santé de mon père. Après avoir langui quelques mois, il tomba dangereusement malade. Le comte aussitôt proposa d'envoyer chercher à Vienne un médecin très-célèbre alors. Mon père ne le voulait pas ; mais Rosenberg, alarmé par les symptômes de la maladie, partit sans délai pour aller lui-même chercher ce médecin.

"Cependant l'état de mon père empirant toujours, il fut en quelques jours réduit à la dernière extrémité ; il avait néanmoins toute sa tête, et il demanda à recevoir les derniers sacrements. J'étais nuit et jour dans sa

chambre, accablée d'une douleur que nulle expression ne peut rendre ; je voyais mon père, toujours abusé, prêt à descendre dans la tombe : je me répétais avec horreur que, lorsque je l'aurais perdu, je resterais à jamais chargée d'une faute irréparable, puisque je n'aurais plus l'espoir d'en obtenir un jour le pardon. Cependant je ne pouvais disposer de mon secret sans l'aveu de mon époux, et d'ailleurs, en le révélant, j'aurais empoisonné et peut-être avancé les derniers moments de mon père... Il fallait donc me taire ; mais que dévins-je quand mon père, après avoir reçu les sacrements, nous fit approcher, mon frère et moi, pour nous donner sa bénédiction ? Nous tombâmes à genoux près de son lit ; il nous bénit, et ensuite se tournant vers moi : — Et toi, mon Euphémie, me ditil, pour te consoler, rappelle-toi le bonheur que tu as répandu sur mes jours, rappelle-toi les nobles sacrifices que tu m'as faits, et cette confiance touchante dont tu m'as donné tant de preuves ! O mon Dieu ! poursuivit-il en joignant les mains, bénissez cette enfant chérie, que la piété filiale a préservée de toutes les passions dangereuses ! cette enfant dont le cœur si pur me fut toujours ouvert, et qui n'a vécu jusqu'ici que pour moi...

" A cette terrible bénédiction, je crus que la foudre allait tomber sur ma coupable tête... A mesure que mon père parlait, il me semblait que j'entendais Dieu me maudire et me réprouver ! Glacée d'horreur, anéantie, je tombai dans les bras de mon frère.

" Sur le soir de ce même jour, mon père demanda plusieurs fois si Rosenberg était de retour. Je ne pouvais sans tressaillir entendre ce nom dans sa bouche, et il le répéta souvent. Dans la nuit sa tête s'embarrassa ; tout à coup il m'appela et me demanda si je consentirais

à épouser Rosenberg, et il ajouta : — Cela me rendrait heureux. Je frissonnai et je fondis en larmes. Il était en délire ; mais je fus persuadée que, depuis quelques mois, cette idée s'était offerte à son imagination ; je ne me trompais pas.

"Le lendemain, il tomba dans une espèce de léthargie ; et, à dix heures du soir, son médecin lui tâtant le pouls, déclara qu'il n'existait plus ; je poussai un cri lamentable : on m'arracha de sa chambre.

"Je ne sais ce que je devins ; au bout de quelques heures, je me trouvai dans mon appartement, sur mon lit, dans les bras de mon frère et de madame de Merthal. Quand mon frère me quitta, je me livrai sans contrainte avec mon amie à tout mon désespoir ; la nature et les remords l'emportant sur l'amour, il ne me fut possible d'apaiser le cri de ma conscience, qu'en me promettant de m'enfermer pour jamais dans un cloître, et de renoncer sans retour à Rosenberg. Madame de Merthal me dit en vain que je ne pouvais prendre ce parti violent sans consentement de mon époux. — Ah ! repris-je, il y consentira, je ne suis nullement nécessaire à son bonheur. — Vous êtes injuste, répondit madame de Merthal : le comte n'a pas dans les détails de la vie votre sensibilité, mais son noble cœur n'en est pas moins susceptible d'un grand attachement ; soyez contente de ses sentiments, car il vous aime avec toute la force de son caractère et toute la grandeur de son âme. — Hélas ! repris-je en fondant en larmes, je ne dois plus désormais que pleurer ma faute et le meilleur des pères ! . . . En effet, j'aurais persisté dans cette résolution, si le ciel, touché de ma douleur et de mon repentir, n'eût daigné faire un miracle qui acheva de serrer pour jamais le nœud sacré qui m'unit à Rosenberg.

"Je ne vis point mon frère le jour suivant; mais, tout entière à ma douleur, je ne fis aucune question là-dessus. Je ne quittai point mon lit. Vers le soir, l'excès de mon accablement me procura quelques heures de sommeil. Je me réveillai à trois heures du matin: j'entendis dans le palais un mouvement extraordinaire; je distinguai des cris, et je ne doutai point que ce ne fût la pompe funèbre de mon père. Je m'élançai hors de mon lit pour me prosterner sur le plancher, que j'inondai de larmes; mes femmes accoururent et me remirent dans mon lit. Dans ce moment, madame de Merthal éperdue entra dans ma chambre. — Je suis chargée, me dit-elle, de vous préparer à l'événement le plus miraculeux... — Dieu! Dieu! m'écriai-je, qu'est-il arrivé? — Rassemblez toutes vos forces, reprit-elle, et remerciez le ciel... — Achevez... achevez ou je meurs! — Non, un autre doit vous annoncer que l'électeur... Comme elle prononçait ce mot, la porte se rouvrit, et je vis paraître Rosenberg. Ah! sa vue, seule m'apprit mon bonheur!... Je lui tendis les bras; il accourut se jeter à genoux devant mon lit, en disant: — L'électeur n'était qu'en léthargie, le médecin que j'ai amené l'en a tiré et répond de ses jours... Maintenant, Euphémie, poursuivit-il d'une voix basse et tremblante, pardonnez-moi les remords qui vous ont coûté tant de pleurs; le ciel est apaisé, il bénira notre avenir! Ses larmes lui coupèrent la parole. O moment d'un bonheur surnaturel, joie suprême, dont jamais mon imagination n'aurait pu me représenter le ravissement! Mon père, que je croyais depuis deux jours dans le cercueil, mon père m'était rendu, et c'était Rosenberg qui venait de l'arracher de la tombe. Ces paroles d'un immortel souvenir, je les entendais de la bouche de Rosenberg: je trouvais enfin dans cet époux adoré une

sensibilité égale à la mienne, et, pour la première fois, je voyais couler ses pleurs ! . . .

" Mon frère, qui avait voulu que Rosenberg m'annonçât ce grand événement, vint nous rejoindre. Je me hâtai de me lever ; Rosenberg me conduisit dans les bras de mon père.

" Que cette journée et les huit jours qui la suivirent s'écoulèrent délicieusement ! Mon père devait deux fois la vie à Rosenberg ! Presque affranchie de mes remords je me livrais aux plus douces espérances ; et je croyais surtout que désormais Rosenberg serait toujours pour moi ce qu'il était depuis huit jours.

" Aussitôt que mon père fut en parfaite convalescence, je contai à Rosenberg ce qu'il m'avait dit dans son délire, et j'ajoutai que j'étais certaine qu'il avait eu, même avant sa maladie, l'idée d'unir ensemble les deux personnes qu'il aimait le mieux. — Oui, me dit le comte, j'en suis sûr aussi. — Eh bien, repris-je, concertons ensemble les moyens de le décider. . . — Cela est inutile. Hier il a daigné m'offrir votre main. — O ciel ! — Et, avec toutes les formes du respect et de la reconnaissance, je l'ai refusée. A ces mots je restai pétrifiée. — Songez, reprit le comte, que je ne pourrais vous conduire une seconde fois à l'autel que si notre hymen était déclaré nul. Ainsi, pour ne pas faire une profanation impie, il faudrait déclarer à l'électeur que depuis plus de dix ans je suis votre époux. Il nous pardonnerait sans doute, mais il nous aimerait moins ; il serait moins heureux, nous attristerions sa vieillesse. Nous avons pu feindre longtemps pour notre propre intérêt ; ennoblissons cet artifice en le prolongeant pour son bonheur. D'ailleurs, je n'hésiterai jamais à sacrifier l'ambition à la gloire. Mon souverain, en me donnant sa fille, effacerait par

l'éclat de la récompense le mérite de tout ce que j'ai fait pour lui ; j'aime mieux qu'il reste chargé envers moi d'une dette qu'il ne soit pas en son pouvoir d'acquitter. A ce langage si fier et si froidement raisonnable, je ne reconnus que trop Rosenberg tel que je l'avais toujours vu. Je ne pus retenir mes pleurs, mais je gardai le silence. Cette âme altière pouvait quelquefois s'attendrir et s'émouvoir fortement, mais elle n'était pas sensible, du moins dans le cours ordinaire de la vie.

“ Rosenberg me donna bientôt un chagrin inattendu. Il demanda et obtint l'ambassade de France et partit. Tout ce qu'il avait fait pour mon père avait encore augmenté mon attachement pour lui, et cette absence, qui dura trois ans, me rendit d'autant plus malheureuse, que, suivant sa coutume, il me prévint qu'il ne m'écrirait point. Cependant, au bout de dix-huit mois, par un caprice dont je n'ai jamais pu deviner la cause, il m'écrivit une seule fois, dans un petit voyage qu'il fit, je ne sais pourquoi, dans une province de France. Cette lettre, adressée à Blomer, était aussi tendre que mon cœur pouvait le désirer. Il ne m'y parlait que de ses sentiments, et avec l'expression la plus touchante ; c'était depuis notre mariage, c'est-à-dire depuis douze ans, la première lettre que je recevais de lui. Cette lettre me consola, me fortifia ; je la relisais tous les jours de poste, car je n'en reçus pas d'autres : il ne m'écrivit plus.

“ Il revint ; et quelques mois après j'éprouvai le plus grand chagrin : je perdis l'amie respectable qui, depuis mon enfance, me tenait lieu de mère : madame de Merthal mourut. Ma douleur fut extrême, et Rosenberg ne négligea rien pour l'adoucir. En tout, depuis son retour en France, je remarquais constamment dans sa conduite avec moi plus de douceur, d'égards et de ten-

dresse. Cinq ou six ans s'écoulèrent de la sorte. J'étais plus satisfaite de lui, et par conséquent plus heureuse, quand le changement subit de son humeur m'a replongée dans de nouveaux chagrins plus amers encore que tous ceux qu'il m'a fait éprouver jadis. Sans aucun motif connu, il est devenu tout à coup sombre, distrait, farouche et rêveur. Malgré son empire sur lui-même, j'ai vu, à n'en pouvoir douter, qu'il était dominé par une peine secrète. Quand j'ai voulu le questionner, il m'a répondu avec sécheresse et dureté, en niant cependant qu'il eût un chagrin secret : mais depuis ce moment, il a presque entièrement cessé de me voir en particulier. Il semble que je lui sois devenue insupportable, odieuse ! . . . Enfin, pour me fuir sans doute, pour mettre les mers entre nous, il s'est chargé d'une mission pour l'Angleterre. Il est à Londres depuis près d'un an. On dit qu'il revient, et qu'il sera ici sous peu de jours.

"Je ne suis plus aimée ! Que dis-je ? hélas ! je suis haïe. Tous les remords, apaisés par l'amour, sont revenus déchirer mon cœur avec plus de violence que jamais, depuis que Rosenberg me traite avec autant d'ingratitude. Voilà, ma chère Olympe, mon secret et mon sort ; vous êtes à la fois mon unique confidente et ma seule consolation." A ces mots, Clara se jeta dans les bras de la princesse, qui la serra contre son sein, en disant : — O mon Olympe ! ne me quitte jamais, et je ne gémirai plus sur ma destinée.

L'histoire d'Euphémie affligea sensiblement Clara : néanmoins un retour sur elle-même lui fit faire à ce sujet des réflexions consolantes sur sa propre situation. Elle connut combien il est plus douloureux d'avoir à se reprocher une grande faute que d'en être accusé faussement : par un arrêt éternel de la justice divine, les re-

mords seront toujours mille fois plus perçants que les traits les plus envenimés de la calomnie. Il est possible de se soustraire aux faux jugements des hommes, en se cachant pour jamais dans une profonde retraite, mais on porte partout sa conscience : pour le coupable cette voix intérieure et terrible ne saurait être étouffée par le vain bruit du monde ; mais dans la solitude, semblable à l'éclat de la foudre que l'écho des rochers répète et prolonge avec un horrible fracas, elle tonne, elle épouvante ; l'infortuné qu'elle poursuit n'entend qu'elle, et l'entend toujours ! Il ne trouvera dans le désert ni calme, ni silence. Euphémie, ne voulant pas revoir le comte en représentation et en public, prit le prétexte, pour se retirer quelque temps à la campagne, de mener Clara à Niémen, cette terre près de la ville, qu'elle venait de lui donner. Clara ne se trouva pas sans émotion dans ce lieu où sa bienfaitrice s'était unie à Rosenberg par un lien secret. Elle pria Dieu, dans la chapelle, et de bénir cet hymen malheureux, et de sécher les pleurs d'Euphémie, en rendant son époux sensible à ses vertus et à ses longues douleurs. Euphémie attendait Rosenberg avec un trouble inexprimable. Clara, pour la première fois depuis ses malheurs, éprouvait une curiosité dont elle était elle-même étonnée. Elle avait un vif désir de voir cet homme extraordinaire, que sa tendresse pour Euphémie lui faisait trouver si coupable, dont elle haïssait le caractère, mais qui l'intéressait malgré elle par la hauteur de ses sentiments. En même temps, un pressentiment secret lui faisait craindre son arrivée et sa présence. La princesse désirait qu'elle le vît ; et Clara, malgré sa timidité, n'eut pas de peine à y consentir.

Le lendemain de son arrivée à Niémen, la princesse apprit le retour de Rosenberg ; en même temps, elle fut

prévenue que l'électeur se rendrait avec lui le soir même à Niémen. Dans l'attente de cette visite, Euphémie et Clara furent presque également agitées. Enfin, à cinq heures, on entendit dans la cour le bruit des voitures. Clara, à travers une jalousie, vit parfaitement Rosenberg ; elle fut très-frappée de la beauté imposante de sa noble figure : mais, quand il entra dans le salon à la suite de l'électeur, elle se tint cachée derrière la princesse, de manière que le comte ne l'aperçut pas d'abord. Rosenberg s'approcha de la princesse avec une physionomie où se peignait la mélancolie, et qui exprimait en même temps un profond attendrissement. Qui ne sait pas lire dans les yeux de celui qu'elle aime ? Euphémie, satisfaite et touchée jusqu'au fond du cœur, tendit la main au comte qui, en la baisant, la serra avec une vive émotion.

L'électeur, qui avait conté à Rosenberg l'histoire de cette jeune Olympe qui ressemblait tant à la princesse, dit à Clara de s'avancer. Euphémie se retourne, prend Clara par la main, et la présente à Rosenberg. — O ciel ! s'écrie-t-il ; et il reste immobile, les yeux fixés sur elle. On prit ce mouvement pour la surprise que lui causait une ressemblance si singulière ; mais son regard perçant et farouche fit frémir Clara. Elle venait d'admirer la douceur de sa physionomie, et maintenant elle ne trouvait plus sur son visage que l'expression d'une effrayante sévérité.

Cependant Rosenberg, dissimulant son trouble, reprit la parole, et la conversation devint générale. Quelques personnes survinrent : mais dans tout le reste de la soirée la tristesse et la préoccupation du comte furent invincibles. Clara, ne pouvant supporter son regard fixe et scrutateur, se retira un peu avant le souper.

Euphémie avait remarqué aussi l'impression peu favo-

rable que la vue de Clara avait produite sur le comte ; elle en cherchait vainement la raison. — S'il m'aimait davantage, disait-elle à Clara, je croirais qu'il est jaloux de ma vive affection pour vous ; mais, hélas ! que lui importe ! . . . En tout, je ne sais ce qui passe dans sa tête : les caprices ne sont pas dans son caractère, et depuis deux ans je lui en vois d'inconcevables.

Le retour du comte causait à la princesse la plus vive agitation ; sa santé s'en ressentit, elle eut de la fièvre pendant quinze jours. On lui prescrivit le repos, et elle passa tout ce temps dans sa chambre, sur une chaise longue. Un matin, Clara étant avec la princesse, Rosenberg, chargé d'une commission de l'électeur, entra, et aussitôt Clara se leva, sortit et descendit dans le jardin. Au bout d'une demi-heure, se trouvant à l'extrémité du parc, elle revint sur ses pas pour retourner au château ; dans ce moment elle entendit marcher précipitamment dans une petite allée à sa droite ; elle crut qu'on venait la chercher de la part de la princesse, et, se dirigeant de ce côté, elle vit tout à coup, à deux pas d'elle, le comte de Rosenberg. Il était seul ; Clara tressaille et veut fuir. — Arrêtez, s'écria le comte, je ne vous retiendrai pas longtemps : je n'ai qu'un mot à vous dire. Il prononça ces paroles avec un trouble, une émotion, une altération dans la voix, qui achevaient d'épouvanter Clara. Elle s'arrêta, resta debout, et s'appuya contre un arbre. Alors le comte s'approchant se plaça vis-à-vis d'elle, et la regardant fixement : — Qui êtes-vous ? lui dit-il d'un ton menaçant. A cette question inattendue et terrible, Clara pâlit, et sa langue glacée ne put rien articuler. — Qui êtes-vous ? répéta le comte avec un accent plus effrayant encore. Quel est le nom de votre père ? Connaissez-vous Montalban ? Clara ne répond point. . .

Mais, ne pouvant plus se soutenir sur ses jambes tremblantes, elle s'affaisse et tombe au pied de l'arbre... — Malheureuse ! s'écrie Rosenberg, quel démon ennemi du repos de cette infortunée princesse vous a conduite ici ? Ah ! que n'avez-vous, comme on le croit, péri dans les ondes du Rhône ! Écoutez. Il faut quitter ce palais ; il le faut ou je vous dénonce. Si vous partez, je vous promets un secret inviolable. Inventez un prétexte pour vous rendre demain matin chez la veuve Marcelle : vous y trouverez une voiture qui vous conduira hors de ce pays, dans le couvent que vous choisirez ; mon valet de chambre sera votre guide. Où voulez-vous aller ? Le comte parlait avec une rapidité, une précipitation, un ton absolu qui marquaient assez qu'il voulait une réponse prompte et précise. Clara rassembla toutes ses forces : — Je veux aller, dit-elle, aux Ursulines de La Rochelle... Puis-je en partant, ajouta-t-elle, écrire à la princesse ? En disant ces mots, ses larmes inondèrent son visage. — Oui, répondit le comte ; mais qu'elle ignore à jamais que c'est moi qui vous force à la quitter. S'il vous échappe avec elle l'indiscrétion la plus légère, je la découvrirai, et je lui dirai votre horrible nom. — Je n'ai point commis de crime, dit Clara en gémissant, j'en atteste le ciel. A ces mots, le comte jette sur elle un regard foudroyant, et, lui tournant brusquement le dos, il s'éloigne à pas précipités ; Clara bientôt le perdit de vue.

La surprise, l'effroi, le saisissement et la douleur avaient tellement épuisé les forces de Clara, qu'elle resta plus de deux heures sur la place et dans l'attitude où le comte l'avait laissée. Plusieurs personnes, envoyées par la princesse pour la chercher, la trouvèrent encore au pied de l'arbre. Clara dit qu'elle s'était donné une espèce d'entorse. On en douta d'autant moins,

qu'en effet elle ne pouvait marcher sans le secours d'un bras. Euphémie fut très-effrayée de la voir revenir dans cet état et avec une pâleur qui marquait combien elle avait souffert. Clara, faisant un effort sur elle-même, parvint à la rassurer. La princesse lui conta qu'elle était charmée de Rosenberg ; qu'elle ne l'avais jamais vu si tendre pour elle, et qu'il lui avait demandé de le recevoir en particulier le lendemain. Clara connut que le comte s'était promis de consoler la princesse d'une douloureuse séparation, et cette idée adoucit ses peines. Cette journée fut affreuse pour elle ; jamais Euphémie ne lui avait paru si touchante et si digne d'être aimée ; tous les temoignages de son affection lui perçaient le cœur, et plusieurs fois elle fut obligée de sortir de sa chambre pour aller en secret donner un libre cours à ces pleurs. Elle fut au moment de s'évanouir sur son sein, en lui disant adieu le soir pour aller se coucher. C'était un dernier adieu !... La malheureuse Clara s'arracha enfin de ses bras, courut se renfermer dans sa chambre, et renvoya ses femmes pour se livrer sans contrainte à toute sa douleur. Lorsqu'elle supposa que tout le monde était endormi dans le château, à minuit et demi, elle se hâta d'exécuter un dessein qu'elle avait formé durant le jour ; elle voulait, avant de partir, aller prier encore et pour la dernière fois dans la chapelle où la princesse s'était mariée. Clara descendit seule dans le jardin, qu'elle traversa ; elle se rendit à la chapelle, alluma la lampe, et se jetant à genoux devant l'autel : — O souverain bienfaiteur, dit-elle, vous maudissez les ingrats et vous écoutez les prières et les vœux de la reconnaissance ! Ah ! daignez écouter ma voix ! daignez rendre la paix et le bonheur à celle qui n'a trouvé dans sa faute qu'amertume et regrets ! à celle dont vingt ans de re-

mords ont expié la faiblesse ! Puisse-t-elle en déposer l'aveu dans le sein paternel, et puisse un généreux pardon et l'amour de son époux lui faire oublier tant de peines.

Après avoir fait cette prière, Clara sentit son cœur soulagé ; elle se leva, et en s'en allant elle n'éteignit point la lampe. — Hélas ! dit-elle, c'est la seule trace de reconnaissance que je puisse laisser ici ! Cette lampe durera jusqu'à la nuit prochaine : Euphémie peut-être devinera qu'elle fut allumée par moi !

La triste Clara ne se coucha point. Elle avait ordonné que les chevaux fussent mis à la pointe du jour ; mais, à deux heures après minuit, ne pouvant résister au désir de revoir encore une fois Euphémie, elle résolut d'aller dans son appartement, se flattant de la trouver profondément endormie, et ne voulant que la contempler un moment, pensant d'ailleurs que, si elle était éveillée, elle lui dirait que l'inquiétude sur sa santé la ramenait auprès d'elle. En effet, Clara se rendit dans l'appartement de la princesse ; elle y entra doucement, et elle éprouva un grand saisissement en voyant Euphémie levée, assise dans un fauteuil et entourée de ses femmes, qui tâchaient vainement de soulager les vives douleurs qu'elle éprouvait. Clara courut se jeter en pleurant dans ses bras. La princesse lui dit qu'un violent mal de tête l'avait forcée de se lever, et elle renvoya ses femmes pour rester avec Clara qui se trouva ainsi dans l'impossibilité de partir, au moins dans cette journée. Les douleurs de la princesse se calmèrent enfin vers les six heures du matin ; alors, appuyée sur le sein de Clara, elle s'endormit dans ses bras. Clara la regardait avec un sentiment inexprimable de tendresse et de douleur, en pensant qu'elle allait bientôt se séparer d'elle pour jamais. Au bout

d'une heure d'un sommeil agité, la princesse, reveillée par de nouvelles souffrances, rouvrit les yeux : ses gémissements effrayèrent tellement Clara, qu'elle allait appeler ses femmes lorsque la porte de la chambre s'ouvrit. L'on vit entrer le comte de Rosenberg. Clara était si inquiète d'Euphémie, que l'apparition du comte, loin de l'effrayer, lui fit plaisir. Sa vue lui parut un secours ; elle lui demanda s'il ne fallait pas appeler un médecin. Le comte, vivement troublé, se disposait à donner l'ordre d'en aller chercher un ; mais la princesse s'y opposa : cependant son mal paraissait croître à chaque minute. Elle était toujours dans les bras de Clara, à laquelle elle prodiguait les plus tendres caresses. Le comte, debout vis-à-vis d'elle, la conjurait vainement de permettre qu'on appelât un médecin, lorsque tout à coup il pâlit. La princesse tressaille, reste un moment immobile, les yeux fixés sur Clara, ensuite la repousse avec force, en s'écriant d'un ton menaçant et terrible : — Sortez ! Clara épouvantée croit d'abord que la princesse est en délire ; elle fond en larmes. — Sortez, dis-je, reprit Euphémie, et ne paraissez jamais devant moi. Clara consternée, confondue, ne peut ni se mouvoir, ni parler, ni répandre une larme... Le comte, toujours pâle et tremblant, la prend par le bras, en disant : — Obéissez, mademoiselle, retirez-vous. En parlant ainsi, il l'entraîne hors de la chambre, ferme la porte sur elle, et rentre chez la princesse. La malheureuse Clara croit qu'un songe affreux l'abuse ; elle tombe sur une chaise et reste là anéantie, près de trois quarts d'heure. Enfin un valet de chambre survient et lui remet, de la part de la princesse, un billet qu'elle ouvre en frémissant ; elle y trouve ce qui suit :

"Je n'ai rien aimé autant que vous, et vous faites le

malheur de ma vie!... vous que j'adorais il y a quelques minutes! ô quelle horrible révolution! . . . Vous en devinerez facilement la cause en interrogeant votre cœur et votre conscience... Adieu pour jamais; partez sans différer, ne cherchez point à me revoir; votre vue me tuerait. Emportez tous mes dons, retournez en France, mes bienfaits vous suivront partout."

Ce billet inexprimable et foudroyant jeta Clara dans un état qui épuisa tout son courage; elle avait sans doute supporté de plus terribles révolutions, mais du moins elle en avait connu la cause. Ici tout est inconcevable. Ce n'était point la calomnie qui la perdait auprès de la princesse; ce n'était pas même la connaissance de sa funeste histoire et de son véritable nom; ce changement incompréhensible s'était opéré en une minute, sans que personne eût dit un mot, eût fait un signe, sans que Clara même eût parlé! Euphémie avait passé, sans nulle cause apparente, de la tendresse à la colère, à la haine... et le comte en même temps s'était visiblement troublé; cet homme si froid, si calme et si fier, était devenu pâle et tremblant. Quelle affreuse énigme! quel impénétrable mystère! La surprise, le saisissement, la douleur, égarèrent la raison de la malheureuse Clara. Rien ne put la décider à quitter l'antichambre où le comte l'avait reléguée; vainement on vint lui dire plusieurs fois que ses chevaux étaient mis:

—Non, non, s'écriait-elle, on ne m'arrachera point d'ici, j'y veux mourir! . . . Mes cris peut-être parviendront à l'oreille de la princesse: elle m'entendra répéter en expirant que je suis innocente. Elle me dévoilera ce mystère inouï; je pourrai me justifier avant d'exhaler mon dernier soupir. Cependant je sens mes forces s'affaiblir!... O Dieu! soutenez ma vie défaillante! oh! faites-moi

mourir aux pieds de ma bienfaitrice désabusée! Hélas! dois-je emporter dans la tombe la haine de tout ce qui m'est cher! En parlant ainsi avec toute la véhémence d'une douleur impétueuse, Clara frappait à coups redoublés à la porte de l'appartement fermé de la princesse, et n'interrompait cette plainte lamentable que pour l'appeler avec des cris déchirants. Enfin elle entend marcher, et bientôt la porte s'ouvre. Clara se précipite pour entrer, elle se trouve arrêtée par le comte de Rosenberg. — Pour m'empêcher d'entrer, s'écria-t-elle, il faudra me tuer, homme terrible et barbare; je ne vous crains plus, le désespoir sait tout braver; je veux revoir la princesse. — Elle n'est plus dans ce palais, répondit le comte. — Juste ciel! dit Clara. — Elle est partie il y a plus d'une heure, reprit Rosenberg. — Je vais la suivre. — Impossible. — Comment? — Elle est allée à des eaux qui sont à cent lieues d'ici... A ces mots, Clara, perdant toute espérance, chancelle; elle était prête à s'évanouir; le comte la soutient en disant : — Allez dans votre appartement donner vos derniers ordres pour votre départ; rendez-vous sans délai chez la veuve Marcelle, vous y trouverez la voiture et les chevaux qui vous conduiront à la Rochelle. — Dieu le veut ainsi, dit Clara d'une voix éteinte, il faut se soumettre. A ces mots, elle s'appuie sur le bras du comte, qui l'entraîne, mais sans rudesse; il paraît même attendri. Clara entend avec surprise qu'il soupire. A la porte de sa chambre, le comte prend sa main, la serre dans les siennes : — Jeune infortunée, dit-il d'une voix altérée, rappelez ce courage dont vous avez donne tant de preuves. Oh! puisse la justice divine qui vous poursuit s'apaiser enfin! En prononçant ces paroles, le comte s'éloigne précipitamment et disparaît. Clara, émue jusqu'au fond de l'âme par sa pitié, le rap-

pelle en vain ; désespérée, elle entre dans sa chambre ; elle écrit à la princesse quelques lignes dictées par la douleur ; ensuite elle fait emporter ses vêtements, mais elle laisse tous les bienfaits de la tendresse, ses bijoux, ses diamants, et baignée de larmes, elle s'arrache enfin de ce lieu si cher. Elle partit et se fit conduire à la ville chez la veuve Marcelle. Là, elle trouve une voiture attelée de six chevaux de poste. Elle y monte en se recommandant à la Providence. . . Un homme à cheval l'attendait hors des portes de la ville ; il se mit à la portière, ne la quitta plus, la servit avec zèle et respect, et paya partout les frais de poste et sa dépense.

Clara jusqu'alors n'avait pensé qu'à la colère subite et incompréhensible de la princesse ; mais après avoir épuisé vainement toutes les conjectures, toutes les suppositions pour en découvrir les motifs, ses pensées se tournèrent sur le comte de Rosenberg ; elle ne concevait pas comment il avait pu reconnaître en elle la malheureuse Clara ; elle concevait encore moins le sentiment qui avait pu le faire pâlir avant même que la princesse eût exprimé sa violente indignation. Et comment expliquer ce trouble et ce profond attendrissement qu'il avait laissé voir en s'éloignant ? Clara s'étonnait encore de ne point trouver dans son cœur le ressentiment qu'elle aurait dû naturellement avoir pour cette homme si hautain, qui l'avait traitée avec autant de dureté et avec une autorité qui n'était fondée sur aucun droit. Cependant elle aimait se rappeler qu'elle avait surpris en lui quelques signes d'émotion et de sensibilité : ce souvenir la touchait, car elle avait pour lui un sentiment indéfinissable, dont elle ne pouvait se rendre raison qu'en se disant qu'il était impossible qu'elle n'eût que de l'indifférence pour l'époux d'Euphémie ; et elle répandait des

larmes amères en songeant qu'il ne penserait jamais à elle qu'avec horreur. Mais si elle était si sensible à l'opinion du comte de Rosenberg, que n'éprouvait-elle pas en se retraçant l'étrange injustice de la princesse, de cette bienfaitrice chérie ! Sort affreux, s'écriait-elle en versant un déluge de larmes, je suis donc destinée à paraître criminelle à tout ce que j'aime ! Quand je pourrais me justifier, le devoir m'ordonne de me taire ; et, quand il m'est permis de parler, on me fuit et l'on m'exile. Ces réflexions désolantes ramenaient toujours Clara à sa pensée dominante, celle du ressentiment inexplicable d'Euphémie, au moment où, couchée sur son sein, elle lui prodiguait toutes les caresses de la plus tendre mère. — Quoi ! se disait Clara, elle avait les yeux attachés sur moi ; j'y voyais la plus douce expression ; je la contemplais en silence, quand tout à coup je l'ai sentie frémir, j'ai vu ses traits s'altérer ; elle a jeté sur le comte un regard foudroyant ; il a baissé les yeux en pâlissant ; il a paru l'entendre. Tout en lui exprimait non la surprise, mais la consternation ; et cependant la princesse me repoussait avec force en s'écriant avec fureur : Sortez ! Mot terrible qui retentira toujours à mon oreille. Que s'est-il donc passé entre eux ? qu'ai-je de commun avec leurs secrets ? comment ai-je pu paraître coupable à leurs yeux, dans un instant, et sans avoir proféré une seule parole ? comment suis-je seule la victime de ce funeste mystère ? Et la princesse m'écrit qu'il m'est facile de pénétrer la cause de cette affreuse révolution ! Et avec un si noble caractère, avec tant de vertus, après m'avoir comblée de bienfaits, elle me condamne sans vouloir m'apprendre mon crime ; elle me chasse sans vouloir m'entendre ! Clara, durant toute la route, ne peut se distraire un instant de ces tristes sou-

venirs, qui déchiraient son cœur et qui confondaient sa raison. Comme le comte avait prescrit à Clara de se retirer dans un cloître, elle avait préféré les Ursulines de La Rochelle, pour se rapprocher de la ferme de Jerson, et parce que la jeune Honorine lui avait souvent parlé de ce couvent, où elle avait fait sa première communion. On conduisit en effet Clara à la Rochelle, et dans le couvent des Ursulines. Son guide parla un moment en particulier à la supérieure ; il lui paya d'avance une année de pension. Clara, toujours sous le nom d'Olympe, fut admise sur-le-champ. Son guide, au moment où elle allait entrer dans ce monastère, s'approcha d'elle, remit dans ses mains un petit coffre, ensuite il s'éloigna et disparut. On conduisit Clara dans un joli appartement, et on lui apprit que sa pension, comprenant le logement et la nourriture, était payée d'avance pour un an.

Lorsque Clara fut seule, elle ouvrit la cassette : elle y trouva mille ducats et un billet cacheté qui contenait ce qui suit.

" Restez à jamais enfermée et cachée dans un cloître, et vous recevrez tous les ans cette même somme. Votre pension d'ailleurs sera payée. Ces offres sont permises à un homme de mon âge, et à celui qui vous a privée du sort le plus brillant. Oubliez le monde, rappelez-vous le passé, afin de ne penser à l'avenir qu'à Dieu seul.

" Brûlez ce billet."

L'élévation de l'âme s'allie parfaitement avec l'humilite chrétienne. Quoi de plus noble que ce mépris des grandeurs et des richesses que la religion inspire !

Clara n'hésita point à refuser ce don, et, prenant une plume, elle fit une réponse conçue en ces termes :

" Celle qui a laissé à Niémen les diamants qu'elle tenait de la main la plus chérie, ne recevra de nulle

autre des bienfaits dont elle peut se passer. Je sais vivre de mon travail. Vous avez daigné payer ma pension pour un an ; je ne puis refuser ce don, je l'accepte avec respect et reconnaissance, mais je n'accepterai rien de plus.

"Je restrai renfermée et cachée, non pour obéir à des ordres dont il ne m'est pas possible de reconnaître l'autorité, mais pour satisfaire mon goût, et pour me soustraire désormais à l'injustice des hommes."

Clara ploya cette lettre, la cacheta, mit l'adresse, et se rendit chez la supérieure. Elle la pria de lui trouver un banquier pour faire passer de l'argent et une lettre en Allemagne. Trois jours après, un banquier se chargea de la lettre et de l'argent, et les envoya au comte de Rosenberg.

Clara, le jour même de son arrivée, éprouva un mouvement de joie en retrouvant aux Ursulines sa jeune amie Honorine, qui, voulant se faire religieuse, venait de prendre le voile blanc. Clara envia sa destinée ; car, si elle eût pu disposer d'elle-même, elle n'aurait pas balancé à se consacrer irrévocablement à Dieu. Mais, outre que sa situation ne la lui permettait pas, puisqu'alors il aurait fallu déclarer son véritable nom, elle se rappelait qu'elle avait promis au père Arsène de ne pas même s'engager par un vœu intérieur.

Honorine, questionnée avec un vif intérêt sur sa famille, n'en donna que d'heureuses nouvelles. Elle conta qu'elle avait toujours été protégée par Valmore, et que ce dernier, depuis la trêve, était parti pour Paris.

Cependant tout annonçait dans La Rochelle que la guerre allait recommencer avec plus de vigueur que jamais. Clara était depuis deux mois dans cette ville, lorsque les calvinistes, ne gardant plus de mesures, de-

clarèrent tout à coup qu'ils abolissaient le culte catholique, qu'il n'était plus permis de faire des vœux religieux, et que toutes les personnes cloîtrées pouvaient sortir de leurs monastères et reprendre la liberté. Les hommes peuvent affranchir leurs esclaves; mais, à l'exception du chef suprême de la religion, nul mortel n'aura le pouvoir d'affranchir les consciences. On ouvrit les cloîtres, et les religieuses gardèrent la clôture avec la même exactitude. (1) On les avait laissées maîtresses de choisir entre l'hymen et le célibat, le monde et la solitude. On ne doutait pas que de telles offres ne dépeuplassent en un jour tous les monastères: car souvent des hommes, très-habiles d'ailleurs, connaissent assez peu le cœur humain (si divers dans ses sentiments) pour croire qu'il est impossible de révérer sincèrement ce qu'ils dédaignent, et de ne pas aimer ce qui les séduit. Cette erreur est, en quelque sorte, l'excuse des fautes politiques qu'elle a fait faire.

Les religieuses répondirent qu'elles préféraient leur solitude au monde. On les avait invitées, au nom de la nature et de l'humanité, à rentrer dans la société, et, sur leur refus, on cria au fanatisme, et il fut décidé qu'on les arracherait de leurs cloîtres. Cependant on n'exerça pas sur-le-champ cette violence. Sur ces entrefaites, Clara, effrayée de tous ces movements, et craignant de perdre son asile, eut la consolation de revoir le père Arsène. Il accourait se renfermer dans La Rochelle, pour y servir la religion et les catholiques persécutés. — Ah! mon père, lui dit Clara, quel temps avez-vous choisi pour venir ici! — Celui du danger, répondit le saint religieux: c'est alors que nous devons agir. Quand tout sera paisi-

(1) On avait déjà vu la même chose, à Genève, du temps de Calvin.

ble, je retournerai dans ma cellule. — Hélas! les églises sont fermées et profanées! — Dieu, ma fille, ne manquera ni d'autels ni de temples, il en aura même davantage et de plus dignes de lui! La persécution va sanctifier la demeure de tous les fidèles; les caves, les souterrains deviendront d'augustes sanctuaires; on n'y trouvera point de pompe et de magnificence, mais on y verra toute la grandeur de la foi, tout le courage héroïque de la pieté. Quel feu divin doit enflammer le cœur du prêtre qui, en célébrant le plus sublime des sacrifices, se dévoue lui-même comme victime! — Mon père, j'avoue que j'ai peine à supporter l'idée des persécutions où vous allez être exposé! Vous souffrirez longtemps peut-être; cette pensée me trouble malgré moi! Mais je ne crains la mort ni pour moi, ni même pour vous; je n'envisage pas de plus glorieux destin que celui de mourir avec vous pour la foi! Afin de récompenser le dévouement filial qui me conduisit sur l'échafaud, Dieu peût-être m'y fera remonter pour me donner la palme immortelle du martyre... Oh! qu'il me serait doux de la recevoir sur votre sein, et d'être portée dans vos bras aux pieds de l'Éternel! — Ma fille, je conçois ces nobles désirs, puisque mon cœur les partage; mais le zèle selon la science n'est jamais indiscret et téméraire: Dieu nous ordonne également de prendre soin de nos jours, et de les sacrifier généreusement quand le devoir l'exige. Ainsi préparons-nous à la mort, et gardons-nous de nous offrir imprudemment au martyre. Ne provoquons point nos frères égarés à commettre des cruautés qui les rendraient plus criminels encore. Songez bien que Dieu nous reprocherait le mal que notre imprudence leur ferait faire. Prions pour eux; et, tant qu'on ne nous demandera rien de contraire à la foi, restons cachés, vivons en paix dans l'ombre et le silence.

Clara, toujours humble et soumise, promit de suivre ces sages conseils. Elle s'y conforma sans peine ; car l'exaltation de la véritable piété n'est jamais que l'enthousiasme de la raison suprême ; tout est utile et grand dans ses motifs, tout est pur et généreux dans son ardeur, tout est justice et modération dans ses principes.

Le père Arsène remit à Clara l'écrin rempli de bijoux et de diamants qu'elle avait laissé à Niémen. La princesse, avant son départ, avait ordonné que l'on renvoyât à Clara tout ce qu'elle aurait pu oublier ou laisser à dessein. L'écrin fut remis à la veuve Marcelle, avec ordre de le faire parvenir à Clara ; Marcelle, ignorant où était Clara, l'avait envoyé au père Arsène. Clara refusa d'abord de recevoir ces pierreries. Le père Arsène lui fit comprendre que ce serait manquer de respect à la princesse. L'écrin fut gardé. Clara, baignée de pleurs, fit mille questions sur Euphémie. Le père Arsène lui répondit que Marcelle lui mandait seulement que la princesse était toujours aux eaux. Cet entretien renouvela toutes les douleurs de Clara. Elle trouva quelque soulagement à ses peines en les confiant au père Arsène. Cet ami fidèle gémit avec elle de cette fatalité qui toujours la laissait paraître coupable, et ne lui laissait que sa conscience pour unique refuge.

On apprit bientôt que Louis XIII se mettait en marche avec son armée, pour venir lui-même réduire les rebelles. Le cardinal de Richelieu, nommé chef et surintendant de la navigation et du commerce en France avait devancé le roi.

Si l'on s'étonnait de voir un prince de l'Église au milieu des camps, commander à des généraux français, on s'étonnait davantage encore de son courage froidement intrépide, de ses talents et de sa persévérance dans

une entreprise si traversée par ses ennemis, si peu goûtée par le roi même. Le succès qui couronna par la suite cette infatigable constance fut l'événement le plus utile et plus glorieux de son ministère (1).

Tous ces grands préparatifs n'alarmaient nullement les Rochelais. Ils attendaient une flotte anglaise beaucoup plus considérable que les deux premières battues par Toiras, Schomberg et le commandeur de Valençay. Ce dernier était destiné à repousser encore cette troisième flotte si formidable, envoyée par le duc de Buckingham; les rebelles n'avaient pas plus d'impatience que lui de la voir arriver. A la guerre, les talents et le courage qui préparent les triomphes en font jouir d'avance; ils en donnent toujours l'heureux pressentiment. Le duc de Rohan, chef des calvinistes, mettait tous ses soins à modérer la violence de leurs résolutions. Il y parvenait quelquefois, mais le plus souvent il échouait dans ce dessein. Un chef de factieux n'a jamais qu'une autorité apparente. L'esprit d'indépendance que causent les révoltes n'admet point de véritable subordination; des complices entre eux prétendent tous à l'égalité. On décréta, malgré le duc de Rohan, que tous les individus des deux sexes, engagés par des vœux religieux, quitteraient sans délai leurs monastères, et prendraient l'habit séculier; que nul prêtre catholique ne célébrerait le service divin, ou n'administerait les sacrements sous peine d'amende ou de prison. Les sœurs de

(1) Le cardinal de Richelieu disait qu'il avait pris La Rochelle en dépit de trois rois: le roi d'Espagne, le roi d'Angleterre, et surtout le roi de France. Ce qui rendait cela vrai de Louis XIII, dit le président Hénault, étaient les inquiétudes que lui jetaient dans l'esprit les ennemis de ce ministre, jaloux de la gloire qu'il allait acquérir en portant un coup si funeste au calvinisme.

la Charité, doublement utiles dans une ville assiégée, eurent la permission de garder leur habit. Il fut décidé qu'on formerait à la hâte deux hôpitaux, l'un pour les militaires de la ville, l'autre pour les prisonniers blessés. On garda presque toutes les sœurs de la Charité pour le premier, et l'on prit la vaste maison des Ursulines pour le second. Toutes les religieuses de ce couvent demandèrent à y rester pour soigner les blessés sous la direction de quatre sœurs de la Charité. Comme ces religieuses, consacrées jusqu'alors à l'éducation de la jeunesse, étaient généralement révérées, on y consentit, à condition qu'elles prendraient un habit à peu près semblable à celui des sœurs de la Charité. Les pensionnaires furent toutes renvoyées; mais comme Clara n'était point dans les classes, et qu'elle promit de seconder les sœurs dans leurs travaux, on lui permit de rester.

On avait un tel besoin des sœurs de la Charité, qu'on fit une grande exception en leur faveur. On leur accorda un aumônier, mais en leur interdisant tout chant d'église, et en leur ordonnant de n'entendre la messe qu'à la pointe du jour, et de n'y admettre aucune personne étrangère. Ainsi ces deux hôpitaux furent les seules maisons de la ville où le culte catholique fut toléré. Clara remercia Dieu du fond de l'âme de l'avoir placée dans l'une de ces deux maisons privilégiées. Elle trouvait une grande consolation à se consacrer au service des prisonniers royalistes. Elle savait que Valmore était dans l'armée; cette pensée faisait souvent couler ses larmes. Afin de n'être ni reconnue, ni vue par aucun homme, elle portait toujours une épaisse et longue coiffe noire rabattue sur le visage: les Ursulines avaient pris cette coiffure. Ainsi Clara,

ayant d'ailleurs comme elles une robe de bure noire, pouvait, sans être remarquée, rester toujours voilée. Honorine ne la quittait point : n'ayant pas fini son noviciat, elle n'avait pu faire ses vœux ; mais se regardant comme consacrée à Dieu, elle n'avait pas voulu quitter ses compagnes.

Les combats recommencèrent, et bientôt on eut à soigner des blessés. Clara, chaque jour, demandait en tremblant les noms des prisonniers qu'on apportait à l'hôpital. Elle ne les pansait point, mais elle aidait les sœurs, en préparant les appareils et en leur présentant toutes les choses nécessaires aux pansements. Elle ne pouvait sans frémir jeter les yeux sur les blessures de ces guerriers ; un sentiment secret joint à l'humanité rendait sa pitié déchirante. Une idée plus terrible encore lui faisait souvent répandre des ruisseaux de larmes. — Hélas ! se disait-elle, heureux encore ceux qui, dans ce dernier combat, ne sont que blessés ! On a laissé des morts sur le champ de bataille ! . . .

Elle ne trouvait d'adoucissement à ces pensées désolantes qu'en allant se renfermer dans sa cellule, et en implorant toutes les bénédictions du ciel pour les guerriers de l'armée royale.

Un matin, le père Arsène vint la trouver pour lui donner un avis important. — Ma fille, lui dit-il, redoublez de prudence et cachez-vous avec plus de soin que jamais. Montalban est dans ces murs. . . — O ciel ! s'écria Clara. — Oui, ma fille, reprit le père Arsène ; ce malheureux, chargé de dettes, après avoir frustré ses créanciers par sa fuite, a été se jeter dans les bras des ennemis de la France, pour se joindre ensuite aux rebelles. Il est ici, et il a, dit-on, beaucoup d'ascendant sur l'esprit du duc de Rohan. Je l'ai rencontré, il m'a

vu, m'a reconnu, et ses farouches regards m'ont assez fait connaître à quelles persécutions je dois m'attendre. Il croit que vous n'existez plus ; mais il sait que depuis vos plus jeunes ans j'ai dirigé votre conscience ; il sait que je vous suivis à l'échafaud, et que le secret de votre innocence est renfermé dans mon sein. — Ah ! mon père, dit Clara, il vous perdra ! — Renfermé dans les fonctions de mon ministère, je ne pourrai du moins être dénoncé comme factieux et comme intrigant ; il faudra me persécuter pour l'unique cause pour laquelle je donnerais ma vie avec ravissement. Vous seule, ma fille, m'inquiétez. Tenez-vous sur vos gardes. Que votre visage soit toujours couvert, même dans votre cellule, où l'on peut entrer inopinément.

Cet entretien remplit Clara de terreur et d'inquiétude pour le vénérable religieux.

Clara avait imaginé de parfumer les infirmeries deux fois par jour, et s'était chargée de ce soin. Un matin qu'elle faisait le tour des salles en brûlant des parfums dans un petit vase d'albâtre, les deux battants de la porte s'ouvrirent, et le duc de Rohan parut. Clara frémit en l'entendant nommer : elle pensa peut-être que Montalban serait à sa suite ; mais il n'y était pas. Le duc venait visiter l'hôpital. Il regarda Clara avec étonnement : cette figure voilée, d'une taille si majestueuse, d'une proportion si parfaite, le frappa vivement : il admira la beauté de ces mains, dont l'éclatante blancheur effaçait celle du vase qu'elle portait. Il demanda aux sœurs qui le suivaient si c'était une religieuse ; on lui repondit que c'était une jeune orpheline qui, sans être engagée par des vœux, se consacrait à servir les malades. Clara ne songea qu'à se retirer ; mais il fallait pour gagner la porte, passer devant le duc. Ce prince l'arrêta

pour lui parler de la manière la plus obligeante. Le son enchanteur de sa voix, et ses réponses nobles et modestes, achevèrent d'intéresser le duc en sa faveur. Lorsqu'elle s'éloigna, il la suivit des yeux. Il demanda si elle était jolie : on lui répondit qu'elle avait la beauté d'un ange, et ce souvenir se grava dans son imagination. Les craintes de Clara sur le père Arsène n'étaient que trop fondées. Cinq ou six jours après leur entretien, ce vertueux vieillard fut arrêté sur la dénonciation de Montalban, et conduit comme fanatique dans une prison, où on le mit au cachot. Il n'osait aller à l'hôpital qu'une fois par semaine, et Clara n'apprit ce triste événement qu'au bout de huit jours. Alors, n'écoutant que son cœur, elle envoya au duc de Rohan un billet dicté par elle et écrit de la main d'Honorine, dans lequel elle suppliait ce prince de lui accorder un moment d'audience. Le même jour elle reçut une réponse de la main du duc, qui l'invitait à se rendre le soir, à sept heures, dans son palais. Clara, accompagnée de la plus âgée des sœurs de la Charité, était au palais avant l'heure indiquée. Toujours voilée, et sans vouloir se séparer de son mentor, elle entra avec elle dans le cabinet du duc, qu'elle trouva seul. Aussitôt elle alla se jeter aux pieds de ce prince pour lui demander, avec la véhémence la plus éloquente, la liberté du père Arsène. Le prince, ému, attendri, la releva, la fit asseoir, et la questionna plutôt pour l'entendre que pour s'instruire d'une affaire à laquelle il attachait si peu d'importance. Clara fit l'éloge le plus touchant des vertus du père Arsène. Ce prince l'écoutait avec une profonde admiration, et quand elle eut cessé de parler, il lui dit, après un moment de silence, que ce religieux était accusé du fanatisme séditieux le plus emporté et le plus extravagant. — Il a été

dénoncé comme tel, poursuivit le duc, par l'homme du monde le plus zélé pour notre cause, Montalban. A ce nom, Clara frémit. — Mais, poursuivit le duc, je ne veux croire que vous : je vous accorde sa liberté. Que désormais il soit plus circonspect, et il vivra tranquille sous votre protection. Clara témoigna sa reconnaissance avec toute l'effusion de la joie la plus vive. Le duc lui prescrivit le secret sur cette entrevue particulière, ce qui acheva de combler tous les vœux de Clara. — Je veux même, dit-il, que Montalban l'ignore ; il serait trop difficile de persuader qu'en vous écoutant on n'a cédé qu'à la raison et à l'humanité, et il faut qu'un chef de parti paraisse inaccessible à toute espèce de séduction. Eh ! qui pourrait croire encore qu'ayant une grâce à me demander, vous soyez sortie de mon cabinet sans avoir ôté votre voile ! A ces mots, Clara répondit qu'elle avait fait le vœu de rester voilée tant que durerait la guerre. Il était si commun, dans ce siècle, de faire des vœux particuliers, que cette réponse ne surprit point le duc. — Maintenant, ajouta Clara, cette ville est un camp : les femmes doivent s'y cacher ; le deuil profond, la retraite absolue, voilà ce qui nous convient pendant le cours de ces calamités. — Madame, reprit le duc, quelque vœu que vous puissiez faire, vous ne serez jamais obscure, et quiconque a pu vous entrevoir ne saurait vous oublier. A ces mots, il se leva, s'approcha de son bureau, et il écrivit et signa l'ordre de mettre en liberté le père Arsène.

Munie de cet ordre, Clara, sans perdre un moment, vole à la prison, et y arrive, avec sa compagne, à huit heures et demie du soir. On était au mois de mars ; la nuit et l'obscurité ajoutaient à la profonde émotion de Clara. Elle veut elle-même aller à son tour délivrer son génereux libérateur. Toutes les portes lui sont ou-

vertes ; mais elle ignorait qu'il fût au cachot, et son cœur se déchire en descendant l'escalier long et humide qui conduit au caveau où il est renfermé. — O Dieu ! dit-elle, dans quels affreux souterrains nous mène-t-on ? — Dans le plus profond de tous, répond le geôlier ; la plus grande rigueur était prescrite pour ce vieillard : le cachot des malfaiteurs, point de lumière, le pain et l'eau, les fers aux pieds et aux mains. On disait qu'il était traître et conspirateur ; il paraît qu'on s'est trompé : cela arrive quelquefois ; j'en suis bien aise pour ce vieillard : il est doux et patient. Pendant ce discours, Clara, pâle, tremblante, s'appuyait en frissonnant sur le bras de sa compagne, et, quoiqu'elle sentît ses forces défaillir, elle pressa sa marche. Enfin on arrive à la porte du caveau ; on ouvre, et Clara, dans la crainte de causer au père Arsène un saisissement funeste, resta un moment cachée derrière la porte entr'ouverte : le geôlier entra seul. Clara, à la lueur de sa lanterne, aperçoit, sans être vue, le pieux vieillard assis sur un siége de pierre. Une grosse chaîne tenait son corps assujetti et fixé contre la muraille ; ses deux mains étaient enchaînées et croisées sur sa poitrine : il avait demandé et obtenu qu'on les attachât ainsi. D'énormes anneaux de fer joignaient ensemble ses deux pieds. Dans cet état, la douceur et la sérénité de sa physionomie donnaient à toute sa personne un caractère sublime de sainteté. Le geôlier, qui avait promis à Clara de le prévenir doucement, lui demanda comment il se trouvait. — Bien, mon ami, répondit-il en souriant. — Vous êtes pourtant bien pâle. — Mon corps souffre, il est vrai, mais mon âme est si tranquille et si satisfaite ! — Cela ne sera pas long. — Je l'espère. — Je veux dire que vous sortirez bientôt. — Je n'en crois rien.

— Et comme je vois que vous n'êtes pas furieux, comme on le disait, je vais toujours vous ôter vos chaînes ... — Non, non, s'écria Clara en se précipitant dans le cachot, non, c'est à moi de les détacher ! — O ma fille ! dit le vieillard, ne risquez-vous rien en venant ici ! — Ah ! répondit Clara, ma vie vous appartient ; elle est un de vos bienfaits, et même, avant de vous la devoir, je l'aurais donnée pour vous. Mais rassurez-vous, c'est le duc de Rohan lui-même qui vous protége et qui vous délivre. En parlant ainsi, elle faisait tous ses efforts pour délier ses chaînes ; mais ses délicates mains pouvaient à peine les soulever: elle les arrosait de ses larmes, tandis que le geôlier les détachait. Le père Arsène, délivré de ses fers, voulut s'appuyer sur le bras que Clara lui tendait ; mais il lui fut impossible de se lever. L'humidité de ce caveau, huit jours d'une horrible souffrance, un jeûne rigoureux, le manque absolu de sommeil, avaient tellement épuisé ses forces, qu'il paraissait n'avoir plus qu'un souffle de vie ; et d'ailleurs ses jambes enflées et meurtries ne pouvaient plus le soutenir, ni même se mouvoir. Il crut lui-même toucher à ses derniers moments. — Ma fille, dit-il d'une voix languissante, je voudrais vivre pour vous récompenser de vos soins ; mais... Il ne put achever ; sa tête appesantie tomba sur son épaule, ses yeux se fermèrent. — Dieu ! Dieu ! dit Clara éperdue, il se meurt ! O mon seul appui, mon ange tutélaire, allez-vous m'abandonner ? Oh ! répondez encore une fois à votre malheureuse enfant ; bénissez-la ! A ces mots, le père Arsène entr'ouvre sa paupière, soulevant avec effort sa main défaillante et glacée : — Ma fille, dit-il, je vous bénis dans tous les instants ... Mais pourquoi ce désespoir ? où donc est votre foi ? — O mon père ! vous voir mourir sur cette pierre, et dans cet horrible

cachot!... — Songez pour quelle cause j'y suis! Songez que dans ce moment surtout je contemple avec ravissement ce cachot, ces chaines de fer, et que le plus doux souvenir que je puisse me retracer, est celui des maux que j'ai supportés sur cette pierre... Bénissez, remerciez avec moi le Seigneur. En disant ces paroles, sa tête retombe, ses yeux se referment, il pousse un profond soupir. — Il expire! s'écrie Clara avec un cri lamentable. La sœur de la Charité s'approche, elle prend le bras du père Arsène, lui tâte le pouls, et rend la vie à Clara en assurant que ce n'est qu'un évanouissement. En effet, on lui fit reprendre l'usage de ses sens; mais sa faiblesse était si grande qu'il était hors d'état de proférer un seul mot. Une pièce d'or engagea le geôlier à le porter dans la voiture qui attendait Clara à la porte de la prison. Clara le conduisit à l'hôpital, où les sœurs, qui le connaissaient, le reçurent avec empressement. On l'établit dans une chambre particulière tenant à la grande salle de l'infirmerie; on lui donna une garde, et en outre Clara le veilla durant la nuit entière. Le médecin lui trouva de la fièvre, et il déclara qu'il voyait peu de ressources dans l'état d'un vieillard exténué par une abstinence forcée, et qui, chargé de chaînes, avait souffert le supplice d'être attache sur une pierre, sans pouvoir pendant huit jours ni se coucher, ni dormir, ni changer d'attitude. Vers le milieu de la nuit il recouvra la parole pour demander les sacrements, que lui administra l'aumônier de la maison. Une heure après les avoir reçus, il entr'ouvrit son rideau, et, regardant l'inconsolable Clara: — Ma fille bien-aimée, lui dit-il, je meurs en paix, certain que le véritable, le suprême protecteur ne vous abandonnera jamais. Clara ne répondit que par ses pleurs. Il lui de-

manda de lui lire des prières; elle obéit; elle continua cette lecture jusqu'au jour. Le malade parut s'assoupir; et Honorine, entraînant Clara, la força d'aller se jeter sur son lit. Durant les deux jours suivants, le père Arsène fut toujours dans le même état, et Clara toujours au chevet de son lit, admirant son angélique ferveur et la touchante sérénité qui brillait sur son visage.

Le troisième jour le père Arsène parut être plus mal encore, et sur le soir il tomba dans un assoupissement qui fit craindre une mort prochaine; son corps était plongé dans un profond engourdissement, mais son âme pure et généreuse veillait toujours; n'ayant plus rien de matériel, indifférent aux choses de ce monde, il ne voyait que Dieu. Privé de l'intelligence qui fait comparer, espérer et craindre, il n'en jouissait que mieux de la faculté d'aimer. La perfection souveraine ne pouvait plus lui causer de l'étonnement et de l'admiration, mais il adorait avec extase. De temps en temps le nom de Dieu sortait de sa bouche, et ses mains débiles reprenaient de la force pour presser le crucifix qu'il tenait embrassé. Clara, pénétrée de douleur, et les yeux attachés sur lui, ne pleurait que sur elle-même; elle trouvait la plus puissante de toutes les consolations dans la douce pensée que bientôt son respectable ami allait jouir d'un bonheur immortel!

Tout, dans cette journée, semblait se réunir pour l'accabler; elle savait que les assiégeants avaient fait une sortie et qu'on se battait. Souvent, distraite de sa vive affliction par une mortelle inquiétude, sa pensée se portait sur le champ de bataille. Elle se reprochait ces douloureux écarts de son imagination: — O mon Dieu! disait-elle, ne permettez pas que rien puisse me distraire du spectacle le plus auguste que l'œil humain

puisse contempler, la mort du juste : la reconnaissance et la piété ne doivent-elles pas arrêter ici toutes mes pensées ?

Sur les sept heures du soir, Clara entendit un grand mouvement dans les salles de l'infirmerie ; à ce bruit, un pressentiment funeste lui cause le plus violent battement de cœur ; elle écoute, craint d'entendre, et reste ainsi près d'une demi-heure. Au bout de ce temps la porte de sa chambre s'entr'ouvre ; Honorine, les yeux pleins de larmes, entre doucement, et, sans aucune préparation, elle dit qu'on vient d'apporter Valmore prisonnier, Valmore qu'on n'a pu prendre que parce qu'il était percé de coups, et que la perte de son sang l'a fait tomber sans connaissance sur son cheval abattu et tué d'un coup de mousquet. — Ce malheureux jeune homme, ajoute Honorine, est mourant ; on ne croit pas qu'il puisse vivre jusqu'au jour. A ce récit affreux, l'infortunée Clara ne profère pas une parole : tout est fini pour elle dans cette vie trompeuse et fugitive ; elle n'a plus rien à dire aux habitants de la terre !

Pour supporter avec fermeté un malheur complet et sans ressources, le seul courage d'un grand cœur peut sans doute suffire, mais alors on ne se soumet point au sort ; on le brave ; on ne se soustrait point au désespoir, on le maîtrise, ou, pour mieux dire, la fierté le dissimule ; et cet effort d'orgueil ne surmonte la douleur qu'en desséchant l'âme. Le courage qui donne la religion est d'une autre nature ; héroïque et sublime dans ses effets, il ne détruit point la sensibilité, l'âme pieuse n'a pas besoin de s'endurcir pour s'élever, ni de s'armer d'un superbe dédain contre une puissance aveugle ; elle se soumet avec conviction à la volonté qu'elle adore. Enfin, il n'est point pour elle d'infortune sans consola-

tions; que dis-je? il n'en est point de réelle; elle ne saurait s'indigner contre la destinée, mais elle seule a le noble droit de mépriser le malheur.

Clara, les yeux fixement attachés sur Honorine, la bouche entr'ouverte, et la pâleur de la mort sur le front, paraissait l'écouter encore, quoiqu'elle ne parlât plus. Mais ces terribles paroles retentissaient toujours à son oreille: "On ne croit pas qu'il puisse vivre jusqu'au jour!" Enfin, au bout de quelques minutes, elle fit signe à Honorine de se retirer. Honorine sortit aussitôt, et Clara se trouva seule avec elle-même, car le père Arsène était toujours plongé dans un assoupissement léthargique, et sa garde dormait du plus profond sommeil. Clara, sans mouvement et toujours dans la même attitude, dit d'une voix étouffée: — Ils se meurent tous deux!... L'articulation de ces paroles fit succéder à son saisissement une si violente angoisse, qu'elle fut effrayée de sa propre douleur: elle sentit qu'elle avait besoin d'un secours surnaturel pour la supporter; elle l'emplora, et ses larmes commencèrent à couler. — O Dieu! dit-elle, pour me fortifier, pour me consoler, faites que je me rappelle leurs vertus, et que je n'envisage que le prix que vous leur destinez. L'un meurt martyr de la foi, l'autre meurt en héros, en sujet fidèle, et sa piété égala toujours sa valeur! O Dieu des armées! vous aimez, vous bénissez les guerriers vertueux, et périr glorieusement pour sa patrie et pour son souverain est, à vos yeux, une sainte mort! Allez, âmes fortes et courageuses, allez vous élancer dans le sein du Créateur; allez devancer dans le séjour immortel l'infortunée qui vous pleure et qui vous envie; peut-être obtiendrez-vous la fin de mon exil et notre prompte réunion! Hélas! toutes les espérances humaines, semblables aux songes

trompeurs de la nuit, s'évanouiront pour moi avec le jour ; mais la divine espérance, fille du ciel, l'espérance, fondée sur la parole de Dieu même, me restera. La bonté suprême en fit une vertu, afin de nous rendre plus chère encore cette consolation si nécessaire ! Et qui pourrait sans elle supporter de tels maux ?

Des larmes interrompaient souvent ces prières, mais l'humble et pieuse résignation en adoucissait l'amertume. A trois heures du matin, le père Arsène reprit un peu de mouvement ; il rouvrit les yeux, et ses regards cherchèrent Clara : elle courut au lit en appelant la garde, qui lui tâta le pouls, et qui assura que ces forces se relevaient. Un quart d'heure après il parla ; et Clara lui dit : — Mon père, priez pour les royalistes blessés ! . . . En prononçant ces paroles elle fondit en larmes, car elle pensa que peut-être Valmore n'existait plus.

A mesure que la nuit s'écoulait, la douleur concentrée au fond de l'âme de Clara semblait se développer, et chaque minute la rendait plus aiguë. Elle était sûre qu'Honorine viendrait au point du jour savoir des nouvelles du père Arsène, et qu'elle aurait avant visité les salles de l'infirmerie. Elle désirait et elle craignait mortellement de la voir paraître. A cinq heures du matin, elle crut entendre un léger bruit à la porte. Elle n'eut pas la force d'aller ouvrir, elle resta glacée à sa place ; mais la garde alla ouvrir la porte, et Honorine entra. Clara leva les yeux sur elle en frémissant ; Honorine s'avança en disant qu'elle venait de panser Valmore, et que les médecins répondaient de sa vie. A ces mots, Clara, baignée de pleurs, se jeta dans les bras d'Honorine : — Ah ! chère amie ! s'écria-t-elle, le père Arsène va beaucoup mieux ! En effet, rien ne manqua pour Clara à la joie de cette heureuse matinée. Le médecin

confirma le jugement de la garde sur le père Arsène, en déclarant que son état n'avait plus rien d'alarmant ; et Valmore couvert de blessures, n'en avait pas une seule dangereuse. Avec quels transports Clara remercia Dieu! en se rappelant l'excès de sa douleur, sa vive reconnaissance lui faisait craindre de n'avoir pas été assez résignée, assez soumise ; et, se reprochant jusqu'à ses larmes, il lui semblait qu'elle avait murmuré.

Il en coûta beaucoup à Clara de ne pouvoir, cachée sous un voile, faire pour Valmore ce qu'elle avait fait pour tant d'inconnus et d'indifférents, en aidant les sœurs de la Charité dans les soins qu'elles prodiguaient aux malades. Mais la reconnaissance la retenait auprès du père Arsène, et tout cédait dans son cœur à ce sentiment vertueux. Depuis cet instant jusqu'à sa convalescence, elle ne le quitta que pour aller se coucher. On lui donnait tous les jours des nouvelles satisfaisantes de Valmore : après tant de souffrances, elle se trouvait heureuse. Valmore, de son côté, ayant reconnu Honorine qu'il avait vue à la ferme de Jerson, lui avait demandé des nouvelles de la jeune Olympe, et il savait qu'elle était dans la maison.

Aussitôt que le père Arsène fut en état de se lever, il quitta l'hôpital, en promettant à Clara de ne plus sortir dans le jour, et de se cacher avec plus de soin que jamais, afin d'éviter la rencontre de son féroce ennemi, et pour se soustraire aux persécutions (plus violentes que jamais) contre les catholiques et surtout contre les prêtres.

Clara, rendue à elle-même, retourna dans l'infirmerie à la suite des sœurs. Elle revit Valmore, sa main lui présenta des aliments ; elle parfuma la salle où il était. A travers son voile elle avait vue la première fois Val-

more tressaillir à son approche. Valmore faisait tous ses efforts pour bannir de son souvenir la malheureuse Clara; mais il reconnaissait Olympe avec émotion. Une des sœurs lui avait dit qu'Olympe s'était imposé la loi de se cacher à tous les hommes, et de soigner les malades sans leur parler. Valmore respectait ces vœux de la pudeur; il aimait à suivre des yeux cette belle figure si noble, si modeste, se dérobant à tous les regards profanes, et laissant après elle une trace parfumée. Dans ces longs habits de deuil, elle était pour lui l'emblême touchant et mystérieux de la mélancolie et de la chasteté. Il savait que son voile cachait une tête céleste; et quand il cherchait à se faire une idée de ses traits et d'une physionomie angélique, il frémissait; car il ne pouvait se représenter que le visage de Clara.

Au bout d'un mois, la santé de Valmore se trouva tellement rétablie, qu'il fut en état de se lever, et, à l'aide d'un bras, de faire un tour dans la salle. Le lendemain, Clara ne parut point dans les salles, parce qu'elle sut que le duc de Rohan devait y venir. Aussitôt après cette visite, Honorine entra dans la cellule de Clara en disant: — Valmore va nous quitter. — Comment? dit Clara. — Oui, reprit Honorine, voici ce que j'ai entendu, étant à la suite de notre supérieure. Le duc était accompagné d'un général qui n'est pas entré dans la salle où couche Valmore, en disant au duc: "Je vous attendrai ici. Je l'ai tant aimé, que dans l'etat où il est, sa vue me percerait l'âme; mais il ne faut pas qu'un officier de cette distinction reste ici: il faut le loger dans une de ces belles maisons vacantes de la rue du Port. — Eh bien, a dit le duc, chargez-vous de l'y faire conduire si son état le permet. — Demain au soir a répondu le général, je l'enverrai chercher dans une

litière. — Fort bien, a dit le duc." — Mon Dieu ! interrompit Clara en pâlissant, savez-vous le nom de ce général ? — Oui, il s'appelle Montalban. A ce nom terrible, qui donnait toujours l'idée d'une trahison ou d'un crime, Clara mit ses deux mains sur son visage, et après quelques minutes de réflexion : — Ma chère Honorine, dit-elle, je connais la sûreté de votre caractère : jurez-moi un secret inviolable. — Je vous le jure. — Eh bien ! je sais, à n'en pouvoir douter, que ce Montalban est un homme implacable et cruel, et qu'il est l'ennemi mortel de Valmore. — Grand Dieu ! — Il faut sauver Valmore, il faut le faire évader cette nuit. — Mais cela est impossible. — Rien n'est impossible avec la protection divine, Dieu nous inspirera, nous guidera, nous fera réussir. — Que faut-il faire ? Je veux aussi sauver ce vertueux jeune homme qui a été si bon pour mes parents, et qui vous a délivrée de ces méchants soldats. — J'y vais réfléchir ; allez prier Dieu, et revenez dans deux heures.

Clara ayant, par le conseil et par le moyen du père Arsène, vendu à un Juif tous les diamants qu'elle tenait d'Euphémie, se trouvait entre les mains une grande somme d'argent. Elle se rappela qu'ayant eu la clef de la chambre qu'avait occupée le père Arsène, on ne la lui avait point redemandée, et qu'elle la possédait encore. Dans cette chambre étaient une fenêtre donnant au premier étage sur une cour, et deux portes, l'une d'entrée, l'autre fermant en dedans, communiquant à la salle où couchait Valmore, à deux pas de son lit. Un soldat factionnaire passait la nuit en sentinelle dans la cour. Un infirmier gardait la porte de la salle ; il ne se couchait point, et celui qui passait la nuit suivante était vigilant et ne dormait point. Mais Clara savait

qu'au fond de l'âme il était royaliste, et qu'il haïssait les rebelles. Il fallait gagner ces deux hommes : l'or en vint à bout. Clara leur promit de partager également entre eux la somme qu'elle possédait ; elle leur donna d'avance l'argent qu'ils demandèrent pour les préparatifs nécessaires. Cette séduction se fit en une heure, sans raisonnement, en montrant l'or qu'on devait délivrer en remettant le prisonnier entre leurs mains, et en promettant que Valmore, rendu à l'armée royale, leur en donnerait autant et les placerait. Lorsque Honorine vint retrouver Clara, le plan était fait et les deux hommes gagnés. Le soldat s'était engagé à enivrer le portier de la cour et à lui dérober ses clefs ; et comme un parlementaire devait, à une heure après minuit, sortir de la ville et se rendre à l'armée royale, le soldat assura que l'infirmier, le prisonnier et lui passeraient facilement avec l'escorte moyennant les artifices qu'il emploierait pour cela dans le cours de la journée. Étant connu de l'homme envoyé pour cette commission, et cet homme ayant confiance en lui, il comptait lui demander la permission de l'escorter avec deux de ses camarades. Il ne s'agissait plus que d'instruire Valmore. — Il faut, dit Clara, que je lui écrive ; mais comme il croit, ma chère Honorine, que votre écriture est la mienne, vous allez écrire sous ma dictée. -

Honorine écrivit ce billet : —

“Un danger pressant vous menace . . . Vous n'êtes point prisonnier sur votre parole, il vous est permis de fuir. Tout sera prêt à minuit . . . Croyez l'infirmier, et faites ce qu'il vous prescrira.

“Olympe.”

Clara prit ce billet, et, le cachant sous ses voiles, elle se rendit à l'infirmerie, à la suite des sœurs. Il etait

midi. Clara vit avec un plaisir extrême Valmore debout et paraissant avoir infiniment plus de force que la veille. Il s'approcha d'une petite table sur laquelle les sœurs déposèrent son dîner. Clara laissa tomber un pain, Valmore se baissa ainsi qu'elle pour le ramasser : dans ce mouvement, elle rencontra la main de Valmore, et lui donna son billet. Aussitôt elle se releva, et se hâta de se retirer. La surprise et l'émotion de Valmore furent inexprimables. Cependant un moment de réflexion lui fit deviner qu'on lui donnait un avis important. Il avait caché le billet... Après le dîner, il feignit de se trouver mal et se remit au lit. Alors, s'enfermant dans ses rideaux, il lut le billet. Touché jusqu'au fond de l'âme du tendre intérêt de cette jeune personne, il n'imaginait pas quel était ce danger pressant, ni comment elle avait pu le découvrir : il concevait encore moins la possibilité de se sauver d'une ville assiégée, et il craignait mortellement qu'Olympe ne s'exposât ellemême en voulant le sauver. Tandis qu'il était agité de ces pensées, l'infirmier achevait de tout préparer pour faciliter sa fuite. Il n'y avait plus dans la salle de Valmore, que quatre prisonniers blessés, que l'infirmier fit passer dans la salle des convalescents. A l'égard de Valmore, l'infirmier dit qu'il ne fallait pas lui donner la peine de changer de salle, puisqu'il devait quitter l'hôpital le lendemain. Enfin l'infirmier se chargea seul de veiller et de passer la nuit auprès de Valmore.

A sept heures du soir, toutes ces choses étant terminées, Clara, s'abandonnant à la foi de ses deux associés, leur délivra la somme promise, et tous les deux l'assurèrent qu'ils répondaient du succès.

Les sœurs étant sorties de la salle de Valmore, et pour n'y plus rentrer, l'infirmier enfin se trouva seul avec

Valmore, et lui détailla tout le plan formé par Olympe pour sa fuite ; il ne lui cacha même pas qu'il avait reçu d'elle, ainsi que le soldat, la somme de deux cent cinquante louis. Il ajouta qu'elle en avait promis autant au nom de Valmore, quand il serait en liberté. Valmore, pénétré de reconnaissance, d'admiration, et saisi du plus profond étonnement, ratifia cette promesse et en fit plusieurs autres ; il porta ainsi au comble le zèle ardent de l'infirmier. Ce dernier se revêtit d'un habit de soldat. A onze heures trois quarts, il lui fit prendre une potion fortifiante ; à minuit précis, la porte de la chambre qu'avait occupée le père Arsène s'entr'ouvrit doucement . . . L'infirmier quitta Valmore pour l'aller rejoindre par une autre sortie plus longue, et par laquelle on était obligé de passer dans une salle de malades. L'infirmier espérait la passer sans être aperçu ; mais il ne risquait rien à l'être : on le voyait ainsi souvent passer pour aller chercher diverses choses nécessaires au service ; et on ne s'inquiéterait pas de ne le point voir revenir, car on imaginerait qu'il aurait repassé, ou sans être vu, ou dans un moment où le sommeil général aurait empêché de l'apercevoir. Il devait, en s'en allant, laisser les portes ouvertes, afin que le lendemain on pût croire qu'il avait fait évader le prisonnier de ce côté, ce qui mettait Clara à l'abri des soupçons.

Aussitôt que l'infirmier fut sorti de la salle, Valmore, après avoir bien fermé les rideaux de son lit, s'avança avec autant d'attendrissement que de trouble vers la porte entr'ouverte. Cette nuit solennelle était la veille du premier jour du mois de mai. Valmore tressaille en entrant dans la chambre. Il n'y avait point de lumière, mais la fenêtre était ouverte ; et, à la lueur du clair de lune, Valmore aperçut Clara voilée qui lui tendait la

main. Il reçut avec saisissement cette main libératrice et tremblante. La nuit; cette figure silencieuse, couverte de crêpes noirs, et qui, ne s'exprimant que par des soupirs, paraissait être une ombre gémissante; la surprise, le mystère, tout dans ce moment frappait vivement l'imagination de Valmore. Clara, le tenant toujours par la main, le conduisit vis-à-vis une image de la Vierge, le fit mettre à genoux, s'y mit elle-même à côté de lui; et, après une courte prière, elle se releva rayonnante de foi et d'espérance, le mena vers la fenêtre, lui fit voir l'échelle appuyée contre le mur, et, par un geste, l'invita à descendre sans delai. Valmore, hors d'état de rompre le silence, saisit le bas du voile de Clara, le baisa, et sur-le-champ descendit. Il trouva dans la cour le soldat et l'infirmier, qui tirèrent l'échelle et la portèrent à l'autre extrémité de la cour, à la fenêtre d'un vestibule des salles; l'infirmier avait eu soin d'ouvrir la fenêtre. Ensuite Valmore, élevant les bras vers Clara, lui dit un dernier adieu, et suivit ses conducteurs. Alors Clara ferma doucement la fenêtre et la porte donnant dans l'infirmerie; elle sortit de la chambre et regagna sa cellule. Elle ne put se défendre d'une violente agitation pendant deux ou trois heures; mais, au bout de ce temps, rassurée par le calme parfait qui regnait dans toute la maison, elle s'endormit avec la douce pensée que le Ciel avait béni cette dangereuse et difficile entreprise. Clara s'était promis de se dénoncer elle-même, si quelqu'un de la maison se trouvait compromis par la fuite de Valmore; mais personne ne fut accusé d'y avoir eu part. On ne s'aperçut de l'évasion de Valmore qu'à six heures du matin. On pensa généralement que l'infirmier, gagné par lui, avait tout fait; et Clara eut la joie d'apprendre avec certitude, dans le cours de cette heu-

reuse journée, que tout avait réussi, et que Valmore etait à l'armée royale:

Trois semaines après cette événement, les Rochelais éprouvèrent une grande joie en voyant arriver enfin la flotte si nombreuse et si formidable envoyée d'Angleterre par le duc de Buckingham. Les rebelles ne doutaient pas que de telles forces n'obtinssent une éclatante victoire. Humiliante espérance, et triste effet de l'esprit de parti, qui portait des Français à compter davantage sur le courage des étrangers que sur celui de leurs compatriotes! Ce fut sur ces entrefaites que Clara apprit une nouvelle qui fit un grand effet dans la ville, et qui la troubla beaucoup. Le comte de Rosenberg, à la tête d'un corps d'Allemands, venait d'entrer à La Rochelle. Le lendemain matin de son arrivée, les assiégés firent une sortie. Le comte partit avec eux à la tête de sa troupe, et, durant le combat, se laissant trop emporter par son ardeur, et n'étant pas suivi des siens, il fut fait prisonnier. Clara, en apprenant cet événement, pensa dans l'instant à Euphémie. Que n'aurait-elle pas fait pour rendre la liberté à l'époux de sa bienfaitrice! Elle se concerta avec le vénérable père Arsène, qui découvrit que le vieux valet de chambre du comte, resté à La Rochelle, avait obtenu la permission d'aller rejoindre son maître à l'armée royale. Alors Clara fit écrire par Honorine ce billet adressé à Valmore:

"Si vous pouvez faire rendre la liberté au comte de Rosenberg, vous obligerez sensiblement

"OLYMPE."

Le père Arsène porta ce billet au valet de chambre, en le chargeant de le remettre à Valmore, ce qui fut ponctuellement exécuté.

Ce billet d'Olympe suffisait pour faire toute entrepren-

dre à Valmore. Le comte n'avait pas été fait prisonnier par Valmore ; mais ce dernier, sachant que l'on devait envoyer le lendemain porter à La Rochelle les dernieres propositions de paix, obtint d'être chargé de cette commission. Alors il écrivit au duc de Rohan pour lui proposer, d'après l'autorisation du roi, la liberté de Rosenberg en échange de celle qu'il s'était procurée, et il demandait un sauf-conduit pour aller en même temps porter les nouvelles conditions de paix que sa majesté daignait offrir encore. Tout fut accepté, et le sauf-conduit envoyé. Montalban, qui se trouva chez le duc à la réception du message de Valmore, dit au duc qu'il savait, à n'en pouvoir douter, que Valmore avait passé près de deux mois dans la ville, qu'il s'y était fait un parti puissant, et qu'il ne voulait y rentrer que pour achever d'y tramer quelque complot funeste. — Car, ajouta-t-il, outre mille indices qui me le font croire, est-il naturel que s'étant sauvé légitimement, puisqu'il n'était pas prisonnier sur sa parole, il offre un échange et propose, pour ne pas être refusé, un homme aussi considérable que le comte de Rosenberg !... Ces réflexions frappèrent le duc de Rohan. — Je dois, dit-il, le recevoir, l'écouter, et surtout avoir l'air de ne rien soupçonner; mais nous suivrons ses pas. Restez dans ce palais, je vous ferai avertir après la conférence.

Valmore ne vit Rosenberg que pour le conduire à La Rochelle, et il examina avec une extrême curiosité, et non sans trouble, cet homme d'une si noble, d'une si belle figure, qui intéressait si vivement Olympe. Après un long silence, Valmore lui demanda s'il n'était pas étonné d'avoir si promptement recouvré sa liberté. — Car, ajouta-t-il, on ne se dessaisit pas facilement d'un prisonnier tel que vous. Une puissante recommandation,

venue de La Rochelle, a seule pu produire un échange si honorable pour moi, si avantageux à nos ennemis. — Comment? interrompit le comte étonné. — Oui, reprit Valmore, c'est à une personne de la ville que vous devez votre liberté. Si, après la conférence, vous voulez m'accompagner jusqu'aux portes, je vous présenterai moi-même à cette personne, car nous passerons devant la maison qu'elle habite. D'ici là, permettez-moi de ne vous rien dire de plus. Le comte ne fit point de questions; il chercha vainement à deviner quelle était cette personne connue de Valmore, qui prenait à son sort un si vif intérêt; ses conjectures à cet égard ne pouvaient servir qu'à l'éloigner davantage de la vérité. N'ayant passé que peu d'heures à La Rochelle, il n'avait pas eu le temps de prendre des informations qui auraient pu lui donner quelques lumières; et comment aurait-il imaginé que Valmore lui parlait ainsi de l'objet qu'il devait abhorrer? Ils entrèrent à La Rochelle, et se rendirent chez le duc, qu'ils trouvèrent environné des principaux chefs; Rosenberg fut admis à la conférence. Valmore s'acquitta de sa mission; les propositions ne furent ni rejetées ni acceptées: on demanda vingt-quatre heures pour y réfléchir.

Après la conférence, au moment de prendre congé, Valmore montra le désir d'aller à l'hôpital, où l'on avait pris soin de lui, porter lui-même un témoignage de reconnaissance, non aux sœurs, qui ne recevaient rien, mais aux chirurgiens et aux infirmiers, et il demanda d'être accompagné par le comte de Rosenberg. Il sollicita cette permission d'un ton insouciant et léger, comme s'il n'y eût attaché aucune importance. Le duc, déjà prévenu, trouva cette demande très-suspecte, et, par cette raison même, il n'hésita point à y satisfaire. Val-

more aussitôt partit avec le comte : ce dernier savait que Clara devait être aux Ursulines de La Rochelle, mais il ignorait que ce couvent eût été transformé en hôpital ; ainsi, en y entrant avec Valmore, rien ne lui rappela le souvenir de Clara.

Valmore fit en effet distribuer une somme d'argent ; et en même temps il demanda tout bas à une servante de le conduire où était Clara : on le mena à sa cellule ; il marchait rapidement, ne voulant s'arrêter qu'un moment : le comte le suivait. La servante ouvrit la porte de Clara, en annonçant Valmore. Clara éperdue, n'eut que le temps de baisser son voile. Valmore et le comte paraissent, et Valmore s'avançant, en lui montrant Rosenberg : — Madame, lui dit-il, je n'ai pu résister au désir de vous revoir encore une fois, et de vous présenter celui dont vous désiriez si vivement le retour. A ces mots, Clara debout reste immobile, elle ne répond rien ; tous les trois gardent le silence. Au bout de quelques minutes, le comte, ému autant que surpris, prend la parole : — Que signifie ce mystère ? dit-il ; daignez, madame, me faire connaître la personne qui m'a rendu un si grand service. Comme il disait ces mots, on entend du bruit, la porte se rouvre tout à coup, et l'on voit entrer le duc de Rohan et Montalban. Clara, prête à s'évanouir, tombe sur un siége. Montalban ne vit dans cette figure voilée qu'une femme intrigante qui voulait se dérober aux regards du duc, car jamais ce prince ne lui avait parlé d'elle. — Eh bien ! dit-il au duc, que fait cette femme ici, et pourquoi se cache-t-elle ? Le duc s'adressant à Valmore : — Oserai-je, dit-il, vous demander quel intérêt a pu vous amener dans ce lieu ? — L'intérêt le plus légitime, répondit Valmore. Madame, consacrée aux devoirs les plus pieux, m'a rendu les soins qu'elle

prodigue à tous les malades, et je ne voulais pas quitter cette ville sans la remercier. — Madame, reprit le duc en s'approchant de Clara, personne n'est plus disposé que moi à vous supposer innocente, ou du moins à désirer que vous le soyez ; mais il est temps de mettre fin au mystère étonnant de votre conduite. Sachez qu'on vous accuse d'être une femme de la cour de Louis XIII, une amie du cardinal de Richelieu, cachant sous la modeste humilité de cet habit de profonds desseins. Montrez-vous ; je suis persuadé que votre seule vue doit suffire pour désarmer la calomnie et pour vous justifier. Mais si vous refusez d'ôter votre voile, je serai forcé de faire arrêter Valmore dans l'instant, et vous nous rendez suspect l'un de nos plus braves amis, le comte de Rosenberg. — Cessez, interrompit Valmore, cessez cette odieuse contrainte ; quand on est capable de violer le droit des gens, a-t-on besoin de prétexte ? — Madame, reprit le duc, c'est à vous seule que je dois répondre : je vous le répète, ôtez votre voile ; si vous n'êtes pas la personne qu'on désigne, et qui que vous soyez d'ailleurs, j'en donne ma parole, Valmore est libre. A ces mots, la généreuse Clara dit en se levant : — Puisqu'il s'agit de se sacrifier pour lui, je ne manquerai pas de courage ! et elle détache son voile. — Valmore, hors de lui, recule, chancelle, et s'appuie contre le mur ; Rosenberg pâlit. Le duc reste immobile d'admiration à l'aspect de cette beauté ravissante ; Montalban s'épouvante d'abord en voyant sa victime ressuscitée pour le dénoncer peut-être, mais sur-le-champ reprenant son audace : — Malheureuse, s'écria-t-il, suivez-moi. — Pourquoi ? dit le duc. — C'est ma fille. — O ciel ! c'est là Clara ! — Suivez-moi. En disant ces paroles, il la saisit par le bras et veut l'entraîner malgré sa résistance et

ses gémissements. Valmore s'élance entre elle et Montalban, en disant, sans la regarder : — Non, non, qu'elle soit libre ! Clara, pâle et tremblante, s'appuie sur le bras de Valmore. Valmore frissonne et la repousse avec horreur ; Montalban se précipite vers elle avec furie, la prend dans ses bras, l'enlève. Clara mourante, dit d'une voix éteinte : — Tout m'abandonne !... Adieu, Valmore ! Ce dernier veut de nouveau la délivrer ; Montalban l'emportait ; mais Rosenberg écarte Valmore, atteint Montalban, lui arrache sa victime, en disant : — Je prends cette infortunée sous ma protection. — Y pensez vous ? dit Montalban. — Oui, je ne l'abandonnerai point, j'y suis décidé, répondit le comte, en tenant toujours Clara serrée contre sa poitrine. — Mais de quel droit ? dit le duc de Rohan ; je commande ici, je n'oserais ravir une fille à son père ; et je ne souffrirai pas... Il faudra me la rendre, dit audacieusement Montalban, ou déclarer publiquement par quelle raison vous voulez la retenir. — Apprenez, Montalban, dit Rosenberg, qu'on ne m'a jamais défié en vain ; je déclare donc que j'ai des droits sacrés sur cette infortunée : je suis son père ! — O mon Dieu, dit Clara avec un transport inexprimable. Au même instant Montalban, qui n'avait jamais cru que le comte osât faire cet aveu, s'écrie : — Je suis perdu ! et disparaît. — O mon Dieu ! répète Clara avec l'expression la plus énergique du ravissement et de la joie, ô puissance sans mesure comme mon bonheur ! le premier hommage de ce cœur reconnaissant vous appartient ; je dois, avant tout, vous remercier !... En disant ces paroles, elle serre ses mains jointes, et levant au ciel ses yeux baignés de larmes, elle reste un instant dans cette attitude. On la contemple avec un saisissement qui suspend toutes les

pensées!... Et tout à coup Clara jetant ses deux bras autour du cou de Rosenberg: —Je puis donc enfin parler, dit-elle; mon père, ne rougissez plus de votre fille; Valmore! écoutez-moi. Pour ne pas dénoncer le monstre que j'ai cru mon père... —Ciel! s'écrièrent à la fois Valmore et Rosenberg, c'est lui qui fut le meurtrier? —Oui, c'est lui... A ces mots, Valmore s'élance vers elle, et tombe évanoui à ses pieds. — Gloire de ma vie! s'écria Rosenberg. — Ah! secourons Valmore, dit Clara. Le duc de Rohan, spectateur de cette scène, en fut si profondément touché, qu'il ne s'y crut point étranger; il embrassait Rosenberg, il félicitait Clara avec enthousiasme, il prodiguait ses soins à Valmore; ce dernier reprit enfin l'usage de ses sens, sa bouche aussitôt appela Clara; il voulait encore se prosterner à ses pieds. — Je dois y mourir, lui disait-il en versant un torrent de larmes. Retrouver Clara, non-seulement innocente, mais encore embellie par tout ce que le malheur et la vertu peuvent offrir de plus touchant et de plus héroïque, c'était, pour lui, sortir d'un abîme ténébreux, revoir la lumière et reprendre la vie. Néanmoins ce bonheur, qui paraissait surpasser ses forces, était cruellement troublé par les remords cuisants de son affreuse erreur et par le souvenir de Jules. Un grand bonheur, loin de consoler tout à coup d'une véritable peine de l'âme, semble au contraire en ranimer l'amertume; le cœur est si ambitieux, que ce qu'il acquiert lui fait mieux sentir encore ce qui lui manque. Pour Clara elle éprouva surtout dans ces premiers moments le pressant besoin de se justifier sur quelques points qui paraissaient inexplicables. En vain on lui répéta qu'un seul mot avait tout expliqué, que d'ailleurs le scélérat, dans son premier mouvement de surprise,

s'était trahi lui-même en criant qu'il était perdu, et en prenant la fuite ; Clara insista avec force : Valmore allait la quitter, elle ne voulait point lui laisser d'énigmes à débrouiller. Elle le conjura de souffrir qu'elle rouvrit un instant toutes les blessures de son cœur ; et elle expliqua rapidement en peu de mots comment les instruments du crime s'étaient trouvés entre ses mains, et comment, cachée sous la table, elle n'avait connu le meurtre qu'en recevant sur sa robe le poignard teint de sang. Pendant cet affreux récit, Valmore, qu'elle n'osait regarder, Valmore pâle et tremblant de douleur et de rage contre l'assassin, était retenu par le duc et par Rosenberg ; car plus d'une fois sa tête défaillante tomba sur l'épaule de l'un ou de l'autre : il se retraçait en même temps et la mort tragique de son fils, et les outrages, l'ignominie dont il avait accablé l'innocente et malheureuse Clara. Une sueur froide inondait son visage ; et le bonheur de pouvoir admirer Clara avec enthousiasme cédait dans son âme à l'horreur des remords de l'avoir haïe et persécutée. — O la plus noble, la plus généreuse des créatures humaines ! s'écria-t-il, ô Clara ! que je suis indigne des sentiments que vous me conservez ! Votre vertu sublime fait tout mon orgueil, et cependant elle me flétrit, elle imprime sur ma vie une tache ineffaçable ; j'aurais dû tout deviner. — Non, non, dit le comte, vous trouverez toujours votre excuse dans des apparences tellement inouïes qu'elles ont pu même abuser un père ! . . . Valmore, poursuivit-il, nous allons nous séparer ; des affaires politiques nous divisent momentanément, et l'honneur va nous forcer de prendre encore les armes l'un contre l'autre. Mais la main de Clara vous appartient ; ma fille est à vous, elle sera l'épouse de Valmore, recevez-en ma parole. A ces

mots, Valmore, inondé de pleurs, se jette aux genoux de Clara pour recevoir sa main, que Rosenberg lui présente. — En présence de cet illustre témoin, poursuivit le comte, en montrant le duc de Rohan, je vous unis tous deux. Et ne croyez pas, Valmore, que cette vierge si pure, que cette héroïne soit le fruit d'un commerce criminel; je suis secrètement marié depuis vingt ans... Ce mot, qui ne laissait plus de doutes à Clara sur sa mère, acheva de mettre le comble à son bonheur. Dans ce moment parut celui dont elle désirait vivement la présence: le père Arsène entra dans la cellule. Dès le premier instant d'une si merveilleuse révolution dans son sort, Clara avait demandé avec instance le père Arsène ; et le duc, qui connaissait depuis longtemps ses sentiments pour ce respectable religieux, l'avait envoyé chercher. Aussitôt qu'elle l'aperçut, elle courut à lui en s'écriant: — Montalban n'est point mon père ! et j'ai pu me justifier. Et, prenant par la main le père Arsène pour le présenter à Rosenberg et à Valmore: — Voilà, leur dit-elle, celui qui fut à la fois le seul confident de mon innocence, mon généreux protecteur, mon unique appui, mon guide et mon libérateur. Le père Arsène fut accueilli avec toute la reconnaissance et toute la sensibilité que devaient inspirer ces paroles. La joie de ce bon religieux fut aussi touchante que sincère. Il remerciait, en pleurant, la Providence ; il contemplait Clara avec délices, mais il montra peu d'étonnement. — J'ai toujours pensé, dit-il, que Dieu récompenserait d'une manière éclatante une telle conduite. Ma fille, poursuivit-il, vous avez dignement soutenu l'injustice et le malheur, puissiez-vous supporter de même l'épreuve des louanges et de la prospérité !

Valmore, avant de s'arracher de cette cellule où son

sort venait de changer et de se fixer, se retourna vers le duc de Rohan. — J'ose avec confiance, lui dit-il, vous demander justice contre le scélérat, meurtrier de mon fils et persécuteur atroce de la vertu. Ce monstre infernal, assassin d'un enfant, voulut sacrifier encore la victime qui s'immolait pour lui. Il m'associa à ses fureurs, il m'a souillé de son crime; j'ai fait traîner Clara à l'échafaud! . . . — Mais vous l'en avez fait arracher, interrompit Clara. Ah! Valmore, poursuivit-elle, oublierez-vous que, pendant quinze ans j'ai donné le nom de mon père à ce misérable? — Dans ce jour de joie et de bonheur, dit le père Arsène, remettez au ciel le soin de votre vengeance, ou plutôt priez-le d'en adoucir la juste rigueur. Le triomphe de Clara ne vous répond-il pas de la punition de Montalban? — Et celui qui vous parle en sa faveur, interrompit Clara, fut plongé par lui dans un cachot, et chargé de fers comme le plus vil scélérat. — O digne protecteur de Clara! s'écria Valmore; et vous, ma céleste amie, vous, mon épouse, n'avez-vous pas à jamais le droit de régler tous les mouvements de mon cœur? — Non, non, dit le duc de Rohan, de tels forfaits ne peuvent rester impunis: la société entière en demande vengeance, elle doit l'obtenir. Mais il faut nous séparer: partez, Valmore, Rosenberg et moi nous vous répondrons de la sûreté de votre épouse. Montrer pour elle l'intérêt et l'admiration qu'elle inspire, c'est s'honorer soi-même. Ici Rosenberg prit la parole pour demander le secret sur la naissance de Clara. — Je déclarerai, dit-il, qu'elle est ma fille, à mon retour en Allemagne. D'ici là, nous dirons seulement qu'on a découvert que Montalban n'est point son père: que ce monstre a fait lui-même l'aveu de son crime, et nous remplirons toutes les gazettes des détails

qui justifient Clara; ensuite je la conduirai à la cour de l'électeur de * * *, et là je déclarerai la vérité tout entière.

Le duc de Rohan, le père Arsène et Valmore promirent à Rosenberg le secret le plus inviolable. Clara, qui désirait voir son père tous les jours, demanda que la prieure des Ursulines fût mise dans cette confidence, et Rosenberg y consentit.

Valmore, entraîné par le duc de Rohan et par le père Arsène, se sépara enfin de Clara, et retourna à l'armée royale. Rosenberg resta seul avec sa fille une demi-heure, pour essuyer les pleurs que le départ de Valmore lui faisait répandre. Dans cet entretien, Clara supplia son père de lui expliquer l'énigme inconcevable de sa disgrâce et de l'indignation subite de la princesse contre elle. — Tout vous sera dévoilé, répondit le comte; maintenant qu'il vous suffise de savoir que sa colère était fondée sur une erreur, et qu'elle est déjà désabusée. Clara n'insista point, et le comte la quitta en promettant de revenir le soir dans l'appartement de la prieure, que Clara devait prévenir.

Lorsque Clara se trouva seule, avec quels transports elle remercia Dieu d'un changement si soudain et si merveilleux dans sa destinée! Ce nom de Clara si souillé, si flétri, non-seulement reprenait toute sa pureté, mais il allait devenir aussi illustre qu'il avait été déshonoré! Elle ne soupirait qu'après la retraite; elle était bien sûre que Valmore lui permettrait de ne jamais paraître à la cour et dans le monde; mais elle estimait de la gloire ce qu'elle a de plus doux, le bonheur d'honorer par sa réputation les auteurs de ses jours et le choix d'un époux. Enfin le ciel lui avait donné les parents que son cœur avait choisis de préférence à tous

les autres : un père qu'elle admirait, une mère qu'elle adorait ! et Valmore allait devenir son époux ! Valmore connaissait toute son innocence ! Tant de maux, une erreur si funeste n'avaient servi qu'à la rendre plus intéressante aux yeux de Valmore, et qu'à mériter mieux son estime et sa tendresse ! Avec quel ravissement et quelle gratitude elle se rappelait ce pressentiment heureux qui, dans la chapelle de l'ermitage, lui annonça de si nobles destinées. Et le résultat de ses pensées fut de former pour l'avenir les projets les plus touchants et les résolutions les plus vertueuses.

Le comte revint à six heures du soir : la prieure le laissa tête à tête avec sa fille dans un cabinet reculé de son logement ; et là Rosenberg serrant les mains de Clara dans les siennes : — Ma fille, lui dit-il, en vous rappelant la ressemblance qui causa tant d'étonnement à la cour de l'électeur, vous pourriez deviner quelle est votre mère. A ces mots, Clara rougit et ses yeux se remplirent de larmes ; il lui en coûtait de cacher quelque chose à son père, et elle ne voulait pas avouer qu'Euphémie lui eût confié son secret. — Oui, ma fille, poursuivit le comte, la princesse Euphémie, mon épouse, est votre mère. — Ah ! Dieu ! dit Clara, rien ne manque donc à mon bonheur ! — Ma chère Clara, reprit Rosenberg avec attendrissement, quelle sera sa joie quand je vous remettrai dans ses bras ! Vous avez ses traits, sa douceur, sa sensibilité ; mais vous avez aussi l'élévation d'âme de votre père. . . En parlant ainsi, le comte la contemplait avec orgueil et ravissement, en songeant que cette jeune personne si vertueuse, si courageuse, que cette héroïne était sa fille. — Maintenant, poursuivit-il, je dois vous rendre compte de tout ce qui vous touche, et de ma conduite relativement à vous. Écoutez-moi, ce récit ne sera pas long.

« Ayant épousé secrètement la princesse, les plus puissants intérêts m'obligaient à cacher cet hymen. La princesse, douée de toutes les qualités qui peuvent rendre une femme et respectable et chère, est capable d'une très-grande discrétion ; mais elle ne l'est pas de modérer une sensibilité qui nous aurait perdus l'un et l'autre, si je n'avais pas eu constamment une prudence qui m'a souvent, à ses yeux, donné l'air de la dureté. J'étais certain qu'elle serait de toutes les mères la plus tendre et la plus passionnee, et que ce sentiment, en lui faisant faire les imprudences les plus dangereuses, deviendrait entre nous un sujet éternel de division, et, par conséquent, une source inépuisable de contrariétés et de douleurs pour elle. Aussitôt que je la vis prête à devenir mère, je formai donc le dessein de lui dérober notre enfant, de lui ravir pour un temps toutes les douceurs de la maternité, afin de pouvoir un jour les lui rendre sans danger pour elle et pour moi. Il me fallait un confident. Il y avait alors à la cour un étranger français, plus âgé que moi de six ou sept ans, avec lequel je n'avais aucune liaison apparente, mais qui m'avait utilement servi en secret dans plusieurs affaires épineuses et difficiles. Je lui connaissais une extrême discrétion, une grande activité, l'esprit le plus inventif et le plus fertile en stratagèmes. Il ne m'inspirait pas une confiance d'estime ; mais je croyais lui devoir de la reconnaissance. Je lui trouvais un esprit supérieur : car j'étais dans cet âge où tout intrigant qui n'est pas un sot paraît un homme de génie, parce qu'on n'est pas dans le secret des moyens honteux et coupables qu'il emploie pour réussir. Cet homme était Montalban. Quoique je lui supposasse un grand attachement pour moi, je ne lui fis qu'une demi-confidence. J'ai toujours eu pour maxime

qu'il ne faut dévoiler de son secret que ce qu'il est utile et nécessaire d'en dire. D'ailleurs la moitié du mien ne m'appartenait pas ; je devais le cacher. Je ne parlai point de mon mariage, je ne nommai point la mère ; et comme on me croyait amoureux d'une autre, Montalban, à cette égard, n'eut pas le moindre soupçon de la vérité. Je lui demandai de me donner les moyens de soustraire cet enfant prêt à naître ; il me proposa de le faire passer pour le sien tout le temps que je voudrais, et il inventa pour cela un plan ingénieux et compliqué, qui donnait à cette supercherie toute la vraisemblance désirable, et qui mettait mon secret en parfaite sûreté. Je reconnus ce service que me rendait Montalban, en lui faisant avoir une place lucrative qui aurait fait la fortune de tout autre.

" Aussitôt après votre naissance, je m'emparai de vous, je vous enveloppai dans mon manteau, et, vous arrachant aux caresses maternelles, je vous emportai. La sage-femme, par mon ordre, avait dit à la princesse qu'elle avait mis au jour un garçon ; car, sachant qu'Euphémie désirait une fille de préférence, je la trompai encore à cet égard, afin de diminuer un peu l'amertume des regrets que je lui préparais. Au bout de dix ou douze jours, on lui annonça que cet enfant n'existait plus. — Ah ! mon père, interrompit Clara, que nous lui devons de dédommagements pour cette cruelle tromperie, qui lui aura coûté tant de pleurs !... — Elle les trouvera tous en sachant qu'Olympe est sa fille, répondit le comte ; et croyez que, sans cette artifice, qui m'a beaucoup coûté, elle aurait été bien plus à plaindre. Ce fut surtout l'intérêt de son repos qui m'inspira cette conduite ; et voilà, pousuivit-il en souriant, ce que les femmes ne sauraient comprendre. Elles appellent cruauté des précautions et

des mesures sévères que leur imprudence et leur faiblesse rendent indispensables. Mais désormais je n'aurai plus rien de caché pour votre mère et pour vous. . ." Clara, pour toute réponse, baisa le main de son père, qui, reprenant son récit : — " Vous fûtes mise en nourrice, dit-il, à quelques milles de Niémen. J'allai plusieurs fois avec Montalban vous y voir sans être connu. Je sentis dès lors que je vous aimerais avec passion ; que, si près de vous, je ne pourrais me priver du plaisir de vous voir ; et je pris le courageux parti de vous envoyer en France, où je pensais que vous seriez mieux élevée qu'en Allemagne. Vous aviez deux ans quand on vous conduisit en France, dans un couvent de Picardie, sous la garde d'une excellente gouvernante qui ne m'avait jamais vu, et qui vous croyait, ainsi que tout le monde, fille de Montalban. Je voulus vous revoir avant votre départ ; cette entrevue se fit dans le cabinet de Montalban et en sa présence. Je vous trouvai embellie et si charmante que je fus tenté de vous porter dans les bras de votre mère ; mais je renonçai promptement à cette idée, en songeant que je vous éloignais, surtout parce que je n'osais compter sur ma propre prudence. Je vous donnai beaucoup de joujoux, et je vous demandai si vous m'aimiez autant que Montalban. A cette question, vous me regardâtes fixement en silence ; ensuite vous vous jetâtes dans mes bras en pleurant, non comme un enfant, mais avec cette expression de douceur et de douleur profonde qui est particulière à votre mère : vous lui rassembliez d'une manière frappante dans ce moment. Je vous confie, ma fille, que cette petite scène me fit une impression dont le temps n'a jamais effacé le souvenir. En vous quittant, je passai à votre cou une chaîne à laquelle était attaché un cœur d'or émaillé, contenant

des cheveux de votre mère, mon nom de baptême et le sien gravés. . ." Ici Clara interrompit encore son père, en tirant de son sein cette chaîne qu'elle lui montra. Le comte fut vivement attendri en revoyant ce premier don d'Euphémie, ce gage d'amour et de tendresse paternelle. —"Ma fille, dit-il, je ne vous recommande pas de le conserver toujours; le seul instinct de la nature vous l'a fait garder, la piété filiale y trouvera plus de prix encore.

"Lorsque vous fûtes partie, je reçus régulièrement de vos nouvelles par Montalban; et par la suite, les affaires, la guerre et l'ambition n'ont jamais pu vous écarter de mon souvenir. Vous aviez onze ans lorsque l'électeur m'envoya en France; je briguai cette commission, surtout pour satisfaire le désir passioné que j'avais de vous revoir. Mais je ne voulais point être remarqué de vous, et j'avais imaginé, à cet égard, plusieurs moyens qui, par l'événement, devinrent inutiles. Après avoir passé dix-huit mois à Paris, il me fut enfin possible de m'échapper. Je partis pour me rendre à l'abbaye d'Origny, où vous étiez alors. J'arrivai la veille d'une grande fête, et j'appris que le lendemain une partie des pensionnaires de l'abbaye devaient faire leur première communion. Le lendemain matin, j'étais dans l'église extérieure avant que la grand'messe fût commencée. Je me plaçai très-près, et vis-à-vis la grille qui séparait l'église où j'étais de celle des religieuses. Un rideau noir était tiré derrière la grille; mais lorsqu'il fut ouvert, un peu avant la communion, je vis les religieuses avec leurs voiles baissés; et les jeunes communiantes vêtues de blanc, rangées au milieu du chœur. Je vous cherchai des yeux dans cette troupe innocente, mais vous étiez cachée par vos compagnes. Elles chantèrent le *Veni Creator*. J'étais certain que, parmi ces jeunes et touchantes voix,

j'entendais la vôtre ; il me semblait que j'en distinguais les doux accents... Après avoir chanté l'hymne, les jeunes personnes se mirent en file et s'approchèrent de la sainte table. On ouvrit une porte de la grille pour les communier l'une après l'autre. A la suite de la cinquième communiante, s'avança doucement une figure angélique, plus jeune et plus petite que toutes les autres. Machinalement je m'approchai plus près encore, j'étais à côté du prêtre. Je n'hésitai point à vous reconnaître ; votre ressemblance avec Euphémie, et le trouble de mon cœur, ne pouvaient me laisser le moindre doute. Je vous voyais, ma fille, je vous contemplais avec ravissement ; et votre profond recueillement me donnait la certitude que je sortirais de l'église sans avoir été aperçu de vous.

"J'emportai de l'abbaye d'Origny un souvenir ineffaçable qui ne me quitta plus. Avant de partir de ce lieu, j'éprouvai le désir irrésistible d'écrire à votre mère, et cette lettre est la seule qu'elle ait reçue de moi depuis notre mariage. Depuis ce jour, sans cesse occupé de vous, je formai successivement pour votre établissement mille projets divers. Quelques années après, j'aurais pu déclarer mon mariage à l'électeur et obtenir son consentement ; votre intérêt demandait de moi cette démarche ; et ce fut précisément ce qui m'empêcha de la faire. C'était déjà beaucoup de révéler à mon maître et à mon bienfaiteur que je le trompais depuis seize ans ; et il me parut si indigne de mon caractère de ne faire cet aveu tardif que par un motif d'intérêt, c'est-à-dire pour établir ma fille, que je pris l'irrévocable résolution de ne lui dévoiler ce mystère qu'après avoir fixé votre sort. Je fis céder mon ambition pour vous à ce sentiment d'honneur. D'ailleurs il m'eût été également pénible de ne

vous rendre à votre mère qu'en lui demandant une dot pour vous, et je trouvais de la douceur à disposer entièrement de vous. Je voulais tout sacrifier personnellement pour vous marier d'une manière qui ne fût pas indigne de votre naissance. J'en cherchais les moyens, quand Montalban, que de mauvaises affaires venaient d'obliger de quitter Allemagne, me manda qu'un des plus grands seigneurs de France était amoureux de vous et voulait vous épouser. Depuis que vous étiez entre les mains de ce scélérat, j'avais pris pour lui une véritable amitié. Cette liaison, qui fut toujours secrète, ne me donna jamais la possibilité d'étudier son caractère et de connaître sa conduite particulière, sur laquelle il jetait un voile impénétrable par un genre de vie très-obscure. Je savais seulement qu'il avait de mauvaises affaires et des dettes; et lorsqu'il me détailla tous les avantages de l'alliance de Valmore, sa haute naissance, son titre brillant, l'immense fortune dont il disposait, je désirai ce mariage, et d'autant plus, qu'on me mandait que vous le désiriez vous-même. J'avais écrit en France pour prendre là-dessus quelques informations, qui se trouvèrent conformes à celles que me donnait Montalban. Enfin je ne répugnais point à vous établir en France; au contraire, le grand âge de l'électeur et sa santé délicate ne me permettaient pas l'espoir de le conserver longtemps. Le prince héréditaire m'estime; mais il a deux favoris qui occuperont certainement, sous son règne, les premières places. Ainsi, sans borner mon ambition, je sentis qu'il fallait en changer la carrière. Je m'arrêtai à cet projet: vous marier en France, ensuite faire approuver mon mariage par l'électeur, et, après sa mort, entrer au service de France et venir avec votre mère m'y établir, certain qu'Euphémie serait heureuse en tout pays entre sa fille

et son époux. Je répondis donc à Montalban que l'alliance proposée me convenait sous tous les rapports, et je terminais ainsi ma lettre : ‘Si cette affaire réussit, ou tel autre mariage réunissant les mêmes avantages, mérite personnel, illustre naissance, grande fortune, dispositions favorables de ma fille, je m'engage, mon cher Montalban, à payer toutes vos dettes et à vous assurer une pension viagère de cinq cents ducats ; mais vous sentez qu'il me serait impossible de faire de telles choses, si vous ne pouviez procurer à ma fille qu'un établissement médiocre.’ Je joignais à cette lettre l'acte en bonne forme, et signé de moi, qui contenait cet engagement conditionel. Voilà, ma fille, ce qui décida ce monstre à commettre le crime exécrable qui a causé tous nos maux... Il m'avait mandé que Valmoré vous épouserait sans dot, et je n'en étais pas moins décidé à vous en donner une convenable.

"Dans une seconde lettre, Montalban me mandait que la plus grande partie de la fortune de Valmore était substitué à son fils. Je répondis que, puisque vous aviez de l'inclination pour Valmore, je donnais mon consentement, quoique ce mariage ne fût plus, du côté de l'intérêt, un établissement avantageux pour vous, et je ne cachai point à Montalban que je ne ferais pas pour lui ce que j'avais promis dans la supposition que le superbe duché de *** appartenait en propre à Valmore. Je fixai au premier octobre le jour de votre mariage. Je comptais tout confier à Euphémie, et, muni de son consentement, arriver au château de Valmore le jour de la signature du contrat, déclarer à Valmore le secret de votre naissance, et lui porter mes dons. Montalban fixa votre mariage à un jour beaucoup plus prochain, sachant bien que le crime qu'il méditait en retarderait la conclusion. Mais que devins-je, grand Dieu ! en apprenant, par un

courrier de Montalban, l'horrible événement. Toutes les preuves contre vous étaient si convaincantes, que le plus léger doute était impossible. J'envoyai un homme à Paris, dont tous les rapports furent conformes à ceux de Montalban. Je sus de plus que le poignard, instrument du crime, était de la même fabrique que l'une des armes blanches trouvées sur l'un des brigands de la forêt qui environne le château de Valmore; cette fabrique est en Suisse, quoique la boîte qui tomba dans vos mains vînt de l'Allemagne. Telles furent les précautions et les combinaisons du meurtrier, que, si le hasard ne vous eût par rendue sa victime, jamais on n'aurait pu former contre lui un soupçon raisonnable. J'envoyai à ce monstre un don de quatre mille ducats; ce n'était pas la moitié de la somme nécessaire pour payer ses dettes: il la garda pour se sauver, et ne paya rien. J'exigeai qu'il vous fit enfermer dans un couvent. Il me manda qu'on refusait de vous recevoir, et qu'il vous envoyait à Rosmal.

"Au milieu de mon désespoir et de l'horreur que vous m'inspiriez, je n'étais pas insensible au courage étonnant que vous montrâtes en allant à l'échafaud. Je vous abhorrais, je vous regrettais, votre image me poursuivait partout; je la retrouvais dans les traits de votre mère; et l'objet même qui aurait dû me consoler aggravait encore des peines si déchirantes. Quand j'appris votre prétendue mort, ma raison me dit que c'était un bonheur pour moi; et cependant je me trouvais plus malheureux encore. A présent vous pouvez concevoir ce que j'éprouvai en vous revoyant à Niémen; je vous reconnus dans l'instant. Il y eut, dans ma surprise, de l'indignation, de la colère, de la terreur; mais il y eut aussi quelque chose qui ressemblait à la joie. Vous viviez! cette

pensée a toujours trouvé dans le fond de mon cœur un sentiment paternel. Dans le rapide entretien que nous eûmes dans le jardin, mon trouble, soyez-en sûre, surpassa de beaucoup le vôtre ; mais comment dépeindrai-je celui que j'éprouvai dans la nuit qui précéda votre départ, et ce que j'ai souffert durant la scène inexplicable pour vous, qui vous causa tant de douleur ? . . ."

Ici le comte attendri, les yeux fixés sur Clara, sourit en voyant avec quel redoublement d'attention elle l'écoutait. — " Je vais enfin, ma fille, poursuivit-il, satisfaire votre vive curiosité. Après vous avoir prescrit de partir avant le jour, je ne fus pas, malgré votre promesse, sans inquiétude sur votre obéissance. Je restai à Niémen. Je ne couchai point ; j'errai toute la nuit dans le parc. Je vous aperçus avec surprise à minuit ; vous teniez une lanterne : je vous suivis, je vous vis entrer dans la chapelle dont vous laissâtes la porte ouverte ; j'entendis votre prière prononcée d'une voix entrecoupée ; mes larmes coulèrent avec les vôtres : du moins cette prière filiale si touchante fut recueillie en silence par votre père. Cette action m'assurait que vous étiez décidée à partir, et je restai tranquillement dans les jardins jusqu'à sept heures du matin ; alors, vous supposant partie depuis longtemps, je me rendis chez la princesse. Quel fut mon étonnement quand je la trouvai dans vos bras ! Je pensai cependant que, dans l'état où était la princesse, vous n'aviez pu la quitter . . . Placé debout vis-à-vis de vous, j'aimais, malgré mon affreuse erreur, à vous contempler soutenant dans vos bras votre mère ; je vous regardais l'une et l'autre avec un douloureux attendrissement. Tout à coup, en vous penchant pour baiser la main d'Euphémie, le cœur d'or émaillé sur lequel sont tracés l'un des noms de la

princesse et le mien, ce premier gage de sa tendresse que j'attachai dans votre enfance à votre cou, s'échappa de votre sein, où vous l'aviez toujours tenu caché, sans doute à cause du mystère des devises... Aussitôt Euphémie l'aperçut, ne put le méconnaître, lut les deux noms, jeta les yeux sur moi, me vit pâlir, et s'arracha de vos bras... — O ciel! s'écria Clara; elle a pu me soupçonner d'une intrigue criminelle avec son époux! — Que peut-on opposer à un fait positif? répondit le comte; elle reconnaissait ce premier don de son amour, elle avait lu nos noms; elle me voyait pâle, déconcerté, tremblant! Pouvait-elle avoir le moindre doute sur notre intelligence? — Oh! quelle destinée que la mienne! dit Clara; quelles affreuses apparences doivent déposer contre moi pour me rendre un objet d'horreur aux yeux de toute ce que j'aime!... Mais le ciel a daigné me justifier; ces terribles souvenirs ne doivent plus m'inspirer qu'une profonde admiration pour les décrets éternels de la justice divine!

— " Vous concevez facilement, reprit le comte, quel fut l'excès de mon embarras, lorsque je me trouvai tête à tête avec la princesse; l'inquiétude que vous me donniez mit le comble à mon trouble, car je sentais que si la princesse vous revoyait, si vous restiez ensemble seulement un quart d'heure, une explication entre vous serait inévitable. La princesse alors, guidée par son cœur, éclairée par votre ressemblance, aurait pu deviner que je l'avais trompée sur le sexe de son enfant, afin de lui mieux cacher son existence; et en lui laissant reconnaître Olympe pour sa fille, n'eût-il pas fallu lui découvrir que cette infortunée était la criminelle Clara? Cet aveu terrible eût été pour Euphémie le coup mortel. Il fallait donc tout supporter et tout faire pour empêcher une si funeste reconnaissance.

—“ Aux reproches violents d’Euphémie, je n’opposai qu’un morne silence : ce fut à ses yeux l’aveu positif d’un accusé convaincu. Dans son désespoir, elle formait mille projets bizarres, entre autres celui d’aller passer plusieurs mois à des eaux minérales à cent lieues de * * *. Alors je pris la parole : — Le temps, lui dis-je, éclaircira toutes choses ; et, en attendant, je vous exhorte à suivre ce dessein ; croyez-moi, allez, sans différer, en demander la permission à l’électeur, et moi j’obtiendrai celle de vous escorter et de vous suivre. Ces derniers mots lui causèrent la plus grande surprise. — Vous, Rosenberg ! s’écria-t-elle. — Oui, repris-je, et je vais en votre nom donner tous les ordres nécessaires. A ces mots, je sonnai : une de ses femmes vint ; je demandai ses voitures. Quand nous fûmes seuls : — Rosenberg, me dit-elle, vous me trompez, vous ne viendrez point avec moi. — Rien dans l’univers, lui répondis-je, ne m’empêchera de vous suivre. Euphémie ne répliqua rien, et fondit en larmes. Au bout de quelques minutes, elle demanda ce que vous deviendriez. Je répondis qu’il fallait le jour même vous renvoyer en France, et que je me chargeais de tout. La princesse, inondée de pleurs, vous écrivit ; ensuite elle monta en voiture et partit pour la cour. Elle dit à l’électeur qu’Olympe avait reçu des lettres de France qui la rappelaient dans sa patrie, et qu’elle avait voulu partir. La princesse ajouta que ce départ lui causait un violent chagrin ; elle demanda d’aller aux eaux de Pyrmont pour se distraire. L’électeur y consentit. Il me fut facile de la suivre, car l’électeur parut le désirer, et je partis en même temps. J’étais dans ma voiture, je suivais la sienne, et durant tout le voyage j’évitai de me trouver tête à tête avec elle. L’état de sa santé nous forçait de voyager à

petites journées. La princesse paraissait extrêmement abattue et souffrante: néanmoins je remarquais qu'elle me savait un gré infini de l'accompagner.

"Arrivés à Pyrmont, je lui rendis les soins les plus assidus, mais en évitant toujours de me trouver seul avec elle. Au bout de deux ou trois jours, elle m'écrivit pour me demander un entretien particulier. Je lui repondis que je le désirais aussi, mais que je voulais attendre que sa santé fût un peu fortifiée. Huit jours après, je me rendis un matin chez la princesse: elle etait seule, et elle rougit en m'apercevant; elle éprouvait d'avance le plus mortel embarras d'une explication qu'elle supposait devoir être accablante pour moi. Elle rougissait de mes torts et de ma honte. Je me plaçai sûr un sofa à côté d'elle. Mon maintien tranquille et sévère la surprit. — Vous avez à me parler, lui dis-je; que voulez-vous me dire? A cette question, Euphémie étonnée, interdite, fut un moment sans répondre; enfin reprenant la parole: — Ah! Rosenberg, dit-elle, je voulais vous dire que je vous pardonne . . . et ses pleurs coulèrent. — Euphémie, repris-je, vous avez eu le temps de réfléchir à cette étrange aventure, et vous persistez à me croire capable de la plus infâme séduction. — Je n'accuse, répondit-elle, ni vos mœurs, ni celles de cette jeune personne; je n'ai jamais pensé un seul instant que vous ayez voulu déshonorer celle que j'aimais, que je regardais comme ma fille; je veux même croire que le mot d'amour ne fut jamais prononcé entre vous; mais vous vous aimiez; vous m'avez trompée, vous m'avez trahie; vous lui avez donné, elle a reçu ce premier gage de ma tendresse; ce don de votre main ne put être offert que comme un sacrifice, et elle l'accepta! . . . — S'il en était ainsi, interrompis-je, elle serait la plus ingrate et la plus

vile de toutes les créatures, et je serais un monstre... — Comment, pouvez-vous nier ?... — Euphémie ! vous me connaissez depuis vingt ans ; avez-vous jamais vu dans mon caractère de la bassesse et de la duplicité ? — Vous êtes généreux, vous avez des principes, je le sais ; mais une grande passion... — Dans les jours de notre jeunesse, ma passion pour vous ne m'aurait jamais fait faire une action infâme, vous n'en doutez pas ; et vous croyez qu'une enfant m'a rendu tout à coup à quarante-six ans un suborneur, un fourbe, un scélérat ? — Ah ! je me perds dans mes pensées !... Oh ! croyez que ma tendresse pour vous et pour elle a déjà épuisé toutes les conjectures qui pouvaient, sinon vous justifier, du moins vous rendre excusable. — Vous devez davantage, Euphémie, à l'homme honoré de votre choix, à votre époux, après vingt années d'une union qui a dû vous faire connaître sa probité. Malgré les apparences qui le condamnent, vous devez le croire un honnête homme. — Hélas ! ce ne sont point des apparences, c'est un fait... — Écoutez-moi ; je jure par tout ce qu'il y a de plus sacré qu'il n'y eut jamais entre cette infortunée et moi la moindre intelligence ; au contraire, elle me craint, et l'espèce de sentiment qu'elle m'inspire est tout à fait opposé à l'amour. Je pourrais d'un mot me justifier pleinement. Je le ferai, si vous l'exigez : à l'instant même tout vous sera dévoilé : mais ce secret n'est pas entièrement le mien, et vous m'affligerez mortellement en me forçant de vous le révéler. Parlez, le voulez-vous ? — Non, j'aime mieux te croire sans preuve : ta parole les vaut toutes. A ces mots, je tombai à ses pieds : — Généreuse Euphémie, lui dis-je, vous venez d'ajouter un nouveau lien aux nœuds sacrés qui m'unissent à vous... — Ah ! que je suis heureuse ! s'écria-t-elle. Mais Olympe est

innocente; qu'elle revienne....—Non, son destin l'appelle ailleurs. Tout ce que je puis vous découvrir, c'est que le hasard m'a mis dans la confidence de sa situation extraordinaire, et malgré elle; et il me sera facile de vous prouver qu'avant la scène qui vous a si cruellement abusée, je l'avais décidée dans un entretien de dix minutes (le seul que j'aie eu avec elle) à retourner sans délai dans sa patrie.—Il suffit. J'aime à croire sur ta parole un mystère incompréhensible.

"Cette conversation, qui fut très-prolongée, dissipa sans retour les soupçons outrageants d'Euphémie, mais lui laissa une ardente curiosité, elle tâchait vainement de deviner ce qui avait pu produire une chose inexplicable pour elle: plus d'une fois elle essaya de me questionner à cet égard; je l'arrêtais toujours en lui disant: —Vous repentez-vous de votre confiance? voulez-vous tout savoir? Elle cessa enfin de m'en parler. Je la récompensai de cette générosité par une conduite qui, de cet instant, ne s'est jamais démentie: non-seulement je lui rendais les plus tendres soins, et je lui montrais (à l'exception d'un seul point) une confiance parfaite, mais je lui écrivais souvent des petits billets, et c'est ce qu'elle n'avait jamais obtenu de moi, même dans les premières années de notre union. Cette conduite la rendait heureuse: cependant elle ne se consolait pas de vous avoir perdue. Je lui savais gré des pleurs que vous lui faisiez répandre, et de son instinct maternel. Quand je la voyais s'affliger en pensant à vous, je me trouvais dans une si parfaite harmonie avec elle! . . . Elle voulut absolument vous écrire pour vous mander que vous étiez justifiée, et pour vous conjurer de revenir, ne fût-ce que pour quelques mois. Sa lettre, qu'elle me montra, contenait des explications qui auraient pu vous éclairer sur

nos rapports mutuels. Je persuadai à la princesse que j'ignorais entièrement dans quel lieu de la France vous étiez. La veuve Marcelle, qu'elle envoya chercher, lui dit qu'elle n'en savait pas davantage ; mais elle se chargea de faire parvenir la lettre au père Arsène. Je fis arrêter à la poste cette lettre, qui me fut remise, et que je brûlai.

"J'attendis avec impatience, et je vis revenir avec émotion l'homme qui vous avait conduite à La Rochelle. Je fus très-frappé dè la noblesse avec laquelle vous me renvoyâtes l'argent qu'on vous avait remis de ma part : vous étiez pour moi un être inexplicable. O ma fille ! ajouta le comte en terminant ce récit, puisque alors même je sentais malgré moi que j'étais votre père, jugez de la tendresse inexprimable que j'ai maintenant pour vous ! . . ." — Ah ! mon père, reprit Clara, puis-je ne la pas connaître quand vous avez si généreusement reconnu pour votre fille une infortunée flétrie par le plus horrible déshonneur, parce que vous avez vu qu'elle retombait avec désespoir sous l'autorité de celui qui voulait s'emparer d'elle ? Rappelez-vous toujours que je n'ai point balancé à m'immoler pour l'homme vil et barbare auquel je croyais devoir la vie ; et jugez ainsi du sentiment que je dois avoir pour le noble auteur de mes jours !

Le comte ne se lassait point d'écouter et de regarder cette fille si chérie. Il fut convenu entre eux que, ne pouvant être plus décemment que dans ce couvent, elle y resterait jusqu'à la fin du siége, et qu'ensuite il la conduirait en Allemagne, où Valmore viendrait les rejoindre pour l'épouser. Après avoir fait mille projets pour l'avenir, le comte la quitta, aussi charmé de son esprit qu'il était touché et enorgueilli de sa sensibilité, de son généreux caractère et de toutes ses vertus.

Clara se coucha, mais ne trouva point le repos dont elle avait tant besoin, après avoir éprouvé des secousses et des émotions si violentes. La guerre durait toujours; et ses inquiétudes pour son père et pour Valmore ne lui permettaient pas de sentir tout son bonheur. On n'envisage qu'en tremblant et avec un sentiment douloureux une perspective heureuse, quand on ne la voit qu'à travers des dangers présents et inévitables.

Clara ne dormit point, et le matin en se levant elle se trouva mal. Elle avait de la fièvre: néanmoins, pour ne pas inquiéter son père, elle ne se plaignit point, et supporta deux jours, sans en parler, cet état de malaise. Mais le troisième jour la fièvre devint si forte, qu'elle fut obligée de se mettre au lit et d'appeler un médecin. Le comte éprouva une inquiétude d'autant plus cruelle, que, ne voulant point encore se déclarer son père, il ne pouvait la soigner et lui servir de garde; d'ailleurs, les soins de la guerre l'occupaient une partie du jour; mais le père Arsène allait soir et matin lui donner de ses nouvelles. Tout le monde dans la ville prenait le plus vif intérêt à la santé de Clara, car on savait universellement son histoire répandue par le duc de Rohan, confirmée par la disparition de Montalban, et détaillée dans toutes les gazettes. Clara innocente était devenue l'objet de l'admiration publique. Le duc, décidé à livrer Montalban à la rigueur des lois, avait donné l'ordre de l'arrêter; mais on l'avait cherché vainement.

Vis-à-vis le couvent des Ursulines, vivait une vieille et vertueuse dame catholique, nommée la marquise de ***. Sa conduite avait toujours éte si exemplaire, son immense charité si connue, que l'amour des pauvres pour elle et l'estime publique l'avaient préservée jus-

25

qu'alors des fureurs de parti. D'ailleurs, ne se mêlant de rien, vivant dans la plus grande retraite, elle etait parvenue, depuis les troubles, à se faire oublier de tous les intrigants. Cependant, après la scène où Clara fut reconnue de son père, Montalban se ressouvint d'avoir entendu parler de la pieuse marquise de ***, et ne sachant où s'aller cacher, il entra précipitamment dans cette maison hospitalière. Il sollicite un moment d'audience particulière ; il est admis. Il demande un secret inviolable ; on le lui promet. Il portait un habit d'officier d'un grade supérieur. Il s'annonce sous un nom supposé, et demande un asile pour quelques jours, en disant qu'il est persécuté pour la religion catholique. La manière dont il s'énonçait, annonçait un homme distingué par sa naissance, ou du moins par son éducation, et il avait l'air si effrayé, si troublé, qu'il toucha vivement la marquise. J'ai, lui dit-elle, un petit cabinet où personne n'entre jamais que moi; je vais vous y cacher tout à l'heure, car votre danger me paraît trop pressant pour prendre des informations sur votre personne. A ces mots, Montalban, déposant sur une table son sabre et deux pistolets qu'il avait dans ses poches : — Madame, dit-il, sur la foi de l'hospitalité, je me constitue votre prisonnier pour quatre ou cinq jours. — Eh bien, monsieur, reprit la marquise, vous ne verrez que moi, et seule je vous porterai votre nourriture. En effet, elle le conduisit dans un cabinet qui n'avait d'issue qu'à travers ses appartements. Montalban, endurci dans l'impiété (car une telle scélératesse ne peut exister sans l'athéisme), Montalban n'avait point de remords; mais se voyant perdu sans ressource, il avait la rage dans le cœur et l'horrible besoin de commettre de nouveaux crimes. Son sang, enflammé par une fureur im-

puissante et concentrée, alluma dans ses veines une fièvre brûlante. Le lendemain, la marquise le trouva dans son lit. Trois jours après, Montalban étant toujours malade, la marquise elle-même eut une si violente attaque de rhumatisme, qu'il lui fût impossible d'aller soigner son hôte. Ne voulant pas confier son secret à un domestique, elle se trouva dans un grand embarras. Le père Arsène venait secrètement tous les dimanches chez elle pour y dire la messe. Elle l'envoya chercher, il accourut. Elle lui confia qu'elle cachait chez elle un catholique persécuté, et le chargea d'aller lui porter sa nourriture. Le père Arsène, toujours prêt à faire une bonne action, se rendit sur-le-champ dans le cabinet qu'il connaissait, car il y avait vu déjà un autre fugitif. Au bruit qu'il fit en entrant, Montalban, malade encore et toujours au lit, entr'ouvrit son rideau, et en reconnaissant le père Arsène, il s'écria : — Je suis trahi ! Le père Arsène frémit à la vue de ce monstre ; mais surmontant aussitôt son trouble, il l'instruisit de la vérité. — Eh bien, reprit Montalban, je suis mourant ; allez me dénoncer, vengez-vous, vous n'êtes pas le seul prêtre que j'aie persécuté, je les ai tous poursuivis. — Ah ! dit le père Arsène, bénissez donc le ciel qui daigne vous en envoyer un pour vous absoudre ! S'il est vrai que vous soyez dangereusement malade, ouvrez les yeux enfin, et jetez-vous dans les bras de la religion ! — Laissez-moi, vous dis-je, allez me dénoncer. Me croyez-vous un hypocrite ? et si vous ne le pensez pas, pouvez-vous douter de ma foi ? Vous vivrez. Je ne vois en vous qu'un frère ; j'exposerais ma vie pour vous être utile, et je la donnerais avec joie pour sauver votre âme. Ce n'est point le pauvre Arsène, ce n'est point un être faible, et peut-être vindicatif, qui

vous tient ce langage, c'est la religion qui vous parle ainsi ; c'est elle qui m'ordonne de vous aimer, de vous servir ; car elle peut commander l'amour, puisqu'elle inspire aux cœurs dociles tous les sentiments qu'elle leur prescrit. — Il faut, avant tout, que je puisse compter sur votre sincérité. — Comment ? — Je voudrais parler à l'un de mes domestiques, nommé Phillippe ; faites-lui dire de se trouver ce soir, à la nuit fermée, au bout de cette rue, du côté de la porte de l'Ouest. — Pourquoi ne pas le recevoir ici ? — Je veux qu'il ignore mon asile ; je ne me fie à personne. — Serez-vous en état de vous lever ? — Je l'essayerai. — Votre commission sera faite. A ces mots, le père Arsène se retira, après avoir promis d'avertir la marquise, afin que Montalban pût passer sans être aperçu. Il revint, au bout d'un quart d'heure, pour lui indiquer la manière dont il devait sortir ; ensuite il le quitta. Montalban passa le reste du jour dans une terreur continuelle, croyant toujours, au moindre bruit, que l'on allait venir pour l'arrêter ; car il ne pouvait croire à la bonne foi du père Arsène. Aussitôt qu'il fit nuit, il s'habilla et descendit dans la rue. Il y éprouva les mêmes terreurs. Enfin son domestique vint. Montalban le questionna beaucoup ; il apprit de lui que Clara, toujours chez les Ursulines, était malade, mais sans danger. Ce domestique lui dit encore que les assiégés devaient, le lendemain à la pointe du jour, faire une sortie par la porte de l'Ouest ; et Montalban ordonna à ce domestique lui amener un cheval, et de lui apporter des armes dans cette même rue, un quart d'heure avant le jour. Après cet entretien, il rentra chez la marquise. Le lendemain, le pere Arsène revint lui apporter sa nourriture, et Montalban le chargea de dire à la marquise qu'il quitterait

sa maison à deux heures après minuit, et pour n'y plus revenir.

Depuis le meurtre de Jules, ce scélérat, poursuivi, non par les remords, mais par un pressentiment funeste, portait toujours sur lui le poison le plus subtil ; c'était une dernière ressource qu'il se réservait en secret contre une mort ignominieuse : car Montalban, comme presque tous les grands scélérats, dépouillé de toute idée de l'immortalité de l'âme, affranchi de la crainte d'une autre vie, ne pouvait calmer la terreur qui lui inspiraient les lois humaines, que par l'horrible projet du suicide.

A deux heures après minuit, il quitta l'asile que lui avait procuré la charité chrétienne. En se promenant dans la rue pour attendre son valet, il remarqua, à cette heure indue, une boutique de pharmacien au rez-de-chaussée, qui était encore éclairée. Cette boutique faisait partie de la maison des Ursulines où logeait Clara, et, pour le service des malades, elle restait ouverte tout la nuit. Montalban savait que Clara était malade ; poussé par son génie infernal, il regarde à travers les vitres, et ne voit dans la boutique qu'un vieillard endormi. Il espère entrer futivement ; mais la porte, en s'ouvrant, fait mouvoir une sonnette, et le vieillard se réveille. Montalban lui demande plusieurs drogues, en disant que c'est pour la marquise * * *. Le vieillard se lève, et, avec une extrême lenteur, cherche dans des boîtes, pèse avec des balances, et arrange en paquets ce qu'on lui demande. Pendant ce temps, Montalban jette un coup d'œil rapide autour de lui ; il aperçoit une potion preparée dans une fiole ; il lit sur l'étiquette le nom de Clara ; aussitôt il verse du poison dans la fiole ; ensuite il attend tranquillement les drogues qu'il a demandées, les reçoit, et sort de la boutique.

Un peu avant le jour, son valet survient : Montalban monte à cheval et prend les armes. Bientôt on entend arriver les troupes ; elles défilent, et remplissent la rue. Montalban caché dans une allée, aperçoit à la faible lueur du jour naissant, la troupe dont il portait l'uniforme ; il s'y glisse, et sort de la ville avec elle. La tête basse et son chapeau enfoncé sur les yeux, il n'est point remarqué dans ce grand nombre, d'autant mieux que le ciel était sombre et couvert de nuages.

La troupe avance ; on aperçoit les royalistes, on se précipite vers eux, on en vient aux mains. Montalban combattit en désespéré. La haine et la fureur l'animaient également. Son caractère atroce et licencieux lui faisait haïr toute dépendance et toute autorité. La seule idée de majesté divine, comme puissance souveraine, lui faisait horreur, et, par une conséquence nécessaire, il abhorrait la majesté royale. Au fort de la mêlée, le temps s'éclaircit subitement ; alors Valmore, qui était à la tête de son régiment, aperçut Montalban, et le reconnut à l'instant même. Aussitôt il s'élance vers lui ! — Monstre ! s'écria-t-il, tu vas recevoir le châtiment de tes crimes, et ne te flatte pas de périr glorieusement : car, pour les rebelles, le champ de bataille n'est plus le champ d'honneur. En disant ces paroles, il cherche à se faire jour jusqu'à lui ; enfin il en approche. — Tremble ! lui dit-il d'une voix tonnante, tremble ! ton innocente victime, devenue pour toi dans ce moment l'ange exterminateur, va du haut des cieux guider mon bras. A ces mots, il fond sur lui avec impétuosité, le blesse mortellement, le renverse baigné dans son sang, le saisit et le fait prisonnier.

Après le combat, on conduisit Montalban mourant dans la tente de Valmore. On pansa ses blessures ; et

comme il avait toute sa connaissance, l'aumônier du régiment de Valmore demanda à le voir. Montalban y consentit. L'aumônier s'approchant de son lit : — Je viens, lui dit-il, vous parler de la part de Valmore. Il ne pouvait être pour vous sur le champ de bataille qu'un guerrier irrité ; maintenant que vous êtes dangereusement blessé et son prisonnier dans sa tente, vous ne trouverez plus en lui qu'un chrétien. Il me charge de vous assurer que les secours de l'art vous seront prodigués, et qu'il ne livrera jamais son prisonnier à la rigueur des lois. Si vous guérissez, il vous rendra la liberté, et vous donnera une escorte pour vous conduire hors du camp.

Montalban, après avoir écouté ce discours, dit qu'il désirait voir sur-le-champ Valmore, et l'aumônier alla le chercher.

Valmore ne douta point que Montalban, frappé de terreur à la vue de l'éternité, ne voulût faire un aveu public de son crime ; il se rendit près de lui, suivi des principaux officiers de son régiment. Aussitôt que Montalban l'aperçut : — Valmore, lui dit-il, je veux faire un aveu inutile, mais qui me satisfait. Je déclare donc solennellement que c'est moi qui fus le meurtrier de ton fils, et que Clara, parfaitement innocente, se dévoua à la mort et à l'ignominie pour ne pas me dénoncer. . . Après avoir dit ces paroles, il fit une pause ; ensuite, jetant sur Valmore le plus affreux regard : — Comment, dit-il, cet aveu ne te fait pas trembler ? Peux-tu croire que, mourant et vaincu par toi, la vérité puisse sortir de ma bouche sans un projet de vengeance ? Connais enfin Montalban. Ce bras, qui se plongea dans le sein de ton fils, a versé ce matin un poison mortel dans le breuvage de Clara ; elle n'existe plus. A ces mots, Val-

more éperdu fait un mouvement machinal pour s'élancer sur ce monstre ; on le retient. Montalban arrache l'appareil mis sur ses blessures ; il expire. On emporte Valmore.

L'infortuné Valmore aurait succombé à sa douleur, si on ne lui eût pas fait faire la réflexion qu'il était possible que le scélérat eût échoué dans sa tentative, et que des contre-poisons eussent conservé la vie de Clara. Cette idée ne pouvait que jeter dans son esprit une légère incertitude ; mais il semblait que ce rayon d'espoir soutînt sa vie prête à s'éteindre. On fit sur-le-champ proposer un échange de prisonniers. En attendant le retour des parlementaires, Valmore, entouré de ses amis, tenant sa montre, et les yeux fixés sur l'aiguille, comptait en frémissant les minutes. On voyait sur son front la pâleur de la mort ; et l'altération de ses traits, l'affaissement de toute sa personne montraient l'anéantissement de sa force et de son courage. Après un long silence, levant les yeux au ciel : — Oh ! quelle affreuse agonie qu'une telle attente ! dit-il d'un voix étouffée, et cependant il me reste un doute, une ombre d'espérance ! Non, non, le ciel est juste, le persécuteur de cette être angélique devait subir cet horrible supplice ! Par quelle présomption ai-je pu croire au bonheur qui me fut promis ! Oh ! puissé-je expirer avant d'entendre la parole foudroyante qui confirmera mon malheur ! A ces mots, Valmore laissa tomber sa tête sur sa poitrine ; il ferma les yeux, et cessa de parler ; mais au plus léger bruit qu'il croyait entendre, il tressaillait, rouvrit les yeux et regardait autour de lui d'un air qui peignait l'égarement et l'effroi ; ensuite il retombait dans son accablement. Au bout de quelques heures on entendit distinctement un bruit de chevaux ; c'était l'escorte qui revenait. Val-

more se lève, en s'écriant avec véhémence : — Malheur au barbare qui osera m'annoncer l'affreux événement ! Dans ce moment on entre en disant : — Elle existe, elle n'a point été empoisonnée, et voilà un billet du comte de Rosenberg. Valmore joint les mains avec transport, il rougit, il pâlit, fond en larmes, et tombe éperdu de joie dans les bras de ses amis.

Le comte mandait que le médecin de Clara, en faisant préparer la potion, avait ordonné en même temps de ne la donner à la malade que dans le cas où elle aurait un redoublement ; mais que la fièvre l'ayant quittée, elle n'avait point pris ce funeste breuvage. Le comte ajoutait qu'un chien, sur lequel on avait fait l'essai du poison, venait d'expirer au bout de trois minutes.

Combien Valmore bénit le ciel qui lui conservait, d'une manière si miraculeuse, l'objet d'une si vive admiration et d'une tendresse devenue passionnée ! . . .

Valmore, qui avait déjà expédié deux courriers pour Paris, afin d'instruire sa sœur de l'innocence de Clara, lui en envoya un nouveau, porteur de la déclaration dernière de Montalban, certifiée par le témoignage signé de tous les officiers du régiment de Valmore. Amélie fit annuler toute la procédure faite contre Clara ; on ne pouvait reconnaître son innocence sans admirer son héroïsme, et l'enthousiasme pour elle fut universel dans toute la France.

Cependant tout se préparait entre les royalistes et les rebelles, pour une affaire enfin décisive. La flotte anglaise disposa tout pour un grand combat, qui eut lieu sur la fin d'octobre. Louis XIII, dans cette journée, se montra le digne fils de Henri le Grand ; il fut toujours à la batterie de Chef-de-Baye, où plus de trois cents boulets passèrent par-dessus sa tête. Le brave com-

mandeur de Valençay acheva d'immortaliser dans ce combat son nom et sa valeur. Les Anglais furent complétement battus ; ils travaillèrent en vain à forcer la digue achevée par Pompée-Targon : les Français, qui savent, quand il le faut, joindre la persévérance à l'intrépidité, triomphèrent de tous leurs efforts. La flotte mit à la voile et retourna en Angleterre, et La Rochelle se soumit au roi le 20 octobre ; ce prince n'y fit son entrée que deux jours après. Valmore, brûlant du désir de revoir Clara, vola à La Rochelle le jour même de la reddition : il retrouva Clara en parfaite santé. Nul attachement ne pouvait se comparer à celui de Valmore pour Clara : et l'objet de cet attachement était un être si angélique et si pur, que Valmore n'osait pas, même dans sa pensée, donner au sentiment exalté qu'il avait pour elle le nom d'amour. En effet, quel langage d'amour n'eût pas été déplacé avec elle ? Ne pouvant peindre ce qu'il éprouvait, mais sachant qu'il était inutile de l'exprimer, et que le cœur de Clara répondait au sien, il s'enivrait du bonheur de la voir, et, dans un délicieux silence, il croyait se faire mieux entendre que par de vains discours ; mais avec le comte de Rosenberg et le père Arsène, il s'exprimait avec toute l'éloquence touchante de la reconnaissance et d'une profonde sensibilité. Dans ces entretiens, tous les projets pour l'avenir furent fixes. Il fut convenu qu'ils partiraient tous ensemble pour l'Allemagne, où le mariage serait célébré. Valmore prit l'engagement d'amener tous les ans son époux à Niémen, pour y passer quelques mois avec sa mère ; ce qui devait durer tout le temps de la vie de l'électeur. Rosenberg promit, à son tour, qu'à la mort de ce prince il viendrait avec Euphémie s'établir pour jamais en France.

Louis XIII fit son entrée à La Rochelle le premier novembre. On venait d'y rétablir avec pompe le culte catholique. Le roi, par sa clémence et son humanité, se montra le père de ses sujets rebelles qu'il venait de vaincre. Tous reconnurent avec enthousiasme les droits sacrés d'un souverain qui savait pardonner. Il n'y eut point de sang versé sur les échafauds, et pas un seul acte de rigueur ; tous les châtiments se bornèrent à quelques destitutions, universellement approuvées par tous les partis, et à la démolition des fortifications. Tous les cœurs volèrent au-devant de ce jeune prince, dont le courage et la bonté rappelaient le souvenir récent et si cher de son auguste père. Les habitants de la campagne surtout voulurent voir le fils de Henri le Grand ; ils accoururent en foule à La Rochelle. Le roi ne dédaigna point leurs hommages ; il admit à son audience une grande députation des laboureurs des environs, parmi lesquels se trouvaient douze jeunes villageoises vêtues de blanc. L'une d'elles, présentant au roi une gerbe de fleurs des champs, lui chanta la romance suivante, impromptu d'un poëte de La Rochelle :

Dans ce beau jour, que de bienfaits !
Ce jour, marqué par la clémence,
Nous réunit, nous rend la paix,
Et va ramener l'abondance.
De nos prés dévastés longtemps
Voici la dépouille dernière ;
Recevez les fleurs de ces champs
Dont vous êtes dieu tutélaire.

Lorsque, fatigué de la cour,
De sa pompe et de son langage,
De la vérité, de l'amour,
Votre cœur cherchera l'hommage,
Seul, sans éclat, venez chez nous
Oublier le pouvoir suprême,

Et jouir du bonheur si doux
De n'être aimé que pour vous-même.

Ah ! pour vous louer dignement,
Et pour illustrer votre vie,
Et l'éloquence et le talent
S'uniront sans doute au génie.
Ils célèbreront vos exploits ;
Mais, dans le temple de Mémoire,
Nos timides et faibles voix
Mettront le comble à votre gloire.

Les arts, leurs chefs-d'œuvre si beaux,
Montrent votre magnificence ;
Ce n'est qu'en voyant nos hameaux
Qu'on chérira votre puissance.
Le nom des rois sur leurs tombeaux
Du temps peut ressentir l'outrage ;
Mais sur l'écorce des ormeaux,
Il sera béni d'âge en âge.

Le roi resta quelques jours à La Rochelle, ensuite il retourna dans sa capitale.

Valmore, ayant obtenu la permission de voyager pendant six mois, prépara tout pour son départ. Clara, depuis l'heureuse révolution qui venait de changer son sort, ne s'était point montrée en public. Lorsqu'on apprit, à dix heures du matin, qu'elle allait partir, et qu'on vit à la porte des Ursulines une voiture à six chevaux, une foule de personnes de toutes conditions accourut dans la rue pour voir cette héroïne de toutes les âmes pieuses et de tous les cœurs généreux et sensibles. Clara fit de touchants adieux aux bonnes Ursulines ; elle ne quitta point sans répandre des larmes la jeune Honorine, qui, fidèle à sa vocation, voulut rester à La Rochelle pour s'y consacrer à Dieu. Mais le père Arsène devait faire le voyage d'Allemagne ; car quel autre que

lui pouvait bénir l'union de Valmore et de Clara ? Par les courriers renvoyés à Paris, on avait obtenu de ses supérieurs les permissions nécessaires.

Clara, appuyée sur le bras de ce saint religieux, et suivie de Valmore et de Rosenberg (tout le monde ignorait encore que ce dernier fût son père), l'humble et timide Clara sort du couvent ; et sans voile, pour obéir à son père, elle paraît dans la rue ; à son aspect, mille acclamations et les plus tumultueux applaudissements exprimèrent l'enthousiasme qu'elle inspirait, et que portaient au comble sa présence et les grâces de sa figure, qui parut incomparable à tous les yeux. La beauté, dans une jeune personne, ajoute sans doute à l'éclat de la vertu ; mais la vertu, à son tour, donne à la beauté un charme ravissant et céleste. Clara monta en voiture avec le père Arsène, Rosenberg et Valmore. On fut obligé de traverser la ville entière au petit pas : toute cette multitude servit d'escorte à Clara, et s'accrut successivement jusqu'aux portes ; sa voiture fut remplie de bouquets et de couronnes de laurier et de fleurs ; on en jetait des fenêtres, avec une profusion de vers à sa louange, écrits sur des banderoles de papier. Les succès les plus brillants de l'esprit et du génie trouvent des contradicteurs ; les actions généreuses n'en ont point, et elles sont admirées par toutes les classes d'hommes également en état de les juger et de les apprécier.

Le nom chéri de Clara, proclamé au milieu des applaudissements universels, retentissait dans toute l'étendue de la ville ; il était répété avec ivresse jusque sur les toits des maisons. La douce et modeste Clara aurait voulu pouvoir se dérober à tous ces hommages, et néanmoins, en regardant son père et Valmore, en voyant la joie éclatante de l'un et le profond attendrissement de

l'autre, elle jouissait de sa gloire. Mais elle etait tellement accoutumée à ne trouver de bonheur que dans le témoignage de sa conscience, qu'elle se reprocha ce sentiment si naturel, qui semblait lui révéler en elle une faiblesse ignorée jusqu'alors: au milieu de ce triomphe, elle se rappelait que, deux ans et trois mois auparavant, elle avait traversé à cette même heure les rues de Paris dans une voiture funèbre, et suivie par une populace indignée et curieuse, qui ne voulait la voir que pour l'insulter. Elle pensait qu'alors elle avait paru aux yeux de Dieu environnée d'une véritable gloire, et que peut-être en ce moment il blâmait en elle un mouvement secret de vanité. Elle se répétait que les louanges des hommes sont frivoles et dangereuses, et qu'on ne doit désirer avec ardeur que l'approbation du juge suprême et du souverain dispensateur des récompenses immortelles.

En sortant de la ville, on se rendit à la ferme de Jerson, où l'on fit un dîner délicieux. Avec quels transports on fut reçu! A combien de questions il fallut répondre! et combien ces bonnes gens admirèrent la Providence et bénirent le ciel, qui, après tant d'épreuves, faisait triompher l'innocence et la vertu d'une manière si éclatante! — Oui, disait le père Arsène, le ciel est aussi ingénieux dans ses récompenses que terrible dans sa colère; il a voulu que celle qui eut le courage d'immoler tout à la vertu, retrouvât le bonheur en croyant s'immoler encore. Clara, en obéissant au duc de Rohan, en ôtant son voile pour sauver la liberté de Valmore, crut se sacrifier, et cette action généreuse a produit sa justification. On convint de la justesse de cette réflexion. Le comte avoua que, sans la violence de Montalban et son insolent défi, il n'aurait jamais reconnu pour sa fille une personne aussi déshonorée.

Clara et Valmore comblèrent la vertueuse famille de Jerson par les témoignages de leur tendre amitié, et Clara leur laissa l'argent nécessaire pour faire bâtir une jolie petite chapelle sur le sommet de la *Colline de l'Espérance.* Il fallut enfin s'arracher de la ferme et prendre la route d'Allemagne. On fit ce voyage avec une extrême rapidité. Rien n'égalait l'impatience de Clara, quoiqu'elle ne fût pas sans inquiétude sur la manière dont l'électeur recevrait l'aveu qu'on allait enfin lui faire. On savait à la cour que la jeune Olympe était cette Clara, cette intéressante héroïne de l'histoire la plus tragique ; son innocence reconnue avait excité en Allemagne autant d'enthousiasme qu'en France. Mais partout on ignorait le nom de son père. Rosenberg, par un dernier courrier, avait mandé à l'électeur qu'ayant trouvé Clara à La Rochelle, il s'était chargé de la mener lui-même à la princesse auprès de laquelle son cœur la rappelait. Ainsi Euphémie, que rien n'avait pu consoler de son absence, s'enorgueillissait de ses triomphes. Clara, cachée sous le nom d'Olympe, expliquait à Euphémie le mystère de sa conduite. Mais comment Rosenberg avait-il découvert ce secret ? il avait donc connu Clara avant son voyage en Allemagne ? Cette circonstance rendait plus suspect encore le don du cœur d'or émaillé. Euphémie repoussait en vain des soupçons renaissants qui lui déchiraient l'âme. Néanmoins elle attendait Clara avec impatience, mais avec un trouble inexprimable. Enfin on arrive sans éclat, la nuit, à sept heures du soir dans la capitale des États de l'électeur. Rosenberg dépose le père Arsène et Valmore chez la veuve Marcelle, et sur-le-champ il se rend au palais avec Clara. Il est admis dans le cabinet du prince, qu'il trouve seul, et qui fait une exclamation de joie

en le revoyant. Rosenberg, tenant sa fille par la main, s'avance : — Monseigneur, lui dit-il, la voilà cette créature angélique, immortalisée par son courage et par sa vertu sublime ! la voilà, je vous la ramène ; et je viens en même temps vous apporter ma tête... — O ciel ! s'écria l'électeur ; que voulez-vous dire ? — Oui, monseigneur, reprit Rosenberg, il était dans la destinée de cet ange d'avoir un père coupable !... Elle est ma fille ; je suis marié secrètement depuis vingt ans. — Marié ! dit l'électeur avec émotion. Et avec qui ? A cette question, le fier Rosenberg, pour toute réponse, tombe aux pieds de son maître, et Clara s'y jette avec lui. — Ingrat ! s'écrie l'électeur en mettant ses deux mains sur ses yeux remplis de larmes, et je vous ai offert sa main ! — Nous étions unis déjà depuis longtemps, répondit Rosenberg ; il fallait, en acceptant vos bontés, vous faire un aveu qui vous eût affligé ; j'ai sacrifié l'ambition et la gloire à votre repos : mais je ne puis sacrifier cette enfant ; elle est digne de vous appartenir. Punissez-moi, mais adoptez Clara. — Quoi ! reprit l'électeur, ma fille pendant vingt ans m'a trompé... — Jamais, interrompit Rosenberg. Après l'avoir séduite, entraînée, je l'ai forcée au silence ; il m'a fallu tout l'empire de l'amour, toute l'autorité d'un époux pour l'y contraindre... Enfin, par mes artifices, elle ignore totalement que Clara soit sa fille ; elle croit que l'enfant qu'elle mit au jour n'a vécu que quelques heures. Elle n'a cessé de pleurer sa faute ; elle vous adore, vous pouvez la rendre la plus heureuse des mères ! — Relevez-vous, Rosenberg, dit l'électeur, vous m'avez bien servi ; je vous dois la vie ; j'ai soixante et dix-huit ans, je ne vous imposerai point, comme je le devrais, un exil de quelques années ; à mon âge, on n'a plus le temps de

punir, on n'a que celui de pardonner. Allez chercher la princesse. Et vous, ma fille, poursuivit-il en s'adressant à Clara, embrassez votre aïeul. Ce mot qui fixait le sort de Clara, transporta Rosenberg au comble de ses vœux ; il vole chez Euphémie : — Venez, s'écria-t-il en entrant dans sa chambre, nous voilà parvenus au plus beau jour de notre vie... Le son éclatant de sa voix, le feu qui brillait dans ses yeux, l'expression de tendresse et de joie qui animait toute sa physionomie, dissipèrent toutes les craintes d'Euphémie ; sans pouvoir deviner son sort, elle le pressentait. — O Rosenberg! dit-elle, achevez, parlez. — Tout vous sera dévoilé, répondit-il ; vous allez recevoir le prix de votre généreuse confiance : attendez-vous à une surprise inexprimable, à un bonheur inouï... A ces mots, Euphémie questionne en vain ; le comte l'entraîne sans vouloir lui répondre, il la ramène en triomphe. Euphémie entre chez son père avec la plus vive émotion. Elle aperçoit Clara qui se dégage des bras de l'électeur pour se jeter dans les siens... Leurs pleurs, qui se confondent ensemble, les empêchent l'une et l'autre de pouvoir proférer une seule parole... Après un moment de silence : — Ma fille, lui dit l'électeur, je ne vous présente plus aujourd'hui Clara comme une pauvre orpheline ; ses parents maintenant doivent s'enorgueillir de lui avoir donné le jour... Je viens de reconnaître Clara pour ma petite-fille, et Rosenberg pour mon gendre. — Dieu ! dit la princesse. — Oui, ma mère, s'écria Clara, oui, mère adorée, l'heureuse Clara vous doit la vie ! A ces paroles, Euphémie veut serrer sa fille contre son cœur ; mais elle pâlit, elle chancelle, elle tombe sur le sein de Rosenberg qui ce précipite vers elle pour la soutenir.

Qui pourrait donner une idée du ravissement et des

transports d'Euphémie, lorsqu'en reprenant l'usage de ses sens elle se trouva dans les bras de son père, et qu'elle vit à ses pieds sa fille et son époux, tous deux baignés de larmes. Hélas! il est possible, il est aisé de faire parler la douleur ; l'imagination alors n'est que trop soutenue par les souvenirs ; mais les joies parfaites du cœur, je n'ai point de couleurs pour les peindre.

Le reste de la soirée fut enchantement pour ces quatre personnes. Clara resta au palais avec sa mère. En quittant l'électeur, à minuit, la princesse rentra dans son appartement avec son époux et sa fille, et veilla avec eux jusqu'à trois heures du matin. Débarrassée du poids d'un remords accablant, Euphémie se trouvait aussi heureuse que sa faute ne fût plus ignorée, que Clara pouvait l'être de voir son innocence reconnue: elle jouissait sans trouble du bonheur inexprimable de penser qu'elle était mère de Clara, et de connaître que cette enfant adorée serait à jamais le lien sacré de la plus vive tendresse entre elle et Rosenberg ; et cette idée mettait le comble à la félicité si pure dont jouissait Clara.

Le lendemain, le mariage de la princesse fut solennellement déclaré par l'électeur, qui reconnut publiquement Clara pour sa petite-fille. Valmore, présenté par Rosenberg, fut accueilli avec la distinction due à l'époux futur de la comtesse de Niémen. Les courtisans confondus eurent beaucoup d'humeur de n'avoir ni prévu ni deviné toutes ces merveilles ; plusieurs d'entre eux se consolèrent en laissant croire qu'on leur en avait confié une partie. Les noces de Clara se firent sans pompe à Niémen. Le père Arsène donna la bénédiction nuptiale à cette enfant chérie de son cœur. Sa tendresse pour elle ne put le retenir à la cour, malgré toutes les

offres de l'électeur et d'Euphémie ; il quitta l'Allemagne deux jours après le mariage de Clara, et il retourna dans son couvent. Clara fut constamment heureuse : car, dès les premières années de sa jeunesse, elle s'était élancée trop avant dans la carrière de la vertu, pour qu'il lui fût possible de retourner en arrière ; elle n'exposa point son bonheur sur le théâtre dangereux du grand monde. Après avoir joui sans enivrement de la renommée acquise par des actions éclatantes, elle sut goûter tout le charme de la véritable gloire des femmes, elle honora les auteurs de ses jours par sa conduite et par ses principes invariables ; elle les rendit heureux par ses soins ; elle posséda toute la tendresse et toute la confiance de son époux, et elle ne fit pas une seule faute, parce que, toujours guidée par la piété et toujours humble, elle n'eut jamais de présomption.

FIN.

BOOKS PUBLISHED

BY

ROE LOCKWOOD & SON

411 BROADWAY, NEW YORK.

Persons wishing any Book from the following list, by sending us the advertised price in bills or Post-office stamps, post-paid, will receive it from us by mail, free of expense.

A LIBERAL DISCOUNT FROM THE ANNEXED PRICES ALLOWED TO SCHOOLS.

FRENCH.

Being aware of the objections, often too well founded, against American editions of French books, on account of their inaccuracies, we have taken particular pains in the printing of the following series; and we do not hesitate to affirm, that in regard to correctness of Typography, and the quality of the Paper and Binding, they are not surpassed by any similar works, whether published in this country or in France.

Manesca's Oral System of Teaching French.

1 v. 8vo. $3.

The chief feature of this new system is, that it seeks to introduce the learner of a language to its vocabulary by the same process which children follow: by leading him from the simplest elements—the expressions and phrases needed in our earliest experience—gradually up to the philosophy of the language. The beginning is made, therefore, not with grammar and the philosophic structure of the language, but with its simple words and sentences.

"The system for teaching languages discovered by Jean Manesca is the *system of nature;* it is the result of twenty years' study and observation of a superior mind. In speaking of this admirable method, I do not speak at random, and without knowledge; I have studied several languages upon the system—the French, the Spanish, Italian, German,

and Latin I have examined the various methods employed in Europe, and, from my own observation, I consider Manesca's system infinitely superior to all the various methods which have been put forth by persons seeking to abridge the labor of learning languages. In fact, it is the only method that I have yet seen that deserves the name of SYSTEM —for it is a WHOLE, complete in all its parts, based upon the laws and principles which nature employs in teaching language to the young mind, but embracing all the parts of language, and only modifying nature's method, so far as to adapt it to mature age, or to the mind that can reason, and bring the aid of reflection and thought to bear in the study of language; whereas the child brings only instinct. * * * It commences by giving to the scholar some of the simplest elements of language, which he learns quickly and easily to use, physically and mentally, as well as those of his own language. When this is done, new elements—that is, new words and ideas—are added, which are incorporated in a natural way with those already known, and used with them until an equally perfect knowledge of them is obtained. New elements are progressively added at each lesson, until the whole language is learned. With twenty years' experience, Manesca *methodized language;* he distributed all the elements in the manner the student should learn them, and his system teaches him *to read*, *to write*, and *to speak* at the same time."

"This is a new edition of a work which has already acquired a reputation so extended, that few can be unacquainted with its excellence over all others for the acquisition of the French language. Until this work appeared, a few years since, little had been done to advance the *science* of teaching foreign languages. Those who were intrusted with this branch of education generally followed a routine handed down to them by their predecessors—a routine in which it was often required that words, sentences, and abstract rules should be committed to memory, without presenting to the pupil *an opportunity for their use and application*. Many intelligent teachers no doubt felt the inefficiency of such a method, but it appears to have been reserved for Manesca to find out a new path which should lead to certain and successful results, and at the same time immeasurably relieve the scholar. A striking peculiarity of this system, and by which it pre-eminently excels all others that have ever come within our notice, is the importance it attaches to the *spoken* language, and the facility it presents to the scholar for the acquisition of this most important part of his pursuit.

Manesca's Philological Recorder, adapted to "Manesca's Oral System of Teaching the Living Languages." 4to. 75 cts.

Meadows' French and English Pronouncing Dictionary

16mo. $1.25.

This work is based on the well-known Dictionary of NUGENT, with many new words in general use, in Two Parts: 1. French and English; 2. English and French. Exhibiting, *The Pronunciation of the French in pure English sounds*—The Parts of Speech—Gender of French Nouns—Regular and Irregular Conjugations of Verbs—Accent of English Words—List of the usual Christian and Proper Names, and Names of Countries and Nations. To which are prefixed, Principles of French Pronunciation, and an abridged Grammar. By F. C. MEADOWS, M. A. of the University of Paris. New edition, revised and improved by CHARLES L. PARMENTIER, M. A., Professor of the French Language and Literature.

"The edition of 'MEADOWS' FRENCH DICTIONARY' which is now submitted to the public, has been considerably improved. It contains a list of Proper Names in most ordinary use, together with the names of Gods, Goddesses, Kings, Heroes, &c., which are often met with in works of Poetry, Mythology, and History, and *which are not spelled the same in English as in French.*

"It is needless to speak at length of the merits of this work. Its numerous editions in America as well as in Europe, prove that it is the most popular French and English Dictionary extant.

"The efforts of the subscriber have been mainly devoted to extending the usefulness of the work, by making such additions to the labors of his predecessors, as seemed necessary to render it at the same time a complete manual for the beginner, and, from its great copiousness, a valuable assistant to the investigations of the man of letters. He trusts that his contributions to this end will not prove altogether profitless to the cause of education."—*Preface by* PROFESSOR PARMENTIER.

Nouvelle Grammaire française, par Noël et Chapsal.

12mo. $1.00.

NOUVELLE GRAMMAIRE FRANÇAISE, sur un plan très-méthodique, avec de NOMBREUX EXERCICES d'Orthographe, de Syntaxe, et de Ponctuation, tirés de nos meilleurs auteurs, et distribués dans l'ordre des règles; par M. NOËL, Inspecteur-Général de l'Université, Chevalier de la Légion d'Honneur, et M. CHAPSAL, Professeur de Grammaire génerale. Ouvrage mis au rang des livres classiques, adopté pour les Ecoles primaires supérieures et pour les Écoles militaires. Nouvelle édition, revue et augmentée.

The reputation of this popular Grammar is so well known, that to praise it would be superfluous. The present is an EXACT REPRINT OF THE LAST PARIS EDITION, and every effort has been taken to avoid those inaccuracies so often incident to American editions of French books.

Corrigé des Exercices français sur l'Orthographe, la Syntaxe, et la Ponctuation; par MM. Noël et Chapsal. (*Key to Noël and Chapsal's French Grammar.*) 12mo. $1.00

Leçons et Modèles de Littérature française, par M Chapsal, Professeur de Grammaire générale, or *Choice Extracts in Prose and Verse,* selected from the following writers. 12mo. $1.25.

POÉSIE.

Ancelot (Mme.)	Desmahis.	Lebrun.	Rotron.
Andrieux.	Ducis.	Malherbe.	Rousseau.
Arnault.	Florian.	Millevoye	Sainte-Beuve.
Béranger.	Fontanes.	Molière.	Soumet.
Boileau.	Gilbert.	Parny.	Tastu (Mme.)
Chénier.	Gresset.	Piron.	Valmore (Mme.)
Corneille.	Hugo.	Quinault.	Viennet.
Crébillon.	La Fontaine.	Racan.	Vigny (de).
Delavigne.	Lamartine.	Racine.	Voltaire.
Delille.	La Bailly.	Regnard.	

PROSE.

Aguesseau (d').	Cousin.	Maistre (J. de).	Saintine.
Aimé-Martin.	Cuvier.	Marmontel.	Salvandy.
Arago.	D'Alembert.	Mascaron.	Sand.
Ballanche.	Diderot.	Massillon.	Saurin.
Balzac (Guez de).	Duclos.	Maury.	Scribe.
Balzac (H. de).	Dumas.	Mézeray.	Segur.
Barante.	Fénélon.	Michaud.	Sévigné (Mme. de,
Barthélemy.	Fléchier.	Michelet.	Sismondi.
Beaumarchais.	Fontenelle	Mirabeau.	Staël (Mme. de).
B. de St. Pierre.	Guénard.	Molière.	Thierry (A.)
Bonaparte (N.)	Guizot.	Montesquieu.	Thiers.
Bossuet.	Hugo.	Nodier.	Thomas.
Bourdaloue.	La Bruyère.	Pascal.	Vauvenargues.
Bridaine.	Lacépède.	Raynal.	Vertot.
Buffon.	La Harpe.	Rollin.	Vigny (A. de).
Chamfort.	Lamartine.	Rousseau (J. J.)	Villemain.
Chateaubriand.	Lamennais.	Sainte-Beuve.	Volney.
Cormenin.	La Rochefoucauld.	Saint-Réal.	Voltaire.
Courier.	Mably.	Saint-Simon.	

A revised and improved edition, enriched with Biographical and Critical Notes, and with Selections from *Writers of the present time.*

Le Siége de la Rochelle, par Mme. de Genlis 12mo. $1

"We have read with great pleasure 'Le Siége de la Rochelle,' and recommend it as one of the best books for translation there is publish-

un. It is considered one of the most popular of Mme. de Genlis' works, whose name is well known in French literature. The narrative is intensely interesting, and will command attention to the close. Though a work of fiction, the incidents are partly founded on fact: the historical scenes and characters are correctly drawn, and present a fair view of this most eventful period of French history.

"Containing none but just and moral sentiments, it is admirably adapted to be used as a School Reader, and we trust that it will meet with the favor it deserves."

Le Vicaire de Wakefield, par Goldsmith. 12mo. 75 cts.

In translating this beautiful English Classic into French, special care has been taken to preserve the beauty and simplicity of the style; and we trust that the present effort to render it a School Reading Book will meet with favor.

Œuvres Complètes de Molière. 2 v. 12mo. 1834 pp. $2.00

This edition contains all the works of this great author, and is beautifully printed, on fine paper.

Œuvres Choisies de Molière: contenant La Bourgeois Gentil homme, Le Misanthrope, et Les Femmes Savantes. 18mo. 63 c.

The editor has carefully revised the text, and has faithfully followed the most approved Paris editions. As to the Comedies selected, though many others of the same writer are at least equal, if not superior, in merit, it must be remembered that this is a Molière *intended for schools and for the use of young persons*, and the selection has been made in reference to that object.

Œuvres Complètes de J. Racine: contenant, La Thébaïde, ou Les Frères ennemis—Alexandre—Andromaque—Les Plaideurs —Brittanicus — Bérénice — Bajazet — Mithridate — Iphigénie— Phèdre—Esther—Athalie. Édition annotée d'après Racine fils, Madame de Sévigné, Le Batteux, Voltaire, La Harpe, Napoléon, Schleyel, Roger, Geoffroi, Patin, Sainte-Beuve, Saint-Marc Girardin, Nisard, etc. 12mo. 760 pp. $1.

AVIS SUR CETTE ÉDITION.

Parmi les grands écrivains qui honorent notre littérature, il en est peu dont les œuvres aient été aussi fréquemment reproduites que celles de Racine. Les grammairiens, les critiques et les commentateurs littéraires, ont depuis deux siècles étudié ses compositions scéniques pour y chercher les uns des modèles de style, les autres le modèle de l'art et du

goût, et les nombreux travaux dont ce poëte à jamais célèbre a été l'objet, nous imposaient de grandes obligations; aussi nous sommes-nous efforcé de rendre irréprochable l'édition que nous publions aujourd'hui.

Nous avons donné d'abord toutes les préfaces, parce qu'elles forment l'indispensable introduction des pièces; qu'elles en contiennent souvent l'analyse et l'examen, et que Racine y développe avec la supériorité de son génie ses théories esthétiques.

Nous avons aussi reproduit toutes les variantes, parce qu'on voit là les premiers essais du poëte, le travail de son goût dans le choix des mots, et son constant effort pour approcher autant que possible de la perfection. * * * Comme toujours, nous avons fait prédominer le commentaire moral et psychologique, et en rapportant à l'occasion le jugement des contemporains du poëte, à partir du grand Condé et de madame de Sévigné, nous avons suivi, en ce qu'ils ont de plus saillant, les travaux des critiques et des historiens littéraires, depuis Racine fils, jusqu'à messieurs Sainte-Beuve, Nisard et Saint-Marc Girardin. On a de la sorte, dans le blâme et dans l'éloge, l'écho fidèle de l'opinion dans un espace de près de deux siècles.

Ainsi, notre édition offre, jusque dans les moindres variantes et les moindres fragments, tout ce que Racine a écrit pour le théâtre, et sous une forme concise tout ce que l'histoire littéraire a dit de plus essentiel sur ce théâtre lui-même.

Œuvres Choisies de Jean Racine: contenant Bajazet, Andromaque, Iphigénie et Esther. 18mo. 63 cts.

It has long been desirable that the works of this great poet should be used in our schools as a reading-book; but as his writings are too voluminous for that purpose, a proper selection of his best pieces has been made. This selection the editor trusts will prove acceptable to all instructors and professors of the French language, as well as to all interested in French literature.

It is printed with great accuracy, thus removing the usual objection to the editions of French works published in this country

De l'Allemagne, par Mme. De Staël. 12mo. 638 pp. $1.

This has been considered the most popular of Mme. De Staël's works, and has always sustained a high literary reputation.

Presenting an interesting and truthful Description of Germany—the Manners and Customs of the Germans—their Literature, Arts, and Sciences—Views of Philosophy, Morals, and Religion—and thus combining instruction with the study of the language, it is pre-eminently adapted for an advanced class-book

Aventures de Gil Blas de Santillane, par Le Sage 12mo. $1.

It has for some time been a matter of doubt whether the "*Adventures of Gil Blas*" was the work of a Spanish or French writer; but we believe it is now generally conceded to be the production of the latter.

Although not free from objections for indiscriminate use, yet it has always been considered a desirable book for translation, from the fact that, consisting as it does of a series of narratives abounding in colloquial expressions, and being connected very indirectly, the reader is not wearied as he would be by a lengthy story, the interest continuing as the scene changes.

Fables de La Fontaine. 100 engravings. 18mo. 63 cts.

La Fontaine's beautiful Fables are known to every French scholar and are admirably adapted to be used as a book for translation.

Each fable is followed by its appropriate moral; and thus just principles, in a pleasing manner, are inculcated into the mind of the reader while engaged in his study.

Atala, Réné, par Chateaubriand. 12mo. 50 cts.

The beauty of Chateaubriand's writings has established for him a high literary reputation.

This little work has always been considered the most popular of his minor productions, and was originally a part of the "Génie du Christianisme," although latterly it has been generally published in a separate form.

It was written, as the author says, "in the wilds of America, and under the tents of the savages," and the incident on which the story is founded is mentioned in his "Voyages en Amérique."

It is printed from the author's last edition, and in a large clear type, and the Publishers hope that it will meet with favor as a Reading Book for school use.

Paul et Virginie, par Bernardin de Saint-Pierre. 50 cts.

"This most delightful work is too favorably known to require any recommendation from us. The beauty and simplicity of the style, together with the interest of the story, have always rendered it a favorite with young persons. We trust that the present edition, intended for schools, will meet with general acceptance."

The same work, with a Full and Correct Vocabulary of all the Words and Idiomatic Expressions contained in the book; also Interlinear Translations, both free and literal, of the first few pages, with the Pronunciation of the French indicated by English sounds. 12mo. 62 cts.

Elisabeth, ou Les Exilés de Sibérie, par Mme. Cottin 12mo. 50 cts.

"The incident which gave rise to this history is founded in truth. No imagination, however fertile, could produce actions so heroic, or sentiments so noble and elevated. The heart alone could inspire them. * * Authors have frequently been accused of representing the beauties of virtue with too bold a pencil, and in colors too vivid. Far am I, however, from presuming to insinuate that this criticism is applicable to myself, who possess not the abilities requisite to attain this brilliant though creative talent; nor do I conceive that it is in the power of the most eloquent author, by all the studied embellishments and decorations of language, to add a single charm to the innate beauties of virtue. On the contrary, she is in herself so far superior to the adscititious aids of ornament, that it would rather appear impossible to describe her in all her native dignity and loveliness. This is the chief difficulty I have experienced in writing ELISABETH."—*Translation of extract from Author's preface.*

The same work, with a Full and Correct Vocabulary of all the Words and Idiomatic Expressions contained in the book; also Interlinear Translations, both free and literal, of the first few pages, with the Pronunciation of the French indicated by English sounds. 12mo. 63 cts.

Conversational Phrases Classified, or French Synonimes, by J. L. Mabire. 16mo. 45 cts.

Most of the Guides to French Conversation heretofore published in this country have been merely collections of certain conversations on specified subjects, which, unless they were again to recur in the precise form of the lesson, would be of but little assistance to the student. In other words, he but stores his mind with set formal phrases for specific occasions, without an acquaintance with the genius and power of the language, or the ability to adapt his knowledge to the peculiar and varied circumstances of every-day life.

This work is arranged ON AN ENTIRELY NEW PLAN. It consists of the most familiar phrases of every-day conversation, classified according to their sense under various appropriate heads, such as the following:

1. To tire, weary, grow tired.
2. To affirm, assure, warrant, attest.
3. To obey, yield. submit.
4. To imagine, believe, persuade one's self.
5. To admire, astonish, surprise.
6. To depart, set out, travel, ride.
7. To light, kindle, blow, extinguish.
8. To warm, cool, dry, wet.
9. To laugh, smile, weep, joke.
10. To dance, salute, greet, bow.
11. To design, draw, sketch, paint.
12. To pray, beseech, ask, entreat.
13. To approve, consent, permit, tolerate.
14. To lodge, live. dwell, remove.
15. To raise, lift, open, shut.
16. To rail, slander, insult, injure.
17. To commend, praise, flatter, compliment.
18. To blame, reprimand, criticise.
19. To place, put, set, lay, arrange.
20. To contemn, despise, depreciate, disdain.

With an Alphabetical Index.

It is divided into 286 similar heads, besides containing Models of Notes, Invitations, Letters, the most Difficult and Common English Idioms, &c.

It has acquired an extraordinary popularity in England, having, in a few years passed through many editions, *numbering over* 100,000 *copies.*

Le Livre des Petits Enfants, avec Vocabulaire. 50 cts

This little volume of Easy Tales was published in France for the use of Young Children who had just learned to read. The design of the authoress was, by a series of entertaining narratives, to allure the Young onward in the path of learning, and at the same time to imbue their minds with sentiments of religion and virtue, and of love for the Sacred Scriptures.

To the carefully printed text is added a literal English translation of the first ten stories, and a full vocabulary to the remaining ones.

These facilities, together with the simple style of the stories themselves, render this book one of the easiest for translation.

Mrs. Barbauld's Lessons for Children, in French, with a Vocabulary. 16mo. 45 cts.

To attempt a eulogy of "Mrs. Barbauld's Lessons for Children" would be superfluous. We only remark that, on account of its extreme simplicity, no book is better suited for young persons commencing the study of French.

It is translated with great care, and is beautifully printed on a large clear type, with illustrations.

"The task is humble, but not mean; for to lay the first stone of a noble building, and to plant the first idea of a beautiful language in a human mind, can be no dishonor to any hand."—*Mrs. B.'s Preface.*

First Lessons in Learning French, by Prof. Gustave Chouquet. 16mo. 45 cts.

This work is intended for pupils commencing the study of the French language. In such a work it is not necessary that the rules of grammar should be *formally introduced;* they serve rather to weary and embarrass than to profit.

In design and execution it is so simple as to be within the reach of any child, however young, who is capable of reading in English. The present edition is much enlarged and improved, and printed on very large type. It is divided into six parts, as follows, viz.:

PART I. Spelling Lessons, designed also for Exercises in Pronunciation.

PART II. Simple and Progressive Lessons in Grammar and Translation.

PART III. A Vocabulary of the most Common and Familiar Objects together with appropriate Exercises in Phrases and Short Sentences; the whole divided into lessons, each embracing a distinct Subject.

PART IV. Examples of French Verbs, auxiliary, regular and reflective, fully conjugated.

PART V. A few simple Stories, the first few followed by a Translation of the more difficult Words and Idioms.

PART VI. A collection of simple and familiar Conversational Phrases, divided into short and easy lessons.

French Spelling and Pronunciation, by H. Vannier. 45 cts.

After a careful examination of the most recent and approved elementary Spelling-Books published in France, we have selected the system of H. Vannier, as being the simplest and yet the most methodical.

It is divided as follows:

PART I. Exercises on all the Sounds and possible Combinations of Articulations and Words.

PART II. Spelling Lessons, or a Vocabulary of the most useful Nouns in the French Language, systematically arranged under distinct heads.

PART III. Examples of French Verbs—auxiliary, regular, and reflective—fully conjugated.

SPANISH.

Del Mar's Guide to Spanish and English Conversation, containing various lists of Words in most general use, properly classified; collections of Complimentary Dialogues and Conversational Phrases on the most general subjects of life; Proverbs and Idioms; also comparative Tables of Coins, Weights, and Measures. 12mo. 75 cts.

In this new edition the Proverbs and Idioms, as well as the Dialogues, have been considerably enlarged; the New Orthography has been introduced, according to the last decision of the Spanish Royal Academy; and a Treatise on Spanish Pronunciation has been prefixed.

These additions will further advance the utility of the work, and render it still more worthy of public favor.

Vingut's Ollendorff's Spanish Grammar: a New Method of Learning to Read, Write, and Speak the Spanish Language: with a FIGURED PRONUNCIATION OF THE SPANISH WORDS. To which is added an APPENDIX, containing a full explanation of the Alphabet, with Exercises in Spelling; a Summary of the Rules given in this Method, with a Treatise on the Verbs; a Series of Letters for a Mercantile Correspondence, with a KEY; a New Spanish Reader and Translator, being a new method of learning to translate from Spanish into English, and from English into Spanish, containing Extracts from the most approved works, Colloquial Phrases and Words in general use; the whole arranged in progressive order, with especial reference to those who study by Ollendorff's Method. 12mo. $1.50.

Key to Vingut's Ollendorff's Spanish Grammar. 75 cts

FOR SPANIARDS LEARNING ENGLISH.

Vingut's Ollendorff—El Maestro de Inglés, metodo practico para aprender á leer, escribir y hablar la Lengua Inglesa segun el sistema de Ollendorff, dandose una Demonstracion practica del modo de escribir y PRONUNCIAR CADA UNA DE LAS PALABRAS contenidas en las lecciones y un Apendice que contiene los Elementos de la Lengua Inglesa, tomados de la última edicion de Urcullu, publicada en Cadiz en 1845, habiéndose correjido y aumentado considerablemente; comprendiendo toda la parte elemental no refundida en las lecciones precedentes; tambien un Tratado sobre la Pronunciacion y otro sobre la Propiedad de las Voces, que bajo un mismo significado en español tienen dos ó mas en inglés, con diferente uso ó sentido; ó al contrario, con un solo significado en inglés y dos ó mas en español; comprendiendo un Lector y Traductor Inglés, ó sea Nuevo Método para aprender á traducir del inglés el español y viseversa, el cual contiene un Guia de la Pronunciacion inglesa, y Direcciones para usar los diccionarios de Pronunciacion; una serie de Cartas para

una correspondencia mercantil, y algunos trozos escojidos para Lectura y Traduccion. 12mo. $2.

(TRANSLATION): *Vingut's Ollendorff—The English Teacher, or Ollendorff's New Method of Learning to Read, Write, and Speak the English Language,* WITH A FIGURED PRONUNCIATION *of the English Words in the Lessons: to which is added an* APPENDIX, *containing the Elements of the English Language, taken from the last edition of Urcullu's Grammar, published in Cadiz in* 1845, *revised and enlarged; also a Treatise on the Pronunciation and various Significations of English Words; also a new Reader and Translator, being a New Method of Learning to Translate from English into Spanish and from Spanish into English; a new Guide to Conversation; a series of Letters for Mercantile Correspondence, &c., &c.*

Clave de los Ejercicios del Maestro del Inglés. 12mo. $1.

(TRANSLATION): *Key to the Exercises of "Vingut's Ollendorff's English Teacher."*

Urcullu.—Nueva Gramatica inglesa reducida a veinte y siete lecciones, por Don José de Urcullu; edicion reimpresa por primera vez en América, de la última edicion de Cadiz, considerablemente aumentada y correjida, con una *Clave* de los Temas; un Tratado alfabético de la Propiedad de las Voces, en que se esplica la propiedad de las Voces castillanas que tienen en inglés dos ó mas significados con diferente uso ó sentido, de lo cual pudieran orijinarse equivocaciones, así en la locucion como en la traduccion; un Lector y Traductor inglés, ó sea Nuevo Método para aprender á traducir del inglés al español y viseversa, el cual contiene un Guia de la Pronunciacion inglesa, una serie de Cartas para una Correspondencia mercantil, y algunos trozos escojidos para lectura y traduccion. 12mo. $1.50.

(*Prólogo de Urcullu de la Edicion de Cadiz.*)

ALGUNAS PALABRAS SOBRE ESTA NUEVA EDICION.

La buena acojida que ha tenido mi gramática en los veinte años que han pasado desde que la dí á luz, cuando estuve emigrado en Lóndres, me ha movido á publicar una nueva edicion de la misma. En la primera dividí la gramática en XXII lecciones. Muchas de las ediciones

que se han hecho tanto en aquella capital como en otros paises desde 1825 hasta ahora, han sido copias de la primera.

En 1840, estando yo en Oporto, se imprimió allí una edicion en XXV lecciones, en la cual hice alteraciones de bastante consideracion; pero pocos son los ejemplares que han penetrado en España. Por consiguiente para satisfacer los deseos de muchos profesores de la lengua inglesa, era necesario que se imprimiese en España mi gramática; mas no como se ha hecho ántes de ahora en Barcelona, sin mi intervencion, y copiando los defectos de la que se publicó en Lóndres.

La presente edicion, dividida en XXVII lecciones, es superior á cuantas se han publicado hasta este dia, no solamente por las correcciones que se han hecho, como por las materias que se han aumentado. Esplicaré esto brevemente.

Cada una de las lecciones XIV, XV, XVIII y XXII se han subdividido en dos, para que el discípulo pueda aprenderlas mas fácilmente siendo mas cortas. He suprimido las lecciones XXIV y XXV, porque lo que ellas contenian no pertenecia, estrictamente hablando, á la parte gramatical; pero el discípulo lo hallará, con notable aumento al fin del libro en la lista alfabetica de las partículas inglesas.

En los modelos de traduccion, he introducido algunas máximas de buenos autores ingleses.

Las poesías inglesas que puse en la edicion hecha en Oporto, han sido traducidas por mí al castellano. El Herald ode Madrid publicó una de ellas el año pasado, y un periódico de Cadiz la otra este año. He aumentado una poesía inglesa, no como modelo, sino para que el discípulo se ejercite en la traduccion de los numerosos verbos que ella contiene.

La parte tercera de la obra, que no tienen las ediciones anteriores, se compone: 1°. de una lista alfabética de las principales partículas inglesas y su uso en dicha lengua, que ántes formaba el asunto de las dos últimas lecciones, como ya se ha mencionado. 2°. De una esplicacion de muchas palabras y abreviaturas latinas muy usadas en los periódicos ingleses, y algunas vozes francesas, que forman parte de la lengua inglesa. 3°. De varios documentos de comercio útiles para los que piensen dedicarse á la carrera mercantil. 4°. Finalmente, de una lista de abreviaturas inglesas, que tambien puedo asegurar es la mas completa que hasta ahora se ha publicado en España. Lo primero y cuarto ha recibido un aumento considerable; lo segundo y tercero es enteramente nuevo.

En la parte gramatical he hecho correcciones y alteraciones que solo pueden notarse cotejando esta edicion con otras anteriores.

Si el público ha recibido ántes de ahora favorablemente mi gramática, debo suponer sin ninguna clase de presuncion que todavía ha de merecer mas su aprobacion la que hoy le ofrezco; y que ya no se podrá decir

...en razon en lo adelante que era necesario valerse de gramáticas escritas en frances para aprender la lengua inglesa.

Es muy probable que esta sea la última edicion que yo publique, y mas si, como presumo, los lazos de familia me obligan á dejar la hermosa España para establecerme nuevamente en el reino vecino, que por la larga serie de años que en él he pasado y por los vínculos que á él me unen considero como á una segunda patria.

ADVERTENCIA.

Al reimprimir por primera vez en América la última edicion de la nueva Gramática de Don José de Urcullu, publicada en Cadiz por el mismo autor con las considerables mejoras que esplica en su Prologo, hemos hecho todo lo que ha estado á nuestro alcance para mejorar la obra, lo que creemos haber conseguido por los medios siguientes:

1°. Arreglando la conjugacion de los verbos, segun las mejores gramáticas inglesas, añadiendole por consiguiente el modo Potencial, desconocido en nuestra conjugacion, por cuya razon la mayor parte de los gramáticos lo han confundido con nuestro Subjuntivo, que es á todas luces distinto en su uso y aplicacion, despojando asi á la conjugacion inglesa de la inmensa ventaja que en precision y enerjía le dan sus auxiliares.

2°. Ampliando la leccion sobre los verbos auxiliares, la del uso del futuro, la del subjuntivo y la de las preposiciones, y redactando entera la del imperativo.

3°. Añadiendo las notas que se han estimado necesarias, y aun refutando las opiniones del autor cuando se han creido erradas.

4°. Dando reglas para la division de las sílabas.

5°. Enriqueciendo la lista de las abreviaturas inglesas, é igualmente la de las eliciones.

6°. Añadiendo un Tratado de la Propiedad de aquellas voces que, teniendo en español varias acepciones, se espresa en inglés cada acepcion, con diferente palabra.

7°. Agregando un Lector y Traductor inglés bajo un plan enteramente nuevo, concluyendo con una serie de cartas para llevar una correspondencia mercantil.

8°. Finalmente, publicando una Clave de los Temas que se hallará al fin de la obra, para que el discípulo compare con ella la traduccion que haga de los que se dan en la Gramática. La ventaja de este Clave, aun para los que estudien con maestro, es demasiado obvia para que nos detengamos en recomendarla.

Si á todas las mejoras mencionadas se añaden las hechas por el mismo autor, segun lo esplica en el Prólogo siguiente, fácil será penetrarse de las inmensas mejoras de esta edicion sobre todas las anteriores.

Universidad de Nueva York, Agosto de 1852. F. J. VINGUT

Robertson. Nuevo Curso practico, analitico, teorico y sintetico de Idioma Inglés; escrito para los Franceses por T. Robertson obra aprobada por la Universidad de Paris; traducida y adaptada al castellano sobre la última edicion del original por PEDRO JOSE ROJAS. 8vo. $3.00.

"La Academia Real de Buenos Letras de la Isla de Puerto Rico, despues de haber oido á su Comision de Instruccion pública acerca del Nuevo Curso de Inglés por Robertson, adaptado al Castellano por Don P. J. Rojas, y considerando que dicha obra reune á su claridad, precision y correcto lenguage, una gran facilidad para la adquisicion del idioma inglés, y un método admirable para la pronunciacion de las palabras, ha ordenado que dicha obra se tenga por único texto en las escuelas y colegios, de la Isla.—Puerto Rico, febrero 10 de 1852.—El Capitan General, Pezuela."

"La Direccion General de Estudios de la República de Venezuela, habiendo examinado cuidadosamente el Nuevo Curso de Inglés por Robertson, adaptado al Castellano por el Señor P. J. Rojas, y considerandolo sumamente útil y eficaz para la enseñanza de aquel idioma, ha acordado se incluya dicha obra en el catálogo de textos para los Colegios y escuelas nacionales.—Carácas 4 de Junio de 1851.—Por la Direccion, J. Vargas, Presidente."

(TRANSLATION): *Robertsonian System; a New Practical, Analytical, Theoretical, and Synthetical Course of the English Language, written originally for the French, and approved by the University of Paris. Translated, and Adapted to the Spanish Language, by* PEDRO JOSE ROJAS.

The Royal Academy of the Island of Porto Rico, after hearing the Committee of Public Instruction in regard to the New Course of the English Language by Robertson, translated into Spanish by Mr. P. J. Rojas, and considering that said work combines with clearness, precision, and a correct style, a great and wonderful facility for acquiring so difficult a language as the English, and that it contains likewise an admirable method of English pronunciation, has in its last session ordered this work to be used as the only English text-book in all the schools of the Island.—Porto Rico, February 10th, 1851.—*J. de la Pezuela, Captain General.*"

"*The General Direction of Studies in the Republic of Venezuela, having carefully examined the New Course of the English Language, published in France, by Robertson, and translated into Spanish by P. J. Rojas, Esq., and considering it highly useful and efficient in teaching that language, has ordered it to be adopted as a text-book in all the National Schools.—Caracas, June 4th,* 1852.—*By the Direction, J. Vargas, President.*"

Emanuel del Mar. Guia para la Conversacion en español é inglés, que contiene varias listas de las Voces mas usuales, debidamente classificadas; Colecciones de Diálogos de Etiqueta y Frases de Conversacion sobre los asuntos mas generales de la vida; Refranes y modos de decir; y Tablas comparativas y Monedas, Pesos, y Medidas. 12mo. 75 cts.

NUEVA EDICION, cuidadosamente revisada y perfeccionada, y aumentada con muchas cosas útiles que ha juzgado podrian ensalzar la utilidad de la obra, y hacerla todavía mas digna de la aceptacion pública.

Los proverbios, Refranes, y Modos de Decio, como tambien los Diálogos, han sido considerablemente extendidos, por razon de su mucha utilidad al estudiante, tanto en la conversacion como en la lectura, y se ha tenido cuidado en reunir los que fuesen de uso mas contínuo en ámbos idiomas.

A esta edicion tambien se le ha agregado un TRATADO DE PRONUNCIACION INGLESA, etc.

(TRANSLATION): *Del Mar's Guide to Spanish and English Conversation, containing various lists of Words in most general use, properly classified; collections of Complimentary Dialogues and Conversational Phrases on the most general subjects of life; Proverbs and Idioms; also comparative Tables of Coins, Weights, and Measures.* 12*mo.* 75 *cts.*

NEW EDITION, *carefully revised, improved, und enlarged by many useful additions, which might further advance the utility of the work and render it still more worthy of public favor.*

The PROVERBS AND IDIOMS, *as well as the* DIALOGUES, *have been considerably enlarged, on account of their great use to the student, both in conversation and in reading; and particular care has been taken in selecting those idiomatic expressions which are most common to both languages.*

To this edition has been appended a Treatise on ENGLISH PRONUNCIATION.

ENGLISH.

The following Books, by Miss Eliza Robbins, are intended not merely to teach reading for reading's sake, but to suggest an intelligent method of instruction, in preference to one merely mechanical.

Introduction to American Popular Lessons. 1 v. 18mo. 25 *cts*

American Popular Lessons. 1 v. 18mo. 31 *cts.*

Sequel to Popular Lessons. 1 v. 18mo. 50 *cts*

Primary Dictionary. 1 v. 18mo. 31 *cts.*

The following notice, voluntarily presented by the Principals of the Public Schools in the city of New York, is but a specimen of many others which have been received:—

"The subscribers, being well acquainted with the series of School Books prepared by Miss Robbins, are desirous to bring their merits before those interested in popular education.

"Proceeding gradually through a complete course of school tuition, these works are replete with useful information, and are well adapted to improve the moral and mental powers of youth. They bear the impress of a mind thoroughly versed in practical education, knowing the matter which is suitable, and the manner in which it is to be applied to the minds under cultivation. These books have obtained a wide circulation, and the approbation with which they are regarded is commensurate to the use made of them.

"We (the undersigned) hope that such as are interested in selecting books for the use of schools will examine this series, the author of which has devoted her life to this object."

R. S. Jacobson,	Public School,	No. 1.	Nathan W. Starr,	Public School,	No. 10.
Wm. Belden,	do.	do. 2.	Wm. H. Browne,	do.	do. 11.
David Patterson,	do.	do. 3.	Asa Smith,	do.	do. 12.
John Patterson,	do.	do. 4.	Andrew Stout,	do.	do. 13.
Joseph McKeen,	do.	do. 5.	Leonard Hazeltine,	do.	do. 14.
J. W. Ketchum,	do.	do. 7.	W. A. Walker,	do.	do. 15.
O. S. Pell,	do.	do. 8.	N. Van Kleek,	do.	do. 16.

"The Elementary Reading Books prepared by Miss Robbins, have been in use by the Public Schools of this city for many years. I have thoroughly examined them, and tested them in practice, and am of opinion that they are the best of their kind for the purposes of moral and mental development. The selections in them are from the best writers for juvenile readers, and judiciously adapted to American Schools, wherever the subjects may have required alterations. Her continued

course of School Books are worthy the highest commendation; and from her matured experience, I have the fullest confidence in Miss Robbins as a writer of School Books. Her Introduction and Popular Lessons are unequalled for the purpose of analytical instruction.

S. W. SETON."

"I have been acquainted with the Popular Lesson Series some time, and have given them my official recommendation for use in the Schools of this State. IRA MAYHEW,

Superintendent of Public Instruction, Michigan."

"I am well acquainted with the text-books prepared by Miss Robbins, and think highly of their merits. What these merits are, in my opinion, I will briefly state.

They are well written in point of style, showing an acquaintance with the best models of English composition, and free from those inaccuracies and that carelessness which deface so many of our school books.

They are well adapted to the comprehension of the several classes of children for which they are designed. Nothing is offered to the understanding of a child, until it is prepared for its reception.

They convey a great amount of useful knowledge; and are also eminently suggestive in their character. They fill the mind of a child with a healthy love of knowledge, and that lively desire of progress, which it is a great end of education to awaken and preserve.

The moral tone of these books is excellent. They inculcate generous sentiments, and appeal to the highest motives. They direct the admiration of children to those qualities in humanity which are most admirable. They thus afford great aid to the teacher, in the moral training of his pupils. GEO. S. HILLARD."

"I have seen Miss Robbins' School Books, and some of them I have examined with care. They seem to me to have very great merit. They are written with good taste, and evince a careful and skilful use of extensive reading. They are well adapted to excite the mind to inquiry, and to fill it with useful and interesting knowledge.

Their moral tone is excellent; on this score they are wholly free from objection.

The Committee on Books used in our Public schools (of which I am chairman) have just resolved, by unanimous vote, to recommend the introduction of the Sequel to Popular Lessons; and others of her books are under favorable consideration.

Boston, *July* 25, 1846. THEOPHILUS PARSONS."

First Lessons in Human Physiology, for the use of Schools, to which are added brief Rules of Health: by JOHN H. GRISCOM, M. D., with 50 large and distinct illustrations. 16mo. 42 cts.

"This work is written with much care by one fully competent, not only in respect of his thorough acquaintance with the subject, but of the faculty or *tact* necessary to secure the attention, by reaching and interesting the minds of children.

It is strictly a *First book* in the study of Human Physiology—a study which in importance is second to none, and superior to most of the subjects which are now taught in our schools.

I am so well acquainted with Dr. Griscom's writings, and with the very sound and practical views he always advances, that I should have no hesitation in commending almost any thing from his pen.

HON. HORACE MANN."

Extract from the Minutes of the Executive Committee of the New York Public School Society, March 4, 1847.

"*Resolved*, That Griscom's small work on Physiology be adopted for general use in the Upper Schools, and that a copy be placed in the Primary Schools for each of the Teachers, Assistants, and Monitors."

"Dr. Griscom's First Lessons in Human Physiology, I consider admirably adapted to the capacity of children, combining in a very happy manner, interest and instruction. I shall most cheerfully recommend its use in all our Primary Schools. IRA MAYHEW,

Superintendent of Public Instruction, Michigan."

"Griscom's Physiology, I consider a work of rare merit; one which ought to be in the possession of every child in the land, giving, as it does, in a condensed but simple form, much valuable information."

Mills' Blair's Rhetoric. Lectures on Rhetoric and Belles-lettres, chiefly from the Lectures of *Dr. Hugh Blair;* to which are added Copious Questions and an Analysis of each Lecture By ABRAHAM MILLS, A. M. New and enlarged edition. 12mo. $1.

(*Extract from the New Preface.*)

"In presenting to the public an improved edition of the following lectures, the editor has endeavored to render the work as nearly complete as the nature of the subject would permit. With this view, he has extended the critical portion down to the present period, embracing

all those writers in English literature who have adorned the language with their productions during the last half century. The criticisms, though brief, are as extensive as the nature of the work requires, and are written with direct reference to the purposes of instruction," etc.

Baldwin's Table Book. A Table Book and Primary Arithmetic, compiled and arranged for the Introductory Department of the New York Public and Ward Schools, and particularly adapted to the system of Mutual Instruction. By Austin Baldwin. New edition, revised. 18mo. 10 cts.

Preface.—Having for a long time sustained considerable inconvenience from the want of a book of Arithmetical Tables adapted to the capacities of very young pupils, and arranged in such a manner as to answer the purposes of a large school, I have been induced to compile one, with a special view to the necessities of the system of monitorial instruction.

Believing it important that children should be made to understand the application of what they are required to commit to memory, I have placed a few simple questions at the end of each lesson, illustrating its use; and as a knowledge of the rules of Arithmetic can be well understood by children, only by performing the operations, I have endeavored, in the introduction, to make the rules as concise as possible, depending principally on the examples for fixing them in the minds of the pupils. It is confidently hoped that this little work will lighten the labor of the child in committing to memory that which is so important as a foundation for Arithmetic, and also that, by the division and numbering of the lessons, it may relieve the teacher of much trouble in assigning the proper portions for each scholar or class.

That it may, however small the offering, aid the cause of juvenile education, is the earnest wish of THE COMPILER.

Clarke's Elements of Astronomy; a new system of Astronomy, in Question and Answer, for the use of Schools. 12mo. 21 cts.

Mrs. Tuthill's Simple Facts, which every child should know. 12mo. 45 cts.

Science of Common Things. 18mo. 34 cts

School Diary, per dozen, 62 cents

